

From Alexander the Great to Kül Tegin

Studies in Bactrian,
Pahlavi, Sanskrit,
Arabic, Aramaic,
Armenian, Chinese,
Türk, Greek and
Latin Sources
for the History
of Pre-Islamic
Central Asia

EDITED BY J. HARMATTA

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

FROM ALEXANDER THE GREAT TO KÜL TEGIN

edited by J. HARMATTA

Volume IV of Series I in the Collection of the Sources for the History of Pre-Islamic Central Asia comprises philological analysis and historical interpretation of some literary and epigraphic texts, written in Bactrian, Pahlavi, Sanskrit, Arabic, Aramaic, Armenian, Chinese, Türk, Greek and Latin, and giving valuable evidence for the historical period ranging from Alexander the Great to Kül Tegin.

The geographical horizon of the sources, discussed in the volume, extends from Iran to China. The historical interest of some studies focusses on the Parthians and their relations to Armenia and to Elymais and a particular interest is paid to the Armenian sources concerning the Sasanian Age as well as to the Iranian apocalyptic literature. Special emphasis is laid on the sources for the history of the Chionites and Hephthalites and on the political relations between Arabs and Türks on the one hand, and the Türks and Chinese on the other hand. The study on D.G. Messerschmidt, the pioneer of Siberian archaeology, elucidates the beginnings of archaeological research in the northern zone of Central Asia.

From the sources, discussed in the volume, the historical role of Central Asia as the cross-road of nomadic and sedentary cultures and as a mediator between the highly developed civilizations of the Graeco-Roman West, the Indian South, and the Chinese East clearly manifests itself. Hereby, the critical analysis of the literary and epigraphic texts, included into the volume, furnishes a valuable contribution to the historical research of Pre-Islamic Central Asia.



AKADÉMIAI KIADÓ
BUDAPEST

FROM ALEXANDER THE GREAT TO KÜL TEGIN
STUDIES IN BACTRIAN, PAHLAVI, SANSKRIT, ARABIC, ARAMAIC,
ARMENIAN, CHINESE, TÜRK, GREEK AND LATIN SOURCES
FOR THE HISTORY OF PRE-ISLAMIC CENTRAL ASIA

PUBLISHED AT THE RECOMMENDATION
OF THE INTERNATIONAL COUNCIL FOR PHILOSOPHY AND HUMANISTIC
STUDIES WITH THE FINANCIAL ASSISTANCE OF UNESCO

COLLECTION OF THE SOURCES
FOR THE HISTORY OF PRE-ISLAMIC CENTRAL ASIA

SERIES I. VOLUME IV

International Editorial Board

A. H. Dani, Pakistan · K. Enoki, Japan · R. N. Frye, USA
B. G. Gafurov, USSR · Ph. Gignoux, France · J. Harmatta, Hungary
K. Hoffmann, FRG · D. W. MacDowall, England
M. Mayrhofer, Austria · Gh. Gnoli, Italy · B. N. Puri, India
W. Sundermann, GDR · J. Wolski, Poland

Edited
by

J. HARMATTA

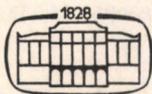
UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE

FROM ALEXANDER THE GREAT TO KÜL TEGIN

Studies in Bactrian, Pahlavi, Sanskrit, Arabic, Aramaic,
Armenian, Chinese, Türk, Greek and Latin Sources
for the History of Pre-Islamic Central Asia

Edited
by

J. HARMATTA



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST 1990

ISBN 963 05 5539 5

© AKADÉMIAI KIADÓ · BUDAPEST 1990

PRINTED IN HUNGARY

J. WOLSKI

ALEXANDRE LE GRAND ET L'IRAN

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DE L'ÉPOQUE SÉLEUCIDE ET ARSACIDE

D'accord avec le titre de ma communication, je veux me pencher sur une époque particulièrement difficile pour la connaissance historique, à savoir celle des Séleucides et des Parthes en Iran. Les sources pour la plus grande partie de ce temps manquent, ce qui est pire, elles abondent en bien des lieux obscurs.¹ Etant en principe d'accord avec l'opinion du Professeur Gignoux de ne tenir que les sources orientales comme indispensables afin de reconstruire le cours de l'histoire de l'Iran au temps des Séleucides et des Arsacides — c'est donc une partie de l'histoire d'Orient — j'avais déjà exprimé quelques remarques à ce propos.² Ce sont les auteurs grecs et latins auxquels il nous faut aujourd'hui, et dans l'avenir nous référer pour y puiser des données capables de nous aider dans notre tâche. Attendu que ces sources trahissent une orientation dictée par l'origine des auteurs, c'est une nouvelle difficulté qui surgit ici.³ Une tendance proromaine visible dans les sources, aussi dans la littérature moderne, pose la science devant une besogne particulièrement pénible, celle de se dérober de l'approche unilatérale conçue sous l'impression et l'influence des Grecs et des Romains. Pour compléter cette liste, mentionnons beaucoup de bévues commises par les Occidentaux, mal préparés à comprendre, à rendre d'une manière convenable les termes, les situations typiques pour l'Iran, monde assez étranger, façonné d'après d'autres lignes du développement historique en comparaison avec celui de l'Europe.⁴ Ces quelques remarques d'introduction permettent, comme il me semble, de mieux saisir ce qu'on dira dans la suite, précisément quant il s'agit des relations d'Alexandre le Grand, de sa création en Iran avec l'Iran lui-même.

¹ Cf. J. WOLSKI: *Points de vue sur les sources gréco-latines de l'époque parthe*, dans, *Prolegomena to the sources on the History of the Pre-Islamic Central Asia*. Budapest 1979: 17—25, idem, *Les sources de l'époque hellénistique et parthe de l'histoire de l'Iran*. Difficultés de leur interprétation et problèmes de leur évaluation. AAASH 28 (1983) 137—145.

² Cf. AAASH 28 (1983) 137.

³ A l'exception de quelques auteurs grecs, cf. W. W. TARN: *The Greeks in Bactria and India*. Cambridge 1938, 1951², 44 ss., dont l'attitude semble être favorable aux Parthes. Cependant leurs œuvres ne touchent que les trois premiers siècles de l'existence de l'Etat parthe.

⁴ C'est J. WOLSKI: *L'Etat parthe des Arsacides. Essai de reconstitution de leur évolution intérieure*. *Palaeologia* 7 (1958/9) 91—98, qui a attiré l'attention sur la faiblesse des sources sur ce point.

Alors, pour créer un point de départ pour les recherches à suivre, une observation s'impose. Il faut procéder avec une extrême prudence, vu les défauts des sources. Mais non seulement pour cette cause. Notre aperçu, notre appréciation de la personne d'Alexandre, de sa création, de son œuvre, commence aujourd'hui d'être susceptible d'un changement.⁵ La cause en est dans le déplacement de la perspective, poussant jusqu'à présent au premier plan les grands exploits militaires du Macédonien sans tenir compte d'autres domaines capables d'introduire des retouches considérables dans son évaluation. Ce sont les études de ces dernières années qui y ont apporté de notables résultats. Sans nier, bien entendu, les grandes qualités guerrières d'Alexandre, il faut soumettre à une analyse approfondie son œuvre, l'efficacité de son activité chez ses successeurs. Et ici nous nous trouvons, ou bien, nous commençons de nous trouver devant les opinions qui mettent en doute l'inaccessibilité de cette personne, en apparence monolithique. On tend aujourd'hui à souligner l'attitude peu favorable, bien plus, indifférente des Epigones à l'égard d'Alexandre, obscurcie par les intérêts actuels des Lagides, des Séleucides, des Antigonides dont les représentants ne l'ont connu que par la tradition orale, peut-être pas toujours favorable à son souvenir.⁶ C'est d'introduire un nouvel élément pour apprécier le rôle historique d'Alexandre mais aussi de son œuvre, en premier lieu celle accomplie en Iran. A partir de cette constatation, il nous sera plus facile d'analyser les informations des sources littéraires de la conviction de l'intangibilité du grand Macédonien. Mais les résultats des recherches ne se limitent pas à cela. Les études touchant l'histoire socio-économique de l'époque séleucide et arsacide dégagent une image d'une structure peu, sinon du tout, touchée en Asie Antérieure, l'Iran y compris, par la conquête d'Alexandre le Grand.⁷ C'est une surprise d'importance pour comprendre les limites des possibilités tant d'Alexandre que de ses successeurs. Mais ce serait impropre de ne voir que les Macédoniens en tant que couche dominante en Orient. L'analyse des conditions socio-économiques en vogue chez les Parthes conduit aux mêmes résultats. C'est l'Orient avec ses formes structurales fortement enracinées depuis des millénaires qui a remporté la victoire sur les conquérants.⁸

⁵ A côté de FR. SCHACHERMEYR: *Alexander der Grosse*. Wien 1973, voir M. A. LEVI: *Alessandro Magno*. I—II. Milano 1977, avec une approche plus réservée.

⁶ Cf. H. BENGTSOHN: *Griechische Geschichte*⁵. München 1977, 390 s., qui avec une louable franchise a introduit quelques retouches à l'admiration de l'œuvre posthume d'Alexandre en Iran.

⁷ Cf. H. KREISSIG: *Gesellschaft und Wirtschaft im Seleukidenreich*. Berlin 1978, dont l'exposé ne traite qu'en marge la situation en Iran, fait souligné par J. WOLSKI, dans la recension de ce livre dans: *Archiv für Wirtschaftsgeschichte* 1981/I, 137—139.

⁸ Cf. J. WOLSKI: *Le classi inferiori della popolazione nel regno dei Parti*, dans: *Storia sociale ed economica dell'età classica negli studi polacchi contemporanei*. Milano 1976, 55—61, idem: *Les relations de Justin et de Plutarque sur les esclaves et la population dépendante dans l'empire parthe*. *Iranica Antiqua* 13 (1983) 145—157, avec une ample discussion appuyée sur l'analyse des sources.

Il est alors indispensable de se souvenir, en scrutant les sources, de cette nouvelle situation.

Et c'est ainsi que nous venons aussi à nous faire une nouvelle idée de l'hellénisme, dont la force créatrice visible dans tant de domaines de la vie d'Orient, s'était arrêtée devant ce formidable obstacle, celui des relations sociales. Bien entendu, je m'abstiens de soumettre à une analyse globale les conséquences du milieu oriental sur les cités grecques. Ce serait dépasser de beaucoup le thème de ma communication. Mais il est clair que l'orientalisation des villes grecques en Mésopotamie, leur iranisation en Iran demandait des siècles et n'était finie que sous les Sassanides.⁹ Passons maintenant à un autre aspect du problème indiqué dans le titre. Trompée par les victoires éclatantes d'Alexandre qui ont démontré la suprématie de l'art militaire macédonien, du commandement d'Alexandre, la science n'a pas attiré l'attention sur l'attitude des Perses battus, mais non soumis complètement. A vrai dire, les Iraniens, contrairement aux peuples de la partie occidentale de l'empire des Achéménides, ont montré beaucoup d'intrépidité et, pour la briser, Alexandre devait faire un effort considérable.¹⁰ Ce n'est pas pour développer ce problème en détail débordant le thème principal, mais pour montrer les difficultés auxquelles on se heurte en préparant un commentaire des sources touchant la personnalité d'Alexandre le Grand dans sa relation avec l'Iran séleucide et arsacide. Ce que j'ai exposé là-dessus, témoigne des possibilités cachées dans les sources qui, traitées à fond, nous révèlent leur contenu parfois du tout non soupçonné. Ce ne sont pas de nouvelles sources mais une approche méthodique libre de préjugés qui nous donne l'espoir d'enrichir ce peu que nous a légué la tradition antique.

Inspiré par l'idée d'Alexandre le Grand susceptible d'indifférence de la part des Epigones, j'ai concentré l'attention sur une série de données des sources au premier abord peu intéressantes. Il s'agit de quelques phrases, avant tout de Plin l'Ancien, où il est question de l'action colonisatrice d'Antiochos I Soter en Iran, justement après le refoulement de la grande invasion des tribus scythiques, auteurs de la destruction d'une série de villes situées en Iran du nord.¹¹ La reconstruction des villes détruites, personne n'en peut douter, se plaçait dans les cadres de la politique des Séleucides entreprise dans le but de

⁹ Il est cependant à observer que ce procès n'a pas attiré beaucoup d'attention dans les recherches. Sur les villes iraniennes fondées par les Sassanides, voir R. FRYE: *The Heritage of Persia*. London 1962, 457 s.

¹⁰ C'est P. BRIANT: *Conquête territoriale et stratégie idéologique: Alexandre le Grand et l'idéologie monarchique achéménide*, dans: Actes du colloque international sur l'idéologie monarchique dans l'antiquité, Cahiers scientifiques de l'Université Jagéllone, Travaux Historique 63, Cracovie 1980, 37—83. dont le mérite était de montrer la possibilité de trouver dans la tradition grecque les traces de la tradition perse.

¹¹ Cf. J. WOLSKI: *Les Séleucides et l'héritage d'Alexandre le Grand en Iran*. Studi Ellenistici I, a cura di BIAGIO VIRGILIO, Pisa 1984, 9—20, avec les références aux travaux plus anciens de l'auteur.

renforcer la défense de la frontière ravagée.¹² Mais ce n'est qu'un côté de l'action d'Antiochos I. L'autre, d'importance pour notre problème, d'enrichir, sinon de trouver de nouvelles sources pour l'histoire de l'Iran séleucide, ressort de l'information surprenante mais sûre, de voir le Séleucide changer les noms des villes et de leur octroyer son nom, Antioche. Cela, certainement, ne porterait aucune surprise, mais le fait que ces villes, pour la plupart, étaient fondées par Alexandre le Grand et portaient son nom donne à penser. Tel est le cas, p. ex., avec Alexandrie Arion renommée Antioche Arion, aujourd'hui Hérat.¹³ La solution du problème, pour moi, ne peut être qu'une. Inspiré par tel ou tel égard, politique ou idéologique, Antiochos I a osé toucher à l'héritage d'Alexandre le Grand et l'infirmant dans un point qui, surtout à l'époque hellénistique, — il y en a beaucoup d'exemples — jouait une importance de premier ordre. Cette action du Séleucide peut être envisagée d'un double point de vue, bien entendu, si nous approuvons l'hypothèse qui va être avancée plus bas. Le premier, de la part du Séleucide, qui par cet acte a voulu porter ombrage à la position d'Alexandre le Grand en lui substituant la sienne, et de la part de l'Iran. Le grand conquérant, comme je l'ai dit ci-dessus, n'a pas laissé chez les Iraniens un souvenir très favorable, ce coup de frappe contribuait puissamment à ébranler, dans la pratique de la vie quotidienne, le prestige de l'auteur de la chute de l'empire perse.¹⁴

Et je voudrais ici ajouter une remarque générale dont l'importance me semble évidente. Ce que nous, Européens du vingtième siècle, munis d'une connaissance bien vaste et profonde, en tant qu'historiens des temps passés, tenons les hommes de l'antiquité pour équipés comme nous le sont. La réalité est tout à fait contraire. Si nous envisageons les Iraniens, et c'est de ceux-ci qu'il s'agit, on ne peut compter que sur la tradition orale faute de sources écrites indigènes. Et celles-là, faciles à déformer et, certainement, n'étant en circulation que dans des milieux restreints, n'ont pu laisser un souvenir sûr chez la postérité.¹⁵ Ce n'est pas seulement Alexandre le Grand dont l'héritage, avec l'expiration du temps, d'une façon ou d'une autre, subissait le sort de toutes les choses humaines. Et cela pourrait se passer d'autant plus que les Diadoques et les Epigones ont montré peu d'intérêt pour sa personne, surtout

¹² Cf. J. WOLSKI: *L'Iran dans la politique des Séleucides*. Festschrift J. Harmatta. AAASH 25 (1977, publié 1980), 17—25, qui a soumis ce problème très discuté dans les recherches à une analyse approfondie. Voir, p. ex., ED. WILL: *Histoire politique du monde hellénistique* I². Nancy 1979, 272 ss.

¹³ Cf. J. WOLSKI: *Studi Ellenistici* I, 13 ss.

¹⁴ Les luttes prolongées conduites contre Spitamenès et terminées seulement après son assassinat, nous en donnent la meilleure preuve. Sous ce point de vue d'importance capitale est l'incendie de Persepolis, dont l'effet devait être durable. Pour cette question voir P. BRIANT: *Conquête territoriale et stratégie idéologique*, 60 ss. (voir note 10)

¹⁵ Sur ce problème peu développé dans les recherches, voir dernièrement l'importante étude d'E. KETTENHOFEN: *Die Einforderung des Achämenidenerbtes durch Ardašir. Eine interpretatio romana*. *Orientalia Lovaniensia Periodica* 15 (1984) 177—190, avec des références à la littérature précédente.

après le partage de son empire. La conduite des Séleucides ne pouvait qu'accentuer et précipiter ce procès. Et les Iraniens n'étaient certainement pas enclins à entretenir le souvenir d'un ennemi qu'ils ont regardé d'un œil tout à fait différents des empereurs romains, sans parler de nous, contemporains. Bien entendu, il serait mal à propos de tenir compte de la personnalité d'Alexandre, sans avoir égard à son œuvre, aux conséquences de la conquête de l'Orient, de l'Iran avant tout. Il me semble que l'héritage culturel prolongé par la suite de l'activité des Séleucides, des rois gréco-bactriens, représentait une force capable de survivre même à la catastrophe ou bien à la décadence politique.¹⁶ Cela nous pose devant un dilemme d'importance. Etant en principe d'accord avec l'idée de la décadence de l'héritage d'Alexandre le Grand, surtout s'il s'agit de l'Iran, est-ce que nous ne devons pas demander ce qu'il en est avec l'héritage des Achéménides. On peut dire qu'il y a une différence entre une dimension que représente un vainqueur comme Alexandre, et celle qui a trait aux vaincus, les Achéménides. C'est vrai, mais de ce qu'on a dit là-dessus, semble résulter l'indifférence des Macédoniens à l'égard d'Alexandre. Est-ce que le même sort devait échoir aux Achéménides?¹⁷ Certainement oui, si leur héritage devait être traité avec la même indifférence que celui d'Alexandre le Grand.

Et c'est ici qu'il faut se pencher sur le problème du sort de l'héritage d'Alexandre le Grand sous les Arsacides, créateurs du deuxième empire iranien. Le problème qu'on va aborder présente, comme le précédant, des difficultés particulières pour les recherches. Ce sont toujours les sources écrites qui font défaut. Mais, dans ce cas, non seulement. La part de plus en plus grandissante de l'archéologie doit nous orienter dans les recherches à suivre dans cette direction pour atteindre de ce côté l'aide refusée par la tradition littéraire. Il est facile de deviner que les changements accomplis dans l'idéologie trouvent leur répercussion dans l'art, l'architecture etc., de manière à remplir la lacune créée par la tradition écrite.¹⁸ C'est grâce aux fouilles de ces dernières années que nous voyons se dessiner d'une manière plus claire l'image de la culture matérielle de cette grande époque s'étendant d'Alexandre le Grand à l'avène-

¹⁶ C'est J. WOLSKI, qui a développé cette question dans beaucoup d'articles, en dernière instance, *Die Parther und ihre Beziehungen zur griechisch-römischen Kultur*. Klio 65 (1983) 137—149.

¹⁷ La question peu, sinon du tout, posée dans la science mérite d'être traitée à fond. Voir les pages très convaincantes chez R. KETTENHOFEN: *Die Einforderung des Achämenidenerbes*. 177 ss. (cf. note 15) avec une ample documentation.

¹⁸ Ce sont les travaux des archéologues soviétiques, cf. le résumé chez G. A. KOŠELENKO: *Родина парфян*. (La patrie des Parthes). Moscou 1977, aussi, avant tout, les fouilles exécutées en Iran par L. VANDEN BERGHE et son équipe qui y ont apporté des résultats importants. Voir L. VANDEN BERGHE: *Archéologie de l'Iran ancien*. Leiden 1959, idem: *A la découverte des civilisations de l'Iran ancien*, dans: Textes et documents 239—240, Septembre—Octobre, Brüssel 1968.

ment des Sasanides (323 av.n.e.—226 de n.e.). Epoque agitée et enrichie par les courants culturels venant de beaucoup de côtés. Sans se pencher sur ce problème très compliqué, on se sent en droit de souligner l'apparition d'éléments caractéristiques connus comme l'art parthe.¹⁹ Il ne s'agit pas ici d'analyser ce problème à fond, mais seulement d'en constater la présence comme facteur qui, en liaison avec les autres manifestations de l'activité des Arsacides, donne la preuve de leur esprit créateur.

C'est à partir de ces déductions qu'on peut aborder le problème de l'attitude des Arsacides à l'égard de l'héritage d'Alexandre le Grand. Bien sûr, d'après ce qu'on a dit plus haut, il ne s'agit pas d'approche liée directement avec la personne du Macédonien, ce ne sont que les effets de son activité qui comptent. Et en combinant cette prémisse avec la mise de plus en plus accentuée des facteurs iraniens dans la culture de l'Iran et agissant contre l'hellénisme, je veux m'arrêter sur un phénomène peu utilisé jusqu'ici dans sa plénitude dans les recherches à savoir sur le sort de la langue grecque dans l'Iran des Arsacides et son élimination causée par l'apparition d'autres langues. C'est à peine il y a vingt ans que la découverte d'un trésor monétaire en Iran du nord et sa publication en 1971, a donné aux numismates et aux historiens un document de premier ordre capable d'introduire une nouvelle vision des Arsacides dans les recherches.²⁰ Ce trésor, comptant des milliers de monnaies parthes et un nombre restreint d'autres monnaies, renfermait des pièces frappées par Arsace I et son fils homonyme Arsace II (240—200 av.n.e. env.). Ce qui fait l'importance de cette découverte c'est l'apparition, à côté de monnaies avec des légendes grecques, d'un nombre important de pièces avec des légendes araméennes. Ce serait de la légèreté de passer sous silence cette manifestation de la politique des Arsacides, des premiers rois de cette dynastie. L'emploi de l'écriture araméenne dans l'activité de l'administration arsacide confirmé par les trouvailles de Nisa, capitale arsacide au tournant du II et I siècle av.n.e.,²¹ ne nous permet pas d'envisager ces monnaies comme quelque chose de fortuit d'autant plus que d'accord avec les informations des éditeurs du trésor ce sont les roitelets de la Perside d'alors qui ont frappé leurs monnaies de la même manière. Il me semble que nous sommes autorisés à exprimer l'hypothèse et le cours postérieur de l'histoire parthe tend à la corroborer, de voir les Arsacides, par cet acte, vouloir bien renouer avec la tradition de la

¹⁹ Cf. G. A. KOŠELEŃKO: *Культура Парфии*. (La culture de la Parthyène), Moscou 1966. Voir, sur une base plus vaste, B. A. LITVINSKIĬ et I. R. PIČIKYAN: *Monuments of art from the Sanctuary of Oxus (Northern Bactria)*, dans: *From Hecataeus to Al-Ḥuwārizmī*. Collection of the Sources for the History of Pre-Islamic Central Asia. Series I, vol. III, Budapest 1984, 25—84.

²⁰ Cf. M. T. ABGARIANS—D. G. SELLWOOD: *A Hoard of Early Parthian Drachms*. Numismatic Chronicle, Seventh Series, vol. 11 (1971) 103—117.

²¹ Cf. I. M. DIAKONOFF—W. A. LIVCHITS: *Документы из Нисы*. Moscou 1960. Il y a, à propos de ces documents, une abondante littérature.

chancellerie des Achéménides.²² C'est peut-être un geste encore timide de la part des rois arsacides, à peine sortis de l'état de chefs d'une tribu scythe, comme nous le fait constater la frappe des monnaies avec la légende grecque. Mais, en tenant compte des grandes lacunes dans la documentation de l'époque parthe, fait confirmé par les fouilles de Nisa avec les monuments et les trouvailles exceptionnelles, inscrire ces monnaies dans le complexe, à chaque moment susceptible de changements, des preuves pour reconstruire l'histoire des Arsacides, pour montrer ceux-ci comme champions du mouvement dirigé contre l'héritage d'Alexandre le Grand, cela nous semble d'accord avec les règles de la méthode historique.

Et c'est de cette façon que commencent à s'émietter les changements introduits par la conquête macédonienne due à l'apparition sur le sol iranien d'un Etat, petit au commencement²³, mais qui devait au II siècle av.n.e. évincer les Séleucides d'Iran et de Mésopotamie.²⁴ Dans ce contexte, le rôle de la dynastie, tenue parfois comme barbare,²⁵ commence à prendre une autre allure. Pour continuer cette ligne de raisonnement, il nous faut nous en rapporter à un fait bien connu mais qu'on n'a pas, jusqu'ici, essayé de mettre en liaison avec les précédents. Ce courant de se distancer des formes de l'hellénisme léguées par la conquête d'Alexandre le Grand, trouve son achèvement dans l'introduction, par Vologèse I, (57—79 de n.e.), dans les légendes des monnaies parthes du pehlevi, de la langue parthe.²⁶ Le procès d'iranisation de la vie de l'Iran, documenté dans un domaine particulièrement propre à donner des effets immédiats, est le meilleur témoignage du rôle et de la volonté des Arsacides de briser avec le passé créé par la conquête macédonienne, de renouer avec l'Iran d'avant l'expédition d'Alexandre le Grand, avec bien des changements qui ont été introduits après tant de siècles passés. Il me semble difficile de dire, en vertu de cette constatation, si les Arsacides ont imité jusqu'au bout les Achéménides, s'ils se sont simplement inspirés de leurs grands prédécesseurs ou bien s'ils ont agi de leur propre conception qu'ils trouvaient utile à leurs fins. Le problème doit rester en suspens, mais pour en venir à un résultat plus probable, il nous faut nous référer à un autre domaine dont l'importance dépasse les cadres de ce qu'on a dit jusqu'ici.

²² J. WOLSKI: *Les Achéménides et les Arsacides. Contribution à la formation des traditions iraniennes*. Syria 43 (1966) 65—89, idem: *Iran und Rom, Versuch einer historischen Wertung der gegenseitigen Beziehungen*, ANRW II 9, 1 Berlin—New York 1976, 195—214.

²³ Strab. XI 9, 1.

²⁴ Cf. N. C. DEBEVOISE: *A Political History of Parthia*. Chicago 1938, 1968², ainsi que K. SCHIPPMANN: *Grundzüge der parthischen Geschichte*, dans: Grundzüge 39, Darmstadt 1980.

²⁵ Cf., p. ex., J. B. BURY: *The Hellenistic Age and the History of Civilisation*, dans *The Hellenistic Age*, Cambridge 1967², 1—31. BURY est d'avis que ce sont les Séleucides qui ont civilisé les Parthes.

²⁶ Cf. W. WROTH, XXIX 8 ss. Cf. J. WOLSKI: *Klio* 65 (1983) 148 ss.

Il s'agit du programme «achéménide» avancé par les Arsacides en liaison directe avec la grande personnalité du fondateur de l'Etat vieux-perse, Cyrus. Evidemment, pour créer une base de propagande contre les tentatives de l'empire romain, avide de conquêtes aux dépens de l'Etat parthe, les Arsacides, d'accord avec Tacite, Ann. VI 31: *reposcerunt... possessa olim Cyro*. Ce grand programme contenu dans la lettre d'Artaban II à l'empereur Tibère nous fournit une nouvelle prémisse de la vague d'iranisme visible dans la politique des Arsacides.²⁷ Indépendamment de son importance pour les buts directs des rois parthes, il est bien probable que ce programme servait depuis longtemps la vision des Arsacides de resusciter la monarchie des Achéménides, son rôle peut être enfermé dans un plan plus vaste.²⁸ C'est un maillon dans la chaîne destinée à s'opposer à l'héritage d'Alexandre le Grand, de substituer aux manifestations de l'hellénisme un autre monde, celui de l'iranisme, imbu de facteurs orientaux. Mais cette lettre nous a préparé une surprise. Artaban II en s'adressant à Tibère a demandé la restitution non seulement de l'empire de Cyrus mais aussi de celui d'Alexandre le Grand: *possessa olim Cyro et post Alexandro*. En plein premier siècle de notre ère, donc presque quatre siècles après la mort du grand conquérant macédonien, avec sa personne et son œuvre, il sort de l'oubli auquel il était voué. Si l'on réfléchit sur les causes de l'apparition d'Alexandre le Grand dans le programme des Arsacides, avouons être condamnés aux suppositions, la chose est si surprenante. Probablement, pour éviter l'utilisation de la personne du grand conquérant par Rome, et elle l'a fait bien des fois,²⁹ Artaban II ou bien déjà ses prédécesseurs, mais nous n'en avons pas de preuves, ont cru possible de cacher leur ambitions expansionnistes sous la double couverture de Cyrus et d'Alexandre. Quand même, il me semble toujours possible avec une précaution indiquée dans ce cas si peu clair, de placer cette mention sur une plate-forme historique plus vaste, en y joignant les données puisées dans l'histoire des Sassanides.

²⁷ C'est J. WOLSKI: *Les Achéménides et les Arsacides*. Syria 43, 65—89, qui, pour la première fois dans les recherches, a avancé cette hypothèse dont l'importance dépasse de beaucoup le problème en question. L'hypothèse acceptée par un nombre de plus en plus grandissant de savants. Voir. J. WIESEHÖFER: *Die Anfänge sassanidischer Westpolitik und der Untergang Hatras*. Klio 64 (1982) 437—447, ED. DABROWA: *La politique de l'Etat parthe à l'égard de Rome — d'Artaban II à Vologèse I (ca 11—ca 79 de n. e.) et les facteurs qui la conditionnaient*. Université Jagéllone, diss. d'habilitation, Cracovie 1983, 103 ss., E. KETTENHOFEN: *Die Einforderung des Achämenidenerbes durch Ardašir* (cf. note 15), 187, note 48.

²⁸ Voir J. WOLSKI: *Les Parthes et la Syrie*. Acta Iranica 5 (1977) 395—417. Il est possible de présenter l'expansion des Parthes à l'ouest au II et au I siècle av. n. e. comme inspirée par ce grand programme dont la forme verbale ne nous a été transmise qu'au premier siècle de n. e. chez Tacite.

²⁹ Je me borne à ne citer qu'un exemple bien significatif touchant Néron. Cf. J. KOLENDO: *Les traditions d'Alexandre le Grand dans la politique de Néron. A propos du projet de l'expédition caucasienne*, dans: Actes du colloque international sur l'idéologie monarchique dans l'antiquité. Cahiers scientifiques de l'Université Jagéllone, Travaux historiques 63, Cracovie 1980, 117—129.

Vu la tendance de plus en plus accentuée de voir les Sassanides renouer avec la tradition des Arsacides,³⁰ p.ex. quand il s'agit du titre de roi des rois copié d'après le modèle des Arsacides et non des Achéménides,³¹ je voudrais me rapporter à la lettre de Shapour II à l'empereur Constantius II où on lit: *ad usque Strymona flumen et Macedonicos fines tenuisse maiores imperium meos antiquitates quoque vestrae testuntur.*³² Sans me prononcer sur tous les problèmes liés avec cette relation, je ne me penche que sur le fond des aspirations des Arsacides et, avec beaucoup de probabilité, après leur exemple, des Sassanides à l'égard de Rome. Elles renferment dans le premier cas l'empire d'Alexandre le Grand: *possessa . . . post Alexandro*, et dans l'autre: *Macedonicos fines*. C'est la même chose exprimée en d'autres mots. Bien qu'il soit prématuré de s'avancer au-delà des suppositions, il me semble — avec toute réserve — qu'entre l'époque des Arsacides et celle des Sassanides il y avait une continuation des traditions qui commencent pas à pas à se dégager et à nous livrer un élément appréciable capable d'enrichir ce peu que nous savons de ces époques.³³ Toujours plein de méfiance, j'ose quand même dire que les sources gréco-romaines contiennent, convenablement traitées, des données qui peuvent pousser en avant notre connaissance de l'histoire de l'Iran.³⁴ Et c'est pourquoi je serais plus réservé quant il s'agit d'exprimer l'opinion touchant les sujets iraniens dans les sources gréco-romaines, opinion parfois inspirée par l'attitude négative de l'infériorité du monde iranien en comparaison avec celui de Rome.³⁵ Sans vouloir, bien entendu, épuiser le thème mais seulement n'en toucher et analyser que certains aspects, je me suis posé comme tâche de contribuer par cette étude à la problématique de notre conférence.

Kraków.

³⁰ Cf. H. WIDENGREN: *Die Begriffe «populorum ordo» und «ram» als Ausdrücke des Ständegliederung im Partherreich*. Festschrift Walter Baetke. Weimar, 1960, 384, note 25.

³¹ C'est E. KETTENHOFEN: *Orientalia Lovaniensia Periodica* 15, 177—190, surtout 187, qui, appuyé sur une analyse très pénétrante des sources s'est exprimé décidément à ce propos.

³² Cf. *Amm. Marcellini quae supersunt*, ed. WOLFGANG SEYFARTH. I. Berlin 1968, XVII 5,5.

³³ Dans l'autre cas, il nous ne resterait qu'à nous incliner devant l'opinion de TH. NÖLDEKE: *Aufsätze zur persischen Geschichte*. Leipzig 1877, 91, note 1, que les écrivains européens ont mis dans la bouche des Perses leurs propres opinions. Mais nous commençons aujourd'hui à nous distancer de cette attitude qui semble être exagérée et demande à être vérifiée dans chaque cas.

³⁴ Et c'est pourquoi, d'accord avec les résultats de mes propres recherches, je ne serais pas si certain de refuser aux Sassanides la connaissance des temps passés. La relation de Tacite semble contredire cette opinion. Sans espérer, bien entendu, en savoir trop sur l'époque des Arsacides, on peut imputer à leurs successeurs quelques informations d'ordre général touchant la grande politique.

³⁵ Ce qui me renforce dans mon point de vue, c'est l'attitude des Iraniens d'aujourd'hui. J'ai lu une phrase en iranien citée dans le commentaire du *Historical Atlas of Iran*, Tehran 1971: *Ardašir xod-rā wāres-e gānūni-ye salṭanat-e aškāni wa šāhanšāh-e Īrān dānest*. Alors Ardašir s'est considéré comme le successeur direct de la puissance des Arsacides et comme roi des rois d'Iran. Cf. E. KETTENHOFEN: *Orientalia Lovaniensia Periodica* 15, 187, note 48.

LE TITRE DE «ROI DES ROIS» DANS L'IDÉOLOGIE MONARCHIQUE DES ARSACIDES

En scrutant les sources gréco-romaines pour l'histoire des Parthes¹ dont une approche partielle est répandue dans les recherches,² une idée m'est venue, il y a déjà une vingtaine d'années, idée d'importance pour saisir le niveau de la pensée politique des Arsacides. C'est que loin d'être comme asservis aux influences helléniques,³ ils se sont laissés conduire par les égards témoignés à l'ancienne gloire des Achéménides, désireux de renouer avec le passé de l'empire vieux-perse.⁴ L'idée développée ensuite dans quelques articles⁵ et acceptée aujourd'hui dans la littérature la plus récente,⁶ se réduit à montrer comment en quelques étapes les Arsacides ont réussi de créer une idéologie monarchique modélée conformément à la *ratio status* parthici.⁷ Du point de vue de la méthode, pour reconstruire ce processus, il nous faut nous tourner vers le point initial de l'Etat parthe et y chercher les preuves de l'existence d'une idéologie qu'on se plaît aujourd'hui à appeler l'iranisme.⁸ Attendu que nous ne disposons, pour

¹ Cf. J. WOLSKI: *Points de vue sur les sources gréco-latines de l'époque parthe*, dans: *Prolegomena to the Sources on the History of Pre-Islamic Central Asia*. Budapest 1979, 17—25.

² Cf., p. ex., D. G. SELLWOOD: *Some Politic Alterations in the Parthian Series, Mints, Dies and Currency*. London, tirage à part s. d.

³ L'opinion très souvent exprimée dans la science, voir, p. ex., H. H. VON OSTEN: *Die Welt der Perser*³. Stuttgart 1956, 116 et passim, J. B. BURY: *The Hellenistic Age and the History of Civilisation*, dans: *The Hellenistic Age*². Cambridge 1968, 1—31.

⁴ Cf. J. WOLSKI: *Les Achéménides et les Arsacides. Contribution à la formation des traditions iraniennes*. Syria 43 (1966) 65—89.

⁵ J. WOLSKI: *Arsakiden und Sasaniden*. Beiträge zur Alten Geschichte und deren Nachleben, Festschrift Fr. Altheim. I. Berlin 1969, 315—322, id.: *Die Parther und ihre Beziehungen zur griechisch-römischen Kultur*. Klio 65 (1983) 137—149.

⁶ Voir, p. ex., J. WIESEHÖFER: *Die Anfänge der Westpolitik der Sassaniden und der Untergang Hatras*. Klio 64 (1982) 437—447, E. KETTENHOFEN: *Die Einforderung des Achämenidenreiches durch Ardašir: Eine römische Interpretation*. Orientalia Lovaniensia Periodica 15 (1984) 177—190, note 48, ED. DABROWA: *La politique parthe à l'égard de Rome, (d'Artaban II à Vologèse I, ca 11-ca 79 de n. e.) et les facteurs qui la conditionnaient*, Université Jagéllone Diss. d'hab. 74, Kraków 1983.

⁷ Cf. J. WOLSKI: *L'idéologie monarchique chez les Parthes*, Ce. R. D. A. C., Atti VIII, 1976—1977, Milano 1977, 223—235. Voir aussi J. NEUSNER: *Parthian Political Ideology*. Iranica Antiqua 3 (1963) 40—59.

⁸ Terme utilisé par préférence par J. WOLSKI: *Les Achéménides et les Arsacides*. Syria 43, 65—89.

reconstruire l'histoire parthe, que des sources gréco-romaines et, à part cela, assez maigres,⁹ chaque relation, même chaque phrase qui semble provenir du milieu parthe a pour nous une importance de premier ordre. L'utiliser, en extraire tous ce qui y est caché, présente pour la recherche une valeur qui demeure parfois en disproportion avec sa dimension. Et c'est ainsi que mon attention a été attirée par la lettre du roi Artaban II (ca 11–37 ap.n.e.) adressée à l'empereur Tibère où le roi parthe demandait aux Romains la restitution des terres jadis possédées par Cyrus le Grand.¹⁰ Ce geste de propagande et, dans l'histoire de l'Iran, surtout celle des Sassanides,¹¹ il y a beaucoup d'exemples de la même attitude idéologique adoptée par les souverains iraniens contre Rome impériale, nous semble être un dernier, mais pas l'unique maillon pour saisir la politique de grande envergure mise au service de l'idéologie des Arsacides. Pour chercher un appui à la thèse présentée ci-dessus, nous avons aujourd'hui à notre disposition un nombre infiniment plus important de témoignages en comparaison avec celui qui devait nous servir auparavant pour construire ladite hypothèse.

Au premier plan et avant tout, ce sont les données puisées dans les sources parthes, les pièces de monnaie et les inscriptions, liées intimement avec le gouvernement arsacide. Bien que leur nombre ne soit pas très grand, et, d'accord avec l'opinion exprimée plus haut, à savoir que chaque phrase, même un mot, a, dans ce contexte, une importance inappréciable, elles permettent, à la suite de leur apparition, de résoudre ou bien de nous approcher de la solution du problème capital, celui d'idéologie des Arsacides. Traités parfois comme barbares, comme une dynastie corrompue par les Hellènes,¹² cette dynastie commence à nous paraître comme une entité douée des caractéristiques d'une dynastie de rang. Trop enclins à ne voir que l'histoire extérieure des Parthes,¹³ leurs guerres contre les Séleucides d'abord, contre les Romains ensuite, les savants ont laissé de côté toute la problématique intérieure avec la royauté au premier plan, son évolution, sans s'arrêter ici sur les relations socio-économiques.¹⁴ Pour comprendre le cours de l'histoire parthe, vu que l'Orient nous fait subir toutes les conséquences d'une telle situation, il nous faut insister

⁹ Cf. J. WOLSKI: *Les sources pour l'histoire hellénistique et parthe de l'Iran*, dans: *From Hecataeus to Al-Huwārizmī, Collection of the Sources for the History of Pre-Islamic Central Asia*. Series I. Volume III. Budapest 1984. 137–145.

¹⁰ Tac. Ann. VI 31: *qui . . . reposcerunt; simul veteres Persarum ac Macedonum terminos, seque invasurum possessa primum Cyro et post Alexandro etc.*

¹¹ Pour la dernière mise au point de cette question très discutée dans les recherches, voir E. KETTENHOFEN: *Orientalia Lovaniensia Periodica* 15, 1984, 179–190.

¹² Cf. G. WIRTH: *Rom, Parther und Sassaniden*. Ancient Society 11/12, 326.

¹³ Voir, p. ex., N. C. DEBEVOISE qui n'a voulu écrire que «*Political History of Parthians*». Chicago 1938, 1968.²

¹⁴ C'est seulement ces derniers temps qui y ont apporté un changement. Cf. H. KREISSIG: *Wirtschaft und Gesellschaft im Seleukidenreich*. Berlin 1978 (Schriften zur Geschichte und Kultur der Antike 16), J. WOLSKI: *Les relations de Justin et de Plutarque sur l'esclavage et la population dépendante dans l'Etat parthe*. *Iranica Antiqua* 18 (1983) 145–157.

sur le pouvoir chez les Parthes et y chercher maintes réponses aux questions plus d'une fois mal posées. Il y a déjà une trentaine d'années que j'ai avancé l'hypothèse de l'évolution du pouvoir chez les Parthes.¹⁵ Selon cette hypothèse, c'est déjà après quelques dizaines d'années, qui se sont écoulées depuis la fondation de l'Etat parthe, que les Arsacides, fidèles dans cette tendance à l'idée fondamentale en vogue en Orient, ont formé l'absolutisme royal visible surtout depuis Mithridate I (ca 171—137 av.n.e.). Comme rois absolus, les Arsacides ont pu mettre en réalisation leurs grands plans: l'expansion à l'Ouest, pour récupérer l'Iran des mains des Séleucides, la défense à la frontière nord-est contre les tribus déferlant de l'Asie Centrale.¹⁶ Ce n'est pas pour reconstruire la ligne de mon raisonnement que je reviens à ce thème, mais pour remonter dans le passé précédant l'introduction de la royauté absolue chez les Parthes.

Pour faire sortir cette époque très sombre de l'histoire parthe, une aide immense nous a été portée par la numismatique. En m'inspirant des conclusions, tirées par les éditeurs,¹⁷ d'un grand trésor des drachmes frappées par les premiers souverains arsacides, donc Arsace I, fondateur de l'Etat parthe, et son fils homonyme Arsace II (deuxième moitié du III siècle av. n.e.), j'ai dirigé mon attention sur les légendes de ces monnaies. La plupart des légendes ne contiennent que le nom d'Arsace sans aucun titre. Alors, l'Etat tribal, au commencement, n'avait pas l'aspect d'une monarchie développée. L'épithète d'autokratoros placé sur une partie des pièces de monnaie, avec son correspondant en araméen Krny, semble indiquer la fonction d'un chef élu dans un but concret, évidemment celui de l'occupation de la Parthyène. C'est un précieux apport dû aux pièces de monnaie capable d'élucider cette époque de l'histoire parthe pour laquelle nous ne disposons que de quelques phrases chez Strabon et Trogue Pompée dans l'extrait de Justin.¹⁸ Ce n'est pas un apport unique. L'analyse de ces pièces nous a donné de précieux renseignements allant dans la direction peu soupçonnée jusqu'à la découverte du trésor. Mis à part l'apparition de l'araméen, preuve à elle seule, de l'attitude anti-séleucide, disons plus, anti-hellénique et pro-perses déjà dès les premiers Arsacides, dans l'exécution de l'image sur les pièces de monnaie nous trouvons d'autres témoignages dont l'interprétation inimicale à l'égard des Séleucides ressort avec toute la clarté.¹⁹ Alors, il nous faut changer le point de vue enraciné depuis des siècles, celui de marquer les Arsacides avec une étiquette péjorative. A travers les

¹⁵ Cf. J. WOLSKI: *Remarques critiques sur les institutions des Arsacides*, Eos 46, 1954/1956, 59—82.

¹⁶ Voir, pour cette problématique, les remarques de J. WOLSKI: *Les monarchies hellénistiques et les Parthes. Actes du VII^e Congrès de la F. I. E. C.* vol. I, Budapest 1983 (publié 1984), 367—379.

¹⁷ Cf. M. T. ABGARIANS—D. G. SELLWOOD: *A Hoard of Early Parthian Drachms*. Numismatic Chronicle, Seventh Series, vol. XI, 1971, 103—119.

¹⁸ Cf. J. WOLSKI: *Arsace I^{er}, fondateur de l'Etat parthe*. Acta Iranica 3 (1974) 159—199.

¹⁹ C'est avec cela qu'ont renoué avec insistance les éditeurs M. T. ABGARIANS—D. G. SELLWOOD: Numismatic Chronicle, vol. XI, 113, cf. note 17.

obscurités des sources, leurs défauts bien connus, commence à apparaître une image, bien entendu esquissée *grosso modo*, quand même assez nette pour nous faire une idée de ce qu'étaient les Arsacides. Pour être prudent dans l'affaire un peu embrouillée, n'interrogeons plus pour le moment des sources dans cette question. Cependant, leur désir d'opter, dès leurs débuts, pour l'iranisme contre les Séleucides, leurs ennemis, apparaît avec une clarté suffisante.

La transformation de l'Etat tribal à peine constitué et exposé aux dangers de la part des Séleucides nous échappe dans les détails. Toutefois, le rôle éminent du chef d'Etat semble incontestable et on peut supposer, étant donné les dernières découvertes, que c'était Mithridate I ou, peut-être, déjà son prédécesseur et frère aîné Phraate I, qui a créé le fondement de la royauté absolue chez les Parthes. Quelques ostraca trouvés à Nisa,²⁰ et personne ne sait combien il y en a encore à l'endroit non fouillé complètement, renferment la correspondance entre les frères arsacides, Phraate et Mithridate,²¹ dont le premier occupe la place la plus élevée. Sans doute, avons-nous ici un témoignage d'échange de lettres, courtes qu'elles soient, entre Phraate I, quatrième roi parthe, et son frère cadet, Mithridate I, futur auteur de la grandeur de l'Etat parthe. Ces ostraca sont d'immense importance pour les historiens d'un point de vue double. Ils nous montrent les souverains parthes (et les archives de Nisa en sont la preuve) agir d'une façon répondant au niveau des rois contemporains.²² Mais ce serait un peu hasardeux de les voir imiter simplement les modèles hellénistiques de correspondance et d'y voir la dépendance de la cour parthe du milieu culturel hellénique. Un argument combat fortement une telle supposition. C'est que ces courtes lettres sont écrites en caractères parthes,²³ même non araméens ce qui témoignerait également de l'attitude anti-hellène des Arsacides en question. Et il faut considérer l'élément chronologique. Nous sommes donc en pleine première moitié du II siècle av. n. e.,²⁴ quelques dizaines d'années après la fondation de l'Etat parthe. Et c'était une époque abondant en troubles, si nous nous souvenons de ce que les Arsacides ont dû à deux reprises quitter les territoires récemment conquis et chercher refuge dans les steppes, devant les armées victorieuses de Séleucos II Kallinikos et d'Antiochos III.²⁵ Malgré cela, les Arsacides ont suivi une ligne stable de comportement: celui-ci

²⁰ Cf. I. M. DIAKONOFF—W. A. LIWSHITZ: *Dokumenty iz Nisy I v. do n. e.*, Moscou 1960.

²¹ Voir, à ce propos, les remarques de J. HARMATTA: *Mithridates I and the Rise of the Parthian Writing System*. AAASH 29 1984 Fasc. 1—4, Budapest 1984, 219—225.

²² Pour la correspondance à l'époque hellénistique, voir l'œuvre toujours utile de C. BRADFORD WELLES: *Royal Correspondence in the Hellenistic Period*. New Haven 1934.

²³ Selon une analyse très approfondie de J. HARMATTA: *Mithridates I and the Rise of the Parthian Writing System*. AAASH 29 (1984) 219—225 (cf. note 21).

²⁴ Pour un coup d'œil exhaustif voir, en dernière instance, J. HARMATTA: *Parthia and Elymais in the 2nd Century B. C.* AAASH 29 (1984) 189—217.

²⁵ Pour cette partie de l'histoire parthe voir, en dehors de N. C. DEBEVOISE, cf. note 13, K. SCHIFFMANN: *Grundzüge der parthischen Geschichte*. Grundzüge 16, Darmstadt 1980, qui donne un résumé des événements en question.

était anti-séleucide, souligné par l'attitude des premiers Arsacides, et pro-vieux-perse et pro-iranienne comme le souligne le cas de Phraate I et de Mithridate I. Les conclusions qu'on est en droit de tirer de ces faits sont assez éloquents pour justifier l'opinion de l'indépendance des Arsacides. Loin d'être de simples imitateurs, «barbares», comme le prétendaient les idées rayonnant des centres helléniques,²⁶ ils ont suivi leurs propres voies qui devaient les conduire à concrétiser un plan grandiose, celui de ressusciter l'empire des Achéménides. Cela nous conduit à faire un bond dans l'avenir, au I siècle de n.e., pour renouer avec la célèbre lettre d'Artaban II renfermant le programme «achéménide».²⁷

En posant les fondements de mon hypothèse, dont j'ai parlé dans le préambule de mon article, je réfléchissais sur la possibilité de voir ce programme conçu déjà quelque temps avant sa concrétisation chez Tacite.²⁸ Il se pose comme tâche de remonter le cours de l'histoire parthe depuis le moment en question et d'y chercher des preuves allant à la rencontre de mon hypothèse. Il faut avouer d'avance que ma première pensée était de commencer cette recherche avec la personne de Mithridate I. C'est donc ses conquêtes qui, loin de se renfermer dans les frontières de l'Iran, ont débordé sur la Mésopotamie dont la plus grande partie a été incorporée dans l'Etat parthe transformé vite en Empire.²⁹ Et, pour poursuivre le fil chronologique, c'est un de ses grands successeurs, son homonyme Mithridate II, qui a complété la conquête de la Mésopotamie,³⁰ en imposant aussi sa volonté à l'Arménie,³¹ pour quelque temps l'Etat vassal de l'Empire parthe. Et les visées des Arsacides sur la Syrie, centre des Séleucides, d'où ces derniers ont commencé bien des fois leurs marches victorieuses contre les Parthes, la dernière celle d'Antiochos VII Sidètes, indiquent clairement les directives de la cour de Ctésiphon.³² Pour faire le point sur ce côté de l'activité des Arsacides, il ne nous reste que de repasser le cours

²⁶ C'est l'opinion de G. WIRTH: *Rom, Parther und Sassaniden*, Ancient Society 11/12, surtout 326.

²⁷ Malgré l'opposition de certains savants, cf. E. KETTENHOFEN: *Orientalia Lovaiensia Periodica* 15, 177—190, contre la possibilité de trouver dans l'époque sassanide des données conservées de l'époque achéménide, je tiens pour admissible de supposer leur existence à l'époque des Arsacides.

²⁸ En dehors de mon article publié dans *Syria* 43 (1966) 65—89, voir J. WOLSKI: *L'idéologie monarchique chez les Parthes*, 231, cf. note 7, od. *Iran und Rom. Versuch einer historischen Wertung der gegenseitigen Beziehungen*. ANRW II 9, 1, Berlin—New York 1976, 195—214, surtout 205 s.

²⁹ Cf. J. HARMATTA: *Parthia and Elymais in the 2nd Century B. C.* AAASH 29 (1984) 189—217. Voir, pour cette question, K. SCHIPPANN: *Grundzüge der parthischen Geschichte*, 23 ss.

³⁰ Cf. K. SCHIPPANN: *Grundzüge der parthischen Geschichte*, 29 ss.

³¹ Pour un nouveau coup d'œil sur les relations entre les Parthes et l'Arménie, voir J. WOLSKI: *L'Arménie dans la politique du Haut-Empire parthe (env. 175—87 av. n. e.)*. *Iranica Antiqua* 15 (1980) 251—267, où l'auteur a exposé les visées parthes sur l'Arménie pendant le règne de Mithridate II.

³² Cf. J. WOLSKI: *Les Parthes et la Syrie*. *Acta Iranica* 5 (1977) 395—417, où les plans des Arsacides d'incorporer la Syrie d'une manière quelconque, probablement comme Etat vassal, ont été présentés comme un maillon dans le programme dit «achéménide» des Parthes.

victorieux de la campagne de Pacorus et de Labienus en 41 av.n.e.: c'est la Syrie, la Paléστine, la Phénicie, l'Asie Mineure et, probablement, l'Égypte qui se sont trouvés dans les cadres de la planification parthe, échouée en fin de compte.³³ Mais c'est Rome qui fait l'apparition en Orient et avec elle c'est toute la situation géopolitique qui est changée.³⁴ Le grand programme «achéménide», chéri non seulement par les Arsacides mais aussi par les Sassanides,³⁵ a dû être abandonné et, à sa place, les Arsacides se sont guidés par le désir de prendre possession de l'Arménie, plan accompli par l'autre grand souverain parthe, Vologèse I.³⁶ Cependant ce programme, témoignage le plus convaincant des desseins de grande envergure des Arsacides, désireux de rattrapper l'héritage de leurs glorieux prédécesseurs, n'était pas le seul qui amène cette dynastie à revenir sur les traces des Achéménides.

Il y a longtemps que, pour trouver les moyens capables de m'orienter dans la direction répondant à mon hypothèse, je me suis penché sur les légendes des pièces de monnaie des rois parthes, persuadé que c'est ici que ces moyens étaient nettement visibles. Ce sont les titres de grand roi et de roi des rois qui ont attiré mon attention. Il n'y a pas de preuves plus raisonnables pour démontrer la liaison directe entre les deux dynasties, que ces titres; quant à la seconde, celle des Arsacides, c'est un témoignage de hautes aspirations dont elle était animée. C'est d'accord commun qu'on voit dans ces titres, pris ensemble avec les autres éléments dont il était question plus haut, la confirmation de l'attitude pro-iranienne des Arsacides qu'on traite ces titres comme une preuve inébranlable de leur iranisme en tant qu'idée directrice de leur règne. Avant tout, le titre de «roi des rois» nous semble être d'importance comme émanation des aspirations les plus élevées des Arsacides. Avant d'exposer mon point de vue d'aujourd'hui, lié avec les dernières découvertes, je voudrais m'en rapporter à mes travaux précédents dans lesquels j'ai insisté sur ce qu'on cherche les débuts de cette idéologie iranienne des Arsacides déjà au II siècle av.n.e.³⁷

³³ Cf. N. C. DEBEVOISE: *A Political History of Parthia*, 96 ss., K. SCHIPPMANN: *Grundzüge der partischen Geschichte*, 42 ss., aussi que D. TIMPE: *Museum Helveticum* 19 (1962) 108 ss. On peut supposer, d'accord avec l'information de Fl. Jos. Bell. Iud. I 14, 2, que les Parthes visaient aussi la conquête de l'Égypte.

³⁴ Pour un résumé de cette situation due à l'apparition de Rome en Asie Antérieure voir les remarques de J. WOLSKI: *Iranica Antiqua* 15 (1980) 251—267.

³⁵ Voir en dernière instance E. KETTENHOFEN: *Orientalia Lovaniensia Periodica* 15, 1984, 177 ss., dont l'opposition contre les Sassanides comme continuateurs de la politique «achéménide» des Arsacides nous semble être trop poussée. Voir l'opinion allant à la rencontre de mes recherches chez R. N. FREY: *The Political History of Iran under the Sasanians*, dans: *Cambridge History of Iran*, vol. 3, London, New York—New Rochelle—Melbourne—Sydney 1983, 116—180. Cf. aussi M. G. ANGELI BERTINELLI: *Roma e l'Oriente. Strategia, economia, società e cultura nelle relazioni politiche fra Roma, Giudea et l'Iran*. (Problemi e ricerche di storia antica 7), Roma 1979. Mais tout le problème doit être envisagé aujourd'hui d'une autre position, vu les témoignages touchant l'héritage des Achéménides conservé et développé sous les Arsacides.

³⁶ Cf. J. WOLSKI: *Le couronnement de Tiridate par Vologèse I comme roi d'Arménie: échec de Néron et de l'Empire romain*, *Neronia* III, à paraître prochainement.

³⁷ Cf. J. WOLSKI: *Syria* 43 (1966) 65—89, id.: *Les monarchies hellénistiques et les Parthes*. Actes du VII^e Congrès de F. I. E. C. vol. I, Budapest 1983 (1984), 367—379.

C'est à l'époque des grandes conquêtes qui ont concrétisé le plan de ressusciter l'empire des Achéménides, que le monnayage permet de reconstruire la ligne des transformations de l'idéologie des Arsacides, culminant dans l'emploi du titre de roi des rois.³⁸ Mais, à partir de l'état des sources numismatiques, on admettait communément que c'est Mithridate I (171—138 av.n.e.), qui plaçait le titre de grand roi dans les légendes de ses monnaies, tandis que c'est Mithridate II (123—87 av.n.e.), qui a introduit dans la numismatique parthe le titre de roi des rois.³⁹ Et pour ne laisser rien en suspens, ajoutons que beaucoup de savants exprimaient l'opinion que ce n'est que Mithridate I qui a commencé le premier à battre la monnaie parthe,⁴⁰ Aujourd'hui nous sommes incomparablement mieux instruits pour tâcher de résoudre ce problème. Nous savons que déjà avant Mithridate I les rois parthes, Arsace II, Phriapite, Phraate I, se sont servis, dans les légendes de leurs monnaies, du titre basileus megas.⁴¹ Mais il serait un peu surprenant de trouver Mithridate I, un des plus grands souverains parthes sans le moindre doute, se contenter du titre un peu modeste de basileus megas, modeste, bien entendu, en comparaison avec le titre de roi des rois.

Faute de preuves, on tenait Mithridate II, le grand renouvateur de l'empire parthe après la débâcle due à l'invasion des peuples de l'Asie Centrale, pour celui qui a été le premier à s'approprier ce titre si élevé, j'ai remarqué, dans les premières lignes de mon article, que nous disposons aujourd'hui d'un nombre, qualitativement d'une valeur inestimable, de nouvelles sources numismatiques et épigraphiques. Il a déjà été question de l'analyse des pièces de monnaie récemment découvertes, de leur apport pour la reconstruction de la plus ancienne histoire des Parthes. Il est temps de s'en remettre à une découverte dont l'importance dépasse les limites assignées habituellement à une seule découverte à beaucoup de points de vue. Il s'agit d'un relief trouvé à Hung-e Naurūzī et

³⁸ Voir un coup d'œil sur ce problème chez M. T. ABGARIANS et D. G. SELLWOOD: *Numismatic Chronicle*, vol. XI, 103—119, particulièrement 114 s.

³⁹ L'opinion commune bien qu'il y ait une tablette cunéiforme avec le titre de roi des rois et datée en 140/139 av. n. e., donc décidément de Mithridate I. Mais on l'a tenu pour une preuve insuffisante. Cf. J. HARMATTA: *Parthia and Elymais in the 2nd. Century B. C.* 202 (cf. note 29), qui donne le résumé de la controverse.

⁴⁰ D'accord avec l'opinion de E. T. NEWELL: *A Survey of Persian Art*, vol. I, London 1938, 476, suivi par G. LE RIDER: *Suse sous les Séleucides et les Parthes*, Paris 1965, 363, note 4.

⁴¹ Cf. le résumé de la question chez M. T. Abgarians et D. G. Sellwood: *Numismatic Chronicle*, Seventh Series, vol. XI, 114 ss. Il me semble, à cette occasion, indispensable de mettre en évidence le numérotage des rois parthes portant le nom d'Artaban. Celui dont est question dans le texte est le deuxième de ce nom et non le troisième, Artaban I étant roi qui est tombé en 124/123 dans la guerre contre les Saces. Cf. J. WOLSKI: *Arsace II et la généalogie des premiers Arsacides*. *Historia* 11 (1962) 136—145. Il n'y a pas, dans les sources, de preuves en faveur du roi Artaban I, successeur de Tiridate, qui doit son existence à l'hypothèse manquée de J. F. VAILLANT: *Arsacidarum imperium etc.*, Paris 1728, 21. Voir aussi les remarques de G. LE RIDER: *Suse sous les Séleucides et les Parthes*. Paris 1965, 300, 313.

muni d'une inscription en caractère parthe.⁴² Sans nous arrêter ici sur l'importance de la scène, de valeur pour les historiens doués d'une information de premier ordre pour élargir notre connaissance des conquêtes de Mithridate I en Iran, et c'est de lui qu'il s'agit dans la scène, fixons notre attention sur l'inscription qui présente l'intérêt le plus vif pour notre étude.⁴³ On lit, selon la lecture de Professeur J. Harmatta, comme suit: ligne 1: Mithridate, ligne 2: roi des rois (dans la traduction).

C'est à la suite de cette inscription qu'une discussion interminable, à savoir si c'est Mithridate I ou bien Mithridate II qui a été le premier à porter le titre de roi des rois, a été résolue en faveur de Mithridate I.

Et cela apparaît comme un geste logique d'un souverain dont les exploits militaires ont mis les Parthes sur les combles de l'importance. Toutefois, pour moi, ce problème apparaît sous un autre aspect qui est le mien. L'utilisation, déjà par Mithridate I en 140 av.n.e., date de la scène, du titre de roi des rois permet, une fois pour toujours, de fixer les débuts d'une action voulue des grands souverains de la dynastie des Arsacides, consistant à renouer avec le glorieux passé des Achéménides au milieu du II siècle av.n.e., ce que j'ai admis dans mes recherches depuis des dizaines d'années. Et alors, sans vouloir contredire les suppositions erronées sur la barbarie des Parthes, c'est le temps de les voir non par les lunettes gréco-romaines désireuses de ne regarder l'ennemi intrépide de Rome que péjorativement, mais d'accord avec les manifestations des sources parthes, tant écrites que matérielles.⁴⁴ Il est déjà temps de jeter aussi sur la balance du jugement des historiens ces éléments dont l'éloquence est suffisamment claire. L'iranisme des Arsacides, leur détachement de l'influence hellénique ont pris au I siècle de n.e. une forme très concrète. Sur les pièces de monnaie parthes, à la place de l'écriture grecque très souvent corrompue, signe de dépérissement de son emploi, sous Vologèse I (57—79 de n.e. env.), les légendes en pehlevi font leur apparition.⁴⁵ C'est le triomphe final de l'iranisme, processus patronné par les Arsacides.

Kraków.

⁴² Cf. L. VANDEN BERGHE: *Le relief de Hung-e Naurūzī*. *Iranica Antiqua* 3 (1963) 154—168.

⁴³ Cf. J. HARMATTA: *Parthia and Elymais in the 2nd Century B. C.* (cf. note 24). 189—217, surtout 199 ss.

⁴⁴ Il faut souligner ici l'importante contribution de L. VANDEN BERGHE à élucider le rôle de l'époque arsacide crue comme un hiatus, comme un vide, aujourd'hui, à la suite de ses fouilles et de celles de son équipe en Iran, paraissant comme un élément de liaison entre l'époque des Achéménides et celle des Sassanides. Cf. L. VANDEN BERGHE: *A la découverte des civilisations de l'Iran ancien*, dans: *Textes et documents* 239—240, Septembre—Octobre, Brüssel 1968. Il faut noter, d'accord avec l'opinion de D. SCHLUMBERGER: *L'Orient hellénisé*. Paris 1976, que les fouilles en Iran touchant l'époque arsacide ne font que débiter.

⁴⁵ Pour cette problématique, voir J. WOLSKI: *Die Parther und ihre Beziehungen zur griechisch-römischen Kultur*. *Klio* 65 (1983) surtout 148 ss.

A PROPOS DES PREMIÈRES INTERVENTIONS
PARTHES EN ARMÉNIE ET DES CIRCONSTANCES
DE L'AVÈNEMENT DE TIGRANE LE GRAND

I

J. Wolski s'est attaché récemment à mettre en relief les premières campagnes parthes contre l'Arménie.¹ C'est là de toute évidence une étude fort intéressante et méritoire. En effet, la période visée, que le savant polonais qualifie de «Haut Empire parthe», est des plus obscures en raison même de l'extrême pauvreté de notre documentation. Celle-ci se réduit à quatre textes très fragmentaires dont les deux premiers sont empruntés aux *Histoires Philippiques* de Trogue-Pompée.

1) Le *Prologue* 42: *utque Phrati successit rex Mithridates, cognomine magnus qui Armeniis bellum intulit.*²

2) Un passage de l'*Építome* de Justin (XLII, 2), passage que nous citerons dans son contexte.³ In huius locum Artabanus, patruus eius, rex substituitur. Scythae autem contenti victoria depopulata Parthia in patriam revertuntur. Sed et Artabanus bello Tochariis inlato in brachio vulneratus statim decedit. Huic Mithridates filius succedit, cui res gestae Magni cognomen dedere; quippe claritatem parentum aemulatione virtutis accensus animi magnitudine supergreditur. Multa igitur bella cum finitimis magna virtute gessit multosque populos Parthico regno addidit. Sed et cum Scythis prospere aliquotiens dimicavit ultorque iniuriae parentum fuit. Ad postremum Artoadisti Armeniorum regi, bellum intulit.

Comme le signale, à juste titre, J. Wolski, ces résumés où l'intervention de Mithridate en Arménie est expressément, bien que brièvement rapportée, donnent à penser que cette guerre tenait une place d'une certaine importance dans l'œuvre historique de Trogue-Pompée aujourd'hui disparue.⁴

Pour donner une liste complète des sources, nous ajouterons deux autres textes, tout aussi courts, concernant le sort réservé au prince Tigrane à la suite de la défaite arménienne et aux circonstances de son avènement en Arménie:

¹ J. WOLSKI: *L'Arménie dans la politique du Haut Empire parthe (env. 175—77 av. J. C.)*. *Iranica antiqua*, XV, 1980, p. 251—267.

² *Pompei Trogi Fragmenta*, éd. O. SEEL, Leipzig, 1956, p. 180.

³ *Építome historiarum Philippicarum*, éd. O. SEEL, Leipzig, 1972, p. 283.

⁴ J. WOLSKI: *Iranica antiqua*, 15 (1980) p. 257.

1) Un passage de Justin (XXXVIII, 3, 1):

*Erat eo tempore Tigranes rex Armeniae, obses Parthis ante multum temporis datus, nec olim ab eisdem in regnum paternum remissus.*⁵

2) Un passage de Strabon (XI, 14, 15): *τύχαις δ' ἐχρήσατο ποικίλαις· κατ' ἀρχὰς μὲν γὰρ ὠμήρευσε παρὰ Πάρθοις, ἔπειτα δι' ἐκείνων ἔτυχε καθόδου, λαβόντων μισθὸν ἑβδομήκοντα ἀλῶνας τῆς Ἀρμενίας·*

«Il (Tigrane) passa par des fortunes diverses. D'abord il fut livré en otage aux Parthes. Par la suite, ceux-ci l'autorisèrent à rentrer (dans son pays) et prirent comme compensation les Soixante-dix Vallées de l'Arménie».

Le roi Mithridate, dont il est question à propos de cette guerre contre les Arméniens n'est pas Mithridate Ier comme l'a cru P. Asdourian,⁶ mais Mithridate II. Il est vrai que dans le Prologue 42 de Trogue Pompée (cf. *supra*), les deux premiers Arsacides de ce nom sont plus ou moins confondus dans un bref raccourci historique. Il est vrai aussi que ces deux monarques homonymes ont été, l'un et l'autre, des conquérants et qu'ils ont porté, l'un comme l'autre, le titre de «Grand Roi» avant d'assumer celui de «Rois des rois».⁷ Cependant l'Arménie est restée hors de la sphère d'activité de Mithridate Ier. Il n'est que de se reporter au passage de Justin où le Mithridate qui attaqua les Arméniens est cité sans équivoque comme le fils et successeur d'Artaban Ier (cf. *supra*).⁸ D'autre part, nous verrons de plus près le rôle joué par Mithridate II dans les affaires arméniennes.

Si nous écoutons J. Wolski, les deux interventions de Mithridate en Arménie, suggérées par nos sources, seraient séparées par un long intervalle de temps. Sur la date de la première, notre auteur est hésitant: elle pourrait se placer en 105, voire en 110 av. J. C.,⁹ si même il ne faut pas remonter jusqu'à la période allant de 115 à 105 av. J..¹⁰ La seconde intervention serait beaucoup plus tardive; elle aurait eu lieu en 90 av. J. C. et serait consécutive à l'entrevue de Sulla et de l'ambassadeur parthe Orobaze sur les bords de l'Euphrate, Tigrane ayant alors environ 25 ans.¹¹ Selon le savant polonais, l'expression

⁵ Ed. O. SEEL, p. 257.

⁶ P. ASDOURIAN: *Die politischen Beziehungen zwischen Armenien und Rom*. Venise, 1911, p. 172—174 (Anhang I).

⁷ Cf. *infra* p. 16—17.

⁸ Il semble être question du même Mithridate dans un autre passage de Justin (XLII, 4): *Igitur Mithridates Rex Parthorum, post bellum Armeniae, propter crudelitatem, a senatu parthico regno pellitur*. En fait, il y a ici une confusion patente entre Mithridate II et l'un de ses successeurs homonyme, à savoir Mithridate III, qui fut chassé par les Grands en faveur de son frère Orode II: cf. A. VON GUTSCHMID: *Geschichte Irans*. 1888 (réimpression, 1975), p. 86, n. 2. Il est à signaler qu'un auteur comme G. RAWLINSON: *The Sixth Great Oriental Monarchy*. 1873, p. 147, en se basant sur cette relation confuse de Justin, a cru devoir attribuer à Mithridate III une nouvelle expédition en Arménie: «... he returned soon after his accession to the policy of his namesake Mithridate II and renewed the struggle with Armenia...».

⁹ J. WOLSKI: *op. cit.*, p. 259.

¹⁰ *Ibid.*, p. 264.

¹¹ *Ibid.*, p. 259, 265—266.

ad postremum employée par Justin signifie que l'offensive contre l'Arménie fut entreprise vers la fin du règne de Mithridate. D'un autre côté, J. Wolski laisse entendre que, si l'Arsacide cherchait à se rendre maître de l'Arménie, « ce bastion montagneux qui assurait le libre accès vers l'Asie Mineure et servait de rempart protégeant l'Iran contre une attaque venue de l'Ouest » c'est qu'il voulait ainsi se protéger contre la menace d'une attaque romaine.¹²

Voyons de plus près si les conclusions présentées par J. Wolski sont confirmées ou infirmées par les faits qui nous sont connus ou par ceux que nous pouvons reconstituer.

II

Mithridate II est l'un des monarques les plus marquants de la dynastie des Arsacides. Autant que l'on peut se fier aux émissions monétaires, il dut succéder à son père, Artaban I^{er}, en 124/123.¹³ Artaban venait en effet de périr dans une expédition contre les Tochaes (Tochari), peut-être les Yueh-tchi des sources chinoises.¹⁴ Son prédécesseur et neveu, Phraate II, avait succombé lui aussi, dans l'Est en combattant les Saces (Sakas), sorte de peuplade nomade ou semi-nomade, plus ou moins apparentée aux Scythes et dont les incursions répétées menaçaient la stabilité de l'Empire.¹⁵ Néanmoins, Mithridate jugea indispensable de se tourner tout d'abord vers la Babylonie qui était alors au pouvoir du dynaste de Mésène-Characène, Hyspaosinès, fils de Sogdodonakos, d'origine bactrienne (?).¹⁶ D'abord éparque (*ἐπαρχος*) des Séleucides en Mésène, il avait fini par se comporter en souverain indépendant et à s'arroger

¹² *Ibid.*, p. 264.

¹³ Non pas Artaban II comme cet Arsacide est très souvent appelé. En effet, ce numéro d'ordre est l'effet d'une conjecture inacceptable, accréditée par J. J. VAILLANT (*Arsacidarum imperium sive regum Parthorum ad fidem numismatum accomodata*, I, 1725 et d'après laquelle le troisième roi de la lignée, connu des sources sous le seul nom (dynastique d'Arsace (Polybe, X, 28, 1 sq.; Justin, XLI, 5), se serait nommé Artaban (I^{er}). Cette erreur d'identification et d'interprétation, bien que relevée par A. von GUTSCHMID (*Geschichte Irans*. 1888, p. 36, n. 4), se retrouve cependant chez nombre d'auteurs plus récents comme F. JUSTI: *Iranisches Namenbuch*. 1895, p. 31; N. C. DEBEVOISE: *A Political History of Parthia*. 1938, p. 16 et n. 66, 37; FR. ALTHEIM: *Weltgeschichte Asiens im griechischen Zeitalter*. I, 1947, p. 76; II, p. 103, 110; W. W. TARN, *Cambr. Anc. Hist.*, IX, 1951, p. 576; U. KAHRSTEDT: *Artaban III u. seine Erben*, 1950, p. 11, n. 1 et dernièrement A. D. H. BIVAR: *Cambr. Hist. of Iran* 3 (1), 1983, p. 29 et 38. Cf. cependant F. CAUER: *RE*, II, 1896, c. 1292; A. von PETROWICZ: *Arsaciden-Münzen*. 1904, p. 9; R. H. MC. DOWELL: *Coins from Seleucia on the Tigris*. 1935, p. 206 sq. — Sur la place exacte d'Artaban I^{er} dans la lignée des Arsacides, cf. G. LE RIDER: *Suse sous les Séleucides et les Parthes*. p. 461; J. WOLSKI: *Arsace II et la généalogie des premiers Arsacides*. *Historia* 11, (1962) p. 139; K. SCHIPMANN: *Grundzüge der partischen Geschichte*. 1980, p. 123 sq.

¹⁴ Justin, XLII, 1. Cf. F. ALTHEIM: *Weltgesch. Asiens im griech. Zeitalter*, II, 1948 p. 99 sq.

¹⁵ Justin, XLI, 2, 2.

¹⁶ Sur Hyspaosinès et ses rapports avec les Parthes, cf. F. H. WEISSBACH: *RE*, IX/1, 1914, c. 540; E. J. NEWEL: *Mithridate of Parthia and Hyspaosines of Charace*. *Num. Notes and Monogr.*, 1925, p. 13 sq.; A. R. BELLINGER: *Hyspaosines of Charax*. *Yale Class. Stud.*, 3 (1942) p. 53—67; S. A. NODELMAN: *A Preliminary History of Characene Berytus* 13 (1960) p. 83 sq.

le titre de «roi». La capitale de ses Etats, située sur le Golfe Persique entre le Tigre et l'Eulaios, n'était rien moins qu'une ancienne fondation d'Alexandre. Plus tard, un Antiochos, sans doute Antiochos IV, l'avait restaurée et refondée sous son propre nom.¹⁷ C'est cette Alexandrie-Antioche, constamment menacée par les inondations, qu'Hyspaosinès transforma en camp retranché, d'où le nom de Spasinu Charax («retranchement d'Hyspaosinès» désormais porté par la ville. A noter que l'appelatif *charax* est à l'origine du terme géographique *Χαρακηνή* («Characène») qui se substituera bientôt à celui de Mésène.

Mais Hyspaosinès avait tout intérêt à faire alliance avec les Séleucides contre les Parthes. C'est précisément en 130 qu'Antiochos Sidétès réussit à l'emporter sur ceux-ci en trois batailles et à reprendre, de ce fait, le contrôle de la Babylonie et réinstaller Hyspaosinès à Babylone. L'année suivante, les Parthes reprirent l'offensive; Antiochos VII est battu et tué en Octobre 129.¹⁸ Phraate II désigne comme satrape de Mésopotamie un certain Himeros, d'origine hyrcanienne. Cependant Hyspaosinès finira par l'emporter et occupera Babylone où il assumera le titre de roi en 127/126.¹⁹ Dans ces conditions, il est compréhensible que Mithridate II, à son avènement, n'ait trouvé rien de plus pressé que de rétablir l'autorité des Arsacides sur la Babylonie et la Mésène. Son entreprise sera couronnée de succès. Non seulement Hyspaosinès sera chassé de Babylone, mais encore de son propre royaume. En 122/121, Mithridate pourra surfrapper, à Spasinu Charax même, des monnaies de bronze émises par Hyspaosinès.²⁰ Justin nous dit que ses exploits avaient valu à Mithridate II le surnom de «Grand» (*Magni cognomen*). En fait, il s'agit du titre de βασιλεὺς μέγας²¹ qui dut être adopté à l'issue des victoires de Babylonie et de Mésène.

Après avoir reçu, semble-t-il, la soumission d'Hyspaosinès — celui-ci n'allait pas tarder à émettre des tétradrachmes dans sa capitale —, Mithridate avait les mains libres pour reprendre la lutte de ses devanciers dans l'Est. Il dut lui falloir bien des années pour venir à bout des Sakas et des Tochares. Une fois soumis, les Sakas s'établirent définitivement sur les marches orientales où ils donneront leur nom à une nouvelle province, la Sacastène (Sakastan).^{21a}

¹⁷ Sur Alexandrie/Antioche/Spasinu Charax, cf. F. H. WEISSBACH: *RE*, III/2, 1896, c. 2122; V. TSCHERIKOWER: *Die hellenistischen Städtegründungen* (= *Philologus*, Suppl. XIX, 1927), p. 94 et *passim*; G. LE RIDER: *Suse sous les Séleucides et les Parthes*, p. 40, 259 et n. 3, 304, 407.

¹⁸ Justin, XXXVIII, 9, 4—10, 11; Diodore, XXIV, 15—19; Flavius Josèphe, *Ant. Jud.* Sur cette guerre, cf. N. C. DEBEVOISE: *Pol. Hist. of Parthia*, p. 34—35; ED. WILL: *Hist. pol. du monde hellénistique*. 2e éd., 1982, p. 413—414.

¹⁹ J. G. PINCHES in *Babylonian and Oriental Records*, IV, 1889—90, p. 131 sq.

²⁰ A. R. BELLINGER: *Yale Class. Stud.*, VIII, 1942, p. 58—59; G. LE RIDER, *Suse sous les Séleucides et les Parthes*, p. 387.

²¹ B. HAUSSOULLIER: *Inscriptions grecques de Babylonie*, *Klio* 9 (1909) p. 353. Cf. G. LE RIDER: *Suse sous les Séleucides et les Parthes*, p. 37—38.

^{21a} Cf. DAFFINÀ: *L'immigrazione dei Saka nella Drangiana*. (Istituto Italiano per il Medio ed Estremo Oriente. Reports and Memoirs, IX), Roma 1967, *passim*.

Le titre de « Grand Roi » figure encore sur des monnaies frappées à Suse en 112/111.²² Mais, à partir de 109/108, il fait place à celui de « Roi des rois ».²³ Or nous savons maintenant avec certitude, par une courte inscription gravée sur un relief découvert à Khung-ē Naurūzi (Khuzistan) et représentant Mithridate Ier à cheval dans une scène d'investiture, que ce souverain parthe avait assumé le titre de « Roi des rois » (*MLKYN MLK'*), vraisemblablement à l'issue de sa victoire sur les Elyméens.²⁴ Ainsi Mithridate ne faisait que suivre l'exemple du plus illustre de ses prédécesseurs en reprenant à son compte une titulature qui avait pour but de donner tout l'éclat désirable aux succès qu'il venait de remporter sur les peuples de l'Est. La victoire finale, qui était venue couronner ces longues campagnes orientales, serait donc de peu antérieure à 109; nous nous risquerions à la dater de 110, au plus tôt de 111 av. J. C. En tout état de cause, dans le contexte chronologique de l'*Epitome* de Justin, l'expression *ad postremum*, appliquée à la guerre dirigée contre l'Arménie, signifie que cette campagne fut entreprise à la suite de toutes les autres expéditions victorieuses de l'Arsacide. Elle aurait eu son point de départ aux environs de l'année 110 av. J. C., un peu avant ou un peu après; au demeurant, elle aura été certainement d'assez courte durée.

III

Le nom du roi d'Arménie vaincu par Mithridate II apparaît sous plusieurs variantes dans la tradition manuscrite: *Artoadisti*, *Arthoadisti* ou *Artavazdi*, etc. . . . , qui sont des graphies plus ou moins altérées d'*Artavasdi* ou *Artavazdi*, autrement dit *Artavazdes* ou *Artavazd*, un nom iranien bien attesté dans la dynastie des Artaxiades.²⁵ Il s'agit donc d'Artavazd Ier. On ne sait pas au juste quels étaient ses liens familiaux avec Artaxias, le fondateur de la dynastie, de même qu'avec Tigrane le Grand. Ce problème augmente en complexité si l'on ajoute foi à un passage des *Syriaca* d'Appien où Tigrane le Grand est présenté comme fils d'un autre Tigrane.²⁶

²² G. LE RIDER: *Suse sous les Séleucides et les Parthes*, p. 389.

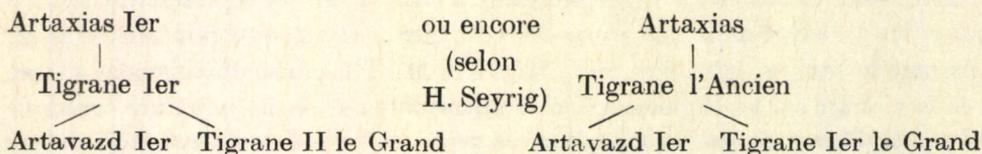
²³ *Ibid.*, D. G. SELLWOOD: *Cambr. Hist. of Iran* 3 (1), p. 285.

²⁴ Cf. J. HARMATTA: *Parthia and Elymais in the 2nd Century B. C.*, *Acta Ant. Hung.*, 29 (1981) p. 189 sq. — Sans parler des monnaies avec la légende βασιλέως βασιλέων qui ont pu être attribuées à Mithridate Ier (sans preuve absolue), il existe une tablette babylonienne (J. N. STRASSMAIER: *Zeitschr. f. Assyriol.*, III, 1888, p. 130, n. 1) datée de l'an 108 de l'ère arsacide ou *Aršaka šar sarrani* doit être identifié avec Mithridate Ier. Cf. E. BRECCIA: *Klio* 5 (1905) p. 41, n. 1 et maintenant J. HARMATTA: *op. cit.*, p. 202, n. 21.

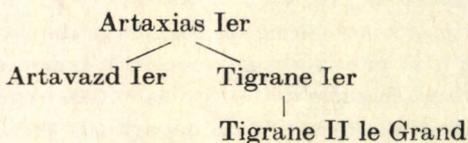
²⁵ Cf. F. JUSTI: *Iranisches Namenb.*, p. 38—39.

²⁶ Appien, *Syr.*, 48. Interprétant abusivement ce passage d'Appien, H. MANANDIAN (cité par P. Z. BEDOUKIAN: *Coinage of the Artaxiad Dynasty*, 1878, p. 9) n'hésite pas à déclarer que ce Tigrane avait eu à combattre les Parthes et les avait vaincus!

Certains critiques seraient disposés à voir dans Artavazd le propre frère de Tigrane le Grand, ces deux princes ayant pour père Tigrane l'Ancien lui-même, fils d'Artaxias.²⁷ On aurait ainsi la succession suivante:



Il en est d'autres qui voudraient faire d'Artavazd Ier le propre fils d'Artaxias et le frère aîné du premier Tigrane²⁸:



Parmi ces auteurs, il s'en trouve même pour affirmer qu'Artavazd Ier est monté sur le trône en 160 (à la mort d'Artaxias) et que Tigrane Ier (l'Ancien) lui a succédé en 123.²⁹ Semblable interprétation repose sur une reconstitution des faits purement arbitraire et ne mérite pas le moindre crédit. La date de 123 est, comme nous l'avons indiqué, celle de l'avènement de l'Arsacide Mithridate II, non celle de la mort d'Artavazd et de l'avènement de Tigrane l'Ancien. Un fait incontestable c'est qu'Artavazd régnait au moment de la première intervention parthe qu'il n'est guère possible de placer avant 110 et tout porte à croire que son règne ne prit pas fin de sitôt.³⁰

Dans ces conditions, que faire du premier Tigrane? Il n'est pas du tout impossible que le rapport d'Appien repose sur un anachronisme. Il y aura en effet dans la même lignée, beaucoup plus tard, un Tigrane III, fils, d'un Tigrane II. Aussi, jusqu'à plus ample information, nous croyons-nous en droit de considérer comme très problématique le règne d'un Tigrane qui aurait été

²⁷ A. VON GUTSCHMID: *Gesch. Irans*, p. 80; J. MARQUART: *Ērānšahr*, p. 173; F. TOURNEBIZE: *Hist. pol. et rel. de l'Arménie*, I, 1911, p. 762; F. GEYER: *RE*, VI, A/1, 1936, c. 970, s. v. Tigranes Nr 2; H. SEYRIG: *Rev. Num.*, 1955, p. 112; R. D. SULLIVAN: *ANRW*, II, 8, 1977 (tableau face à la p. 936); D. M. LANG: *Iran, Armenia and Georgia*, Cambridge *History of Iran*, 3 (I), 1983, p. 513, lequel fait régner Tigrane Ier de 159 à 123.

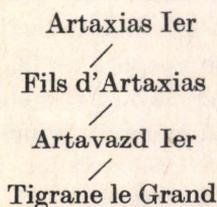
²⁸ Notamment TH. REINACH: *Mithridate Eupator*, p. 103; P. ASDOURIAN: *Politische Beziehungen*, p. 173, 174; H. MANANDIAN: *Tigrane II et Rome*, 1963 p. 21 et 22; P. Z. BEDOUKIAN: *Coinage of the Artaxiads*, 1978, p. 2 et p. 8 sq. A remarquer que l'interprétation de ces deux derniers auteurs s'appuie, en grande partie, sur l'*Histoire d'Arménie* (II, 81) de Moïse de Khoren, où il est dit d'Artavazd, fils d'Artashés (= Artaxias) qu'il eut pour successeur son frère Tiran (Tigrane).

²⁹ H. MANANDIAN: *loc. cit.*; P. Z. BEDOUKIAN: *loc. cit.*; P. ASDOURIAN: *Politische Beziehungen*, p. 172, fait régner Artavazd Ier de 160 à 130 environ.

³⁰ Cf. *infra*.

le père et le prédécesseur immédiat de Tigrane Ier le Grand. En somme, rien ne s'oppose à faire d'Artavazd Ier, le roi vaincu par l'Arsacide Mithridate II, le père de Tigrane le Grand plutôt que son frère aîné.³¹

Artavazd, dont il nous est tout à fait impossible dans l'état actuel de notre information de dater l'avènement avec précision, était en tout cas, un descendant direct d'Artaxias, le fondateur de la dynastie. Celui-ci, d'abord satrape au nom des Séleucides, avait fait sécession après la défaite d'Antiochos III à Magnésie (190). On entend parler de lui pour la dernière fois à propos de la révolte de Timarque, satrape de Médie (161),³² ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas encore régné une dizaine d'années.³³ Artavazd pouvait être son fils, mais plus vraisemblablement son petit-fils. Nous aurions donc le stemma suivant:



IV

Quelle fut la cause immédiate de la guerre contre les Arméniens? Mithridate voulait-il vraiment conquérir l'Arménie ou simplement recouvrer certains territoires situés près des frontières occidentales de son empire et qu'Artaxias avait jadis enlevés aux Atropaténiens, à savoir la Caspienne (province riveraine de la mer Caspienne), la Phaunitide (probablement identique à la Siounie) et le Basoropeda (certainement à chercher dans les limites ou à proximité de la future province du Vaspurakan, à l'Ouest du lac d'Urmiah)?³⁴ C'est le second terme de l'alternative qui nous paraît le plus vraisemblable. Il n'est pas surprenant, en tout cas, que cette offensive ait tourné au désavantage des Arméniens, qui n'étaient assurément pas préparés à y faire face. De surcroît, les événements subséquents donnent lieu de croire qu'Artavazd Ier, après avoir satisfait aux exigences du vainqueur en lui livrant son fils et héritier et en se reconnaissant son vassal, poursuivit son règne jusqu'à la seconde intervention de Mithridate.

Pendant ce temps, le prince Tigrane restait en exil à la cour des Arsacides. En dépit de sa qualité d'otage, il est très probable qu'il bénéficia d'un

³¹ C'est en ce sens que se prononcent N. C. DEBEVOISE: *Pol. Hist. of Parthia*, p. 41; R. D. SULLIVAN: *Num. Chron.*, XIII, 1955, p. 26; J. WOLSKI: *Iranica antiqua* 15 (1980) p. 258, 264.

³² Diodore, XXXI, 27a

³³ Cf. F. TOURNEBIZE: *Hist. pol. et rel. de l'Arménie*, p. 762.

³⁴ Strabon, XI, 14, 5 (à propos des conquêtes d'Artaxias).

traitement de faveur, tout comme autrefois le Séleucide Démétrius II qui, fait prisonnier par Mithridate Ier (en 140/139), avait, durant sa captivité, épousé la fille du souverain parthe.³⁵ Il est permis de présumer que l'exil de Tigrane prit fin à l'annonce de la mort d'Artavazd Ier; Mithridate aurait jugé nécessaire de faire accompagner par ses troupes le nouveau roi d'Arménie afin de prévenir toute opposition interne. Mais on peut envisager les faits dans une perspective assez différente: ce ne serait pas la mort d'Artavazd, mais le refus de ce prince de se plier aux injonctions de l'Arsacide, autrement dit l'insubordination de l'Arménien, qui aurait provoqué l'intervention parthe. En effet, Mithridate aurait jugé opportun de détrôner Artavazd et de le remplacer par le prince qu'il avait à sa merci depuis plusieurs années et dont il se croyait la soumission acquise.³⁶ Dans les deux cas que nous venons d'envisager, il faut supposer l'existence d'un parti anti-parthe à la cour d'Arménie. On ignore si les troupes qui accompagnaient Tigrane se trouvèrent dans la nécessité de faire usage de leurs armes soit contre le ou les compétiteurs de Tigrane, soit contre Artavazd lui-même, toujours vivant. Ce qui n'est pas douteux, c'est que Mithridate eut le dessus et put procéder directement ou indirectement à l'intronisation de Tigrane.

V

Il est nécessaire d'aborder maintenant la question chronologique. A. J. Wolski affirmant que la deuxième intervention parthe en Arménie a eu lieu en 90, nous pouvons opposer un point de repère qui nous autorise à dater, avec une relative précision, l'avènement de Tigrane Ier le Grand.

On sait, en effet, par le biographe de Lucullus que, tandis que ce dernier s'employait à réduire les places fortes du royaume pontique, il délégua son beau-frère, Appius Claudius Pulcher, auprès de Tigrane en Syrie afin de réclamer l'extradition de Mithridate Eupator (alors réfugié en Arménie). A son arrivée à Antioche, Claudius apprit que Tigrane était en train de faire campagne en Phénicie et n'eut plus qu'à attendre le retour du roi, ce qui implique un délai de plusieurs semaines et même de plusieurs mois.³⁷ De la précieuse relation que nous a laissée Plutarque sur l'audience que Tigrane, revenu de son expédition, accorda à l'envoyé romain, nous ne retiendrons ici que l'information concernant la durée du règne de l'Arménien: «Il y avait près de vingt-cinq ans, précise Plutarque, qu'il n'avait pas entendu une parole libre; c'était le temps

³⁵ Justin, XXXVI, 1, 5-6 et XXXVIII, 9, 2-3; Appien, *Syr.*, 67; I Maccabées, 14, 1-3. Sur la captivité de Démétrius II, cf. N. C. DEBEVOISE: *Pol. Hist. of Parthia*, p. 25, 30 sq; ED. WILL: *Hist. pol. du monde hellénistique*, 2e éd., 1983, p. 407 sq.

³⁶ C'est dans cette perspective que le retour de Tigrane est envisagé par certains auteurs: cf. A. VON GUTSCHMID: *Gesch. Irans*, p. 80; F. TOURNEBIZE: *Hist. pol. et rel. de l'Arménie*, 1911, p. 762; F. GEYER, *RE*, VI, A/1, 1936, c. 970.

³⁷ Plutarque, *Lucull.*, 21, 2.

qu'il avait passé à régner ou plutôt à sévir». ³⁸ Nous nous abstenons de tout commentaire sur ce jugement très sévère du biographe de Lucullus à l'égard de Tigrane; il reste cependant à déterminer, aussi exactement que possible, la date de cette entrevue mémorable. Il est certain qu'Appius Claudius fut envoyé vers le roi d'Arménie dans le courant de l'année 71, fort probablement vers la fin de l'été ou le début de l'automne. Cependant si l'on tient compte de la durée du voyage — durée d'autant plus longue qu'à croire Plutarque, Claudius fut entraîné sur des chemins détournés par les «guides royaux» — et de l'attente à Antioche, on aboutit à la conclusion que l'envoyé de Lucullus n'a pu rencontrer Tigrane avant les premiers mois de l'année suivante au plus tôt. ³⁹ Ce serait donc à partir du début de l'année 71 que viendraient en compte les 25 années régnales ou «presque» (*σχεδόν*), sans qu'il nous soit possible de discerner au juste si ce règne en était à sa 25^e ou 26^e année. Mais il nous est permis de faire remonter l'avènement de Tigrane en 95 av. J. C. sans exclure l'année 96 ni l'année 94.

Autre donnée importante à prendre en considération: l'âge de Tigrane à cette époque. Rappelons que le Pseudo-Lucien, se référant à Isidore de Charax, dit de Tigrane, dans ses *Macrobioi*, qu'il mourut de maladie à 85 ans. ⁴⁰ Or il était toujours vivant en 56 av. J. C., au témoignage même de Cicéron, un contemporain. ⁴¹ De surcroît, nous avons des pièces à son effigie datées avec certitude de la 41^e année du règne, ⁴² ce qui nous met en 55/54 (septembre 55-septembre 54). Il est très probable que la mort de Tigrane est survenue en 54 av. J. C. L'année suivante, en 54/53, il est question d'Artavazd II, son fils et successeur. ⁴³

D'autre part, si l'on admet que Tigrane est mort à l'âge de 85 ans, la conclusion qui s'impose c'est qu'au moment de son avènement au trône, il avait environ 45 ans. Nous verrons que cette précision sur l'âge de Tigrane, n'est pas sans intérêt pour la suite de notre exposé.

Deux parchemins grecs, découverts en 1909 non loin du village d'Avrōmān dans le Kurdistan iranien, sont venus donner connaissance de faits qui se rattachent à notre sujet. ⁴⁴ Il s'agit en effet de deux versions ⁴⁵ d'un

³⁸ *Ibid.*, 21, 6: ... φωνῆς σχεδόν ἐλευθέρας ἀκούοντα διὰ πέντε καὶ εἴκοσι ἐτῶν τοσαῦτα γὰρ ἐβασίλευσε, μᾶλλον δ' ὕβρισεν.

³⁹ Cf. TH. REINACH: *Mithr. Eur.*, trad. A. GOETZ, 1895, p. 349; D. MAGIE: *Rom. Rule*, II, p. 1213—14, n. 34, 1214, n. 38; J. VAN OOTEGHEM: *Lucullus*, 1969, p. 100 sq.; M. JANKE: *Historischen Untersuchungen zu Memnon von Heraklea*, Diss., 1963, p. 108 sq. Point de vue différent exprimé par K. ECKHARDT: *Der armenische Feldzug des Lucullus*, *Klio* 10 (1910) p. 74 (départ de Lucullus au cours de l'hiver 71/70).

⁴⁰ Pseudo-Lucien, *Macrobioi*, 15: Τυγράνης δὲ ὁ Ἀρμενίων βασιλεὺς, πρὸς δὲ Λοῦκουλλὸς ἐπολέμησεν, πέντε καὶ ὀγδοήκοντα ἐτῶν ἐτελεύτησε νοσῶν.

⁴¹ Cicéron, *Pro Sestio*, XXVII, 58—59.

⁴² H. SEYRIG: Le trésor monétaire de Nisibe. *Rev. Num.*, 1956, p. 87 et 116.

⁴³ Plutarque, *Crass.*, 19; Dion Cassius, XL, 16, 2.

⁴⁴ Ces documents ont été publiés par E. H. MINNS: *Parchments of the Parthian Period from Avroman in Kurdistan*. *Journ. Hell. Stud.*, 35 (1915).

⁴⁵ Acte à «scriptura interior» et à «scriptura exterior».

même contrat établis sous le règne «d'Arsace, Roi des rois, bienfaiteur, juste, épiphane et philhellène, et des reines Siaké, sa sœur née du même père et son épouse, Aryazaté, surnommée Automa, fille du Grand Roi Tigrane et son épouse Azaté, sa sœur née du même père et son épouse, au mois Apellaios de l'an 225».⁴⁶ Nous donnons ici la version „A", la moins lacuneuse.

Quelle est cette date de 225? Malgré quelques opinions divergentes, nous admettrons avec le plus grand nombre que nous avons là une année de l'ère séleucide, ère qui, en pleine époque parthe, prédominait en Mésopotamie.⁴⁷ Cette conjecture est d'ailleurs confirmée par les données historiques du papyrus qui s'accorderaient assez mal avec la situation politique de l'an 225 de l'ère arsacide (= 23/22 av. J. C.).⁴⁸ De surcroît, puisque nous avons affaire ici au calendrier macédonien, notre document a dû être rédigé en novembre 87. Le Roi des rois alors régnant à toutes les chances d'être Mithridate II à l'extrême fin de son règne et dans un temps où son pouvoir était sérieusement contesté à l'intérieur même de l'Empire parthe.⁴⁹ Quant au «Grand Roi» Tigrane, il doit être identifié sans réserve avec Tigrane Ier, qui régnait en Arménie depuis plusieurs années déjà. Tout porte à croire que le mariage de sa fille Aryazaté avec le vieux Mithridate eut lieu au moment du retour de Tigrane lui-même. Il est fort probable que le titre de «Grand Roi» attribué à Tigrane dans le parchemin d'Avroman lui avait été concédé à cette occasion par l'Arsacide. Nous remarquerons cependant que parmi les épouses de Mithridate II, la

⁴⁶ *Parchemin d'Avrōmān*, I A et B, lignes 1—6 (E. H. MINNS: *Journ. Hell. Stud.*, 35 1915, p. 28 et 29):

1 βασιλεύοντος βασιλέων Ἀρσάκου εὐεργέτου δικαίου ἐπιπα-
νοῦς καὶ φιλέλληρος, καὶ βασιμισσῶν Σιάκης τε τῆς ὀμοπατρίας
αὐτοῦ ἀδελφῆς καὶ γυναικὸς καὶ Ἀρραζάτης τῆς ἐπικαλουμένη[ς]
Ἀυτομά τῆς ἐν βασιλείῳ μεγάλου Τιγράνου καὶ γυναικὸς αὐτ[οῦ]
5 καὶ Ἀζάτης τῆς ὀμοπατρίας αὐτοῦ ἀδελφῆς καὶ γυναικὸς, ἔτους ἐκ[α]
μηρὸς Ἀπελλαίου, . . .

Il est à noter que cet acte a été établi au village de Kopanis dépendant de l'hyparchie de Baiseira, qui était une division administrative de la province de Médie. Les épithètes, attribuées à Mithridate II dans ces documents se retrouvent, à l'exception de celle d'ἐπιπα-
νοῦς, sur des drachmes frappées vers la fin du règne: cf. E. H. MINNS: *Journ. Hell. Stud.*, 35 (1915) p. 31; D. G. SELLWOOD: *Cambr. Hist. of Iran*, 3 (1), 1983, p. 285.

⁴⁷ Cf. notamment E. H. MINNS: *Journ. Hell. Stud.*, 35 (1915) p. 33 sq. Cf. aussi W. W. TARN: *Cambr. Anc. Hist.*, IX, 1951, p. 586, n. 2; N. C. DEBEVOISE: *Pol. Hist. of Parthia*, p. 47, n. 70. M. MAYRHOFER: Zu den Parther-Namen der griechischen Avroman Dokumente, *Mémorial Jean de Menasce*, 1974, p. 205, n. 6; R. D. SULLIVAN, Papyri reflecting the Eastern Dynastic Network, *ANRW*, II, 8, 1977, p. 913.

⁴⁸ L'ère arsacide à la préférence de M. I. ROSTOVITZEFF et C. BRADFORD-WELLES: *Yale Class. Stud.*, p. 41 (pour ces auteurs, Aryazaté serait la fille de Tigrane le Grand qui d'abord mariée par son frère Artavazd II à Pacorus, le fils d'Orode II, aurait, une fois devenue veuve, épousé Phraate IV: interprétation trop complexe pour n'être pas sujette à discussion); G. LE RIDER: *Suse sous les Séleucides et les Parthes*, p. 42—43. Cf. aussi H. BENGTON: *Die Strategie in der hellen. Zeit*, II, 1944, p. 293, n. 3, qui se contente d'admettre la vraisemblance de l'ère arsacide.

⁴⁹ Le nom d'un roi Gutarza (Gotarzès) apparaît en effet sur des tablettes babyloniennes datées de 91 av. J. C.: cf. E. H. MINNS: *Journ. Rom. Stud.*, 35 (1915) p. 34; N. C. DEBEVOISE: *Pol. Hist. of Parthia*, p. 44; D. G. SELLWOOD: *Num. Chron.*, 1962.

princesse arménienne n'occupe que la seconde place. D'ailleurs, il est regrettable que nous n'en sachions pas davantage sur cette Aryazaté. Pour quelle raison portait-elle le surnom d'Automa, qui reste etymologiquement inexpliqué.⁵⁰

Au reste, la convention qui fut passée entre Mithridate II et son otage comportait à coup sûr des clauses beaucoup plus importantes que cette alliance matrimoniale. Pour l'aide qui lui était accordée par les Parthes, Tigrane fut contraint non seulement de céder les «Soixante-dix Vallées»,⁵¹ mais encore de se reconnaître le vassal de la monarchie arsacide, cette sujétion entraînant le paiement d'un tribut annuel conformément à un vieil usage.

Dans un autre passage de sa *Géographie*, Strabon déclare péremptoirement que si les Parthes avaient subjugué les Mèdes et les Babyloniens, ils n'avaient jamais réussi à imposer leur domination aux Arméniens en dépit des nombreuses incursions qu'ils avaient fait dans leur pays.⁵² On a le droit de s'étonner de cette assertion de la part d'un historien qui utilisait des sources (Théophraste de Mitylène, Apollodore d'Artémite) fort bien informées des faits arméniens. En effet, le peu que l'on sait des succès remportés par Mithridate II en Arménie laissent entrevoir une nation temporairement à la merci d'un puissant vainqueur. La domination parthe sur l'Arménie ne pouvait qu'être confirmée par l'avènement de Tigrane Ier. Mais la question du statut qui fut accordé à ce pays mérite d'être précisée. A la différence de la Médie Atropatène, qui était partie intégrante de l'Empire des Parthes, il semble bien que l'Arménie, malgré sa condition d'état vassal, n'ait jamais été incorporée, à proprement parler, aux possessions des Arsacides. Ne serait-ce pas cette situation particulière que laisseraient entendre les propos de Strabon ?

VI

Les «Soixante-dix Vallées» (ἑβδομήκοντα ἀλῶνες) qui sont dénommées par Memnon «Grandes Vallées» (μεγάλοι ἀλῶνες)⁵³ posent un problème de localisation quasi insoluble. Nous écarterons d'emblée l'interprétation de E. Dabro-

⁵⁰ J. MARQUART cité par E. HERZFELD (*Am Tor von Asien*, 1920, p. 150, n. 71) voulait expliquer ce nom par le vieux-perse* *Āpdotoma* «la plus excellente». On trouve une interprétation tout à fait différente chez H. S. NYBERG (*Le Monde oriental*, XVII, 1925, p. 206): *Āptohm*, vieux-perse* *Āpitaumā* «qui tient son origine de l'eau». Cf. aussi E. H. MINNS: *op. cit.*, p. 44. M. MAYRHOFFER: *Zu den Parther-Namen der griechischen Avroman-Documente. Memorial Jean de Menasce*. 1972, p. 210, ne propose aucune autre explication étymologique. En tout état de cause, il convient d'écartier la possibilité d'un nom arménien.

⁵¹ Strabon, XI, 14, 15: cf. supra.

⁵² Strabon, XVI, 1, 19: τῶν μὲν οὖν Μήδων καὶ τῶν Βαβυλωνίων ἐπάρχουσι Παρθναῖοι, τῶν δ' Ἀρμενίων οὐδ' ἀπαξ· ἀλλ' ἔφοδοι μὲν γέγονασι πολλάκις, ἀνὰ κράτος δ' οὐχ ἔάλωσαν, ἀλλ' ὅ γε Τυγράνης καὶ ἐρρωμένως ἀντεπεκράτησεν, ὡς ἐν τοῖς Ἀρμενιακοῖς εἴρηται.

⁵³ Memnon, § 33, *apud* Photius, *Bibl.* 224 = *Frag. Hist. Gr.*, III, p. 556—557 = HENRY, éd. Photius, IV, 1965, p. 96.

wa qui voudrait voir en ces Vallées l'ensemble de tous les territoires arméniens conquis par les Parthes, en premier lieu des positions stratégiques.⁵⁴ Il s'agit indiscutablement, sinon d'une province, du moins d'un district d'assez grande étendue qui tirait son importance non seulement de sa position de marche frontière mais encore de la fertilité de son sol.⁵⁵ Ces Vallées étaient, sans aucun doute, riches en pâturages propres à l'élevage des animaux domestiques, le cheval en particulier. Elles sont à chercher à la périphérie de l'Arménie, dans une zone frontière de l'Empire parthe. J. Wolski les verrait en Mésopotamie.⁵⁶ Bien avant lui, N. C. Debevoise croyait détenir la preuve qu'elles étaient situées en pleine Mésopotamie, entre le Tigre et le Grand Zab. Il fondait sa présomption sur un relief découvert près de Bavian (à 100 km au Nord-Est de Mossoul) et qui représente un cavalier coiffé d'une tiare, tenant une longue épée et portant autour du cou un collier à plusieurs rangs.⁵⁷ Dans ce personnage, N. C. Debevoise croit reconnaître Tigrane le Grand lui-même qui, entre 87 et 81, aurait fait ériger ce monument pour commémorer la reconquête des « Soixante-dix Vallées ». ⁵⁸ Non seulement la ressemblance du cavalier de Bavian avec Tigrane est illusoire, mais chercher les vallées en question dans une région si éloignée de l'Arménie, c'est oublier, qu'avant les conquêtes de Tigrane, le royaume des Artaxiades n'a jamais eu une assez grande extension vers le Sud pour englober une partie de la Mésopotamie.

Il faut donc s'orienter dans une toute autre direction, vraisemblablement du côté de la Médie Atropatène — alors intégrée à l'Empire parthe en tant que royaume vassal —, comme le pense J. Marquart, bien que nous n'allions pas jusqu'à admettre, à la suite de cet auteur, que, par les « Soixante-dix Vallées », il faut entendre les territoires enlevés par Artaxias aux Atropaténiens et aux Albans.⁵⁹ Nous avons d'abord pensé à des vallées de la Matiène ou Matiane, mais cette province, située au Sud du lac d'Urmiah, a pu difficilement faire partie des Etats d'Artavazd Ier. Il est préférable, croyons-nous, de limiter nos

⁵⁴ E. DABROWA: *La politique de l'Etat parthe à l'égard de Rome — d'Artaban II à Vologèse I (ca 11—ca 79 de N. E.)*, 1983, p. 18—19: « C'est la façon dont est formulée cette information qui pousse à la réflexion que les « Soixante-dix Vallées » mentionnées par Strabon ne constituaient pas une étendue homogène, mais la somme de tous les petits territoires arméniens aux mains des Parthes. On peut alors émettre l'hypothèse que les terres prises à Tigrane par Mithridate II étaient, en premier lieu, des positions stratégiques de haute importance... »

⁵⁵ Il ne faudrait pas oublier qu'à une époque plus tardive, le terme *dzor* « vallées » entre dans la composition d'un très grand nombre de noms de cantons (ou districts) arméniens: cf. H. HÜBSCHMANN: *Die altarmenischen Ortsnamen*, XVI, 1904, p. 385.

⁵⁶ J. WOLSKI: *Iranica antiqua* 15 (1980) p. 265.

⁵⁷ A. H. LAYARD: *Discoveries in the Ruins of Niniveh and Babylon*, London, 1853, p. 210; W. BACHMANN: *Felsreliefs in Assyrien* (= *Wissenschaftl. Veröffentlichungen d. Orient. Gesellsch.*, LII), 1927, p. 16—21, fig. 14.

⁵⁸ N. C. DEBEVOISE: *Rock Reliefs of Ancient Iran. Journ. Near East. Stud.*, 1942; p. 94 sq. et fig. 5. L'auteur remarque curieusement (p. 96): « The attribution is a tempting one, since the valleys were closely connected with the aera, where the motif of charging horsement apparently originated ».

⁵⁹ J. MARQUART: *Eransahr*, p. 109.

investigations au Nord ou au Nord-Ouest de ce même lac. Il serait même tentant de l'identifier avec le *Chiliocomum* (« Mille-bourgs ») dont, à propos de la campagne de Julien en 363, Ammien Marcellin nous parle comme d'une région fertile de la Médie.⁶⁰ Il s'agit plus précisément d'un district frontalier que L. Dillemann voudrait situer dans la région de Salmas (cantons de Her et de Zarevand (Nord-Ouest du lac d'Urmiah)).⁶¹ En tout état de cause, c'est dans le voisinage plus ou moins immédiat de ces « Mille-Bourgs » qu'il faudrait chercher les « Soixante-dix Vallées ».

VII

En bref, à l'issue de ses expéditions en Arménie, Mithridate pouvait se croire le maître véritable de ce pays, dont le roi était à la fois son vassal et son beau-père. Cependant les ambitions de Tigrane, longtemps dissimulées, allaient éclater au grand jour. Son appétit de conquête ne se suffira pas de l'annexion de la Sophène, réalisée peu après son avènement. Mithridate était sans doute déjà mort quand, profitant des troubles internes qui affaiblissaient les Parthes, il se lancera à l'assaut de leur empire et sortira vainqueur de cette grande offensive. Ainsi prendra fin l'état de sujétion auquel Mithridate avait, jadis, réduit les Arméniens. Non seulement les « Grandes Vallées » seront récupérées, mais Tigrane enlèvera aux Parthes leurs plus belles provinces occidentales, y compris l'Adiabène et l'Atropatène et, pour couronner ces victoires sans précédent, il s'arrogera, aux dépens des Arsacides eux-mêmes, le titre de Roi des rois.

Paris.

⁶⁰ Ammien Marcellin, XXIII, 3, 5 (... *Chiliocomo uberi Mediae tractu* ...); XXIV, 8, 4; XXV, 7, 12. *Chiliocomum* est ici une transcription du grec *Χιλιόκωμον (πεδίων)*.

⁶¹ L. DILLEMANN, *Haute Mésopotamie orientale et pays adjacents*, p. 300, n. 1 et p. 301.

«KING KABNEŠKIR SON OF KING KABNEŠKIR»

I

In Ḥozestan, in the environment of Izeh/Malamir, the memory of the ruling dynasty of Elymais, the Kamnaskires or Kabneškirs is preserved by several reliefs.¹ Of these reliefs, from the historical point of view, undoubtedly the relief of Ḥong-e Nouruzi is most significant, which represents the homage of Kabneškir (Kamniskires) III to the Parthian King Mithridates I, who inaugurates him into the governorship of Susa.² About one and a half kilometres from Ḥong-e Nouruzi, in a village named Ḥong-e Yār-‘Alivand another relief can be found (Fig. 1), which is called *do telesm* «two talismans».³ The relief has been preserved in a very bad condition⁴, but with a careful observation several details of it can still be recognized (Fig. 2).

On the relief two figures standing side by side can be seen in front view. The figure on the left is represented with both feet on a slightly slanting level in half profile, while the figure on the right is standing with his right foot in half profile and with his left foot in quarter profile. The feet arranged this way create in the spectator the impression, as if the figure on the right would just step towards the left. This trick loosens the stiffness of the frontal

¹ The names of the rulers of the dynasty in Greek script: Kamniskires (= Kamnaskires I), Kamniskires (= Kamnaskires II), Kamnaskires, Kapnaskires, in Aramaic script *kbnškyr* = Kabneškir.

² J. HARMATTA: *Parthia and Elymais in the 2nd Century B. C.* Acta Ant. Hung. 29 (1981) 189 foll., in particular 221.

³ For its discovery and publication research one can thank to W. HINZ: *Zwei neuentdeckte parthische Felsreliefs*. Iranica Antiqua 3 (1963) 169 foll.

⁴ W. HINZ: Iranica Antiqua 3 (1963) 169 foll. could state only as follows: «Immerhin läßt sich erkennen, daß die beiden Gestalten gemeinsam einen Reif (ein Diadem) halten. Es dürfte sich somit um eine Belehungs-Szene handeln . . . Leider weist unser Relief . . . keine Inschrift auf. Die beiden stehenden Figuren sehen sich ähnlich — soweit ein Urteil heute möglich ist. Beide tragen ein bis über die Knie hinabreichendes Obergewand. Die Hosen liegen eng an, lassen also den typischen parthischen Faltenwurf vermissen. Trotzdem dürfte das Relief in parthische Zeit gehören . . . Da die Figur rechts die linke Hand so hält, als fasse sie einen Schwertknauf, stellt sie vielleicht einen parthischen Großkönig dar, während mit der Figur links entsprechend ein mit der Elymais belehnter heimischer Fürst gemeint sein könnte. Jeder Versuch einer Datierung des Reliefs bleibt mißlich; ich würde es noch in vorchristliche Zeit einreihen, vielleicht in das erste Jahrhundert.»



Fig. 1. The analytical drawing of the relief of Hong-e Yār-'Alivand and the picture of its inscription prepared with copying



Fig. 2. The relief of $\text{H}\ddot{o}\text{ng-e Y}\ddot{a}\text{i-}^{\prime}\text{Alivand}$ (after W Hinz)



representation. It creates a connection of movement between the two standing persons and animates the picture.

The person on the left wears a tunic reaching under his knees and an Elymaean, not Parthian, pair of trousers.⁵ Above the tunic a pelerine clasped together on his chest in a triangle can be observed, which backwards reaches perhaps down to the middle of the thighs. On the neck of the figure a necklace can be seen with a big round part in the middle. On his waist he wears a belt, from which on the left a sword with cross-bar, and on the right, rather to be guessed, than to be seen, a dagger is hanging down. Similarly on the right still some bigger (longer and broader) object is fastened to the belt. This reaches a little lower than the tunic, and has a slightly curved form. Examining the picture of the relief more thoroughly, we get the impression that it consists of two pieces: of a narrower, more curved piece and of a broader, but straighter piece. It can hardly be questionable that these objects can be defined as a bow case and an arrow quiver, which were worn also by the horseman of the Elymaean relief of Tang-i Sarvak on the right side.⁶ The figure puts his right hand on his dagger, and with his left hand he catches the diadem reached over by the person standing on the right. From the diadem ribbons are hanging down.

The coiffure of the figure is very interesting (Fig. 3). His hair is arranged around in two rows of spiral locks, which are upwards kept down by a diadem.

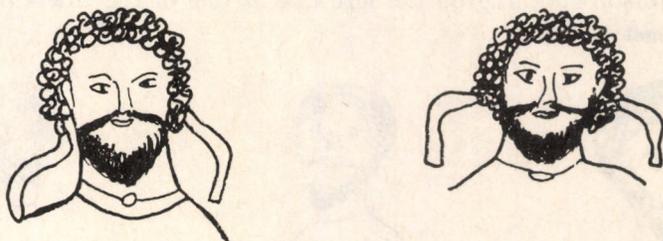


Fig. 3. Heads of two figures of the relief (reconstruction)

The undulating ribbons of the latter can well be observed above the two shoulders. This coiffure is well known from the coins of the kings of the ruling dynasty of Elymais bearing the name Kamnaskires/Kapnaskires. On these the ruler was represented in side view⁷ and it can well be observed that the

⁵ The most obvious difference between the Elymaean and the Parthian wearing of trousers is that while the Parthian trousers are horizontally rimpled (see *e. gr.* the bronze statue found at Sāmi), the crinkles of the Elymaean trousers are arranged perpendicularly (see *e. gr.* R. GHIRSHMAN: *Terrasses sacrées de Bard-è Néchandeh et Masjid-i Solaiman*. II. Paris 1976. XXV. t.).

⁶ W. B. HENNING: *The Monuments and Inscriptions of Tang-i Sarvak*. AM NS 2 (1952) Pl. XX.

⁷ G. LE RIDER: *Suse sous les Séleucides et les Parthes*. Paris 1965. Pl. LXXII. 11–18. CHR. AUGÉ—R. CURIEL—G. LE RIDER: *Terrasses sacrées de Bard-è Néchandeh et Masjid-i Solaiman. Les trouvailles monétaires*. Paris 1979. Pl. III.

coiffure was fastened down with the diadem so that it should create the impression, as if the king would wear a hat on his head (Figs 4—5). Among the finds of the lower terrace of Bard-e Nešandeh the bronze statuette of a king of



Fig. 4. The «hat-coiffure» of Kamnaskires, Fig. 5. The «hat-coiffure» of the last Kabneškir on his coins

Elymais wearing such a coiffure has also come to light.⁸ On this the coiffure can be studied plastically. If we look at the statuette from the front, then the coiffure represented appears to be identical with that to be seen on the relief. If, however, we look at it in side view, then we recognize immediately that we have to do with the same «hat-coiffure», which was worn by the rulers of the Kamnaskires dynasty on the coin representations (Figs 6—8). The coiffure of the figure is important from the viewpoint of the historical interpretation of the relief, inasmuch as on the basis of the parallels reviewed we have to regard this person standing on the left side as one of the rulers of the Kamnaskires dynasty.



Fig. 6. The head of the bronze statuette of the last Kabneškir in right front view. Bard-e Nešandeh

Fig. 7. The head of the bronze statuette of the last Kabneškir in left front view. Bard-e Nešandeh

Fig. 8. The head of the bronze statuette of the last Kabneškir from the back. Bard-e Nešandeh

Between the two standing figures in head-height, a bird represented in flight, very likely an eagle can be discerned, holding in its beak a ring? (a diadem?), and in its claws perhaps a twig. The eagle is floating between the two heads, flying towards the figure on the left.

The person on the right side wears an attire similar to that of the figure standing on the left side, viz.: a long tunic, on the lower border of which

⁸ R. GHIRSHMAN: *op. cit.* Pl. XXXVII. 1—4.

traces of the rich ornamentation can still be observed, a pair of Elymaean trousers, and above the tunic a pelerine clasped together on his chest. His coiffure seems also to be similar to that of the person standing on the left side. He had very likely a «hat-coiffure». However, unlike the person on the left, the figure standing on the right side does not carry any weapons. With his right hand he presents the diadem to the figure standing on the left, and with his left hand before his body in hip-height, as if he would hold a bundle of sticks aslant, crosswise. The sticks can well be observed on the part in front of his left arm.

II

The sense of the scene represented on the relief is clear: it eternizes the installation of the figure standing on the left into the royal power. The inauguration takes place so that the person standing on the right side hands over the royal diadem to the person standing on the left, towards whom at the same time, as one of the incarnate forms of the royal nimbus, the *xvarənah-*, an eagle is flying with a smaller diadem or ring in its beak and with a (palm-?) branch in its claws.

In order to clarify the historical background of the installation scene, first of all, we ought to identify the royal person ascending the throne. On this purpose, to some extent, the «hat-coiffure» of the ruler represented may be helpful. This characteristic coiffure appears first on the coins of Kamnaskires and Anzaze minted in 82/81 B. C. (eventually in 79/78 B. C.) and it is characteristic of all Kamnaskires (Kabneškir) Kings, the latest dated coin of whose bears the date *roč* = year 377 of the Seleucid Era = 65/66 A. D.⁹ Thus, it can be hardly doubtful that the ruler represented on the relief is one of the kings of the Kamnaskires dynasty, whose accession to the throne and reign, according to the above data, fall between 82 B. C. and 66 A. D.

This wide space of time, embracing more than a century, however, can still be narrowed down, if we include also the other figure of the relief into our research. The installation of King Kabneškir into the royal power can only be made by the Parthian «King of Kings» or by a deity. The first possibility can surely be excluded, because in the period under discussion Elymais was independent from Parthia. Moreover, in the course of the 1st century A. D. she even succeeded to retake also Susa, and as from 75 A. D. the kings of Elymais minted coins there again.¹⁰ It also contradicts to such an assump-

⁹ G. LE RIDER: *op. cit.* Pl. LXXIII. 2.

¹⁰ G. LE RIDER: *op. cit.* 426 ff. U. KAHRSTEDT: *Artabanos III und seine Erben.* 1950. 46, his assumption, according to which Orodes I, king of Elymais, was the son of Artabanos III, who was made king of Elymais by his father between 18 and 35 A. D., after the monumental work of *Le Rider*, requires today already no refutation.

tion that the person handing over the diadem does not carry any arms, although the Parthian King would have been represented with arms in all probability. Thus, the only possibility remains that in the right side figure of the relief we should see the representation of a deity, who with the sacred bundle of sticks in his hand, with the *barəsman*, hands over the royal diadem to King Kamnaskires. That peculiarity of the representation is also in harmony with this interpretation that the person doing the installation does not carry any arms.¹¹

Who can be this deity, from whom Kamnaskires takes over the symbol of the royal power, the diadem, and from whom the royal nimbus, the *xvarənah*-flies towards him in the form of an eagle? For this a clear guidance is furnished by the coinage of the Kamnaskires/Kabneškir dynasty. On the reverse of the coins issued by Kamnaskires and Anzaze in 82/81 B. C., the sitting Zeus Nikephoros appears, and this reverse is maintained also by the next Kamnaskires on his coins minted in 62/61 B. C. Zeus Nikophoros, on these coins is obviously the Hellenistic equivalent of the Elymaean main deity, Iuppiter Elymaeus—Öhrmazd—Bēl. His appearance on the coins of these two rulers very likely indicates that the source of royal power and the inaugurator of the Elymaean kings into royal power was seen in him.

On the reverse of a coin of a later Kamnaskires, minted in 36/35 B. C., however, the place of the sitting Zeus Nikephoros is taken by the bust of a bearded man. This wears the same «hat-coiffure», as the Kamnaskires Kings, instead of a pointed beard, however, we can observed on him a shorter full-beard (Fig. 9). Since on the coins of the former Kamnaskires rulers the



Fig. 9. The head of Öhrmazd-Bēl on the reverse of the coins of the Kabneškir dynasty

reverse served for the representation of that deity, from whom the royal power originates, it is obvious that in the bearded half-length portrait we must see the same deity, Iuppiter Elymaeus—Öhrmazd—Bēl who appeared on the reverse of the coins of the earlier Kamnaskires kings, in Hellenistic Greek formulation, as Zeus Nikephoros. Thus, as from 36/35 B. C. the Kamnaskires dynasty mints on the reverse of its coins the image of the chief deity of the Elymaean pantheon, Iuppiter Elymaeus—Zeus—Öhrmazd—Bēl, in a characteristic Elymaean formulation.

¹¹ Öhrmazd was represented without arms also on the Sāsānian reliefs.

III

In the background of this change very likely stands some important historical event or process. The orientation towards the Greeks in Elymais becomes weaker, the Greek inscription on the reverse of the coins becomes deformed and unintelligible, while finally the second Kamnaskires dynasty as from the time about 75 A. D. mints its coins, instead of Greek, with Elymaean Aramaic inscription. The iconographic formulation of Iuppiter Elymaeus—Zeus—Öhrmazd—Bēl on the coins and reliefs is visibly connected with the appearance and attire of the king of Elymais. The only difference between the image of the king and the representation of the deity can be observed in the form of the beard. The fact that they imagine the chief deity after the pattern of the ruler is clearly shown by the iconographic formulation of the figure of Öhrmazd also on the Sāsānian reliefs. On these monuments Öhrmazd appears in a similar attire, with his hair formed into a «globe», on horseback, just like the Sāsānian šāhānšāh, wearing the *corona muralis* on his head. The difference between the king to be inaugurated and Öhrmazd can only be observed in the form of the beard, the form of the crown and in the carrying or absence of arms. It occurs, however, that the Sāsānian šāhānšāh also wears a *corona muralis* and then the god and the king are represented with an identical crown, as Šāhpuhr I and Öhrmazd on the relief of Naqš-i Raḡab.¹²

Thus, it seems to be almost natural that on the relief and on the coins the Kamnaskires kings and Zeus — Öhrmazd — Bēl appear in almost identical attire and with identical coiffure. This agreement, at any rate, narrows down the age of the relief between 36/35 B. C. and 66 A. D. (eventually 75 A. D.) since the representation of Zeus — Öhrmazd — Bēl with «hat-coiffure» occurs between these time limits.

It is very likely, however, that taking into consideration the development of the relief art of Elymais, we have to put the relief to the end of the period falling between the above time limits. Even if it is true that the relief of Ḥong-e Nouruzi dates from 139/138 B. C.,¹³ but it stands isolated in the territory of Elymais and it is a work of not local but of Parthian initiation. All stone reliefs of Elymaean conception date from a much later time. The Elymaean reliefs of Ḥong-e Kamālvand, Tang-i Butān and Tang-i Sarvak are later at least by two centuries, or even more, than the Parthian relief of Ḥong-e Nouruzi.¹⁴ If the most important works of the rock relief art of Elymais date

¹² F. SARRE: *Die Kunst des Alten Persien*. Berlin 1925. Pl. 71.

¹³ L. VANDEN BERGHE: *Le relief parthe de Ḥung-i Naurūzi*. *Iranica Antiqua* 3 (1963) 167. J. HARMATTA: *Acta Ant. Hung.* 29 (1981) 189. foll.

¹⁴ W. HINZ: *op. cit.* 172, A. D. H. BIVAR—S. SHAKED: *The Inscriptions at Shīmbār*. *BSOAS* 27 (1964) 272, W. B. HENNING: *op. cit.* 175. foll., L. VANDEN BERGHE: *Iranica Antiqua* 3 (1963) 167.

from the end of the 1st century A. D. and from the 2nd century, then it is unlikely that the relief of Ḥong-e Yār-ʿAlivand, in regard to time, could stand far from these monuments. Although the latter has been preserved in a very bad condition, that much still can be ascertained with surety that the king represented on it is a Kamnaskires, but by no means a ruler of the second Kamnaskires/Kabneškir dynasty (Vorōd, Fraāt, etc.). From this follows that the relief cannot be later than 75 A. D. but it cannot be much earlier either, because in this case it would stand isolated in the history of the relief art of Elymais.

IV

Regarding the historical background of the relief of Ḥong-e Yār-ʿAlivand we have still another proof. This is the inscription explaining the relief. Contrary to the earlier opinion it seems to be doubtless that the highly damaged relief also had an inscription (Fig. 1). We can easily observe it, if we examine the rock surface under the relief with a magnifying glass, on the photograph. About 2 cm under the sole of the left foot of the left figure we see a dark hole. Further below by 1—2 millimetres, slightly to the right we can clearly observe even with the unaided eye an Elymaean *b*, right of which we find a similarly well visible Elymaean *k*. Examining the rock surface to the right and to the left from the *kb* letters one can discover still a few more characters, which can be read and restored as follows:

$g^{l}l^{m'} zn^{h} zy kb^{n} s^{k}[y]r m^{l}[k']$
 «This relief is of King Kabneškir's»

If we examine the rock wall also under this line, then about 1 cm. under the *b* observed in line 1, somewhat to the right we can see a character ', to the right of which also a *k* is discernible. If now we try to find the beginning of this line under the character *s* of line 1, then we can read a faintly visible group of characters *br*, after which a hardly discernible *kb* can be seen. Then the remainders of several letters can be observed, which can be restored as *ns*. Hereafter a *k* and an *r* can be discerned well enough. Then the remainders of two letters follow, and the *k'* already read. Thus, the reading of the second line will be as follows:

$br kb^{n} s^{k}[y]r [ml]k'$
 «Son of King Kabneškir»

Thus, the deciphered part of line 1 and line 2 of the inscription will read as follows:

line 1 š^rl^m' zn^rh^r zy kb^rn^rš^k[y]r m^rl^r[k']

line 2 br kbⁿš^k[y]r [ml]k'

«This relief is of King Kabneškir's,
son of King Kabneškir».

On the basis of the photograph the possibility cannot be excluded that the inscription was longer. Line 2 possibly continued even after the word [ml]k', but it is also possible that there was also a line 3, of which perhaps a *g* (under the second *k* of the kb^rn^rš^k[y]r of line 2) and an ' (under the *m* of the m^rl^r[k'] of line 1) are also discernible. Unfortunately, the photograph does not furnish a basis for the complete deciphering of the inscription. For this purpose a new photograph of larger scale and better quality and eventually a latex squeeze would be necessary.

The decipherable part of the inscription, at any rate, reveals so much that the king represented on the relief was «King Kabneškir, son of King Kabneškir», who is invested with the royal power by the god Ōhrmazd. Thus, it confirms the conclusion drawn from the royal coiffure, *viz.* that we have to do with one of the rulers of the first Kamnaskires dynasty. Since, judged on the basis of the coins, between 36 B. C. and 66 A. D. at least six kings bearing the name Kamnaskires/Kabneškir reigned (their average time of reign would be 17 years) one after on another, the «King Kabneškir, son of King Kabneškir» mentioned in the inscription in itself could be identified with any of the Kamnaskires. However, the chronological situation of the rock reliefs of Elymais definitely indicates that we have to do with the last Kabneškir, the predecessor of Vorōd, who about 75 B. C. started again to issue Elymaean coins in Susa.

V

King Kabneškir, son of King Kabneškir, was in all probability an important historical personality. The occupation of Susa can be brought into connection first of all with his person. Recently, this event is put to 45 A. D.,¹⁵ but there is nothing to prove that this event would have taken place at that time.¹⁶ Even if it is true that the minting of Parthian coins ceases in Susa in 45 A. D. after the last issues of Vardanes, this fact alone however, does not prove that the city would have been occupied by the Elymaeans. In this case it would also be difficult to explain, why their kings started to mint coins in this important centre only three decades later, about 75 A. D. According to

¹⁵ G. LE RIDER: *op. cit.* 426.

¹⁶ G. LE RIDER: *loc. cit.* he himself also recognizes this.

the description of Pliny (*loc. nom.* VI. 135) Susiane is still delimited from Elymais by river Eulaeus, accordingly Susa did not belong under the authority of the Elymaeans. Pliny's description cannot be referred to a time before 45 A. D.¹⁷ because he himself stresses that he received his data from the commander of the war against the Parthians and from the kings and prince hostages arriving in Rome (VI. 23 *nunc reddatur ingens in mediterraneo situs, in quo multa aliter ac veteres proditurum me non eo infitias, anxia perquisita cura rebus nuper in eo situ gestis a Domitio Corbulone regibusque inde missis supplicibus aut regum liberis obsidibus*). Thus, the data of Pliny, in all probability, reflect the actual situation about 65 A. D., and so Susa could come under the power of the kings of Elymais only hereafter, eventually just about 75.

It is possible that the reason of the discontinuation of the Parthian coinage in Susa in 45 A. D. was that the city became independent in the disturbed times following the death of Vardanes, just like Seleukeia liberated itself for some years from the Parthian authority towards the end of the reign of Artabanos II (*Tac. ann.* XI. 9). While, however, Vardanes succeeded to force Seleukeia again to recognize his power, the occupation of Susa again was not rendered possible to Gotarzes by the fight against Meherdates, to Vonones by the shortness of his rule, and to Vologases by his fights for Armenia, then by his fights against Izates, afterwards against the Dahas and the Sakas, then by the revolt of Hyrcania and finally its secession, in 75 A. D. At the same time this situation furnished an excellent possibility for the occupation of Susa to Kabneškir, who could ascend the throne between 70 and 75 A. D.

Very likely, this event — the occupation of Susa — could give incentive to Kabneškir to have his relief prepared and by this to put the monumental relief art in the service of the royal ideology of Elymais. The model to this was very likely furnished by Parthian art. The influence of the Parthian social ideas and culture can be seen also in the fact that of the kings of Elymais Kabneškir was the first to give Parthian names to his sons,¹⁸ and by this he became the founder of the second Kabneškir dynasty, the rulers of which thereafter had Parthian names.

The last Kabneškir could have an important role also in the development of the cultic places of Elymais. In Bard-e Nešandeh, in the coin hoard hidden in the sanctuary built on the lower terrace, the coins of the rulers of Elymais essentially start with the tetradrachmas and drachmas of the last Kabneškir. The composition of the treasure is as follows:¹⁹

¹⁷ G. LE RIDER: *op. cit.* 355, 426.

¹⁸ The inscription of Ḥong-e Kamālvand mentions the fire priest Fraāt, son of Kabneškir, W. HINZ: *op. cit.* 171.

¹⁹ CHR. AUGÉ—R. CURIEL—G. LE RIDER: *op. cit.* 157 ff.

Ruler	Tetradrachma	Drachma
Kabneškir (last but one)	1	—
Kabneškir (last)	11	50
Voröd I	12	714
Voröd I or Fraat	—	28
Fraat	4	431
Fraat or Voröd II	—	228
Voröd II	34	511
Kabneškir Voröd	19	392

As is seen from the table, the first ruler, whose coins in the coin hoard accumulated from sacrificial gifts, are represented in high numbers, is the last Kabneškir. This fact shows that the sanctuary of the lower terrace must have been built under his reign. Thus, obviously he was the ruler of Elymais, who has the lower terrace built and the Miθra-Anāhita sanctuary on it. Perhaps the memory of this is preserved by the small bronze statuette, which once could belong to the sacrificial gifts of the sanctuary (it has come to light before the ruins of the sanctuary in the course of the excavations).²⁰ This represents a king with «hat-coiffure», with a cornucopia in his left hand and with a stole on his shoulder,²¹ he lifts up his right hand to homage towards the deity. The «hat-coiffure» can refer to any of the Kabneškir Kings between 82 B. C. and 75 A. D. Since, however, the sanctuary was caused to be built by the last Kabneškir, the statuette very likely represents this ruler.

The successors of the last Kabneškir, *viz.* Voröd I, Fraat, Voröd II and Kabneškir Voröd could build further and could shape the final form of the upper and lower terrace in Bard-e Nešandeh and could adorn also Masjīd-i Solaiman with those reliefs, the fragments of which have come to light in great numbers in the course of the excavations. Thus, the history of these cultic places also reflects that this significant royal personality opened a new era in the social-economic and cultural development of Elymais.

APPENDIX

THE «HAT-COIFFURE»

The «hat-coiffure»²² appearing first on the coins of Kamnaskires and Anzaze in 82/81 B. C. and to be observed on the coins of the Kabneškir dynasty up to about 75 A. D. is undoubtedly a royal coiffure. This is proved first of all

²⁰ R. GHIRSHMAN: *op. cit.* 47.

²¹ It is unlikely that he would have held some weapon in his right hand already because of this. The putting on of the stole excludes the carrying of arms.

²² The various descriptions of the «hat-coiffure» see R. GHIRSHMAN: *op. cit.*, 47, CHR. AUGÉ—R. CURIEL—G. LE RIDER: *op. cit.* 56.

by its occurrences known so far, all of which were found on royal portraits. Besides the coins, we can see this also on a small bronze statuette, which has come to light in Bard-e Nešandeh, on the lower terrace before the ruins of the sanctuary of Miθra and Anāhita, but in all probability this also can be the representation of a king, and just that of the last Kabneškir. Besides this the same «hat-coiffure» can be observed between 36 B. C. and 65/66 A. D. on the reverse of the coins of the Kabneškir dynasty, on the bust of Zeus-Ōhrmazd-Bēl. This occurrence of it is in harmony with the social attire-value to be drawn up on the basis of the other data.

The «hat-coiffure» was obviously fashioned so that first the hair arranged in locks was tied round with a diadem and on the top the locks were shaped slightly angular, so that the upper part of the hair received a flat cylindrical shape. Hereafter of the locks hanging down under the diadem in front and on the sides one or two strong curls were formed, which created the impression of the thick brim of a hat. Behind as many rows of curls were formed, as was permitted by the length and thickness of the hair.

The odd thing of the historical appearance of this royal coiffure is that it replaces the Greek coiffure of the first Kamnaskires Kings, then after one and a half centuries it makes place to the different variants of the Parthian royal coiffure and crown. Thus, here we have to do with a process of history of culture, in which the «hat-coiffure» means the connecting link. The problem of its origin is raised just by this characteristic historical situation of it.

Following the conquests of Alexander the Great, Hellenistic states came into existence in the territory of the one-time Old Persian Empire. The Iranian aristocracy imitated the attire, the coiffure and court ceremonies, and also the symbol system and power ideology of the rulers of these states. It mixed them with its own traditions. The ruling dynasty of Elymais, the Kabneškirs had also their own traditions, which went back to the Old Persian Age. This is testified most clearly by their name, which derives from the Elamite term *qa-ap-nu-iš-ki-ra* 'treasurer' (= Old Persian *ganzabara*-). Thus, their origin obviously goes back to a distinguished Elamite family, whose members were the treasurers of the Old Persian province *Uvaja* (**Hvaja*-, eventually **Hūja*- > *Ĥozestan*) during the reign of the Achaemenian dynasty. They preserved their power position in the hardly accessible mountainous region of Ĥozestan very likely also after the conquests of Alexander the Great, and then after the weakening of the Seleucids they started to gain ground. First they came into conflict with the Seleucids in 187 B. C., when Antiochos III wanted to sack the rich sanctuaries of Elymais. This was frustrated by Kamniskires/Kabneškir, founder of the dynasty, and this attempt cost Antiochos III his life.

The founder of the dynasty very likely assumed at this time the title 'King' beside the title *kabneškir* 'treasurer', which already had become a name. Kamniskires I in 147 B. C. occupied already also Susa. Thus, now already

a significant population of Greek and Aramaic languages belonged to his kingdom, and in regard to his claims to power and culture he stepped in the rank of the Hellenistic rulers. This, obviously rendered necessary the development of a suitable state organization and administration, the starting of coinage and the introduction of the use of written records. All this stood ready at his disposal in the Seleucid Kingdom. Thus, he issued his first coins after the model of the coinage of the Seleucid rulers. On these he had himself represented in Greek attire and with Greek coiffure. He assumed Greek royal titles and minted his coins with Greek legends. He published his royal edicts also in the form of inscriptions incised in stone. Where Aramaean scribes were available, there he availed himself of them for the purpose of state administration.

Thus, we can regard it as natural that the first Kamnaskires Kings appeared on their coins in the attires of the Hellenistic Greek rulers and with their royal symbols. However, in 140/139 B. C. Mithridates I, the Parthian king, afflicted a decisive defeat to Kamniskires (Kabneškir II), sacked the sanctuaries of Elymais and occupied also Susa and Soloke. Although Kamniskires III could have kept the earlier occupied territories,²³ as Parthian governor of Susa and vassal, however, after the death of Mithridates I an Iranian aristocrat, Tigraios brought about an independent kingdom in Susa. Thus, the Kabneškir dynasty was pressed back to the mountainous region of Elymais for a long time.

This meant the collapse of the state organization and administration built up earlier. A clear sign of this is that the Kabneškir Kings issued no coins either for more than half a century. King Kamnaskires and Queen Anzaze struck coins again only in 82/81 B. C. These coins have Greek inscriptions and also on their reverse the chief god Ōhrmazd appears in the figure of Zeus Nikephoros. However, the King and the Queen wear already no longer the attires of the Greek rulers and their wives. When the Kamnaskires rulers were pressed back to their former territories, which originally had stood under their authority, they obviously had to return to their Old Iranian traditions. This is also shown by their attire to be seen on the coins, the ornate breastplate or waistcoat and the «hat-coiffure».

It seems to be doubtless namely that the «hat-coiffure» was essentially an Achaemenian heritage in Elymais. This hat-shaped coiffure can frequently be observed on the Old Persian reliefs, but it can perhaps be studied best on a head of a statue found in Persepolis, which obviously represents a young royal prince (Fig. 10).²⁴ Here we can observe the arrangement of the hair in just the same curls, as in the case of the «hat-coiffure» of the Kabneškirs, but

²³ J. HARMATTA: *Acta Ant. Hung.* 29 (1981) 189. foll., in particular 211.

²⁴ R. GHIRSHMAN: *op. cit.* Pls. II, LXXIII 3.



Fig. 10. Portrait of an Old Persian royal prince from Persepolis

the diadem is replaced by a crown (*corona muralis*). The «hat-coiffure» of the Kabneškirs obviously goes back to this Old Persian royal coiffure and the one-time wearing of the crown explains, why in the case of the Kabneškir rulers wearing only a diadem, the locks on the top of the head were arranged into a cylindric shape that is to the form of a crown, or a tiara.

The family of the Kabneškirs could preserve the tradition of this royal coiffure since the fall of the Old Persian Empire, and when they were pressed from the Hellenistic Greek world back to their ancient mountains, they returned to their old, traditional «hat-coiffure», which we could now perhaps more correctly call a «crown-coiffure». The weakening of their relations with Greek culture led to the deformation of the Greek coin inscriptions and since 36/35 B. C. to the replacement of the figure of Zeus Nikephoros with the bust of Ōhrmazd wearing the «crown-coiffure».

When about 75 A. D. the last Kabneškir succeeded in taking possession of Susa again, a good number of the Hellenistic states formed in the territory of the one-time Old Persian Empire were already replaced by kingdoms organized by Iranian dynasties. Among these the Parthian Empire of the Arsacids appeared mostly as a factor of power and as a vehicle of the Graeco-Roman syncretic culture after the Old Persian Empire and the Seleucid Kingdom. Accordingly, at this time the Kabneškir dynasty already orientates towards the ideas and culture of the Parthian Kingdom, even if it preserves its independence. The Kabneškirs assume Parthian names, adopt the Parthian royal attire, the crown, the coiffure and several elements of Parthian art. This is how also Elymais gradually adapts itself to the great cultural circle, which took shape in the territory of the one-time Old Persian Empire in the framework of the Parthian Kingdom and also outside it during the 1st and 2nd centuries A. D.

ZU TACITUS' HELLENISTISCH-ORIENTALISCHEN BEZIEHUNGEN

I

Anstatt prinzipieller Erörterungen oder einer gesuchten *captatio benevolentiae* darf ich meine Interpretationen *in medias res* beginnen.

In den allerletzten erhalten gebliebenen Kapiteln der taciteischen Historien handelt es sich — wie bekannt — um die abwechslungsreichen Ereignisse des batavischen Aufstandes im J. 70. Das Glück stand dem römischen Petilius Cerialis (einem Verwandten der Flavier) auch dann zur Seite, wenn von Feldherrntugenden (*artes*) bei ihm nichts zu spüren war: als die Germanen den Mangel an Disziplin in der Begleitung des römischen Generals vom rechten Rheinufer her merkten, bereiteten sie einen nächtlichen Überfall vor, der für Cerialis auch ein katastrophales Ende hätte nehmen können. Sie rissen nämlich die durch die Flagge ausgezeichnete *praetoria navis* mit sich fort, in dem Glauben, der Feldherr befinde sich *dort* (Hist. V 22,3 *illic ducem rati*). Cerialis aber hätte die Nacht mit einer Ubierin von Köln zugebracht, so daß die Feinde das Befehlshaberschiff nur ohne den Befehlshaber die Lippe hinauf zogen. Nun wandelte den Civilis die Lust an, seine in Schlachtordnung aufgefahrene Flotte vorzuführen (23,1 *Civilem cupido incessit navalem aciem ostentandi*). Dann liest man u. a., daß die Beuteschiffe statt durch Segel recht eindrucksvoll durch bunte Kriegsmäntel vorwärtsgetragen wurden (*simul captae luntres sagulis versicoloribus haud indecore pro velis iuvabantur*). Bald bricht der überlieferte Text ab; die in freier Paraphrase besprochene Partie gibt uns sowieso Probleme genug auf.

Zuerst die *cupido* des Batavers. Die Frage ist, ob man diese Stelle im Sinne des wohlbekannten *πόθος* Alexanders d. Gr. auffassen darf. Auf G. A. Lehmanns Einwendungen¹ haben wir schon vor einigen Jahren reflektiert,² woraus es sich herausgestellt haben dürfte, daß Agricolas *militaris gloriae cupido* (Agr. 5, 3) genauso alexandrisch ist, wie des Germanicus *cupido veteres locos noscendi* (Ann. II 54, 1), das Verlangen Vespasians (Hist. IV 82, 1 *cupido adeundi sacram sedem, ut super rebus imperii consuleret*), oder das des Titus

¹ G. A. LEHMANN: *Tac. und die imitatio Alexandri des Germanicus*. Im Sammelband «Politik und lit. Kunst des Tac.» hg. von G. RADKE, Stuttgart 1971, 23 ff.

² *Alexander d. Gr. als Muster taciteischer Heldendarstellung*. Gymn. 89 (1982) 46 ff.

(Hist. II 2, 2 *cupido adeundi visendique templum Paphiae Veneris*); ja sogar Civilis durfte gelegentlich die Rolle eines barbarischen Alexander spielen. Inzwischen kamen neue Indizien hinzu, die geeignet sind, unsere Auffassung zu erhärten. Dabei denken wir an die *sagula versicoloria*, vgl. Hist. II 20, 1 von Caecinas *versicolori sagulo*, wozu die älteren Kommentare nur soviel bemerken, daß es gallische Tracht war (K. Heraeus). H. Heubner wies (zu V 23, 1) auf Plin., Nat. hist. XIX 1, 22 hin, wo es im Zusammenhang mit den auf dem Indus fahrenden Schiffen Alexanders d. Gr. heißt: *stupueruntque litora flatu versicolori* (metonymisch für die durch die Brise geblähten Segel) *pellente vela*. Der moralisierende Plinius schimpft hier auf die zeitgenössische Modetorheit (*vestium insania*), *cum duces eius* (sc. *Alexandri Magni Indo amne navigantis*) . . . *certamine quodam variassent insignia (lintea) navium*.³ Zu *stupuerunt* wird man als nächste Parallele nicht nur den östlichen Periplus des Nearchos⁴ anführen, sondern auch die Wirkung des Erscheinens eines römischen Eroberers im Westen, u. zw. des Agricola, der die Insel Mona durch seine Auxiliarreiter so unerwartet überrumpelte (Agr. 18, 4), *ut obstupefacti hostes, qui classem, qui navis, qui mare exspectabant, nihil arduum aut invi[ct]um crediderint sic ad bellum venientibus*, bzw. den weiteren Verlauf von Agricolas Kriegsoperationen (25, 2): *Britannos . . . visa classis obstupefaciebat*.

Allem Anschein nach befinden wir uns mitten in einem «alexandrischen» Kontexte, gleichsam in einem Nest von Requisiten der Alexanderüberlieferung. Was die äußersten Eroberungen im Osten, die Indusfahrt und all die Gefahren und Mühseligkeiten (*πόννοι καὶ κίνδονοι = labores et pericula*)⁵ von Alexanders Zug durch die gedrosische Wüste⁶ betrifft, so wissen wir, daß die romanhaft übertriebenen Darstellungen dieser *παθήματα* nicht zuletzt auf Kleitarchos zurückzuführen sind.⁷ Das «pathetische Tableau» der Ereignisse jenseits des Hyphasis stammt sicherlich von ihm, genauso Alexandros' *λόγος πεφροτισμένος* (Arr. V 25, 3—26, 8, vgl. Curt. Ruf. IX 2, 12—30) oder die abratende Rede des Koinos: *iam tela hebetia sunt, iam arma deficiunt; vestem Persicam induti . . . in externum degeneravimus cultum* (Curt. Ruf. IX 3, 10).⁸ Dasselbe gilt von den

³ Vgl. Cic., De leg. II 18, 45 *color . . . albus praecipue decorus deo est . . . maxime in textili, tincta vero absint, nisi a bellicis insignibus*.

⁴ Bei Arr., Ind. 24, 2 (= Jacoby 133, F 1, 20) *ὡς προσπλέοντας εἶδον, ἐδάμνησαν . . .* H. STADLERS Arbeit (Die Quellen des Plin. im XIX. B., München 1891) war mir nicht zugänglich. Ich darf nur bemerken, daß man in den Inhaltsangaben der Naturgeschichte, bzw. im Verzeichnis der Quellschriftsteller die Namen fast aller uns interessierender Repräsentanten der «romanhaften» Historiographie (Ktesias, Dinon, Kleitarchos, Duris, Phylarchos, auch Onesikritos und Nearchos) findet.

⁵ Vgl. unsere Bemerkungen: *Zur Terminologie der Alexanderüberlieferung*. Stud. Ant. 27 (1980) 193 ff., insbes. 197 f. (ung.)

⁶ Vgl. den gleichbetitelten Aufsatz von H. STRASBURGER: *Hermes* 80 (1952) 471 ff.

⁷ Vgl. P. GOUKOWSKYS solide Einleitung und Bemerkungen zu Diodors B. XVII. in der Coll. des Univ. de France, Paris 1976.

⁸ Vgl. noch Diod. XVII 104, 2, wozu GOUKOWSKY (130, 1) bemerkt: «par tissus barbares (*βαρβαρικά ὑφάσματα*) entendez tissus de coton.»

«epischen Embellissements» der Indusfahrt,⁹ ganz besonders von der achilleischen μάχη παραποτάμιος (Diod. XVII 97, 3; Curt. Ruf. IX 4, 14 *cum amne bellum fuisse crederes*).

In diesem Kontext wird auch die oben zitierte Pliniusstelle ihren richtigen Sinn erhalten. Fährt dann der römische Enzyklopädist mit der Erwähnung von Kleopatras purpurner Flagge fort (*purpureo ad Actium cum M. Antonio Cleopatra venit eodemque fugit*), so steht das schon auf einem anderen Blatt. Dem Kenner der trümmerhaft erhaltenen hellenistischen Historiographie kommt dabei eine andere τραγική τις θεατρική διάθεσις in den Sinn, u. zw. der Empfang von Demetrios' (des Städtebelagerers) goldener Aschenurne, auf prächtigen Purpurteppichen aufgebahrt, im Hafen von Korinth (Plut., Dem. 53), — die unabweisbare Vorlage der «dramatisch bewegten, ergreifenden Schilderung von der Überführung der irdischen Reste des Germanicus aus Syrien nach Brundisium.»¹⁰ Sollten Sie nun Ihrem nicht unbegründeten Zweifel Ausdruck geben und sagen, es handele sich doch um zu verschiedene Situationen und verschiedene Autoren (war oben in erster Linie von Kleitarchos, dem Sohn des Persika-Schreibers Dinon die Rede, so sei doch Plutarchs Quelle in diesem Falle Duris, der Samier gewesen), so darf ich auf eine frühere, nicht weniger «dramatisch bewegte» Passage derselben Vita (9, 5 ff.) hinweisen, wo man von einem galanten Abenteuer des Städtebelagerers liest. Man braucht nicht das ganze Kapitel anzuführen, Sie werden sowieso erraten, daß es sich hier um ein ganz genaues Pendant zu Cerialis' Kölner Seitensprung handelt, mit dem Unterschied, daß die Dame von Patrai nicht Claudia Sacrata, sondern Kratesipolis heißt. Sonst stimmen beide Stellen bis in Einzelheiten so fatal überein, wie die soeben besprochenen theatralischen Trauerszenen mit Agrippina, bzw. mit Antigonos Gonatas in der Hauptrolle.

Im Vorhergehenden schweiften wir vom Indus bis nach Britannien herum. Wer es als zu viel des Guten finden sollte, im Batavenfürsten Civilis ein fernes Abbild des von seiner irrationalen Sehnsucht geleiteten Makedoniers erkennen zu wollen, mag an Triers mythische — d. h. der mittelalterlichen Chronistenweisheit zu verdankende — Gründerin denken. Dabei denke ich an die mythische Semiramisgestalt, von der — wie von anderen Heroen- und Herrschergestalten des Alten Orients — auch die romanhafte Alexander-Historiographie nicht wenige und nicht uninteressante Züge geerbt hat. *Hic et nunc* will ich natürlich nicht wiederholen diejenigen Legenden, mit welchen ich mich bei früheren Gelegenheiten ausführlich befaßte.¹¹ Auf eine einzige

⁹ Dazu vgl. auch J. R. HAMILTONS Komm. zu Plut. Alex. Oxford 1969. 175 ff.; neuerdings N. G. L. HAMMOND: *Three historians of Alex. the Gr.* Cambridge 1983, 64 f. und *passim*.

¹⁰ Zu Tac. Ann. III 1: ED. NORDEN, Einl. I 581.

¹¹ *Semiramis in Zentralasien*. Acta Ant. Hung. 24 (1976) 51 ff. = *Studies in the sources on the hist. of Pre-Islamic Central Asia*. Budapest 1979, 55 ff.; Stud. Ant. 23 (1976) 213 ff. (ung.); *Zentralasiatische Elemente in dem Alexanderroman*. Acta Ant. Hung. 28 (1980) 92 ff.

Diodorstelle möchte ich kurz eingehen, wo (II 13, 2) — anlässlich des medischen Heerzuges der Königin — vom *Βαγίστανον ὄρος* als Zeusheiligtum mit einem angrenzenden *παράδεισος* die Rede ist: *οὗ τὸ κατώτατον μέρος καταξύσασα* (ab-schabend, glättend) *τὴν ἰδίαν ἐνεχάραξεν εἰκόνα* — mit hundert Lanzenträgern. *ἐπέγραψε δὲ καὶ Συρίοις γράμμασιν εἰς τὴν πέτραν, ὅτι Σεμίραμις τοῖς σάγμασι τοῖς ἀκολουθούτων ὑποζυγίων ἀπὸ τοῦ πεδίου χώσασα τὸν προειρημένον κρημνὸν διὰ τούτων εἰς τὴν ἀκρόρειαν προσάνεβη.* Es handelt sich um die mächtige Kultanlage am heutigen Bisütūn bei Kermanschah, mit den berühmten Felsinschriften des Dareios darüber, die durch Diodor — d. h. Ktesias — der Semiramis zugeschrieben wurden.

Wie man in W. Eilers' attraktivem Semiramis-Büchlein¹² liest, harrt die oben angeführte Auslegung der Inschrift noch heute der Aufklärung. Ihr Inhalt wäre der gewesen, Semiramis sei hier auf den übereinander getürmten Packsätteln der Lasttiere zur Höhe des Berges emporgestiegen. «Leicht ließe sich dabei an eine aus mißverstandenen Namen herausgesponnene Fabel denken. Aber wie früh, noch keine hundert Jahre nach dem Tode des Schöpfers der Inschriften, des Großkönigs Dareios ist hier Geschichte zu Sage geworden!» — fügt Eilers resigniert hinzu. Im Bewußtsein meiner Inkompetenz darf ich mit einigen Einfällen aufwarten.

Die Semiramisüberlieferung ist — wie bekannt — aus recht heterogenen Elementen verquickt. Vor einigen Jahren habe ich vor demselben illustren Gremium von einer sonderbaren Kriegslist der Königin gesprochen,¹³ die man in denselben (II 16 f.) Kapiteln Diodors liest: *wie* sie aus der abgezogenen Haut von schwarzen Ochsen Trugbilder (*εἰδῶλα*) von Elefanten verfertigen ließ, welche von Kameltreibern getragen die Inder in die Flucht hätten jagen sollen. Ob und wie nun das im Alexanderroman (in einer grotesken Fassung: III 3) wiederkehrende Strategem mit der semiramideischen Kriegslist zusammengebracht werden kann, und wie man sich deren Zusammenhang — nach tausend Jahren! — mit einem ähnlichen Kriegsmanöver der Mongolen denken soll, steht dahin. Feststeht, daß es in der märchenhaften Semiramisüberlieferung u. a. — eventuell mehrfach entstellte — Tatsachen nicht nur der vorderasiatischen Geschichte, sondern auch gewisse Überbleibsel gibt, die nach den zentralasiatischen Reitervölkern weisen. U. E. gehören die Packsättel (*σάγματα*) der Lasttiere zu diesen Relikten. Genaue Parallelen kann ich momentan aus der Alexanderüberlieferung nicht anführen (vgl. immerhin Liv. XXV 36, 7 über Cn. Scipios improvisiertes Verteidigungswerk in Hispanien: *ut . . . aliquam imaginem valli obicerent, clitellas inligatas oneribus . . . circumdabant*; Polyb. VIII 38);¹⁴ bei Plutarch (Pomp. 41) liest man von einer

¹² W. EILERS: *Semiramis. Entstehung und Nachhall einer altorient. Sage*. SB Öst.-AW Phil.-hist. Kl. 174/2. Wien 1971. 18.

¹³ *Zentralasiat. Elemente*. 92 f.

¹⁴ Vgl. Stud. Ant. 27 (1980) 64 f.

gleichfalls aus *σάγματα* improvisierten Rednerbühne, von wo aus Pompeius den Tod des Mithridates seinen Soldaten bekanntgibt. Ganz bestimmt wurde durch Jordanes (c. 40) ein Requisit der Reiternomaden bewahrt: Attila soll auf den Katalaunischen Feldern einen riesigen Scheiterhaufen aus *equinis sellis* errichtet haben, um im Falle einer Niederlage darauf hinzuscheiden. Spätere Chronisten lassen den Hunnenkönig dieselben Sättel — als Sturmleitern — zur Bestürmung, bzw. durch deren Feuer zur Zerbröckelung von Aquileias Mauern gebrauchen (z. B. Simon von Kéza, c. 15). Aus der Geheimen Geschichte der Mongolen (Kap. 131; vgl. 229 und 245) weiß man, daß es bei den Nomadenvölkern spezielle Posten für Aufbewahren der Sättel (mong. *kirü'e*) gab.¹⁵

Was nun den Sinn der Semiramisinschrift betrifft, so kann man entweder an die Funktion der übereinander getürmten Packsättel — wie oben — als Sturmleiter denken, oder aber an die Geschichte der Bestürmung des Aornos-Felsens durch Alexander (Curt. Ruf. VIII 11, 7 ff.): *nec alia expugnandi patebat via, quam ut replerentur (sc. voragines Indi amnis eluviesque praeruptae)*, was durch Fällen und Hinschleppen eines Waldes bewerkstelligt wurde, wobei der König selbst den ersten Baumstamm hinwarf (11, 8), so daß binnen sieben Tagen die Schluchten ausgefüllt waren und der König seinen Leuten befahl, den steilen Abhang emporzuklimmen (vgl. Arr. IV 29 f.).

II

Wie angekündigt, begannen wir mit Tacitus und jetzt wollen wir zu ihm zurückkehren, und zwar in Semiramis' Gesellschaft. Dabei denken wir an zwei abenteuerliche Passagen der taciteischen Annalen: an den berüchtigten Inzestversuch der jüngeren Agrippina (XIV 2) und an Poppaeas Tod «durch den Jähzorn ihres Gemahles, von welchem die Schwangere einen Fußtritt erhielt» (XVI 6, 1 *fortuita mariti iracundia, a quo gravida ictu calcis afflicta est*).

Was nun Agrippinas geplantes Inzestvergehen betrifft, so liest man in E. Koestermanns modernem Kommentar (IV 24) nur, daß die Quellenfrage heftig umstritten sei. Auf Einzelheiten wollen wir hier nicht eingehen. Aus dem Vorhergehenden wird sich ergeben haben, daß man mit A. Momiglianos «Einquellenprinzip» auch hier schwerlich einverstanden sein kann. Desto mehr hat C. Questas Standpunkt¹⁶ für sich, nach dem Tacitus alle drei in Frage kommende Historiker (Plinius d. Ä., Cluvius Rufus und Fabius Rusticus) gleichmäßig ausgewertet habe. U. E. sollte man noch weiter gehen und — auch in diesem Falle — die Kenntnis fernerer, *horribile dictu*: griechischer Autoren

¹⁵ Vgl. P. PELLIOU—L. HAMBIS: *Histoire des campagnes de Gengis Khan*. Leiden 1951, 187 f.; L. LIGETI: *A mongolok tükös története*. Budapest 1962, 154.

¹⁶ C. QUESTA: *Studi sulle fonti degli Ann. di Tac.*² Roma 1963, 176 ff.

erwägen.¹⁷ Bedenkt man die imponierende, auf Schritt und Tritt bemerkbare (nur selten verzeichnete!) Belesenheit des angeblichen Griechenfeindes Tacitus, so dürfte man im voraus nicht mit einer oder mit ein paar lateinischen Quellen vorliebnehmen. Trotz Koestermanns bombastischem Wortreichtum und wenig sagenden Bemerkungen wird man ihm Dank wissen für seinen Hinweis auf A. H. Krappes Ausführungen über Agrippinas Ende,¹⁸ — allerdings mit dem Vermerk: «kaum diskutabel». Das bei Koestermann zu lesende (nicht authentische) Zitat aus diesem interessanten Versuch (S. 471) lautet richtig: «Les deux épisodes, celui de l'inceste et celui du meurtre de Poppée, sont également fantaisistes, reposant sur des calques plus ou moins conscients d'anciennes traditions sur la reine Sémiramis de Babylone et sur Périandre, tyran de Corinthe.»

Man weiß wohl, daß der betreffende Schüler von Sal. Reinach kein Tacitus-Fachmann, vielmehr ein ungemein belesener und einfallsreicher Religionshistoriker und Motivforscher war, der uns übrigens zuletzt bei «Auffindung» von Alarichs und Attilas Grabstätte einen guten Dienst leistete.¹⁹ Durch seine Ausführungen wollte er nicht etwa «réhabiliter la mémoire de cette femme remarquable» (d. h. diejenige von Agrippina der J.),²⁰ sein Zweck war vielmehr, die Unwahrscheinlichkeit der beiden taciteischen Episoden zu zeigen, — was ihm u. E. auch gelang. Gab es doch lange Jahrhunderte früher eine andere tatkräftige, intelligente, herrschaftsbegierige Frau (bei Diod. II 7, 2 οἴσα φύσει μεγαλείβολος), der die Nachwelt eine ähnliche Sünde zuschrieb und die durch ihren eigenen Sohn ums Leben gebracht worden war. Wie man von Semiramis in den allerersten Sätzen der aus Pompeius Trogus gemachten Epitome des Iustinus (I 2,10) liest: . . . *ad postremum cum concubitus filii petisset, ab eodem interfecta est*. Wird von derselben bei Diodor II 20, 1 (d. h. bei Ktesias) berichtet, daß ihr Sohn Ninyas δι' εὐνοῦχου τινός nach ihrem Leben getrachtet haben soll, so befinden wir uns in demselben historiographischen Milieu wie im Vorhergehenden. Bei Movses Xorenac'i, der aus griechischen und syrischen Quellen schöpfte, ist auch von Ninus' Attentat die Rede. Die weitere Ausbildung der Semiramissage, wie sie bei Orosius I 4 ff. und Dante (Inf. V 54 ff.) vorliegt, geht uns hier nicht an.

Alles in allem: die Ähnlichkeit zwischen der Semiramisüberlieferung und dem taciteischen Porträt der Agrippina ist nicht wegzudisputieren. Nach Krappes eigenen Worten (469 f.): «Ces parallélismes (zwischen beiden Frauen) étant assez frappants pour s'imposer à l'imagination, quoi de plus naturel que de compléter le drame (ein Schlüsselwort zur Charakterisierung der taciteischen

¹⁷ Zu 2, 2 *sed quae Cluvius, eadem ceteri quoque auctores prodidere* bemerkt Koestermann, daß außer Plinius auch Servilius Nonianus in Betracht käme.

¹⁸ A. H. KRAPPE: *La fin d'Agrippine*. REA 42 (1940) 466 ff.

¹⁹ Vgl. S. 40 unten.

²⁰ A. O. 466; vgl. G. FERRERO: *Le donne dei Cesari*. Milano 1925, 157 ff.

Geschichtsschreibung!) par l'épisode de l'inceste, emprunté à la légende orientale . . . Tacite, ou plutôt sa source, n'y a pas manqué: c'est là l'origine de cet épisode peu savoureux et si peu romain!»

Was nun die eventuellen weiteren Quellen des Tacitus betrifft, so ist es wieder Krappes Verdienst, auf ähnliche Motive innerhalb der griechischen Tyrannenüberlieferung hingewiesen zu haben. Bei Parthenios (Erot. path. 17) und Diogenes Laertios (der v. Periandr. 2 auch Aristippos, Verf. von *περὶ παλαιᾶς τροφῆς* zitiert) liest man ähnliches «Literatengeschwätz»,²¹ laut welchem Periandros geschlechtlichen Verkehr mit seiner Mutter gepflegt hätte. Das ist dieselbe alexandrinische Tradition, die auch an der Ausbildung von Agrippinas Inzestgeschichte mitgewirkt haben dürfte. Daß diese nicht gerade hochfliegenden Unterhaltungslektüren auch dem hehren Tacitus nicht unbekannt waren, mag durch die zweite Episode nahegelegt werden (Ann. XVI 6): «. . . Poppaea fand ihren Tod zufällig durch den Jähzorn ihres Gemahls, von welchem die Schwangere einen Fußtritt erhielt. Denn an Gift möchte ich nicht glauben, obzwar einige Schriftsteller — aus Haß mehr, als der Wahrheit gemäß — es berichten: wünschte er sich doch Kinder und war der Liebe zur Gemahlin hingegeben» (*quippe liberorum cupiens et amori uxoris obnoxius erat*). Der Bericht klingt recht unwahrscheinlich und das noch mehr, wenn man die Periandervita des Diogenes Laertios (c. 1) danebensetzt: *ὅπ' ὀργῆς βαλὼν ὑποβάθρῳ ἢ λακτίσας τὴν γυναῖκα ἔγκνον ὄσσαν ἀπέκτεινεν*.

Sollten nun die behandelten Koinzidenzen meinen verehrten Hörern als zufällig oder irrelevant erscheinen, so darf ich auf eine weitere «Koinzidenz» hinweisen. Noch von den Schulbänken her kennen Sie alle die sonderbare Geschichte, wie Tarquinius Superbus, *velut deliberabundus in hortum aedium transit sequenti nuntio filii; ibi inambulans tacitus summa papaverum capita dicitur baculo decussisse, etc.* (Liv. I 54, 6.) Das Vorbild, ein Kapitel bei Herodot (V 92; vgl. Aristot., Pol. III 13 und V 10) hält man seltener in Evidenz, wo man doch dasselbe — über Periandros (oder Thrasybulos) liest. Zweifellos haben Livius' Vorgänger «die für hellenische Verhältnisse sehr sinnreiche und zutreffende Fabel ziemlich ungeschickt auf Tarquinius Superbus und seinen im feindlichen Gabii weilenden Sohn Sextus übertragen.»²²

In meinen historiographischen Werkstattstudien habe ich schon ein paar ähnliche Fälle aufgedeckt. So entpuppte sich die rührende Cincinnatus- (oder Serranus-) Gestalt als römisches Abbild des Abdalonymos von Sidon, ja sogar des altorientalischen Königs Šarrukīnu, der aus der römischen Annalistik bekannte Mettius als dasjenige des Erzverrätters Bessos.²³ Ohne eingehende Kenntnis der hellenistischen Geschichtsschreibung wird man sich heutzutage

²¹ So charakterisiert durch FR. SCHACHERMEYR: RE «Periandros» 708.

²² H. STEINS Komm. z. St.

²³ Stud. Ant. 27 (1980) 209 ff. (ung.).

nicht mehr an Livius oder Tacitus heranwagen. Ein unaufgehelltes Gebiet ist bis heute das römische Tyrannenporträt, dessen Antezedenzien man nicht allein bei den Griechen (mit den Abstufungen *τροπή — ὕβρις — ὀλεθρος*), sondern auch im Alten Orient, insbesondere im iranischen Milieu des persischen Großkönigs zu suchen hat.²⁴ Ich weiß wohl, wie wenig das alles für die berufenen Forscher der Geschichtsquellen Zentralasiens besagt, doch hat mir, einfachem Philologen, unsere langjährige Zusammenarbeit viel geholfen, u. a. die Kunst unseres *nicht sine ira* und *nicht sine studio*, aber auch nicht ohne eine zauberhafte, kathartische Wirkung schreibenden Tacitus besser zu verstehen.

Budapest.

²⁴ Vgl. meinen Vortrag (Berlin, 12. 8. 1986): *Persertum und griech.-römische Antike. Zur Ausgestaltung des Klassischen Tyrannenbildes*. *Gymnasium* 94 (1987) 289 ff.

VOM ZENTRALASIATISCHEN XVARĒNAH ZUR
ATTILAS BESTATTUNG*

I

Vor vier Jahren hatten wir — in demselben Kreis wie heute — eine novellistische Erzählung bei Herodotos, die Geschichte der Dynastiegründung des Perdikkas (VIII 137 ff.) behandelt.¹ Zur Interpretation dieser herodoteischen Königsgeschichte wurde eine unverständliche, bzw. bisher mißverständene Episode des Alexanderromans (II 15) herangezogen und gezeigt, daß sich dabei um keinen gemeinen Diebstahl, sondern um die gottgefällige Inbesitznahme des königlichen Machtglanzes — des iranischen *xvarēnah* — durch Alexander handelt. Im Laufe unserer weiteren philologischen Eskapaden befaßten wir uns auch mit anderen Episoden der hellenistischen Historiographie, u. a. mit der abenteuerlichen Hinrichtung des Erzverrätters Bessos oder mit dem nicht weniger abenteuerlichen Machtantritt des Gärtners Abdalonymos von Tyros (oder Sidon),² und versuchten zu zeigen, wie die zuerst genannte Gestalt in Rom als Mettius, die andere aber als Ser(r)anus oder der berühmte, vom Pfluge zur Diktatur geholte Cincinnatus erscheint.

Als Fortsetzung unserer Werkstättenarbeit knüpften wir uns letztmals an Jane Hornblowers Monographie über Hieronymos von Kardia³ an, um die hellenistischen Antezedenzen von Tacitus' Historiographie womöglich besser aufzuhellen. Hieronymos, dessen Bedeutung als Geschichtsschreiber in umgekehrtem Verhältnis zu unseren Kenntnissen von ihm steht,⁴ begann seine Tätigkeit unter dem gleichfalls in Kardia geborenen Eumenes, um sich nach dessen Tod Antigonos dem Einäugigen und seinen Nachfolgern, Demetrios dem Städtebelagerer und Antigonos Gonatas anzuschließen. Als Augenzeuge der stürmischen Ereignisse, wird er seine Geschichte der Diadochenkämpfe mit den Anfängen der Makedonenherrschaft eingeleitet haben. Man kann nicht

* Vortrag, gehalten anlässlich der Konferenz «The Sources of the History of Pre-Islamic Central Asia» (Budapest, 23. Okt. 1984).

¹ *Zentralasiatische Elemente in dem Alexanderroman*. Acta Ant. Hung. 28 (1980) 85 ff.

² Vgl. I. BORZSÁK: *A hellénisztikus történetírás műhelyéből*. (Aus der Werkstatt der hellenist. Historiographie.) Stud. Ant. 27 (1980) 209 ff.

³ J. HORNBLOWER: *Hieronymus of Cardia*. Oxford 1981; dazu vgl. Stud. Ant. 31 (1984) 217 ff.

⁴ Vgl. F. JACOBY: RE «Hieronymos» 1540.

ermitteln, ob er in seiner Darstellung auf die mythische Vorzeit einging, wie es Herodotos in der oben erwähnten Perdikkasgeschichte tat. *Hic et nunc* wollen wir die herodoteische Deutungskraft⁵ nicht erneut hervorheben: konnte doch zu Alexanders I. Zeiten noch niemand die weltgeschichtlichen Perspektiven von Perdikkas' Herrschaftsgründung ahnen! Einstweilen wollen wir auch nicht fragen, ob man in der Umgebung *dieses* Alexanders, der in einer Person «der Griechenfreund» und Vasall des persischen Großkönigs war, oder gar früher mit der Kenntnis des vorderasiatischen χ varənah-Begriffes in Makedonien rechnen darf, — lieber vermehren wir die Zahl der aufzuwerfenden Fragen um eine weitere.

In unserer Hieronymos-Abhandlung⁶ wiesen wir u. a. auf eine Episode der Demetrios-Vita des Plutarch (c. 4) als eines der historiographischen Vorereignisse der sich an die Gestalt Mithridates' *des Großen* knüpfenden Überlieferung hin. (Für Hieronymos von Kardina sind außer Diodors B. XVIII ff. Plutarchs Eumenes-, Demetrios- und Pyrrhos-Viten die ergiebigste Fundgrube.) Hier erzählt Plutarch, um die Menschlichkeit des jungen Demetrios — des zukünftigen Poliorketes — zu bezeugen, wie er das Leben seines Spielgenossen Mithridates, Sohnes von Ariobarzanes, der mit ihm zusammen am Hofe des Antigonos erzogen wurde, gerettet hat. Antigonos hatte nämlich den Traum, daß aus dem Goldstaub, mit welchem er eine schöne Wiese besät hatte, eine goldene Saat aufliefe, die Ernte aber hätte — ihm vorgreifend — Mithridates eingebracht und wäre damit aus dem gastfreundlichen Hof nach dem Pontosgebiet geflohen. Die Fortsetzung geht uns eigentlich nicht mehr an: Antigonos nahm den Eid seinem Sohne ab, er würde kein Wort über seinen Entschluß sprechen, darüber nämlich, daß der verdächtige Mithridates umgebracht werden soll. Demetrios hat in der Tat kein Wort gesprochen, er zog nur seinen Spielgenossen beiseite und schrieb mit der Spitze seiner Lanze in den Staub: *Φεῦγε, Μιθριδάτα*. Das Schicksal hat den Traum des Antigonos erfüllt, denn Mithridates *ὁ Κτιστής* hat die Dynastie der Könige von Pontos begründet, der erst zu Zeiten der achten Generation durch Rom ein Ende gemacht wurde.⁷ Der Sturz von Mithridates d. Gr. konnte freilich erst später an die Geschichte angehängt werden; auf alle Fälle liest man in der parallelen Überlieferung (bei App. Mithr. 8 f. = Jac. frg. 3) den Namen des Hieronymos von Kardina.

Unsere Frage lautet also: ob man zur Zeit, als Hieronymos über den Argwohn des Antigonos und die Flucht des Mithridates schrieb, aber auch um die Stabilisierung des Königreiches von Pontos wußte, den durch ihn über-

⁵ Vgl. H. KLEINKNECHT: *Herodotos und die maked. Urgeschichte*. Hermes 94 (1966) 146.

⁶ Stud. Ant. 31 (1984) 229 ff.

⁷ Vgl. TH. REINACH: *Mithradates Eupator, König von Pontos*. Leipzig 1895, 6 ff.; HORNBLLOWER 244.

lieferten Traum als Entführung oder Verlegung des «Lichtglanzes der königlichen Majestät» — also des *xvarēnah* — deuten konnte?

Eingedenk des mehr als fragmentarischen Zustandes des Geschichtswerkes des Hieronymos kann man nicht erraten, ob und wie weit er Vertrauen zur Zukunft der Macht der Antigoniden hatte und was er in seinem vorgerückten Alter von den Perspektiven der Nachfolger des Mithridates gehalten haben dürfte. Als ehemaliger Anhänger des Eumenes und Kenner Anatoliens und des Nahen Ostens wird er das virulente Fortleben der iranischen Traditionen (z. B. dasjenige der Machtideologie der nach dem Fall des Perserreiches herrschenden kleineren oder größeren Dynastien) auch zu Zeiten der Diadochen aus eigener Erfahrung gekannt haben. Sein besonderes Interesse für das Mithridates-Haus könnte wohl durch seine persönlichen Beziehungen erklärt werden.⁸ Der Traum des Antigonos ist jedenfalls als Dokument einer gegenüber der nach Ipsos (301) festen Fuß fassenden Dynastie des Mithridates *günstigen* Überlieferung zu betrachten. Es läßt sich leicht denken, daß dieser durch Plutarch und Appian überlieferte, vielsagende Traum zur Zeit, als Hieronymos an seinem Werk arbeitete, in aller Munde war. Fraglich ist es nach wie vor, ob die ganze Geschichte nichts anderes als ein geistreicher Einfall (für Hornblower ein «witticism»), oder aber doch mehr: ein eventueller Niederschlag des iranischen *xvarēnah*-Begriffes ist.

Unter den bedeutungsvollen Traumbildern der griechisch-lateinischen Überlieferung dürfte besonders lehrreich sein dasjenige des Kyros, das Cicero mit einem Hinweis auf Deinons Persika anführt (De div. I 23, 46): *cum dormienti ei sol ad pedes visus esset, ter eum scribit frustra adpetivisse manibus, cum se convolvens sol elaberetur et abiret; ei magos dixisse, . . . ex triplici adpetitione solis triginta annos Cyrum regnaturum esse portendi.*

Die Sonnenhaftigkeit des *königlichen* Goldes ausführlicher zu dokumentieren erübrigt sich wohl; ein Hinweis auf die goldenen *poiémata* des skythischen Logos (Herod. IV 5), die vom Himmel herab auf das Land der Skythen fielen, wird genügen. Was die goldenen Trinkgefäße betrifft, die der Held des Alexanderromans — auf eine anscheinend unstatthafte Weise — Dareios, seinem königlichen Gastgeber entwendet, so beziehen sie sich — wie oben schon erwähnt — auf eine geistreich-spitzfindige Ergatterung des *xvarēnah*, durch sie wird die *translatio imperii* von Persien nach Makedonien versinnbildlicht.

Es gibt aber in der Alexanderüberlieferung auch eine andere Episode, die erst eine pure Fiktion, immerhin eine bezeichnende und zu demselben Ideenkreis passende Fiktion ist. Dabei denken wir an die Tributforderung durch Dareios' Boten, an einen Tribut, welchen Alexanders Vater «für das Land des Königs Dareios» in der Form von hundert goldenen Eiern (I 23, 4

⁸ Vgl. HORNBLOWER 245.

ὠὰ χροῖσα) von je 20 Pfund Gold zu bezahlen hätte.⁹ Diese Fiktion stützt sich auf die herodoteische Erzählung (V 17 ff.), laut welcher die Perser vor ihrer Invasion gegen Griechenland von Amyntas, König von Makedonien, als Zeichen der Unterwerfung unter Dareios Erde und Wasser forderten. Amyntas hat das «seinen Gebietern» getan, aber sein Sohn Alexandros (also Urgroßvater des *Grossen*) hatte keine «zu große Furcht vor den Persern . . ., da er noch keine bitteren Erfahrungen gemacht hatte», so schickte er Amyntas fort und ließ die betrunkenen Barbaren, als sie die Frauen angreifen wollten, durch als Frauen angekleidete bartlose Jünglinge erstechen. In Plutarchs Lebensbeschreibung (Alex. 5)¹⁰ liest man nur davon, daß der ganz junge Alexander, als er in Philipps Abwesenheit persische Gesandten empfing, gar nicht Fragen nach Nichtigkeiten stellte, wie Kinder oft tun, sondern sich nach der Länge des Weges usw. und dann nach dem König selbst erkundigte, wie er als Heerführer verfare und wie groß die Militärmacht der Perser sei.

Die romanhafte Version besagt durch die Einbeziehung der geschichtlich unbegründeten, aber symbolisch bedeutungsvollen Fiktion weit mehr: der Held kündigt da im voraus an, daß er das Gold, das durch seine Person dem Makedonenreich gebührt, nicht bei den Persern läßt, wandte sich doch das goldene Glück, der sonnenhafte Glanz der Herrschaft von ihnen ab.

Nun wagen wir zu behaupten, daß man in der herodoteischen Perdikkasgeschichte die bereits zu Zeiten Perdikkas' II. — d. h. als Herodot an seinem Werk arbeitete — erwachenden Machtansprüche Makedoniens zu erblicken hat. Hält man die all zu engen Beziehungen zum Orient in der vorhergehenden Periode inne,¹¹ so wird man sich über dem Bekanntwerden der iranischen χvarənah-Vorstellungen in Makedonien nicht wundern. Erscheint nun dasselbe Herrschaftssymbol auch am syrischen Hof des Antigonos Monophthalmos, also des *ersten Königs* unter den Diadochen, so dürfte das als ganz normal, ja sogar als voraussichtlich bezeichnet werden.

So dürfte man auch in Mithridates' Umgebung das Auftreten desselben Machtanspruchs und derselben Symbolik erwarten: stieg er doch in zwanzig Jahren nach seiner «Flucht» (im J. 281) zum König empor.¹² Auch die Orontiden (in Armenien) leiteten ihren Stammbaum von Hydarnes, einem von Dareios' Gehilfen gegen den Magier ab¹³ und trugen — als Verwandten der Achämeniden — dasselbe königliche Emblem wie später Antiochos I. von Kommagene.¹⁴ Desgleichen findet man die bekannten Insignien der Achämeniden (die ver-

⁹ Vgl. R. MERKELBACH: *Die Quellen des griech. Alexanderromans*. München 1954, 14 f.; P. CLOCHÉ: *Histoire de la Macédoine jusqu'à 336*. Paris 1960, 32 f.

¹⁰ Dazu vgl. J. R. HAMILTON's Komm. Oxford 1960. 13.

¹¹ Über Alexanders I. persische Verwandtschaft vgl. Herod. V 21 und VIII 136.

¹² Vgl. TH. REINACH: a. O. 7 und 25 f.

¹³ Vgl. Strab. XI 14, 15 C. 531.

¹⁴ Vgl. J. HARMATTA: *Royal power and immortality. The myth of the two eagles in Iranian royal ideology*. Acta Ant. Hung. 22 (1979) 305 ff.

schiedenen Repräsentationen des xvarēnah wie z. B. den Adler mit ausgebreiteten Flügeln, den Widder oder den Eber, das Feuer, die Sonne usw.) im archäologischen Material des Parthers Mithridates I.¹⁵ Liest man dann über die Wunderzeichen, die die Geburt und die Thronbesteigung des *großen* Mithridates Eupator von Pontos begleiteten (so z. B. Iust. XXXVII 2, 1–3),¹⁶ so erkennt man in ihnen nicht nur Motive der orientalischen Propaganda gegen Rom, sondern auch den Widerhall uralter iranischer Vorstellungen vom Großkönig und Weltheiland, der gerade im Zusammenhang mit dem letzten Mitglied der Dynastie von Pontos besonders stark ertönte.

Alles in allem: man wird Hieronymos' Bericht über den Traum des Antigonos, den Ährenschnitt der königlich-goldenen Saat durch Mithridates von Pontos als eine literarische Erscheinungsform der bekannten iranischen Vorstellung in Evidenz halten.

II

Auch im weiteren wird uns Hieronymos von Kardia begleiten. Unter den Fragmenten von Diodors Universalgeschichte (B. XXI) sind wir auf eine Partie von Tzetzes' Chiliaden (6, 470 ff.) gestoßen (frg. 13 Dindorf), wo man — mit einem namentlichen Hinweis auf Diodor — von einem «treuen Freunde» des Päonerkönigs Audoleon liest, der die unter dem Fluß Sargentios verborgenen Schätze dem Lysimachos — «oder irgendeinem anderen thrakischen König» — gezeigt habe. Auch die Art und Weise, wie man die Schätze versteckt hatte, wird ausführlich beschrieben: Audoleon lenkte den Fluß mit seinen Sklaven ab, grub das Flußbett auf, dann ließ er den Strom wieder los, am Ende aber hieb er die Kriegsgefangenen nieder (*τοὺς δ' αἰχμαλώτους σφάττων*). Die Zugehörigkeit des Fragmentes (genauso wie die des vorhergehenden, in welchen man von Lysimachos' schimpflicher Niederlage, bzw. von seiner Begnadigung durch den Getenkönig Dromichaites liest) zu Hieronymos kann mit guten Gründen wahrscheinlich gemacht werden.¹⁷

Was nun diese königlichen Schätze anbelangt, so wird in F. R. Waltons Loeb-Ausgabe (*ad l.*) auf je eine Stelle bei Cassius Dio LXVIII 14, 4–5), bzw. bei Jordanes (Get. c. 30) hingewiesen, wo «fast dieselbe Sage» (much the same tale) im Zusammenhang mit dem Dakerkönig Decebal und mit dem Westgoten Alarich erzählt wird. Auf alle Fälle fand Walton die Ähnlichkeit

¹⁵ Vgl. J. HARMATTA: *Mithridates I. und Kamniskires*. Stud. Ant. 28 (1981) 123 ff.

¹⁶ Zu dieser wichtigen Stelle vgl. TH. REINACH: *a. O.* 42, 2; G. WIDENGREN: *La légende royale de l'Iran antique*. Homm. à G. Dumézil. Bruxelles 1960, 227 ff.; *Iranisch-semitische Kulturbegegnung*. Köln—Opladen 1960, 67 f.; *Die Religionen Irans*. Stuttgart 1965, 236. In einem anderen Zusammenhang befaßten wir uns mit diesem Text in unserem Vortrag: «*Innoxia flamma*.» Listy filol. 106 (1983) 33 ff.

¹⁷ Trotz J. HORNBLOWER (a. O. 50, 104: «The anecdotal tone of ch. 12 . . . seems unlike here.») vgl. man Iust. XVI 3, 1; Polyain. Strat. IV 12, 3; B. LENK: RE «*Paiones*» 2406; J. KAERST: RE «*Audoleon*» 2279.

der beiden Flußnamen (Sargentios, bzw. Sarge(n)tia) für suspekt; er nimmt an, Tzetzes habe die Geschichte *hier* (d. h. im Zusammenhang mit dem Päoner-könig) falsch plaziert.

Es ist Tatsache, daß Cassius Dio die Geschichte, wie man die Schätze verbarg, bzw. wie man sie nach Decebals Freitod gefunden haben soll, fast mit denselben Ausdrücken erzählt. Demgegenüber steht die Tatsache, daß Plinius d. J., der doch Zeitgenosse war, nichts Konkretes über die dakischen Schätze weiß. Im betreffenden Briefe (VIII 2) liest man lauter Allgemeinheiten über die *fabulosa materia: dices inmissa terris nova flumina, novos pontes fluminibus iniectos . . .* Von den gekünstelt — chiastisch — geordneten einleitenden Kola kann man zwar das zweite Glied auf Trajans Donaubrücke beziehen, aber das erste ist ganz verschwommen: da handelt es sich um vage Floskeln, die den Leser an die Kühnheit von Xerxes' Unternehmen erinnern sollten,¹⁸ nur in Hinsicht auf Trajan nicht als Verdammung, sondern als Lobgesang auf die (nicht bestimmbare) alexandrische Heldentat des Kaisers zu verstehen.

So weit gekommen blättern wir den Motif-index von Stith Thompson auf, in welchem man u. a. die folgenden Items findet:

N 513: Treasure hidden under the water

513.4: Treasure hidden in river

P 16.4: Persons buried with the king

V 67.3.1: King buried with immense treasure in the ground
of an artificially dried river; later the normal
course of the river is restored . . .

Zum letzten Satz wird auf eine Abhandlung von A. H. Krappe (Les funérailles d'Alaric)¹⁹ verwiesen, wodurch vor uns weitere Perspektiven eröffnet wurden.

Die betreffende Jordanes-Stelle (Get. c. 30) lautet: *Quem (sc. Alaricum immatura morte praevenit) nimia dilectione lugentes, Barentinum (?) amnem iuxta Consentinam civitatem de alveo suo derivant . . . Huius ergo in medio alveo collecto captivorum agmine sepulturae locum effodiunt, in cuius foveae gremio Alaricum cum multis opibus obruunt, rursusque in alveum reducentes, ne a quoquam quandoque locus cognosceretur, fossores omnes interemerunt.* Die Glaubwürdigkeit, ja sogar die Wahrscheinlichkeit dieser Erzählung wurde bereits durch Krappes Meister, Salomon Reinach strittig gemacht, indem er u. a. auf die «ubiquité du thème» der Niedermetzlung der Assistierenden hingewiesen hatte.²⁰

¹⁸ Vgl. I. BORZSÁK: *Semiramis kertjeitől a Csörsz árkáig.* (Von Semiramis' Gärten bis zu einer ung. Volksüberlieferung.) Mitteil. der Ung. Akad. d. Wiss. (I. Kl.) 30 (1978. 427 ff.

¹⁹ Erschienen in *Ann. de l'Institut de philol. et d'hist. orient. et slaves* 7 (1939—44) 229 ff.

²⁰ Vgl. S. REINACH: *Cultes, mythes et religions.* V. Paris 1923. 230 und 287 ff.

Statt seine Zuflucht zur Niebuhr'schen «Ahnenliedertheorie» zu nehmen, wie es S. Reinach tat, suchte Krappe nach näherliegenden Parallelen. So gibt es z. B. eine alte, vorchristliche Legende, laut welcher der in Gefangenschaft verstorbene Prophet Daniel in einem Flußbett in der Nähe von Susa begraben worden sei.²¹ Die erste Kunde davon liest man in der Schrift «De situ terrae sanctae» des Theodosius (aus dem VI. Jahrh.). Nach einigen späteren (arabischen) Versionen derselben Legende soll man Daniels Sarg in drei weitere Säрге hineingelegt (nach anderen Versionen den betreffenden Fluß oder Kanal in drei Arme geteilt) haben, «pour dépister la curiosité du monde et pour tenir secrète la vraie sépulture du saint homme». Vom ungestörten Besitz der irdischen Überreste Daniels hoffte man auf den lebenspendenden Regen. Laut einer späteren (mittelalterlichen) jüdischen Tradition sollten die Ägypter den marmornen Sarg des biblischen Josephs auf eine ähnliche Weise und vermutlich in derselben Absicht im Bett des Nils verborgen haben (und zwar um die mittlere Stromstrecke, «au profit des deux parties de l'Égypte»); Moses hätte ihn von hier nach dem gelobten Land mit sich gebracht (vgl. I Mos. 50, 25; II Mos. 13, 19; Jos. 24, 32).

In Kenntnis des von Krappe besprochenen Folklorematerials wird man ihm beipflichten: auch Alarichs legendenhafte Bestattung muß in *diesem* Zusammenhang gedeutet werden. Der König der Westgoten war zwar kein Heiliger; auch sein Andenken verblaßte — wenn es nicht ganz verlosch — im Laufe des zu bewegten V. Jahrhunderts, um dann im Bewußtsein von Theoderichs Ostgoten aufzuerstehen unter den *proceres . . . qui fortuna vincebant*, die man nicht als sterbliche Menschen, sondern als Halbgötter (*semideos, id est Anses?*) verehrte. Diejenigen, die Theoderich d. Gr. zuliebe nach diesen *semidei* suchten, haben freilich — nach hundert Jahren — für die Begräbnisstätte bei Cosenza nur eine Legende gefunden (oder erfunden), indem sie das wohlgefällige Wandermotiv auf die Bestattung des ehemaligen Königs der verwandten Westgoten anwendeten. Unlängst (im J. 1965) machte man sich an die Grabungsarbeit südlich von Cosenza, um Alarichs Grab aufzufinden,²² — ohne Erfolg, versteht sich.

Das besprochene Diodorfragment über Verbergung und Auffindung der Schätze des Päonerkönigs dürfte — wie gesagt — auf Hieronymos zurückgeführt werden: das sicherlich orientalische Motiv mag er als guter Kenner des Orients recht wohl in seine Erzählung eingeflochten haben, allerdings ohne die fürstliche Bestattung, die — verständlicherweise — auch bei der Decebalgeschichte fehlt. Die Erzählung von Alarichs Begräbnis wurde durch A. H.

²¹ Vgl. Dan. 8, 2; Jos., Ant. Rom. X 264; Theodos., De situ terrae sanctae, ed. P. GEYER: *Itin. Hierosol.* CSEL 99 (1899) 149. Weitere Literatur verzeichnet bei S. SCHEIBER: *Folklór és tárgytörténet.* I. Bp. 1974. 174 und 326.

²² Vgl.: *Baedekers Autoreiseführer (Mittel- und Unteritalien)*⁴. Stuttgart 1966/67, 157.

Krappe überzeugend in den Zusammenhang der orientalischen Legenden vorchristlicher (hellenistischer) Zeiten eingereiht.

Zum Schluß wollen wir — um Lebensfähigkeit und Verwendbarkeit des Motivs zu zeigen — kurz auf Attilas Bestattung eingehen. Diese Geschichte bekam man zwar erst in Arnold Ipolyi's «Ungarischer Mythologie» (1854) zu lesen, und doch ist sie seitdem aus dem historischen Bewußtsein nicht herauszureißen. Die Akten des hundertjährigen Streites möchten wir nicht hervorholen, nur soviel, daß im Grundtext (bei Jord. Get. c. 16: *postquam . . . est defletus, stravam super tumulum [!] eius . . . concelebrant . . . noctuque secreto cadaver est terra [!] reconditum. Cuius fercula primum auro, secundo argento, tertio ferri rigore communiunt . . ., et ut tot et tantis divitiis humana curiositas arceretur, operi deputatos detestabili mercede trucidarunt, emerisitque momentanea mors sepelientibus cum sepulto*) kein Wort über des Hunnenkönigs *Flussbegräbnis* fällt. Die zu schöne und romantische Erzählung wurde aus Ipolyis ungenauen Paraphrasen und vielverheißenden Hindeutungen von Belletristen mit einem gutgemeinten nationalen Anhauch weitergesponnen, immer reicher gefärbt und variiert.

Was den unmittelbaren Ursprung der ungarischen Legende betrifft, so wagen wir folgende Hypothese aufzustellen: Der genannte Wissenschaftler — in seinen letzten Jahren Bischof von Großwardein — verbrachte eine fruchtbare Periode seines Lebens um die Mitte der 40-er Jahre des XIX. Jahrh.-s in der Umgebung des Barons Alois von Mednyánszky, Autors u. a. von romantischen «Erzählungen, Sagen und Legenden aus Ungarns Vorzeit» (1829), als Hauslehrer. In der reichen Familienbibliothek, die später durch den Sohn (Dénes) an die ungarische Ecole Normale Supérieure (Eötvös Collegium) vermacht wurde, findet man auch heute die Werke von Platen-Hallermünde. Es dürfte ausgeschlossen sein, daß der für Ungarns Vorzeit interessierte Aristokrat und sein Hauslehrer, der sich gerade in jenen Jahren an die Stoffsammlung zu seiner Ungarischen Mythologie daranmachte, auf das berühmte Gedicht *nicht* aufmerksam geworden wären, in welchem Platen «Das Grab im Busento» besang. Der betreffende Jordanespassus über Alarichs Bestattung wird durch Ipolyi²³ genau zitiert; sicherlich kannte er auch denjenigen, in welchem von Attilas Begräbnis die Rede ist. Die recht überschwenglichen Formulierungen des bayrischen Grafen werden seine nicht weniger begeisterten ungarischen Leser recht stark beeinflußt haben. So kam es vielleicht, daß Ipolyi und seine zu eifrigen Anhänger die bei Jordanes zu lesende, an konkreten Einzelheiten nicht gerade reiche Erzählung über Attilas Bestattung zu einem so wirkungsvollen Ganzen weiterbildeten, daß man im weiteren — trotz besseren Wissens — nicht mehr darauf verzichten wollte.

Budapest.

²³ Ung. Myth. I 280.

POUR UNE ÉVALUATION DE LA CONTRIBUTION
DES SOURCES ARMÉNIENNES A L'HISTOIRE
SASSANIDE

Depuis l'«Essai d'une histoire de la dynastie des Sassanides d'après les renseignements fournis par les historiens arméniens», dû à M. K. Patkanian et publié en 1866,¹ l'exploitation des sources arméniennes a fait de grands progrès, en tant que documents pour la philologie iranienne plus encore que pour l'histoire.

Les textes arméniens d'époque sassanide (5è—8è s.) nous intéressent en effet, au moins à quatre points de vue:

- pour la langue arménienne;
- pour l'histoire de l'Arménie, terrain de lutte constante entre Byzance et les Perses: si l'on s'est surtout occupé de l'Arménie arsacide, avec les travaux de Wolski, Chaumont, Garsoian, etc. . . , il n'y a pas eu d'ouvrage important sur l'Arménie sous les Sassanides depuis Christensen;²
- pour les emprunts iraniens en arménien;
- pour l'histoire des Sassanides.

Ce sont les deux derniers points qui m'occuperont ici.

L'étude des emprunts en arménien a commencé il y a plus d'un siècle, et c'est à Hübschmann qui, le premier, démontra en 1877,³ que l'arménien était un rameau indépendant de l'indo-européen (et non une langue iranienne) que nous devons le premier catalogue d'emprunts, au nombre de 900 environ (y compris les noms propres) dans le premier tome de son *Armenische Grammatik*.⁴

Depuis lors, de nombreux travaux ont beaucoup élargi ce Corpus, grâce, entre autres, à A. Meillet, E. Benveniste, G. Bolognesi, M. Leroy ou A. Perikhanian, à tel point qu'il serait souhaitable que soit compilé un jour un Dictionnaire des emprunts iraniens en arménien. Deux récentes études en ce domaine

¹ *Journal Asiatique* févr.—mars 1866, 6ème, t. 7, p. 101—238.

² *L'Iran sous les Sassanides*, Copenhague, 2ème éd. 1944.

³ «Ueber die Stellung des Armenischen im Kreise der indogermanischen Sprachen» *KZ* XXIII, p. 5—49. Cf. M. LEROY: «Les composés arméniens en -pet», *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves* t. XV (1958—1960) dédié à G. Contenau, Bruxelles 1960, p. 109.

⁴ Tome I: *Armenische Etymologie*, Leipzig 1897.

sont dues à R. Schmitt, qui a publié dans la *Revue des Etudes Arméniennes* de 1983⁵ une mise à jour de la recherche, en rappelant les critères dialectologiques permettant d'identifier la provenance de l'emprunt, et fournissant à l'appui une longue liste de termes, ainsi qu'une analyse linguistique et morphologique des emprunts. Dans un autre article, des *Beiträge zur Namenforschung*,⁶ l'auteur différencie les couches de noms propres, et après avoir proposé une Typologie des noms propres en iranien, il en illustre les différents types par des exemples tirés des emprunts en arménien.⁷

La recherche philologique a donc fait de grands pas, et si je me propose d'intervenir en ce domaine, ce sera principalement pour en montrer l'intérêt d'un point de vue d'historien, pour montrer par exemple comment les titres ou fonctions attestées en arménien nous aident à mieux comprendre l'organisation de l'administration sassanide, dans sa durée et ses développements. Cela est possible aujourd'hui, parce que nous possédons une datation assez précise des textes pour pouvoir établir la valeur de témoignages historiques que l'on a acceptés jusqu'ici sans critique suffisante, et surtout en les attribuant à des époques beaucoup trop anciennes. C'est à Robert W. Thomson, qui nous a fourni de 1976 à 1982, une nouvelle traduction d'Agathange, de Moïse de Xorēn et d'Elishē⁸ — on attend encore celle d'un historien important, Faust de Byzance —, que revient le mérite d'avoir proposé une datation raisonnée de ces textes, tout en évaluant leur portée sur le plan historique. Je voudrais, avant d'entrer dans le détail, résumer les conclusions de cet auteur, en caractérisant chacun des principaux ouvrages (du 5^{ème} au 8^{ème} siècle seulement) en quelques mots:

— *L'Histoire des Arméniens* d'Agathange, dans sa version originale arménienne, aurait été composée vers 460. C'est l'histoire de la conversion de l'Arménie au Christianisme, mais avant tout un livre hagiographique, qui rappelle par bien des aspects les Actes des martyrs perses en syriaque, et de ce fait, contient beaucoup d'anecdotes légendaires, mais aussi des notations intéressantes, parce que correspondant aux sources syriaques de la même époque et se rapportant à l'histoire du milieu de la période sassanide.

— *Faust de Byzance*, qui est l'une des sources de Moïse de Xorēn, avec Agathange, est aussi un historien de la première moitié du 5^{ème} s.,⁹ que

⁵ «Iranisches Lehngut im armenischen», *REA* nouvelle série tome XVII (1983), p. 73—112.

⁶ «Iranische Namensichten und Namentypen bei altarmenischen Historikern», *BzN* neue Folge, Band 19 (1984), Heft 3, p. 317—331.

⁷ Cf. a. c. p. 329—331: «Tabellarische Übersicht».

⁸ *Agathangelos, History of the Armenians*, Translation and Commentary by R. W. THOMSON. Albany, State University of New York Press 1976; *Moses Khorenats'i, History of the Armenians*, ibid., Harvard University Press, Cambridge, London 1978; *Elishē, History of Vardan and the Armenian War*, ibid., Harvard University Press, Cambridge, London 1982.

⁹ Cf. THOMSON: *Agathangelos* p. LXXV.

Lazare de Parp^f dans son introduction, présente comme le continuateur d'Agathange. C'est un livre d'histoire, mais comme les autres ouvrages, de la royauté et de l'église arméniennes dans leurs relations avec les Perses et Byzance.

— Le livre de *Lazare de Parp^f*, qui déclare que son livre est la troisième partie de l'histoire de l'Arménie, a été daté par Thomson de 500 environ après J.-Ch.¹⁰ C'est une histoire qui aboutit au règne de Valaxš et qui s'attache surtout à décrire les guerres entre les Perses et l'Arménie, et notamment la révolte de 451, en mettant l'accent sur l'héroïcité des généraux Vardan et Vahan.

— Elishē a repris, avec plus de détails, l'histoire de Vardan et de la révolte arménienne de 450—451: c'est une version plus extensive de l'ouvrage de Lazare de Parp^f, et datable, selon Thomson, du 6^{ème} s. mais non de la fin de ce siècle comme on a cherché à le démontrer.

— *L'Histoire d'Héraclius*, due à Sébéos, est «en toute probabilité un produit du 7^{ème} siècle»¹¹ et même de la fin du 7^{ème} s. (allant jusqu'à Muawiyya, 661).¹²

— Enfin Moïse de Xorēn, pour plusieurs raisons bien élucidées par Thomson et qu'il est inutile de reprendre ici, a écrit son histoire au 8^{ème} siècle. Basée sur des «histoires du monde» et peu soucieuse de la vérité dans le détail, cette histoire est à utiliser avec beaucoup plus de suspicion qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

Ainsi, grâce à cette datation relativement précise des principaux ouvrages historiques arméniens, il est désormais possible de mieux situer dans le temps des données importantes pour l'histoire sassanide comme les titulatures. Mais ces textes sont bien entendu une histoire de l'Arménie à travers ses relations avec la Perse et Byzance, ils nous renseignent sur la manière propre aux Sassanides de gouverner l'Arménie, et cela s'entrevoit à travers une étude des titres que je voudrais surtout présenter ici. Certes, les conflits et les guerres représentent la plus grosse masse de documents, mais ce sont aussi les moins intéressants, dans la mesure où ils ne peuvent servir qu'à une histoire de la stratégie militaire, de l'armement, ou du commandement, mais nous sommes aussi bien renseignés sur ce plan par Ammien Marcellin par exemple.

Quant aux rapports entre le Zoroastrisme et le Christianisme, aux conflits et persécutions religieuses qui en résultèrent, il y a déjà longtemps que ce genre de documentation a été exploité, sans que soient toujours bien appréciées les déformations inévitables que subit une doctrine lorsqu'elle est exposée par les adeptes d'une autre religion. L'affirmation de Patkanian à ce sujet est assez étonnante, lorsqu'il écrit que:

«Les historiens arméniens ont conservé une multitude de renseignements touchant la religion de Zoroastre, et ces renseignements sont à tel point com-

¹⁰ Cf. THOMSON: *Moses Khorenats'i* p. 3 et 49.

¹¹ Cf. THOMSON: *Elishē* p. 29.

¹² Cf. THOMSON: *Moses Khorenats'i* p. 53.

plets et fidèles que nous ne rencontrons rien de semblable dans les autres écrivains sur la doctrine des mages, à l'époque des Sassanides.»¹³

Ce qui a été moins observé jusqu'à présent, ce sont les notations relatives aux coutumes, perses ou arméniennes, qui peuvent contribuer à construire non plus seulement une histoire événementielle, mais de la vie quotidienne. Toutefois, par manque de temps, je ne pourrai évoquer ici que quelques aspects de cette documentation qui me paraissent les plus intéressants:

- les titulatures comme reflet de l'organisation administrative;
- la chasse et les coutumes funéraires comme éléments de la vie quotidienne;
- la religion mazdéenne (je me limiterai à quelques réflexions).

I. Les Titulatures

Rappelons tout d'abord que les données arméniennes pour être comprises utilement, doivent être confrontées aux données iraniennes comparables. Faute d'employer cette méthode, on a souvent produit des erreurs.

a) *Le handarzbed.*

Ce titre apparaît en arménien sous les formes *mogac' anderjapet* et *movan (h)anderjapet*, mais il n'a pas été expliqué correctement. Quoique Hübschmann et Nyberg aient à juste titre considéré l'arm. *(h)anderj-* comme un emprunt à l'ir. *handarz* «conseil, testament», M. Leroy a préféré conserver la vieille traduction de Langlois¹⁴ en l'expliquant à partir de l'arm. et faire de ce personnage un «maître de la garde-robe (royale)».¹⁵

Il est clair que cette interprétation est à rejeter et que ce titre arménien est le calque du pehl. *mogān handarzbed*, attesté à maintes reprises dans le *Mādayān ī hazār dādestān*. A. Perikhanian a d'ailleurs, dans le glossaire de sa traduction du texte, rapproché comme il se doit les deux expressions.¹⁶

Pour mieux comprendre le terme, qui signifie étymologiquement «maître de conseil, conseiller», il faut le replacer parmi les différentes catégories de *handarzbed*:

1 — *dar handarzbed* «conseiller de la Cour», est attesté aussi en arm. chez Elishē, sous la forme *darandarzapet*, et se trouve associé au *Mōbedān mōbed*

¹³ PATKANIAN: o. c. p. 105.

¹⁴ V. LANGLOIS: *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*. 2 vols, Paris 1881 et 1869, cf. II p. 265.

¹⁵ LEROY: o. c. p. 120—121.

¹⁶ *Sasanidskij sudebnik (Mātakdān ī Hazār Dāstastān)*, Erevan 1973.

et au *Grand Hazarapet*.¹⁷ Mais il est connu surtout par un sceau du Musée de l'Ermitage,¹⁸ appartenant à un certain *Māhān*, eunuque et *BB' 'ndlcpty*.

Le *dar-handarzbed i vāspuhragān* du *Kārnāmag ī Ardaxšīr*¹⁹ a été mal compris par Christensen²⁰ qui en a fait un «instructeur des princes», en négligeant le mot *dar* qui spécifie la catégorie de conseiller. Nyberg²¹ après Périkhanian²² en font un «administrateur aulique des propriétés (royales)», mais le troisième terme du titre pourrait n'être que l'adjectif signifiant «particulier, spécial»,²³ d'où le sens de «conseiller spécial de la Cour» que je préférerais donner à ce titre.

2 — Le «Conseiller des Reines», en parthe *bāmbišnān handarzbed* qui semble être la forme plus authentique que le MP *bānūgān handarzbed*,²⁴ est une autre catégorie, attestée au 3ème siècle.

3 — Le «Conseiller des Mages», *moḡān handarzbed* est bien attesté en pehl., mais Thomson a fait, à tort, de l'équivalent arm. *movan* un nom propre, alors qu'il s'agit d'une forme plus récente que *mogac*.²⁵ Ce titre est aussi connu sur l'empreinte d'un cachet officiel, de la collection de bulles de QAN.²⁶

4 — Enfin il existait des handarzbeds ayant charge d'une province, puisque nous connaissons, grâce à une inscription de Šābuhr II²⁷ un certain Ohrmazd, qui était *skstn hndlcpt*, «handarzbed du Sagestān». Ce titre apparaît aussi chez Faust de Byzance et Lazard de Parp.²⁸

Je ne pense pas qu'il soit adéquat de préciser le sens de ce titre, comme le fait Nyberg, qui le traduit par «chancellor, chief judge, head of the treasury of a province, administrator of property»,²⁹ car nous n'avons pas de contexte qui permette d'être aussi précis. Mais puisque le terme s'applique à la fois à la Cour et à différentes catégories de personnes, et qu'il désigne le «testament» autant que le conseil,³⁰ il pourrait s'agir d'un conseiller juridique, voire d'un exécuteur testamentaire, ayant un rôle auprès de l'Etat comme auprès de personnes privées: mais cela reste à démontrer!

¹⁷ THOMSON: *Elishē* p. 113.

¹⁸ Ce sceau n° 980, sur lequel est gravée une longue inscription de trois lignes n'a pas encore été déchiffré entièrement d'une manière satisfaisante. Sur le nom, cf. mon *Dictionnaire des noms propres en moyen-perse épigraphique*, IPNB II/2 n° 522. Le sceau a été publié dans A. JA. BORISOV et V. G. LUKONIN: *Sasanidiskie Gemmy*, Léningrad 1963, p. 21 et 48 n° 3.

¹⁹ P. 85 § 9 de l'édition de D. SH. IRANI, Bombay 1899.

²⁰ O. c. p. 135.

²¹ *A Manual of Pahlavi*, Part II: Glossary, Wiesbaden 1974, p. 94.

²² *Revue des Etudes Arméniennes* t. V (1968), p. 20—21.

²³ Cf. D. N. MACKENZIE: *A Concise Pahlavi Dictionary*, p. 88.

²⁴ ŠKZ 33: le premier mot est écrit b'nykn!

²⁵ *Elishē* p. 113 note 4.

²⁶ Cf. R. N. FRYE: *Sasanian Remains from Qasr-i Abu Nasr*, Cambridge 1973, p. 61 et note 50.

²⁷ Inscription de Persépolis, I, ligne 6.

²⁸ LANGLOIS: o. c. II p. 265, a pris le nom de la province pour un nom de personne!

²⁹ O. c. p. 94.

³⁰ Mais sans doute, pas au 3ème siècle, car nous avons le mot *gty* dans les inscriptions de Kirdir.

b) *Le Āyēnbed.*

Particulièrement intéressants sont les deux titres arméniens qui ont été jusqu'ici pris à tort pour des noms propres. Or les contextes sont clairs et il me faut les citer: c'est chez Sébéos que nous trouvons ces deux mots *šahrayanpet* et *parseanpet*, considérés comme des noms de personnes par M. Leroy,³¹ qui se base sans avoir eu recours au texte, sur la traduction de F. Maclér,³² que j'utilise, faute de mieux:

«Le roi Xosrov, l'ayant appris, envoya contre eux Parsayenpet avec l'armée . . .»³³

«Après lui vint Šahēn Patgosapan, qui laissa de côté la ville de Karin; et Šahrayanpet vint comme marzpan dans la ville-capitale de Dvin. . .»³⁴

«A la place de Šahrayenpet vint [comme marzpan] dans la ville-capitale de Dwin Parseanpet Paršenazdat . . .»³⁵

Certes, M. Leroy a reconnu dans les deux mots les correspondants moyen-perse de deux titres, **šahr āyēnbed* et **Pārs āyēnbed*,³⁶ mais il est clair que ce sont des titres, puisque, dans le troisième passage cité, le terme est accompagné d'un nom propre Paršenazdat, de même que dans le passage précédent le nom de Šahēn est accolé au titre de *paygōspān*.³⁷ De plus, ces passages ainsi compris confirment ce que je dirai plus loin à propos du *marzbān*, à savoir que, étant le premier représentant du pouvoir sassanide en Arménie, il pouvait être choisi ou remplacé par un fonctionnaire de rang inférieur ou ayant une fonction différente. Ici, en effet, le «maître des coutumes de province» vint à Dvin en qualité de marzbān, puis plus tard, ce fut un fonctionnaire équivalent mais ayant son poste dans le Fārs, qui en tint lieu. Je traduis le mot *šahr* par «province» plutôt que par «royaume»,³⁸ car, comme je le montre dans un article sous presse,³⁹ le mot *šahr* me semble désigner officiellement la province ou satrapie, gouvernée par un *štlpy* ou «šahrab». Le mot est attesté sur une bulle de la collection Pirouzan⁴⁰ ainsi que sur une bulle inédite du British Museum, où sur le pourtour d'une empreinte officielle d'un *āmārgar*, se trouve inscrite la mention toponymique suivante:

³¹ A. c. p. 115.

³² F. MACLÉR: *Histoire d'Héraclius par l'évêque Sébéos*, traduite de l'arménien par ~, Paris 1904.

³³ O. c. p. 53.

³⁴ O. c. p. 63.

³⁵ O. c. p. 66.

³⁶ A. c. p. 116.

³⁷ J'ai expliqué ce titre dans mon article «L'organisation administrative sasanide: le cas du *Marzbān*», *Jerusalem Studies in Arabic and Islam*, 4 (1984), p. 7 et 11.

³⁸ Cf. LEROY: a. c. p. 116.

³⁹ «Les quatre régions administratives de l'Iran sasanide et la symbolique des nombres trois et quatre», *AION* 1984, p. 9.

⁴⁰ C'est le sceau d'un *āmārgar* de la province (*šahr*) de Médie.

...kw](s)ty ZY 'twlp'tkn štly Z[. . . .⁴¹

c'est-à-dire un district de la province d'Ādurbādagān.

On connaît aussi un autre āyēnbed provincial de Suse, grâce à plusieurs bulles de la Bibl. Nationale. Certes, toutes ces attestations sont tardives, mais la fonction existait depuis le 3^{ème} siècle, comme nous l'apprend Kirdir qui l'exerçait;⁴² il est toutefois impossible de savoir comment le contenu réel de cette charge avait évolué au cours des siècles.

c) *Le Mardbed et le Marzbān.*

Il n'y a pas eu accord jusqu'ici, ni sur l'analyse du titre de *mardbed* ni sur la fonction qu'il recouvre. Il est étonnant que Thomson lui-même se fie encore à la traduction courante des dictionnaires arméniens de «chef des eunuques». ⁴³ Deux formes sont connues en arménien, avec *mard-/marz-* comme premier élément, qui, comme l'a montré Bailey, dénotent l'origine dialectale parthe et perse d'un mot que le savant de Cambridge traduit par «keeping, warding», en s'appuyant sur le khotanais et l'indien. Sans chercher des rapprochements aussi lointains, il me semble plus probant de voir dans ce premier élément le même que celui que nous avons dans *marzbān.* (arm. *marzpan*). Le sens serait donc étymologiquement à peu près le même. Il n'est pas possible en tout cas d'accepter la proposition de M. Leroy, qui, rejetant une suggestion de Hübschmann qui pensait devoir corriger *marzpet* en *mardpet* (la forme la plus courante), distingue les deux termes arméniens et voit dans *mard* la désignation de «l'homme». Mais «chef d'hommes» serait à tout le moins un titre beaucoup trop vague pour être acceptable.⁴⁴

Certes, si le *marzbān* est une fonction attestée dans toutes les langues, mais qui n'a rien à faire avec la surveillance des frontières comme le mot l'indique, puisqu'il s'agit d'une sorte de gouverneur militaire, le titre de *marzpet/mardpet* n'est connu qu'en arménien et en syriaque. Mais comme le *marzbān* en iranien n'est attesté que tardivement, le titre iranien de **marza-pati-* a pu devancer dans le temps celui-là. Du reste, Leroy avait noté que *marzpet*, hapax chez Elishē, est employé dans la même acception que *marzbān*. Le contexte n'est en réalité pas assez clair pour que l'on puisse l'affirmer, puisqu'il est seulement fait mention du «royal *marzpet*» et du «conseiller des mages»,

⁴¹ Cette bulle m'a été accessible grâce à N. LOWICK, que je remercie de tout cœur.

⁴² J'ai tenté d'expliquer cette fonction par référence aux *āyēn-nāmaq*, dans «Die religiöse Administration in sasanidischer Zeit: ein Überblick», *Kunst, Kultur und Geschichte der Achämenidenzeit und ihr Fortleben*, besorgt von H. KOCH und D. N. MACKENZIE, AMI Ergänzungsbd 10, Berlin 1983, p. 253—266, voir p. 255, et plus en détail, «Pour une esquisse des fonctions religieuses sous les Sasanides» (*JSAI* 7, 1986, p. 93—108).

⁴³ Cf. *Dictionnaire Arménien—Français*, par A. CALFA, Paris 1861, p. 634.

⁴⁴ O. c. p. 117—118.

désignés par le Roi pour juger les saints prêtres sous l'autorité du Mōbedān Mōbed.⁴⁵

Il nous faut examiner les autres passages où apparaît le terme, pour tenter d'en préciser le sens. De Faust de Byzance, on apprend seulement que la charge de gardien de trésors (de châteaux) était inhérente à celle de mardpet, « depuis les temps les plus anciens de la dynastie arsacide ». ⁴⁶ Ailleurs, on raconte que Hayr le mardpet, pendant qu'il visitait ses domaines (*mardpetut' iwn*), ⁴⁷ descendit dans le canton de Daron pour inspecter ses villages. Chez Lazare de Parp', le mardpet semble être un homme de guerre, puisqu'il est question « de troupes de cavalerie du Mardpet, désireux de montrer sa vaillance à la guerre ». ⁴⁸ Dans un autre passage, du même auteur, il est dit que Vardan divisa ses forces en trois groupes, le centre étant commandé, entre autres, par le Mardpet Mihr-Šapuh. ⁴⁹

Enfin, Moïse de Xorēn fait état d'une lettre de menaces de Julien au roi arménien Tiran qui, effrayé, « envoya son mardpet qui était appelé Hayr ». Thomson identifie les deux termes, en indiquant que ce sont les titres du « grand chambellan », lié à la fonction de chef des eunuques (*hayrut' iwn*). ⁵⁰ Or tous les contextes que je viens de citer, semblent indiquer que le mardpet avait une fonction militaire, tout comme le marzbān.

Au sujet de ce dernier, dont j'ai explicité le rôle dans une contribution aux *Jerusalem Studies in Arabic and Islam*, ⁵¹ les sources arméniennes apportent une intéressante confirmation de ce que nous apprennent les sources arabopersanes, et comme elles sont plus anciennes, elles nous permettent d'affirmer que dès le 5^e siècle, le marzbān n'était déjà plus un « margrave », s'il ne l'a jamais été, car aucune source ne semble l'indiquer.

Faust cite un marzbān d'Āzerbaidjan, appelé Varāz-Šapuh. Mais tous les auteurs parlent surtout du marzbān d'Arménie: Vasag eut cette charge. Lazare de Parp' nous apprend que sur l'ordre de Yazdgird II, Ādur-Ohrmizd fut établi comme « marzbān de toute l'Arménie » et que Muškān lui remit toute l'administration comme il était ordonné dans l'édit du Roi. ⁵² Nous constatons aussi que ce marzbān pouvait être soit un perse, soit un arménien, et nous savons par Lazare de Parp' que le marzbān perse Andēkan exposa au roi Valaxš les avantages que présenterait la nomination d'un marzbān arménien, parce que ce dernier aurait une bien meilleure connaissance du milieu, en conséquence

⁴⁵ Cf. THOMSON: *Elishē* p. 209.

⁴⁶ Cf. LANGLOIS: *o. c.* I p. 286.

⁴⁷ Si *mardpet* veut dire « chef des eunuques », l'abstrait qui en est dérivé ne peut signifier « domaines » (Langlois, I p. 250), ce qui indique bien que l'on doit donner un autre sens au titre !

⁴⁸ THOMSON: *Elishē* p. 278.

⁴⁹ THOMSON: *Elishē* p. 286.

⁵⁰ THOMSON: *Moses Khorenats'i* p. 269 note 9.

⁵¹ Art. cité en note 37.

⁵² LANGLOIS: *o. c.* II p. 298.

de quoi le Roi fit nommer le général Vahan comme marzbān. C'est tout le problème de l'administration coloniale qui est présent ici, le pouvoir central pouvant soit envoyer son représentant (perse), soit choisir sur place un indigène qui lui agréé.

Les marzbāns furent souvent des chefs militaires, comme Sahak l'*aspet* ou « chef de cavalerie »:⁵³ aussi bien ont-ils dû être à la fois des administrateurs civils et militaires, délégués par la Monarchie dans telle ou telle région. Qu'il y ait eu une hiérarchie entre le mardbed et le marzbān, si les deux fonctions ont toutefois existé en même temps, aucun texte ne nous permet d'en décider.

d) *Le vardbed*.

Le titre de *vardapet* attesté seulement en arménien⁵⁴ demeure, malgré l'interprétation plausible de Benveniste, difficile à définir, car les contextes que nous offrent les historiens arméniens sont malheureusement trop peu explicites. Mentionnons-les brièvement tout de même :

Selon Sébéos,⁵⁵ le marzbān Smbat demanda au roi Xusrō II l'autorisation de reconstruire une église à Dvin, et « comme le bienheureux Catholicos Moïse était décédé et qu'il n'y avait pas de vardapet en cet endroit », il renouvela sa demande. Ce vardapet est-il une sorte d'administrateur religieux ou de ministre des cultes ?

Plus loin,⁵⁶ l'historien déplore que « comme les ennemis de la piété ont perdu notre pays, . . . ils ont également détruit les testaments de l'Eglise et les vardapets; il n'y a plus de testaments ni de vardapets. » Ce passage fait peut-être allusion à la disparition du vardapet par suite de l'arrivée de l'Islam. Il est en tout cas difficile de le définir comme un « maître de pratique ».

e) Parmi les nombreux titres étudiés par Leroy, que nous ne pouvons ré-examiner ici, relevons toutefois celui de *vehpet* qui ne peut guère s'expliquer comme le « chef des grands, des aristocrates »⁵⁷ qu'en forçant le sens de *veh* « meilleur »; aussi bien, les « Grands » étaient désignés par le mot *Vuzurgān*/ en arm. *mecamec-*, comme le montrent les listes de dignitaires chez Agathange.

Je rapprocherai ce titre de *vehpet* d'un nom propre *Frāz-vēh-bed* dont la seconde partie peut s'analyser comme le descendant d'un ancien **vaēdyapati-* « maître de sagesse ».⁵⁸

⁵³ Cf. LANGLOIS: *o. c.* II p. 328; sur le titre, voir LEROY: *o. c.* p. 114: mais c'est plus qu'un simple cavalier, sans nul doute un commandant de cavalerie.

⁵⁴ Cf. LEROY: *o. c.* p. 113: la forme *vardbaō* de ŠKZ n'est qu'un nom propre, non un titre, et ce n'est donc pas non plus un dignitaire de l'Eglise mazdéenne !

⁵⁵ *Le livre d'Héraclius* p. 47.

⁵⁶ *O. c.* p. 122.

⁵⁷ *O. c.* p. 119.

⁵⁸ Cf. mes *Noms propres sassanides en moyen perse épigraphique*, IPNB II/2, Wien 1986, n° 379.

II. Vie quotidienne

a) *La chasse.*

Les textes arméniens nous fournissent sur la chasse, à laquelle j'ai déjà consacré un article,⁵⁹ des indications précieuses que nous ne trouvons pas ailleurs.

Agathange fait allusion aux sangliers qui vivent dans les roseaux⁶⁰ et ce devait être l'un de leurs habitats, comme on peut aussi le voir sur le fameux bas-relief de Taq-i Bustān, où la chasse royale se déroule en effet dans les cannaies ou les roseaux.⁶¹

Dans le livre de Sébéos, il est raconté que le vaillant martyr Smbat, qui devait lutter dans l'arène successivement avec un ours, un taureau, puis un lion, «saisit ce dernier *par l'oreille*, monta dessus, le prit au larynx, l'étrangla et le tua.»⁶² Ce procédé — saisir l'animal par l'oreille, et spécialement le lion — est illustré, comme je l'ai montré, sur l'argenterie sassanide.⁶³

Plus intéressante encore me semble être la description de l'aménagement d'un «paradis», comme nous l'apprend Faust de Byzance: le roi d'Arménie Xosrov fait venir des noisetiers pour planter d'abord deux forêts, l'une dans une plaine de roseaux, puis il les entoura de palissades. Et «quand les forêts eurent pris racine et grandi, le roi ordonna de les remplir de bêtes fauves de toute espèce pour qu'elles puissent servir aux chasses royales.»⁶⁴ Un palais royal fut aussi construit à proximité.

La confection d'un paradis se faisait donc en trois phases: plantation d'une forêt, clôture du parc ainsi constitué, apport d'animaux sauvages.⁶⁵ Cela prenait nécessairement un bon nombre d'années.

Ailleurs, Faust de Byzance nous informe de ce que les arméniens tâchaient de cacher au roi des Perses leurs réserves de chasse, très abondantes en gibier, par crainte de sa jalousie.⁶⁶

Moïse de Xorēn a sans doute puisé chez Faust sa description, un peu différente, de la construction d'une réserve par Eruand, plantée de sapins, close de murs, et garnie de chèvres sauvages, de biches et de cerfs, d'onagres et d'ours.⁶⁷ Ailleurs, il est question du palais ombragé construit par Xosrov au-dessus de la forêt, information reprise de Faust. La plus intéressante indi-

⁵⁹ «La chasse dans l'Iran sassanide», dans *Orientalia Romana*, Essays and Lectures 5, Iranian Studies ed. by GH. GNOLI, Roma 1983, p. 101—118, 8 pl.

⁶⁰ THOMSON: *Agathangelos* p. 269 et 271.

⁶¹ Cf. mon *art. cité* note 59, p. 114. Voir maintenant, par SH. FUKAI, K. HORIUCHI, K. TANABE et M. DOMYO: *Taq-i Bustan IV, Text*, Report 20, Tokyo 1984.

⁶² *Le livre d'Héraclius* p. 38.

⁶³ Cf. mon *art. c.* p. 111—112.

⁶⁴ LANGLOIS: *o. c.* I p. 216.

⁶⁵ LANGLOIS: I p. 252: le jeune Knel fut martyrisé «tout près de la palissade qui entoure l'enceinte destinée à la chasse des bêtes fauves.»

⁶⁶ LANGLOIS: *o. c.* I p. 230.

⁶⁷ THOMSON: *Moses Khorenat'si* p. 182—183.

cation chez Moïse concerne la chasse aux sangliers, pratiquée par *brûlage des roseaux*, et que l'auteur illustre par une anecdote amusante, selon laquelle Šāpūr II, poursuivant des sangliers n'osait pas traverser la végétation en flammes; il fallut le secours d'un arménien, Atom de Mokk', qui traita les sassanides d'efféminés, et qui traversa le premier le feu pour que Šāpūr se résolût à passer. L'authenticité de l'histoire n'est évidemment pas garantie, mais c'est le procédé de chasse attesté ici qui est intéressant.

b) *Quelques coutumes funéraires.*

Moïse de Xorēn nous raconte que le patriarche Nersès décida d'abolir deux choses: le mariage entre proches, qui se pratiquait pour restreindre la classe des nobles et réduire ainsi leur pouvoir — ce serait une bonne explication aussi du mariage consanguin (*xvēdōdah*) des Sassanides, pratique célébrée par les théologiens mazdéens comme étant la plus méritoire pour l'au-delà — et les crimes qu'on commettait sur les morts.

Les références aux pratiques funéraires des chrétiens sont évidemment nombreuses, ceux-ci ne voulant pas laisser sans sépulture les corps des martyrs, tandis que les autorités mazdéennes veillaient au contraire à ce que les corps fussent décharnés, conformément à leurs propres rites, et que les os ne fussent pas récupérés. Les actes des martyrs en syriaque comme les historiens arméniens attestent largement ces faits. Mais il est une pratique chrétienne qui ne semble guère éloignée de celle des Mazdéens, à savoir la nécessité de recueillir les os, auxquels était rendue une sorte de culte, puisqu'ils étaient séparés pour être conservés et honorés dans des reliquaires placés dans les églises, comme cela s'est fait partout dans le monde byzantin. Elishē nous rapporte de précieux détails à ce sujet: la chapelle dédiée au culte d'un martyr s'appelait *vkayaran*, ce qui est un emprunt à l'ir. **vikaya-dāna-* (comparable à **bagadāna* < arm. *bagaran*), «lieu d'un martyr». Mais si ce terme a été pris à l'ir. ancien, c'est qu'il devait désigner dans le mazdéisme également un lieu de culte quelconque. Ou n'est-ce que le signe d'une intégration vraiment très profonde de l'Arménie chrétienne? L'archéologie ne nous a pas fait connaître jusqu'ici de **vikayadāna*, pas plus d'ailleurs que de **bagadāna*, mais du moins les procédés de conservation des os sont divers, comme l'a montré récemment L. Trümpelmann qui a recueilli toutes les données en ce domaine.⁶⁸

⁶⁸ «Sasanian graves and burial customs», *Arabie orientale, Mésopotamie et Iran méridional de l'Age du Fer au début de la période islamique* Paris 1984, p. 317—329.

Il semble qu'il ait existé à la fin de la période sassanide, une fonction religieuse de «témoin (*gugāy*)» attitré, comme en témoigne un passage fort intéressant du *Vizūdagihā ī Zādšparam*, qui cite les titres des différents responsables mazdéens dans les différentes circonscriptions administratives (à cinq niveaux). Ce texte, que je veux citer en entier, est suffisamment clair et bien conservé pour qu'il paraisse authentique et puisse nous rapporter une situation historique réelle:

Lazare de Parp' décrit l'enterrement des «chairs odorantes» des saints martyrs et la récupération des os que l'on distribuait ensuite à de pieux chrétiens.⁶⁹

Enfin, selon Faust de Byzance, le patriarche Nersès avait interdit les manifestations excessives de deuil au moment des funérailles: mais l'historien nous apprend qu'après ce patriarche, «on faisait les obsèques en poussant de grandes lamentations, accompagnées de trompettes, de guitares, de harpes et de danses . . . ».⁷⁰

III. La religion

Les témoignages sur le Mazdéisme, et le Zurvanisme, venant des auteurs arméniens, sont bien connus depuis longtemps. Ceux-ci semblent avoir eu connaissance de l'ensemble du panthéon iranien, puisque sont cités les dieux Aramazd (= Ohrmazd), Anahit, Vahagn (= Vahrām), Mihr dont il est toutefois rarement question, peut-être parce que ce dernier était confondu avec le soleil désigné en pehlevi par *xvaršēd*. Le dieu Tir, considéré comme l'interprète des songes, selon Agathange,⁷¹ semble avoir été apprécié des Arméniens qui avaient une grande prédilection pour les rêves et les révélations, car, comme le signale Thomson, ce dieu a laissé son empreinte dans de nombreux noms propres, non seulement dans *Trdat* (= *Tīr-dād*) mais aussi dans plusieurs noms que j'analyse comme des hypocoristiques:

Tirit' peut venir de *Tīr-ita > *Tīrid

Tiruk peut venir de *Tīr-uka > Tīrōg/ug

Varaz-Tiroc- peut venir de Tīrōs⁷²

Tiran est sûrement un ancien patronyme ou pro-patronyme = Tīrān.

« . . . ēn-iz handarzēnīd kū deh gugāy ī vābar ud rōstāg dādvar ī dād-āgāh ud avestām avestām mogbed ī rāst-kāmag kustag kustag rad ī abēzag gumārdan azabar hamāg mogān handarzbed-ē(v) mogbedān mogbed paydāgēni du-š xvadāyih ī Ohrmazd pad-iš vin(n)jārd » (éd. B. T. Anklesaria, Bombay 1964, p. 88, chap. 23, 5).

« . . . Il prescrit encore ceci, à savoir qu'il faut désigner dans chaque village un témoin, dans chaque rōstāg un juge connaissant le droit, dans chaque avestām (= ōstān) un Mobed voulant ce qui est juste, dans chaque kustag un Rad honnête; au-dessus (d'eux) tous, un Conseiller des mages et le Mobedān mobed sont visibles, et la souveraineté d'Ohrmazd par là est organisée. »

Le témoin, certes bien différent du «martyr» chrétien, pouvait avoir un rôle dans des disputes ou procès où l'on devait faire appel à lui. Cette institution est aussi connue dans l'islam.

⁶⁹ LANGLOIS: *o. c.* II p. 316.

⁷⁰ LANGLOIS: *o. c.* I p. 294 et 306.

⁷¹ THOMSON: *Agathangelos* p. LXI.

⁷² Tiroc' est peut-être muni du suffixe gréco-syr. -ōs que j'ai relevé dans un nom propre (cf. *Sceaux sasanides de diverses collections privées*, 1982, n° 4.11); cf. aussi R. SCHMITT: *Studia Iranica* 12, p. 284.

A propos du culte, les auteurs nous parlent surtout de l'adoration du Feu et du Soleil, mais nomment aussi d'autres divinités: l'Eau, la Lune, les Vents.⁷³ Il me semble que si le Feu et le Soleil sont si souvent associés, de même que dans la littérature syriaque, il doit s'agir du culte aux dieux *Ādur* et *Mihr*, qui ont été certainement des plus populaires, comme en témoigne l'onomastique sassanide, car les noms propres formés de l'un ou l'autre de ces dieux constituent une grosse partie du corpus.

Paris

⁷³ Cf. Faust (LANGLOIS I, 267): «adorer le Feu, l'Eau et le Soleil»; et I, 260: «il se prosterna devant le Soleil et le Feu»; Lazare de Parp' (LANGLOIS, II, 282): «soleil, lune, vents, feu»; Sébéos (éd. MACLER p. 19): «Ohrmazd, soleil, lune, feu, eau, Mihr et tous les dieux».

L'APOCALYPTIQUE IRANIENNE EST-ELLE VRAIMENT LA SOURCE D'AUTRES APOCALYPSES?

L'apocalyptique iranienne a suscité ces dernières années un vif intérêt chez de nombreux chercheurs, mais à mon avis, on est loin d'avoir fait toute la lumière sur la place qu'on doit lui donner dans l'ensemble des apocalyptiques au Moyen-Orient ancien. C'est sans doute d'abord, parce que, comme l'a écrit J. M. Schmidt,¹ «le problème principal de la recherche apocalyptique reste un problème de méthode», et j'ajouterai un problème de *définition* et de *terminologie*, qui, avec la critique des sources, fait partie du thème de ce Colloque, pour lequel je voudrais remercier très vivement et amicalement le professeur J. Harmatta de nous y avoir une nouvelle fois convié.

La seconde nécessité de faire toute la clarté possible à propos de l'apocalyptique iranienne me semble résider d'autre part dans cette opposition bien connue entre les biblistes et les iranistes dans leur façon différente de traiter ce problème. Pour les premiers, l'apocalyptique est un développement de la prophétie ou de la sagesse de l'Ancien Testament, tandis que pour les historiens des religions et en général pour de nombreux iranistes, comme Widengren, S. S. Hartmann, H. G. Kippenberg, à la suite de la *Religionsgeschichte Schule* représentée par Bousset, Reitzenstein, Otto, etc. . . , l'antiquité des traditions iraniennes suffirait à montrer leur influence sur les apocalypses judéo-chrétiennes ou gnostiques qui ont fleuri à partir de la période hellénistique. Mais tous les iranistes ne se sont pas ralliés à cette thèse qui est, à mon avis, à rejeter.²

I

Puisque le domaine juif et chrétien constitue le plus gros ensemble d'apocalypses, il me semble logique d'examiner en premier lieu comment les spécialistes de cette littérature analysent ce phénomène religieux. Un grand

¹ *Die jüdische Apokalyptik*, p. 313.

² Mais il y a aussi une assez forte réaction contre le paniranisme des historiens des religions, y compris à propos de l'apocalyptique: voir maintenant IOAN P. CULIANU: *Psychanodia I*, A survey of the evidence concerning the ascension of the soul and its relevance, Leiden, Brill 1983.

débat a été ouvert à ce sujet, à un récent Colloque international tenu à Uppsala, dont les Actes, publiés en 1983, constituent pour mon propos un document de première importance: 17 articles y sont consacrés au judaïsme de l'A. T., 7 au Christianisme primitif et à la gnose.³

Sans vouloir trop entrer dans les problèmes théoriques qui ont largement animé la conférence, concernant la définition du genre littéraire ou de la fonction de l'Apocalypse, je voudrais examiner néanmoins les définitions qui me paraissent susceptibles d'être retenues.

Il faut noter d'abord que l'on devrait mieux tenir compte de ce que *le mot veut dire*, et à cet effet, l'excellente contribution de Morton Smith nous précise que le grec ἀποκάλυπτικός, inconnu en grec classique, apparaît pour la première fois chez Clément d'Alexandrie avec le sens de «révélant», tandis que ἀποκαλυψις, désigne une forme littéraire et donc un certain type d'ouvrages.⁴ Ces mots ne furent guère utilisés avant l'Apocalypse de Jean, et presque exclusivement chez Saint Paul. Mais même de son temps, ce que nous appelons aujourd'hui *apocalypses*, ne l'étaient pas encore, et ne furent désignés comme telles qu'à partir des traditions patristiques, des manuscrits tardifs et même de la science moderne. Si ces mots spécifiques ont pris tant de temps pour s'imposer en dépit d'une littérature abondante, comment se fait-il qu'en Iran qui serait prétendument la source de ce genre littéraire, aucun mot précis n'ait été forgé? La question, me semble-t-il, mérite d'être posée.

Comme l'a conclu très justement M. Smith, cette forme littéraire qu'est l'apocalyptique résulte de la croissance de la superstition, des prétentions à des révélations spéciales, à la science occulte, caractéristiques du Bas-Empire romain, qui forment le *background* social et familial.⁵ Selon d'autres, l'apocalyptique judéo-chrétienne se développa par réaction contre l'astrologie qui se développe en effet à la même époque. Mais, comme l'a montré Pierre Bogaert, dans son introduction à la traduction de l'Apocalypse syriaque de Baruch,⁶ les apocalypses sont en général composées de sept sections, se conformant ainsi au nombre astrologique par excellence, celui des planètes, et l'Apocalypse de Jean est à ce titre tout à fait remarquable par le grand nombre de septénaires qui y sont utilisés. Certes la 2ème apoc. de Baruch se situe à la fin de la période de ce genre, qui s'origine dans Isaïe, ch. 2, et Ezéchiel (ch. 1, 38—39) et s'étend du 2d siècle avant n.è. au 2d siècle après n.è. Mais comme l'écrit aussi cet auteur, «l'insertion dans l'histoire est une des données

³ *Apocalypticism in the Mediterranean World and the Near East*, Proceedings of the International Colloquium on Apocalypticism, Uppsala, August 12—17, 1979, ed. by David Hellholm, Tübingen 1983.

⁴ «On the History of ΑΠΟΚΑΛΥΠΤΩ and ΑΠΟΚΑΛΥΨΙΣ», *o. c.* p. 9—20.

⁵ *O. c.* p. 19.

⁶ *Apocalypse de Baruch*, par PIERRE BOGAERT, 2 tomes, Paris 1969 [Sources chrétiennes n° 144—145].

essentielles du genre littéraire apocalyptique, intemporel en apparence»,⁷ et encore: «certaines des apocalypses laissent à peine transparaître l'image des temps difficiles qui les ont vus naître et qui sont à l'origine de leur rédaction».⁸ Il est en effet nécessaire de considérer l'apocalyptique — ce que les iranistes ne semblent pas faire — comme le phénomène d'une certaine époque, d'un contexte historique donné, et non pas comme un phénomène de tous les temps et de toutes les cultures, encore que rien ne s'y oppose formellement. N'est-ce pas d'ailleurs ce que nous constatons à partir des exposés de certains participants au Colloque d'Uppsala, reconnaissant qu'en Egypte et en Mésopotamie, les phénomènes religieux qu'on pourrait qualifier d'apocalyptiques, s'apparentent beaucoup plus aux oracles, augures, prédictions, un genre littéraire voisin mais différent.⁹ Par contre, l'apocalyptique juive d'expression grecque peut avoir des origines dans des antécédents connus de la Grèce classique, notamment sous la forme des voyages extra-terrestres — un thème que l'on doit associer à mon avis étroitement à l'apocalyptique —, même si, comme l'écrit K. Rudolph qui dans un article final fit la synthèse de toutes les interventions, «in Griechenland gab es vom politisch-historischen Hintergrund keinen Boden für die Apokalyptik».¹⁰ Cette appréciation rapide et globale de ce phénomène au Moyen-Orient permet de mettre à part l'Iran, dont on veut faire à tort un précurseur.

Si l'apocalyptique peut être cantonnée dans une certaine aire géographique et à une époque donnée, c'est aussi en raison du contenu que nous plaçons sous ce mot. Il existe en effet toute une gamme de définitions accordant à l'apocalyptique une extension plus ou moins grande, et souvent très exagérée. Je me rangerai du côté de ceux qui proposent une définition restreinte. Jean Carmignac, fondateur de la *Revue de Qoumran*, fustige ceux qui font entrer dans l'apocalyptique, dans un «pudding théologique», les ingrédients qui sont «prophétie réelle, fausse prophétie, prophétie ex eventu, messianisme, promesse de prospérité ou de châtiment, promesse de salut politique ou spirituel, parousie, résurrection partielle ou générale, jugement dernier, fin du monde, rénovation du monde, création d'un nouveau monde, vie éternelle pour l'individu ou pour la collectivité, révélations sur Dieu, les anges, les hommes et, of course, eschatologie».¹¹ De fait, Philonenko, par exemple, est partisan d'une définition très élargie, puisqu'il affirme dans le même volume:

⁷ O. c. p. 98.

⁸ O. c. p. 97.

⁹ O. c. note 3, voir les articles de JAN BERGMAN: «Introductory Remarks on Apocalypticism in Egypt», p. 51—60, H. RINGGREN: «Akkadian Apocalypses», p. 379—386.

¹⁰ O. c. p. 778.

¹¹ O. c. p. 163.

« Nous entendons par « apocalyptique » une « révélation » qui porte non seulement sur la fin du monde, les signes qui l'annoncent, les catastrophes qui l'accompagnent, mais encore sur les origines de l'homme et du monde. »¹²

Pour Carmignac, l'apocalyptique est « un genre littéraire qui décrit des révélations célestes à travers des symboles ». ¹³ Quoiqu'un peu vague, cette définition est très acceptable. Elle peut être complétée par les observations d'autres savants. Pour J. Collins, « Apocalypse is a genre of revelatory literature, with a narrative framework, in which a revelation is mediated by an otherworldly being to a human recipient, disclosing a transcendent reality which is both temporal, in so far as it envisages eschatological salvation, and spatial, in so far as it involves another, supernatural world. »¹⁴

Le mot-clef dans cette définition est la *transcendance* et par une classification typologique, l'auteur distingue entre les apocalypses avec voyage dans l'au-delà, et celles sans voyage, qui se subdivisent à nouveau en sous-classes.

Lars Hartman a critiqué cette typologie bipartite, la jugeant insuffisante, et a insisté sur la fonction de communication socio-linguistique de l'apocalypse. Mais dire comme ce dernier que « human beings seem to have a common tendency to ask the questions of why, whence and whither and to give some of the answers to these questions the form of an apocalypse »¹⁵ est une constatation juste mais trop générale pour étayer une définition précise de l'apocalyptique. Le modèle de base à cinq éléments qu'il propose ne peut bien convenir qu'à l'eschatologie.¹⁶

Ph. Vielhauer a suggéré comme caractéristiques de l'apocalyptique « la pseudonymie, le récit visionnaire, le langage imaginaire et symbolique, la systématisation de l'interprétation, les *surveys* de l'histoire dans le futur, les descriptions de l'au-delà, les visions du trône », ¹⁷ toutes notions qui peuvent entrer dans une définition de l'apocalyptique, à condition toutefois d'en exclure ce qui concerne l'eschatologie proprement dite: pour la clarté, il faut absolument distinguer celle-ci de l'apocalyptique.

Un autre trait de l'apocalyptique, mis en avant par des auteurs comme Marcel Simon¹⁸ ou A. Hultgård¹⁹ est la périodisation de l'histoire, la succession des quatre âges de l'humanité ou des quatre empires, caractérisés dans Daniel par la statue aux quatre métaux différents. Il me semble que nous sommes là au cœur de l'apocalyptique, selon la définition de Carmignac que je fais mienne.²⁰

¹² O. c. p. 212. Pour cet auteur, apocalyptique et eschatologie « se recoupent mais ne se confondent pas », mais il ajoute cette lapalissade assez étonnante, pour qui connaît le sens du mot grec *ἔσχατα*: « il n'y a pas d'eschatologie des commencements » (sic).

¹³ O. c. p. 165.

¹⁴ O. c. p. 338.

¹⁵ O. c. p. 340.

¹⁶ O. c. p. 333.

¹⁷ O. c. p. 336.

¹⁸ O. c. p. 222.

¹⁹ O. c. p. 387.

²⁰ Cf. ci-dessus p. 69.

Enfin, comme le remarque Tord Olsson,²¹ d'un point de vue de l'anthropologie sociale, l'apocalyptique consiste en révélations faites dans des situations de conflit ou de crise, ou par suite de la peur de telles situations, soit lorsque l'organisation sociale est affectée par une diminution de l'intégration d'un groupe social, soit quand l'intégrité culturelle est menacée par la guerre, le colonialisme, la propagande religieuse ou politique. Ceci me paraît en effet essentiel, comme conditions d'éclosion de l'apocalypse, et qui explique aussi l'aspect non plus spatial mais temporel, qui est illustré par la théorie des *millénaires* dont je parlerai plus loin.

II

Il est temps d'aborder maintenant l'apocalyptique iranienne, en tant que source d'autres apocalypses, thèse défendue par Widengren, Hartmann, Kippenberg, Olsson, Flusser, et Mary Boyce.

La faiblesse de leur argumentation, à mon avis, se fait jour sur deux plans:

- à cause du contenu très composite des textes;
- à cause de la datation proposée par ces auteurs.

Je voudrais rappeler au préalable que plusieurs iranistes n'ont pas soutenu cette thèse, comme Moulton, Scheftelowitz, qui pensent que le schéma des quatre métaux dans Daniel dérive d'Hésiode. C'est aussi l'opinion de Duchesne-Guillemin,²² qui vient de montrer de façon précise et incontestable que l'emprunt de ce thème s'est fait de l'ouest à l'est, puisque les rédacteurs des ouvrages pehlevis ont utilisé la mention des jambes de la statue de Daniel, qui sont partie en fer et partie en argile, en l'appliquant à l'arbre, ce qui n'a pas de sens. J'ajoute que c'est toute la symbolique de la statue qui se trouve faussée, puisque les branches d'un arbre ne peuvent être en métal, ainsi que je l'ai écrit dans un article à paraître. Et par là le Bahman Yašt avoue son origine, au début du texte qui est dit provenir du Sūdgar Nask.

Mais revenons aux deux points que j'ai mentionnés, le contenu de l'apocalyptique iranienne et sa datation.

A. Hultgård a très bien défini la nature des textes iraniens, en notant que le matériel apocalyptique contenu dans des textes du 9^e siècle est compilation d'un caractère secondaire. Il n'existe pas d'écrits pouvant être désignés comme Apocalypses à l'image de celles de Jean, d'Ezra ou de Baruch. Le Bahman Yašt est donc une compilation secondaire, le titre même de *Zand ī Vohuman*

²¹ O. c. p. 30.

²² «Apocalypse juive et apocalypse iranienne», *La soteriologia dei culti orientali nell' Impero Romano*, Atti del Colloquio Internazionale su La soteriologia dei culti orientali nell' Impero Romano, Roma 24—28 Settembre 1979, pubblicati a cura di U. BIANCHI e M. J. VERMASEREN, Leiden 1982, p. 753—761.

Yasn est tiré du texte par les commentateurs modernes.²³ Comment dès lors croire à l'existence d'un Vohuman Yašt avestique, dont la présomption n'est qu'un *argument a silentio*?

Le *Ĵāmāsp-nāmag* ne contient que quelques fragments pouvant être qualifiés d'apocalyptiques, qui appartiennent probablement au *Ayādgār ī Ĵāmāspīg*, plus proche du *Bundahišn* que du Bahman Yašt. D'autres ouvrages ne contiennent que des matériaux apocalyptiques épars.²⁴

Mais, à partir de ces constatations qui devraient le conduire à être prudent quant à l'appréciation de l'apocalyptique iranienne, dont il ne reste plus que quelques débris, Hultgård va tenter de rattacher cette littérature à des antécédents plus anciens:

a) en rappelant que ces traditions se réfèrent sans cesse à une autorité, la *Dēn* ou l'*Abestāg*; mais c'est le propre des théologiens que de s'appuyer sur des textes, qui en l'occurrence, ne sont que ceux d'un *Avesta sassanide*;

b) en invoquant un accord de base entre les diverses descriptions, mais cela ne prouve pas grand'chose, sinon de montrer le caractère tardif de l'ensemble des textes considérés;

c) en s'appuyant sur des arguments linguistiques, comme la place du verbe au début de la phrase en pehl., ce qui attesterait un calque de la syntaxe avestique, mais un habile rédacteur aurait bien pu employer cette tournure comme subterfuge, et l'argument me semble assez faible.^{24bis}

En étudiant ensuite la forme, l'auteur constate le grand usage qui est fait des « questions et réponses », notamment dans le thème de l'entretien de Zoroastre avec Ohrmazd, appelé *ham-pursagih*. Hultgård ruine lui-même son argumentation en affirmant que « judging from the Pahlavi-texts, the hampur-sagih-form was the most important mode of transmitting Avestan apocalyptic traditions », mais en reconnaissant en même temps que « the extant Avesta has, however, very little to tell of the hampur-sagih itself », il ne peut citer que deux passages, du *Fravaranē* et du *Vidēvdād*, autrement dit de deux textes avestiques tardifs.²⁵

Aussi bien, la forme littéraire des Questions et Réponses n'est pas confinée à l'Iran, mais elle est très répandue à l'époque sassanide, comme l'ont montré G. Bardy pour la littérature patristique,²⁶ et J. Gouillard pour la littérature byzantine, indiquant que les « recueils de questions et réponses font voisiner des points d'Écriture, le problème de la vie future, des cas de discipli-

²³ O. c. p. 388.

²⁴ L'auteur cite le *Bundahišn*, les *Vizidagihā ī Zādsparam*, le *Dādestān ī dēnīg*, le *Mēnōg ī xrad*, le *Dēnkard VII* (erreur, car il doit s'agir du DK IX), le *Pand nāmag ī Zardušt*.

^{24bis} L'ordre des mots est assez libre en persan ancien: cf. G. LAZARD, *La langue des plus anciens monuments de la prose persane*, Paris 1963, p. 464—465.

²⁵ O. c. p. 398.

²⁶ « La littérature patristique des « Quaestiones et responsiones » sur l'Écriture Sainte », *Revue Biblique* 42, 1933, p. 328—349.

ne, voire des énigmes de la nature»,²⁷ c'est-à-dire un amalgame de thèmes très différents, comme c'est aussi le cas dans les ouvrages pehlevis.

Les *Oracles d'Hystaspe*, dont l'attribution au protecteur de Zoroastre, est simplement due à la pseudonymie, ne sont pas basés sur des croyances apocalyptiques iraniennes²⁸ car leur auteur est manifestement tributaire de la tradition des livres égyptiens et grecs de prophéties.²⁹ Comme l'a montré aussi David Flusser,³⁰ c'est un écrit juif qui s'insère parfaitement dans toute la tradition apocalyptique juive, c'est l'œuvre d'un pseudépigraphe d'avant la destruction du Second Temple. Ce même auteur affirme à juste titre que «seul le contenu juif d'Hystaspe est clair, le substrat perse est impossible à reconstruire.»³¹

Enfin, Hultgård considère Zoroastre, Vištāspa et Jāmāspa comme trois prophètes ou trois «mediums» de l'apocalyptique. Or il me semble évident que ces trois personnages ont été choisis par pseudonymie. Aussi bien ce serait accorder à ceux-là un rôle pour les besoins de la démonstration. Les révélations qu'ils auraient obtenues sous le coup d'une expérience extatique, sont sans doute à rattacher au thème des voyages extra-terrestres, mais elles sont surtout un produit de la légende.

Comme l'a écrit Tord Olsson dans une autre contribution à l'étude du Jāmāsp-nāmag, «l'apocalypse est modelée sur la légende»,³² et il y a un remarquable degré de ressemblance entre la légende et l'apocalypse, par exemple dans le chap. 31 du Bundahišn, ce qui, à mon avis, manifeste le caractère syncrétiste et composite des ouvrages pehlevis. C'est aussi un indice montrant qu'il n'y a pas eu une véritable tradition apocalyptique en Iran, mais seulement une utilisation du mythe à des fins apocalyptiques.³³

Puisque l'apocalyptique se sert de symboles, le thème des quatre empires, résumé de l'histoire universelle, a été considéré dans Daniel chap. 2, comme une conception iranienne, parce que la séquence Assyrie-Médie-Perse-Grèce (Macédoine) est «une vue persane des choses», comme l'écrivait Swain en 1940.³⁴ D. Flusser a largement appuyé cette interprétation dans un long article de 1972, sur «Les quatre empires, dans la quatrième Sibylle et dans le

²⁷ «L'interprétation de Genèse 1, 1-3 à l'époque byzantine» *In Principio*, Interprétations des premiers versets de la Genèse, Etudes Augustiniennes, Paris 1973, p. 134-135.

²⁸ *O. c.* p. 399.

²⁹ Cf. DUCHESNE-GUILLEMIN, *o. c.* p. 757.

³⁰ «Hystaspes and John of Patmos», *Irano-Judaica*, Studies relating to Jewish Contacts with Persian Culture throughout the Ages, ed. by SH. SHAKED, Jerusalem 1982, p. 12-75.

³¹ *O. c.* p. 66.

³² *O. c.* p. 42.

³³ L'auteur, p. 30, souligne encore à juste titre que l'apocalyptique est liée à un type «world-review», à la croyance en la possibilité de communiquer entre l'homme et le monde supra-humain, ce type étant reflété aussi dans le chamanisme, la prophétie, les oracles, la sagesse mantique, la gnose, le jñana, le mysticisme, l'astrologie...

³⁴ Cité d'après DUCHESNE-GUILLEMIN: *o. c.* p. 756 (je traduis de l'anglais).

livre de Daniel». ³⁵ Mais de là à prétendre que la théorie des quatre âges de l'humanité ou des quatre empires qui symbolisent l'espace dans ses quatre directions, est proprement iranienne, il y a un pas à ne pas franchir. C'est ce que fait pourtant Flusser, lorsqu'il utilise les sources pehlevies pour montrer l'origine iranienne de l'apocalypse de Daniel.

La conception d'un ou de plusieurs millénaires mériterait elle aussi d'être soumise à une confrontation générale. Duchesne-Guillemin considère que «les millénaires sont une affaire iranienne». ³⁶ Mais cela me paraît discutable: le millénaire de Zoroastre n'est que la douzième partie de la durée du monde, les 12 millénaires étant très probablement en relation avec les 12 signes du Zodiaque, ³⁷ comme les sept millénaires de la tradition occidentale juive ou grecque correspondent aux sept planètes. Chez les Nestoriens d'Iran, le monde a une durée de six mille ans. Nous ne connaissons pas assez bien les origines de la conception millénariste pour pouvoir en attribuer la paternité à l'Iran.

Un développement important de l'apocalyptique iranienne mais de création tardive, me semble avoir été négligé jusqu'ici, malgré le grand nombre de travaux qui lui sont consacrés, et mal compris: il est raconté dans le *Ĵāmāsp-nāmag* qu'après l'extinction des Feux de l'*Ērānšahr*, un homme insignifiant et obscur s'élèvera dans le pays du *Xorāsān*, et deviendra très puissant militairement. Et à la fin du récit, il est dit que Mithra enverra un nouveau roi, présenté comme le restaurateur de la religion mazdéenne. J'ai proposé ³⁸ d'identifier ce roi avec *Māzyār*, gouverneur du Tabaristan et comme son père, *Ispahbed* du *Xorāsān*, mazdéen qui organisa la résistance contre la pénétration de l'Islam entre 823 et 840, à une époque donc où l'apocalypse iranienne a pu être rédigée. La mention du *Padišxvārgar* est aussi une indication intéressante, car *Māzyār* avait précisément, parmi ses titres, celui de roi du *Padišxvārgāh*, ³⁹ c'est-à-dire du Tabaristān, d'où vient justement le troisième roi du *Ĵāmāsp-nāmag*. Il est bien concevable que l'apocalyptique iranienne a dû s'élaborer durant cette période critique qui suivit l'invasion de l'Islam, et qu'un résistant comme *Māzyār* dût susciter des espoirs immenses chez les Mazdéens qui avaient déjà souffert considérablement de la victoire de l'Islam.

Qu'à ce thème du roi-sauveur, on ait aussi amalgamé celui des quatre empires, entre autres, puisé à l'abondante littérature grecque judéo-chrétien-

³⁵ «The four empires in the Fourth Sibyl and in the Book of Daniel», *Israel Oriental Studies* II, Tel Aviv University 1972, p. 148—175.

³⁶ *O. c.* p. 761.

³⁷ Cela a été avancé avant moi par M. E. H. WAGNER dans son Mémoire de maîtrise (non publié) qu'il a eu l'obligeance de me donner, et qui s'intitule «D'est en Ouest, Essai sur la théorie conjonctionniste d'Abū Ma'shar (Albumasar), ses origines, et son introduction dans l'Europe latine médiévale».

³⁸ Dans un article intitulé «Apocalypses et voyages extra-terrestres dans l'Iran mazdéen», *Apocalypses et voyages dans l'au-delà*, CL. KAPPLER et collaborateurs, Paris 1987, p. 350—374.

³⁹ Cf. M. REKAYA: «*Māzyār*: Résistance ou intégration d'une province iranienne au monde musulman au milieu du IX^e siècle après J.-C.», *Studia Iranica* 2 (1973) p. 143—192.

ne qui était à la disposition des rédacteurs, me paraît expliquer de façon plausible la genèse de cette apocalyptique, faite de bric et de broc, sans qu'il soit besoin de supposer des remaniements continuels depuis l'époque de Zo-roastre, s'étendant sur un millénaire, ce qui me paraît impossible. C'est pourtant cette reconstruction-là que proposent Widengren et Mary Boyce.

Il est temps en effet de commenter l'imposante contribution de G. Widengren au colloque d'Uppsala.⁴⁰ Comprenant l'apocalyptique dans son sens le plus large, l'auteur traite même du problème du Zurvanisme. Il s'applique à démontrer l'ancienneté des doctrines, à l'intérieur seulement du domaine indo-iranien. Il présente pour cela deux arguments linguistiques principaux :

— la présence de mots parthes permettrait de remonter jusqu'à un texte moyen-parthe arsacide;

— l'Avesta sous-jacent au texte pehlevi, à cause notamment de la place du verbe au début de la phrase, un argument que j'ai déjà signalé, utilisé par Hultgård.

Ces deux arguments ne me semblent pas très convaincants dans la mesure où il s'agit de reconstructions linguistiques, qui ne peuvent prouver l'existence de textes très anciens et où il est possible d'affirmer aussi une antiquité, égale pour le moins, de l'apocalyptique juive, puisque les racines (Isaïe-Ezéchiel) sont au moins du 4^e s. avant n.ère et que la mention d'un témoignage de Théopompe via Plutarque (aussi du 4^e s.), qu'on met si souvent en avant, n'est qu'un fait isolé. Il n'est pas prouvé que même l'Avesta sassanide transmet des idées plus anciennes que l'époque de Daniel. Je ne peux nier la force de la tradition orale, qui est aussi un argument souvent employé, mais précisément, celle-ci explique que les Iraniens ne se soucièrent pas d'écrire leurs traditions avant l'époque sassanide, et la reconstruction linguistique en la matière demeure scientifiquement un procédé très peu sûr. Le manque de textes anciens est un handicap insurmontable.⁴¹

⁴⁰ «Leitende Ideen und Quellen der iranischen Apokalyptik», *o. c.* p. 77—162.

⁴¹ Je ne puis développer ici toutes les remarques que je pourrais faire à propos de cette longue étude de WIDENGREN. J'en énonce seulement quelques-unes: p. 87, les Oracles d'Hystaspe ne sont plus un argument, comme je l'ai dit à partir d'un article de FLUSSEL; p. 90: il faudrait prouver que ces mots d'origine parthe ont eu un emploi exclusivement «apocalyptique»; p. 93: que le Zand soit la tradition de Sîz et l'Apastâk celle d'Istaxr ne me semble pas vraiment prouvé; la construction sur des mots que l'on cherche à confirmer par des textes du 10^e s. de notre ère n'est pas un argument plausible; p. 105: les légendes citées étaient bien trop connues pour supposer qu'elles proviennent d'une traduction mot à mot de l'Avesta, l'erreur de *veh* est suffisamment grossière pour prouver précisément le contraire, c'est-à-dire le caractère tardif de la rédaction; p. 131—133, la symbolique par quatre est bien indo-iranienne mais pas seulement, et c'est un phénomène trop général pour qu'on puisse en faire une doctrine propre à l'Iran: cf. là-dessus mon article «Les quatre régions administratives de l'Iran sasanide et la symbolique des nombres trois et quatre», *AIUON* 44, 1984, p. 555—572. J'ajoute que la division de l'histoire en périodes déterminées a son origine à Babylone, qu'en symboliser la succession par quatre royaumes se trouve déjà chez Hérodote qui ne le tenait sans doute pas des Iraniens, puisque le symbolisme des quatre métaux de valeur décroissante est chez Hésiode, au 8^e s. avant n.ère. (Cf. LACOCQUE: *o. c.* note 47, p. 116).

Dans le dernier fascicule paru de la *Revue d'histoire des Religions*, Alan R. Millard⁴² montre qu'en Israël, Aram et Assyrie, existe un lien très fort entre la prophétie et l'écriture, à tel point que les prophéties furent écrites souvent le jour même de leur émission, afin de pouvoir les transmettre et les conserver. « Quelques textes anciens démontrent que les prophéties écrites ne changent plus, les mots restent fixés ». ⁴³ On voit au contraire combien cette caractéristique fondamentale n'existe pas en Iran, où l'apocalyptique, mêlée à la légende et au mythe, est probablement de création fort tardive.

Plusieurs auteurs s'acharnent pourtant à vouloir démontrer l'antiquité de l'apocalyptique iranienne, que ce soit S. S. Hartman, avec des arguments qui me semblent assez faibles, ⁴⁴ ou Mary Boyce, qui a établi récemment ⁴⁵ une véritable chronologie relative, depuis la « vision apocalyptique » de Zoroastre vers 1400 avant n.è., dans une continuité s'étendant sur plus de deux millénaires jusqu'en 900 après J.-C., avec la rédaction finale du *zand moyen-perse* de quelques textes apocalyptiques. ⁴⁶ Mais ici encore, je pense qu'il faut s'entendre sur les définitions. Que des croyances « révélées », comme celle de l'existence d'un paradis et d'un enfer, ou d'un ici-bas dans lequel le bien et le mal sont en conflit, remontent à Zoroastre, je ne puis le contester. Mais que de telles doctrines aussi générales, et connues dans d'autres cultures, puissent constituer une apocalyptique, il ne saurait en être question. Les diverses définitions que j'ai mentionnées en font un phénomène complexe, et comme je le crois, propre à un certain contexte historique, qui commence vers le 3^e/2^e siècle avant J. C., puisque c'est à la suite de la menace que fit peser sur le judaïsme la conquête d'Alexandre et l'hellénisation qui s'ensuivit, que s'est développée l'apocalypse juive, caractérisée par le pessimisme et une certaine tendance au dualisme, comme l'a suggéré récemment A. Lacocque dans un livre sur Daniel et son temps. ⁴⁷

Si l'eschatologie iranienne possède son originalité certaine, que je ne mets pas en doute, l'apocalyptique qui l'a récupérée et qui s'est construite tardivement sur des modèles judéo-chrétiens à l'époque sassanide, comme le montrent

⁴² « La prophétie et l'Écriture, Israël, Aram, Assyrie », *RHR* 202, 1985, p. 125—145.

⁴³ *O. c.* p. 125.

⁴⁴ « Datierung der jungavestischen Apokalyphtik », *Apocalypticism*, p. 61—75: il n'y a pas de *maretan*, mais un autre terme en *Y.* 30, 4, et donc l'un des piliers de la démonstration fait écrouler l'édifice; le nom d'Ahura Mazdāhi dans l'Avesta récent, non encore contracté comme le A(h)uramazdā du v. perse ne suffit pas à prouver à lui seul l'antiquité de l'avesta récent.

⁴⁵ « On the antiquity of Zoroastrian apocalyptic », *BSOAS* 47 (1984) p. 57—75.

⁴⁶ *O. c.* p. 75.

⁴⁷ A. LACOCQUE: *Daniel et son temps*, Recherches sur le mouvement apocalyptique juif au II^e siècle avant J. C., Genève Labor et Fides, 1983.

les textes pehlevis, ne peut être — à moins que l'on n'avance d'autres arguments que ceux qui l'ont été jusqu'à présent — la source d'autres apocalypses.⁴⁸

Paris.

ADDENDUM

Il serait impardonnable d'omettre de citer, quant à l'interprétation de l'apocalyptique iranienne, l'important article de K. Czeglédy, paru il y a près de trente ans déjà.¹ Celui-ci à juste titre, écrivait que «the apocalyptic and eschatological portions of the *Zand ī Vahman Yasn*, the *Žāmāsp nāmak* and the *Bundahišn* are closely related, but, in all probability, they also have relations — closer than we hitherto supposed — with later Sasanian history».² et à la fin de son article: «Astrology had an outstanding influence on Zoroastrian thought during the late Sasanian and early Arab periods».³

L'auteur a identifié le héros apocalyptique des textes pehlevis avec Bahrām Čōbīn, avec de très sérieux arguments. Madame A. Destrée a plus tard⁴ estimé, en reconnaissant le bien-fondé de la reconstruction de M. Czeglédy, que le thème du roi de *Patašxvargar*, qui sera finalement victorieux sur les forces du mal et restaurera la religion mazdéenne, ne peut se rapporter à Bahrām Čōbīn dont le sort tragique est d'avoir été vaincu. Ce roi évoquerait la fuite de Yazdgird III vers l'Est et la sombre période de la conquête arabe. Je suis persuadé que beaucoup plus que la période d'usurpation du pouvoir par Bahrām, — car il y eut bien d'autres usurpateurs et périodes troublées à la fin de la monarchie sassanide — la main-mise de l'Islam sur l'Iran pouvait inspirer au premier chef les amateurs de prédictions apocalyptiques. Mais cela laisse la place aussi à la proposition que j'ai faite de voir en *Māzyār* le restaurateur attendu de la religion mazdéenne, car c'est un trait général de l'apocalyptique que l'attente d'un défenseur et restaurateur d'une religion menacée, ce que nous n'avons nullement avec Bahrām Čōbīn. Il peut aussi paraître à

⁴⁸ Certains auteurs sont encore plus restrictifs que moi, comme G. VON RAD, qui écrit: «Ni l'ésotérisme, ni la conception périodique de l'histoire, ni l'idée de la transcendence des réalités du salut, ni l'explication des textes canoniques, ni la pseudonymie, ni l'interprétation des songes, ni les récits de voyages célestes, ni les récits historiques dans le style des prédictions ne sont des traits spécifiques de l'apocalyptique.» (cité d'après LACOCQUE: *o. c.* p. 90). C'est évidemment manifester les difficultés presque insurmontables pour définir l'apocalyptique. Il faut bien toutefois choisir une position comme je l'ai fait, et qui me paraît la plus adéquate.

¹ «Bahrām Čōbīn and the Persian apocalyptic Literature», *Acta Orientalia Hungarica*, t. 8/1 (1958) p. 21—43.

² *O. c.* p. 33.

³ *O. c.* p. 43.

⁴ «Quelques réflexions sur le héros des récits apocalyptiques persans et sur le mythe de la ville de cuivre». *La Persia nel Medioevo*, Roma 1971, p. 639—652.

mon avis étonnant que, contrairement à l'apocalyptique judéo-chrétienne en général, la *vaticinatio ex eventu* — qui est au centre de l'apocalyptique, comme l'a bien vu Czeglédy — soit basée sur un ennemi de l'intérieur, et non sur celui d'un empire extérieur.

En bref, comme de nombreux auteurs l'ont compris, il y a différents niveaux, ou différentes couches de traditions qui constituent l'apocalypse iranienne, de création tardive: je pense que seul, le cataclysme que représenta l'effondrement de l'empire sassanide a pu pousser des théologiens mazdéens à s'exercer à ce genre littéraire, bien illustré dans les premiers siècles de l'Hégire par le thème du Mahdi, le mythe de la « ville de cuivre »,⁵ culminant peut-être, comme je l'ai dit, à l'époque pleine d'espoir de la tentative de Māzyār, mais récupérant aussi tous les éléments historiques et légendaires de la gesta de Bahrām Čōbīn, comme l'a fort justement montré K. Czeglédy.

Dans un livre qui vient juste de paraître,⁶ Cl. Lévi-Strauss affirme que « la forme originale [d'un mythe], (à supposer que la notion ait un sens) est et demeure insaisissable, tout mythe, si loin qu'on remonte, n'étant jamais connu que pour avoir été entendu et répété ». L'apocalyptique ne semble pas pouvoir se définir de la même façon, si je me réfère à la recherche de Millard que j'ai cité plus haut.⁷ Mais dans la mesure où l'apocalypse iranienne se nourrit aussi du mythe, il est difficile d'en retracer la genèse: c'est, me semble-t-il, la forme caractéristique qu'elle a prise en Iran, à condition, encore une fois, de bien faire la distinction entre apocalypse et eschatologie.⁸

⁵ Que ce soit le nom d'une vraie ville, vers 750 (cf. Czeglédy *o. c.* p. 29) me semble indiquer une origine tardive du thème.

⁶ *La potière jalouse*. Plon, Paris 1985, p. 249.

⁷ Cf. page 76, note ⁴²

⁸ Celle-ci est déjà évoquée en 1932 par MAURICE GOGUEL dans la *RHR*, t. 106, p. 381: « Les termes d'eschatologie et d'apocalyptique sont souvent si étroitement associés qu'ils paraissent synonymes. Il est cependant nécessaire de distinguer entre eux ». Il semble que certains iranistes ne s'en soient guère soucié.

CHIONITAE, EUSENI, GELANI

I

The name of the Chionitae appears for the first time in Ammianus XVI, 9, 4 where the historian speaks of the scouting activity of Musonianus, the *praefectus praetorio*, and Cassianus, the *dux Mesopotamiae* in the course of 356 A. D. The two Roman commanding officers sent emissaries to Persia for reconnoitring the plans of the Persians. When they had firm knowledge from their scouts that Šāhpuhr II was with difficulty driving back hostile tribes on the remotest frontiers of his kingdom (XVI, 9, 3 *qui cum fide concinente speculatorum aperte cognoscent Saporem in extremis regni limitibus suorum sanguine fuso multiplici aegre propulsare gentes infestas*), wanting to use the difficult situation of Persia for peace-negotiations, they got in touch with Tamsapor (*Tahm-Šāhpuhr), the commander on the western frontier of Persia. They suggested that he should advise the king Šāhpuhr to make peace with the Roman emperor in order that he might secure his western frontier and could concentrate his forces against his eastern enemies. Tamsapor accepted their suggestion, he was, however, also well aware of the difficulties of Constantius. Therefore, he presented the affair in his letter sent to the king in such a way as it would be Constantius, who, being involved in serious wars, would beg for peace. Then comes the passage (XVI, 9, 4) mentioning the Chionitae: *dumque ad Chionitas et Eusenos haec scripta mittuntur, in quorum confiniis agebat hiemem Sapor, tempus interstitit longum.*¹

Without doubt, the two passages reflect the same geographical area and refer to the same peoples. The phrase *in extremis regni limitibus* is obviously formed and used from Roman or Greek view-point and means the eastern frontiers of Persia. Taking into consideration that the residence of the Sāsānian kings was lying in the western part of their realm, we arrive at the same result even in that case when this phrase goes back to Persian geographical ideas. Consequently, we have to look for the «hostile tribes» (*gentes infestas*), the *Chionitae* and *Euseni*, on the eastern frontiers of Sāsānian Iran.

¹ For a general characterization of the historical situation cf. B. NIESE—E. HOHL: *Grundriß der römischen Geschichte.*⁵ München 1923. 401 foll. and E. A. THOMPSON: *The Historical Work of Ammianus Marcellinus.* Cambridge 1947. 48 foll.

An exact parallel to the phrase *in extremis regni limitibus* occurs in Procopius (Pers. I 5, p. 25, 4): . . . ὄνομα μὲν Γουσαναστάδης, χαναράγγης δὲ τὸ ἀξίωμα . . . , πρὸς αὐταῖς πον ταῖς ἐσχατιαῖς τῆς Περσῶν γῆς τὴν ἀρχὴν ἔχων ἐν χώρᾳ ἢ τοῖς Ἐφθαλίταις ὁμορός ἐστι «. . . his name (was) Gousanastades (*Gūs-naspdād²), his dignity chanaranges (*kanārang) . . . having the command somewhere on the remotest frontiers of the Persian land in the country bordering on the Ephthalitae.» It becomes clear from this passage that Gousanastades, the «Warden of the Marches», had probably his headquarters in Marv-i rōd, the important military bulwark, adjacent to the Ephthalite kingdom and lying at a distance of 3 marḥalas from Ṭālaqān, the frontier post towards the Ephthalitae. Obviously, the geographical area of the military operations lead by Šāhpuhr against the Chionitae must have been the same. On the contrary, the northern borderland of Iran is differently described in the historical sources, e.g. in the Chronicle of Arbela in the context of the campaign of Šāhpuhr I: «From there he (viz. Šāhpuhr) went further and conquered the Gels, the Dailemites and the Hyrcanians who are dwelling in the far mountains in the neighbourhood of the outermost sea.»³ On the basis of this comparison, there can be hardly any doubt that the historical scene of the war against the Chionitae was lying not in the northern borderland of Persia alongside the Caspian Sea but we have to look for it on the eastern frontier of Iran around Marv-i rōd and Ṭālaqān.

Later, in Book VII, Chapter 5, Ammianus relates that Šāhpuhr received the letter sent by Tamsapor, indeed. This episode already belongs to the events of 357/358 A. D.: (1) *Datiano et Cereali consulibus, . . . rex Persarum in confiniis agens adhuc gentium extimarum, iamque cum Chionitis et Gelanis, omnium acerrimis bellatoribus, pignore icto societatis, rediturus ad sua, Tamsaporis scripta suscepit, pacem Romanum principem nuntiantis poscere precativam.* Instead of *Chionitae* and *Euseni*, however, the *Chionitae* and the *Gelani* are mentioned as the enemies of the Persians in this passage. This difference is noteworthy and in fact it was noticed by historical research long ago. On the basis of the parallelism to be observed between the two texts, . . . *Chionitas et Eusenos . . . in quorum confiniis agebat hiemem Sapor* in XVI, 9, 4 and . . . *rex Persarum in confiniis agens adhuc gentium extimarum, iamque cum Chionitis et Gelanis . . .* in XVII, 5, 1, one could expect the same ethnic names in both passages. However, even assuming some textual deterioration, we cannot identify the names *Euseni* and *Gelani* one with another. Obviously, in the first passage Ammianus mentioned the two peoples in the borderland of which Šāhpuhr spent the winter together with his troops while in the second one he did not enumerate all the remotest peoples in the frontier zone

² Cf. J. MARQUART: *Ērānšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i*. Berlin 1901. 75, note 1.

³ Cf. A. MARICQ: *Classica et Orientalia*. Paris 1965. 91, note 1.

of which the Persian king stayed up to that time but he specified two tribes, regarded as «the fiercest warriors of all» which Šāhpuhr concluded an alliance with. Thus, one cannot call in doubt the possibility that Ammianus mentioned three peoples as enemies and later allies of Sāsānian Iran, indeed.

II

From among the three names *Euseni* and *Gelani* only occur in one passage each. Thus, the authenticity of the form of these names might be questioned as it was done in scholarly literature, indeed. Describing the siege of Amida, Ammianus (XIX, 2, 3) enumerates the Persian armed forces facing the different parts of the fortification: *Persae omnes murorum ambitus obsidebant: pars quae orientem spectabat, Chionitis evenit, qua funestus nobis ceciderat adolescens, cuius meridiano lateri sunt destinati, tractum servabant septemtrionis Albani, occidentali portae oppositi sunt Segestani, acerrimi omnium bellatores*. Comparing the phrase *Segestani, acerrimi omnium bellatores* with another passage of Ammianus, viz. XVII, 5, 1 quoted above: *...cum Chionitis et Gelanis omnium acerrimis bellatoribus...* one might come to the conclusion that *Gelani* only represents a distortion of the correct form *Segestani*.⁴ However, this assumption can hardly be accepted. *Gelani*, written allegedly instead of *Segestani*, can by no means be regarded as a probable clerical error of the copyist. In fact, studying the clerical errors in the textual tradition of Ammianus, we can even state that such a distortion of *Segestani* into *Gelani* (and the confusion of *st* with *l* in particular) cannot be presumed at all. Nor can the coincidence of the qualification of both *Gelani* and *Segestani* as *acerrimi omnium bellatores* count for much because the same phrase also refers to the *Chionitae* in Ammianus XVII, 5, 1 and it seems to be a general characteristic of the warlike Eastern Iranian tribes.

The substitution of *Segestani* for *Gelani* is also impossible from both historical and geographical reasons. According to the report of Ammianus (XVI, 9, 3), Šāhpuhr II «was driving with difficulty back hostile tribes on the remotest frontiers of his kingdom» (*in extremis regni limitibus... aegre propulsare gentes infestas*). This report clearly proves that the enemies of Šāhpuhr were living outside the territory of his empire. The *Segestani* belonged, however, to the Sāsānian kingdom and were governed by Šāhpuhr Sakānšāh mentioned in both Middle Persian inscriptions from Persepolis in the first half of the IVth century A. D. Besides, including the *Segestani* among the «hostile tribes», one would extend the theatre of war by 400 kilometres towards South which is hardly imaginable from strategic viewpoint. Accordingly, there can be hardly any doubt that the ethnic name *Gelani* should be maintained in the text of Ammianus.

⁴ Thus J. MARQUART: *op. cit.* 36.

The form *Gelani* does not occur in Graeco-Roman literature elsewhere but in any case, on the basis of its similarity to the name of the country Gēlān, one also made an attempt at identifying it with the inhabitants of the latter land.⁵ Such an assumption, however, encounters again unsurmountable difficulties. First of all, Gēlān belonged to Iran and was governed by a Sāsānian prince who was Varhrān at the time of Šāhpuhr I.⁶ Consequently, its inhabitants could not be external enemies to be driven back from the Iranian frontier. Secondly, it is impossible from both geographical and strategic view-points to include Gēlān lying at a distance of more than 1000 kilometres from the eastern frontiers of Persia into the theatre of war of the campaign lead by Šāhpuhr II against the Chionitae. It should also be noted that the inhabitants of Gēlān are known by the name *Gaeli* (Pliny the Elder, n. h. VI, 48), *Gelli* (Claudius Mamertinus, Panegy. 3 c. 17) and *Γῆλαι* (Strabo, p. 510 foll.) in Graeco-Roman literature.⁷

Surely, we have to distinguish the *Gelani* mentioned by Ammianus from the population of the land Gēlān lying at the southwestern shores of the Caspian Sea and to look for their territory outside Persia in the neighbourhood of the eastern frontiers of the Sāsānian Kingdom. In fact, we have reliable evidence for the existence of a land Gēlān lying southeast of Marv-i rōd and Ṭālaqān. According to the Nihāyat al 'irab, Kavād escaping to the Xāqān of the Ephthalitae took the route Pušang, Herāt, Gēlān and Bahrām Čōbīn also marched against the Xāqān of the Turks by way of Herāt, Gēlān, Balḥ. The name Gēlān also occurs in the Ṭabaqāt-i Nāširi on the route leading from the forteress Āhangarān in Ghōr to Ghazni.⁸ On the basis of this evidence, it seems that the land of the *Gelani* mentioned by Ammianus extended over both sides of the Firuz-Kuh to the south of Ṭālaqān and to the east of Āhangarān. They might have been one of the western frontier-guard tribes of Kušānšahr and the later Chionite kingdom.

III

The other ethnic name, *Euseni*, does not occur either in Graeco-Roman geographical and historical literature elsewhere but apparently it also denotes an Eastern Iranian or Chionite tribe. Besides, the form of name beginning

⁵ Thus W. SEYFARTH: *Ammianus Marcellinus, Römische Geschichte*. Lateinisch und deutsch und mit einem Kommentar versehen von —. I. Teil. 3. ber. Auflage. Berlin 1975. 308, note 62.

⁶ *wihl'n gyl'n MLK'* ŠKZ Pārs. 1. 24.

⁷ The form *Γελῆνοι* used by the Greek version of ŠKZ was apparently created only for the Greek translation of the inscription and rested otherwise unknown for Greek and Latin usage. *Γελῆνοι* was formed from the singular of the ethnic name *Gēl* (cf. Arabic جيل, Armenian *Gel*, *Gel*, Pl. *Gelk*), by the Greek suffix *-νοι*.

⁸ J. MARQUART: *op. cit.* 310.

with *Eu-* creates the impression of graecization or distortion or misreading of the original spelling. Thus, it is not surprising at all if professional literature made the attempt to emend the form *Euseni* into **Cuseni* and to identify it with the well-known ethnic name *Kušān*, *Kušāna* etc.⁹ The emendation **Cuseni* was generally adopted by scholarly research.

Moreover, one tried to find the same form of name in another passage of Ammianus, too. Describing the Persian troops facing the walls of Amida from the East, South, North and West, this passage (XIX, 2, 3 quoted above) includes the following bad sentence: *cuius meridiano lateri sunt destinati*. Here, it is absolutely clear that instead of *cuius* an ethnic name had to be mentioned. Thus, the idea presented itself that *cuius* is only a clerical error or misreading of the ethnic name **Cuseni*.¹⁰

The emendation **Cuseni* in both passages of Ammianus encounters, however, serious difficulties from both historical, linguistic and palaeographic view-points. In some occidental (e.g. Armenian) and oriental (e.g. Chinese) historical sources the *Chionitae* appear by the name *kušan* (*k'owšan*) or *Yüeh-chih* and their king Kidara bore on his coins the title *βαγο Κίδαρο οαζορ(κ)ο κοβαρο πα(ο)* in Bactrian and *Kidara kušana ša* in Indian. This phenomenon can only be explained by the assumption that the name *kušan* was transferred by the neighbouring peoples to the *Chionitae* whose king assumed even the title *Vazurg Kušanšāh* «Great Kušan King» (*mec t'agavor* «Great King» in Phawstos Biwandac'i). Accordingly, *Kušān* meant Chionite at the time of the wars between Šāhpuhr II and the *Chionitae*. It follows that *Chionitae* and *Kušān* could not appear as two separate peoples in Ammianus.

Similarly, the form **Cuseni* is hardly acceptable from linguistic view-point. All reliable sources attest the form with *-a-* in the second syllable (MP *kuš'n*—*kušan*, Indian *kušāna*-, Armenian *k'owšan*, Bactrian *κοβαρο*, Ancient Chinese *kjwei-syang* i.e. **kušan*) and there exists no evidence for a form **kušen*. It is true that A. Maricq read the form *Κοσσην[ων εθ]ν[η]* in the Greek version of ŠKZ but he indicated that his reading is uncertain.¹¹ In fact, on the basis of the plates published by M. Sprengling, one can establish that the correct reading of the passage runs as follows: *KAI KOYCAN¹ΩN EΘNOC¹EΘC*. The triangular cavity in the stone simply excludes the possibility of reading H here.

But the emendation **Cuseni* from *cuius* and *euseni* encounters difficulties even from palaeographic view-point. In fact, *cuius* was written by a second hand over a gap of 7—8 letters. Obviously, the copyist could not

⁹ J. MARQUART: *op. cit.* 36, note 5: (Amm.) «16, 9, 4 ist sicher *Cusenos* für *Eusenos* herzustellen».

¹⁰ Thus J. MARQUART: *op. cit.* 36, note 5. Some scholars restored the ethnic name *Gelani* here (cf. W. SEYFARTH: *op. cit.* I. 308, note 62, II. 186, note 11).

¹¹ A. MARICQ: *op. cit.* 49.

read the ethnic name occurring in this passage and left a blank space corresponding to the spelling of the name, i.e. a space for 7—8 letters. A reviser noticed the lacuna and wanted to complete the manuscript but he could only decipher the first five letters of the name, viz. *cuius* and he inserted this reading into the blank space.

It follows that the restored form **Cuseni* cannot be the original name mentioned here because the latter consisted of 7—8 letters and not of 6 ones. Besides, the misreading of **Cuseni* as resulting *cuius* is hardly possible from palaeographic view-point. If we compare, however, the forms *euseni* and *cuius* and if we realize that the original name had to consist of 7—8 letters, we come necessarily to the conclusion that the full form of the name can be restored as **Cuiuseni*, i.e. the reviser could not read the end of the name while in the forefront of *Euseni* or *Cuseni* we have to do with some kind of haplography by which **Cuiuseni* was shortened to **Cuseni*.

At this point the question arises how the spelling **Cuiuseni* can be interpreted from palaeographic view-point and how it can be identified in historical respect. The textual tradition of Ammianus is characterized by some particular mistakes. For the interpretation of the spellings *euseni* and *cuius* and the restored form **Cuiuseni* one has to take into consideration the following types of clerical errors.

1) Confusion of *a* with *u* or of *u* with *a*: 29₂₉ *urgentis* — *argentis* V (= Codex Fuldensis),¹² 108₁ *delubra* — *labra* V, 113₂₁ *contrusi* — *contra si* V 118₁₃ *atque* — *utque* V, XIX, 1, 7 *Grumbates* — *Grambates* V.

2) Confusion of *a* with *u* or of *u* with *a* combined with haplography: 3₂₅ *mitigabat ut* — *mitigabat* V. The copyist read *mitigabat* and then he left one *a* out. 4₁₄ *auis* — *uis* V. Here the copyist read again *uis* and then he left one *u* out. 140₃ *agebat* — *agebat* V. The copyist read *agebat*, regarded this form as dittography and wrote *agebat*.

3) Confusion of *e* with *c* and of *c* with *e*: 149₁₈ *Barzalo et Claudias* — *barzaloc te laudias* V.

4) Confusion of *m* with *di*: 2₁₀ *homo* — *odio* V.

5) Confusion of *d* with *u*: 18₆₋₇ *deditus* — *uetitus* V.

6) Confusion of *iu* with *m*: 37₁ *utcumque potui ueritatem* — *ut cumippo tumeritate* V.

7) Haplography:¹³ XVII, 1, 11 *barbarorum* — *barbarum* V, 50₁₀ *perstringebatur Ursicini mentio* — *perstringebatur sic inimentio* V, 55₉ *ad dammandum* — *adamandum* V, 58₃₋₄ *uenturorum spem* — *ueturum spem* V.

8) Leaving out of illegible characters: XIX, 2, 2 *Grumbates* — *grumba* V.

¹² The items are quoted after *Anmiani Marcellini Rerum Gestarum libri qui supersunt*. Ed. W. SEYFARTH. Leipzig 1978. Teubner. I—II.

¹³ It was already stressed by W. SEYFARTH: *op. cit.* 304, note 13 that haplography is a frequent phenomenon in V.

Haplography and leaving out of illegible letters do not represent any specific feature of medieval manuscripts but the other mistakes and clerical errors are characteristic of some particular script. Here, we have to do with a script in which the upper part of *a* was open. Similarly, the circular body of *d* was also open on the top. Thus, *a*, *u* and *d* could often coincide and be confused one with another. Because *m* could also be read as *iu* or *ui*, the series of confusions became even larger, viz. *ui* or *iu* could also be interpreted as *di* or *id*. These features are characteristic of the semi-cursive script of the codices used in Northern Italy (cf. e.g. Bibl. Ambr. cod. C 98 written in the VIIIth century A. D.) and of the Visigothic script of Spain. On the contrary, neither of these features occurs in the Irish, English and Scotch scripts. It follows that the ancient theory about the textual tradition of Ammianus must essentially be modified inasmuch as the clerical errors, quoted above, cannot be explained by assuming either a codex written in Scotch script or a manuscript in early Caroline script as source of the Codex Fuldensis.

In any case, on the basis of the mistakes of the Codex Fuldensis discussed above, we can establish the correct reading of the ethnic name distorted into *Euseni* in the first passage and into *Cuius* in the second one. Taking into consideration the confusion of *a* with *u* and *d*, we can read *Caseni* instead of *Euseni* and *Cadis* in place of *Cuius*. It becomes at once clear that *Caseni* represents a form, shortened by haplography from **Cadiseni*, written as **Cuuiseni* while *Cadis*, written as *Cuius*, is also shortened from the form **Cuuiseni* by leaving out the three last illegible letters.

Consequently, from among the «hostile peoples» the second tribe were the *Cadiseni*, *Καδίσσιοι*, well-known in Graeco-Roman and Oriental sources. Later on, the *Cadiseni* were ascribed to the Ephthalitae and they played an important role in the events of the VIth century A. D.¹⁴ Part of them, however, is already attested about 440 A. D. as settled in the region of Singara and Nisibis¹⁵ and perhaps to an even earlier date refers the testimony of Ibn Ḥurdādbih according to which it was Ardašīr I who conferred the title *šāh* to *Tāziyān-šāh*, *Kādīš-šāh* and *Barjān-šāh*.¹⁶ The authenticity of this evidence concerning *Tāziyān-šāh* and *Barjān-šāh* was already recognized by earlier research insofar as *Tāziyān-šāh* was identified with the Arab king of Ḥira¹⁷ while *Barjān-šāh* was compared with *Varučān-šāh* of the Manichaean texts, being possibly the ruler of the country *Varučān* belonging to Kušānšahr.¹⁸

¹⁴ J. MARQUART: *op. cit.* 77.

¹⁵ TH. NÖLDEKE: ZDMG 33 (1879) 157 foll.

¹⁶ Cf. J. MARQUART: *op. cit.* 72, note 2.

¹⁷ J. MARQUART: *loc. cit.*

¹⁸ W. B. HENNING: *Selected Papers*. II. Leiden 1977. Later on, W. SUNDERMANN rather thought of the other *Varučān* (i. e. Iberia) as being identical with the *Varučān* of the Manichaean texts: *Iranische Lebensbeschreibungen Manis*. Acta Orientalia 36 (1974) 131–132.

Independently of the geographical identification of *Varučān* attested in the Manichaean texts, however, *Barjān-šāh* mentioned by Ibn Ḥurdābih could be the ruler of *Varučān* belonging to Kušānšahr. Taking into consideration that the reliability of the historical tradition preserved by Ibn Ḥurdābih could be confirmed in the case of *Tāziyān-šāh* and *Barjān-šāh*, we can rightly assume the authenticity of his report concerning *Kādiš-šāh*, too.

Accordingly, like the *Gelani*, the *Cadiseni* (*Kādiš*) might also be an Eastern Iranian tribe dwelling in Gharchistan already before the rise of the Chionitae. Perhaps the place-name *Qādis* (Armenian *Katešan*, Syrian *Qadišastan*) mentioned by Balādhurī, Ṭabarī and Bakrī, may give a hint for the centre of their ancient territory.¹⁹ As it was recognized by earlier research,²⁰ part of the *Cadiseni* was probably settled as frontier-guard by Šāhpuhr II after the Sāsānian-Roman wars at the western frontier of Persia. According to a tradition preserved by Balādhurī, another part of them was transferred by Pērōz in all probability again as frontier-guard to the neighbourhood of Herāt.²¹ Obviously, this event could only happen after the victory of Pērōz over the Kidarites in 467.²² Shortly after the crushing defeat of Pērōz by the Ephthalitae, however, the *Kādiš* apparently took Herāt, Pušang and Wātgēs and became masters of the country.²³

IV

Occurring in five passages of Ammianus (XVI, 9, 4; XVII, 5, 1; XVIII, 6, 22; XIX, 1, 7; XIX, 2, 3), the authenticity of the third ethnic name, viz *Chionitae* cannot be questioned from palaeographic view-point. From among the three peoples, *Gelani*, *Cadiseni*, *Chionitae*, it is only the king of the latter who is mentioned by name in the narration of Ammianus. His name was Grumbates even though the possibility of the reading *Grambates* cannot be excluded either. His importance and authority is best shown by the fact that during the march of the Sāsānian army he is riding on the left side of the Šāhānšāh while the right side is reserved to the king of the Albanians whose name is, however, not mentioned. Obviously, Grumbates was the

¹⁹ J. MARQUART: *op. cit.* 70, 78.

²⁰ K. CZEGLÉDY: *IV—IX. századi népmozgalmak a steppén*. Budapest 1954. 8 and *Nomád népek vándorlása Napkeletől Napnyugatig*. Budapest 1969. 72.

²¹ J. MARQUART: *op. cit.* 77, K. CZEGLÉDY: *Nomád népek vándorlása Napkeletől Napnyugatig*. 72.

²² J. HARMATTA: *Late Bactrian Inscriptions*. Acta Ant. Hung. 17 (1969) 394.

²³ J. MARQUART: *op. cit.* 61. For the later history of the *Kādiš* cf. J. MARQUART: *op. cit.* 70, 77, K. CZEGLÉDY: *IV—VII. századi népmozgalmak a steppén*. 9, H.-W. HAUSSIG: *Anfänge der Themenordnung*. In: F. ALTHEIM—R. STIEHL: *Finanzgeschichte der Spätantike*. Frankfurt am Main 1957. 107, K. CZEGLÉDY: *Nomád népek vándorlása Napkeletől Napnyugatig*. 72.

master of the *Gelani* and *Cadiseni*, too, even if they could have their own tribal heads with the title *šāh*.

Šāhpuhr's war against the *Chionitae*, *Gelani*, *Cadiseni* on the eastern frontiers of Persia can only be understood from historical view-point if Grumbates and the *Chionitae* already took possession of Kušānšahr. It is, therefore, impossible to accept the theory according to which Ammianus confused Šāhpuhr II with Varhrān, the king of Kušānšahr.²⁴ This theory is based on the description given by Ammianus of the golden helmet worn by Šāhpuhr before Amida. According to Ammianus, Šāhpuhr wore a helmet having the form of a ram's head and ornamented with precious stones. Taking into consideration that Ammianus had the possibility to observe the Sāsānian king and even the features of his face (XIX, 1, 5) several times (XVIII, 6, 22; XIX, 1, 3; XIX, 1, 8; XX, 7, 2) we cannot presume that he confused the Šāhānšāh with the Kušānšāh. What is more, Ammianus explicitly says that Šāhpuhr wearing the golden helmet having the form of a ram's head approached the walls of Amida so close at this occasion that the features of his face were recognizable. Consequently, a confusion of Šāhpuhr with another king was excluded. In addition, the golden helmet worn by Šāhpuhr was clearly different from the crown of Varhrān Kušānšāh, the latter being only adorned with two moufflon's horns instead of having the form of a ram's head.

It follows that at the time of the First Chionite War (between 350 and 359 A. D.) the *Chionitae* took already possession of Kušānšahr and as a result of the military efforts by Šāhpuhr, their king Grumbates became vassal of the Šāhānšāh. Thus, the *Chionitae* and their vassals or federates, the *Gelani* and the *Cadiseni* took part in the campaign of Šāhpuhr against the Romans. From time to time, however, they renewed their attempt at shaking off the Sāsānian suzerainty. Accordingly, between 367 and 370 A. D. it came to the Second Chionite War and between 376 and 377 A. D. to the third Chionite War still under Šāhpuhr II. It seems that the attempts made by the *Chionitae* at gaining full independency only met with temporary success and after all they remained unsuccessful for the time being. Their king had to be satisfied with the title and power of the Vazurg Kušānšāh «Great Kušān King» and to continue the coinage of the former Sāsānian kings of Kušānšahr. Thus, we cannot observe any break in the coinage of the Great Kušān Kings, including Kidara himself who as last struck coins of the Kušān type.

The reports of Ammianus Marcellinus only permit to follow the history of the *Chionitae* between these narrow time-limits.

Budapest.

²⁴ A. D. H. BIVAR: *Prolegomena to the Sources on the History of Pre-Islamic Central Asia*. Budapest 1979. 328.

MIHIRAKULA — GOLLAS

Der indische Hephthalitenkönig Mihirakula ist die prosopographisch am besten erfaßbare Gestalt der Hephthalitengeschichte. Sein Name ist uns nicht nur aus Münzlegenden und zwei indischen Inschriften bekannt, sondern auch aus mehreren literarischen Quellen. Von den letzteren rühren zwei von seinen Zeitgenossen her. Der eine von ihnen, der chinesische Pilger Sung-Jün hatte ihn im Jahre 520 sogar persönlich gesehen, als er im Auftrage der Kaiserin der nördlichen Wei-Dynastie nach buddhistischen heiligen Büchern forschend nicht nur das westliche, sondern auch das indische Hephthalitenreich besuchte.¹ Der andere Zeitgenosse des Königs war kein anderer als Kosmas Indikopleustes, ein auf den byzantinischen Südosthandel spezialisierter Kaufmann und Amateurgeograph aus Alexandrien, eine interessante, gewissermaßen tragische Gestalt seiner Zeit: wegen seiner ungünstigen Lebensverhältnisse — *ταῖς τοῦ βίου πλοκαῖς* nach seinem schönen Ausdruck —² war er genötigt, statt seinen Wissensdurst mit systematischen Studien stillen zu können, den größten Teil seines Lebens der nach seinen eigenen Worten als «elender Handel» (*οἰκτρὰ ἐμπορία*)³ bezeichneten Tätigkeit zu widmen, und nachdem er auf seine alten Jahre die Mußzeit fand, seine nestorianische Kosmologie in eigenen Schriften darzulegen, vielleicht konnte er noch die offizielle Verdammung seiner Lehrmeister durch das Konzil von 553 erleben. Sein Bericht über die indischen Hephthaliten ist für uns schon deswegen von Interesse, als er solche Informationen bewahrt hat, die im Unterschied zu den meisten byzantinischen Quellen nicht auf diplomatischem Wege über Vorderasien nach Byzanz gelangten, sondern — wenigstens zum Teile — auf einem Umweg, über das Indische Ozean.

Außer diesen zeitgenössischen Berichten besitzen wir noch drei literarische Quellen über Mihirakula. 110 Jahre nach Sung-Jüns Reise ein anderer

¹ *Si-yu-ki. Buddhist Records of the Western World*. Translated from the Chinese of Hiuen Tsiang (A. D. 629) by S. BEAL. Bd. I, LXXXIV ff. London 1884. (bes. XC ff., bzw. XCIX ff.).

² *Cosmas Indicopleustes: Topographie Chrétienne*, ed. W. WOLSKA. I—III, Paris 1968—1973, hier Bd. I, 305 (II 1, 17).

³ Ebd. 353 (II 45, 4—5).

chinesischer Pilger, Hüan-Tsang hat uns in der Beschreibung seiner nordindischen Reise eine Geschichte über den Hephthalitenkönig aufbewahrt.⁴ Ein anderes Ereignis von Mihirakulas Leben ist in einem aus dem Sanskrit ins Persische übersetzten Geschichtswerk, dem *Mujmalu't-Tawārikh* überliefert.⁵ Die längste und zugleich späteste Erzählung über Mihirakulas Taten verdanken wir dem kaśmīrischen Hofdichter Kalhaṇa, der in der ersten Hälfte des 12. Jahrhunderts in einem großen sanskritsprachigen Epos die Geschichte der Könige von Kaśmīr bearbeitete.⁶ Seine Darstellung ist die am wenigsten historische, sie hat aber den Vorteil, daß sie Mihirakula in einen an manchen Punkten historisch erfaßbaren chronologischen Rahmen einordnet, und gibt sozusagen eine Synthese der früheren Berichte: es sind darin sowohl legendäre Züge zu finden, die gerade nach dem Zeugnis des Kosmas schon zu Mihirakulas Lebzeiten auftauchten, als auch jene Tradition, die den Hephthalitenkönig als einen blutdürstigen nordindischen Nero hinstellte, und welche offenbar jene, aus buddhistischen Kreisen stammende Abneigung gegen Mihirakulas Person widerspiegelte, die schon Sung-Jüns Bericht durchdrang und bei Hüan-Tsang bereits jene Motive enthielt, die sich später auch in Kalhaṇas Geschichte wiederholen. Gleichzeitig aber sind in Kalhaṇas Mihirakula-Darstellung auch die Elemente jener — wahrscheinlich brahmanistischer — Überlieferung vorhanden, die ein günstigeres Bild über den großen Herrscher aufbewahrt hat, und welche uns der *Mujmalu't-Tawārikh* überliefert, mit welchem das kaśmīrische Epos ebenfalls Übereinstimmungen aufweist.

Einen Überblick über die auf Mihirakula bezügliche Überlieferung — mit besonderer Rücksicht auf Kosmas' Bericht — in diesem Aufsatz zu geben, ist schon deshalb zweckmäßig, weil — besonders in der byzantinischen Forschung — noch kein nuanciertes Bild über diesen bedeutenden König herrscht. So wird z. B. in einer Monographie von N. Pigulewskaja die indische Hephthalitenherrschaft aufgrund des kosmasschen Berichts mit folgenden Worten abgetan: «Noch im zweiten Viertel des 6. Jahrhunderts zog ein hephthalitischer König mit zahlreicher Reiterei und zweihundert Elefanten aus, um von Nordindien Besitz zu ergreifen. Diese «weissen Hunnen» (Hephthaliten) unter Gollas' Führung wollten auf ihrem Zug vor allem reiche Beute machen».⁷

Dieser Überblick ist auch deshalb nötig, da seit dem Ende des vorigen Jahrhunderts, als es Fleet, dem Herausgeber des Korpus der indischen Inschriften gelang, die Hauptfragen von Mihirakulas Chronologie zu lösen,

⁴ *Si-yu-ki* I, 165 ff.

⁵ M. REINAUD: *Fragments arabes et persans inédits relatifs à l'Inde, antérieurement au XI^e siècle de l'ère chrétienne*. Paris 1845, 42 ff.

⁶ M. A. STEIN: *Kalhaṇas Rājatarāṅgiṇī*. I. Westminster 1900. 43—48 (I. 289—324).

⁷ N. PIGULEWSKAJA: *Byzanz auf den Wegen nach Indien*. Berlin—Amsterdam 1969. 161.

hat die Quellenanalyse auch hier viel Neues ergeben, wobei dieser Aufsatz sich vor allem auf die Ergebnisse der bisherigen ungarischen Forschung stützt.

Fleet konnte feststellen, daß Toramāṇa, Mihirakulas Vater der erste Hephthalitenherrscher war, dem es gelang, die Macht der Gupta-Könige zu brechen und bis nach Zentral-Indien vorzudringen. Unsere Quellen enthalten nur zwei Zeitangaben über Toramāṇa: auf seinen Münzen, die der Prägung der Guptas nachahmen und somit seinen Sieg über ihnen verkünden, sehen wir das Jahr 52, während auf einer zentralindischen Inschrift von ihm, die ungefähr aus derselben Zeit stammt wie die Münzen, wird sein erstes Regierungsjahr erwähnt. Fleet nahm an, daß das Jahr 52 das absolute Regierungsjahr Toramāṇas sei, während das erste Jahr der Inschrift das Gründungsjahr seines zentralindischen Königreiches darstelle, und datierte folglich den Anfang von Toramāṇas Regierung in die Zeit um 460.⁸

Aus denselben Angaben hat J. Harmatta in einem vor anderthalb Jahrzehnten erschienenen Aufsatz ein über die Geschichte dieser Gebiete an Informationen viel reicheres Bild entworfen.⁹ Er nimmt an, daß der Herrscher, der die Macht der Kidariten umstürzte und das Hephthalitenreich begründete jener Xingil war, der uns sowohl aus literarischen Quellen, als auch aus dem numismatischen und epigraphischen Quellenmaterial bekannt ist. Er gelangte nach 460 an die Macht, und sein Name lebte dreihundert Jahre lang — zum Teil als bloße Rangbezeichnung — in den Nachfolgerstaaten seines Reiches fort. J. Harmatta hält es für wahrscheinlich, daß die Gründung des Hephthalitenreiches die Einführung einer neuen Zeitrechnung zur Folge hatte, und das Jahr 52 auf Toramāṇas Münzen sich auf diese Xingil-Ära beziehe. Eine eventuelle Bekräftigung dieser These sieht er mit einer gewissen Schwankung in einer Eigentümlichkeit der spätbaktrischen Monatsrechnung. Im Tochtal wurden datierte Inschriften aus dem 9. Jahrhundert entdeckt, aus welchen man feststellen kann, daß während die Monatsnamen im großen und ganzen den sāsānidischen Monatsbezeichnungen entsprechen, ist in der Bedeutung (Zeitwert) dieser Monate nach dem Zeugnis der parallelen anderssprachigen Datierungen eine Verschiebung von 2 Monaten im Verhältnis zu den entsprechenden sāsānidischen Monatsnamen zu bemerken. Nach J. Harmattas Annahme läßt sich diese Eigentümlichkeit damit erklären, daß man in Baktrien infolge irgendeiner geschichtlichen Umwälzung die Interkalation aufgab, wie es auch nach Auflösung des Sāsānidenreiches der Fall war. Aus dem Umfang der Monatsverschiebung kann man auch den Zeitpunkt dieses Bruches in der Zeitrechnung ermitteln, der entweder in den 460-er, oder in den 560-er, oder sogar in den 680-er Jahren erfolgt sein dürfte. J. Harmatta, der seine Annahme als «Arbeitshypothese» bezeichnet, hält einen der beiden ersten

⁸ J. F. FLEET: *Corpus Inscriptionum Indicarum*. III². Varanasi 1963. 10—13.

⁹ J. HARMATTA: *Late Bactrian Inscriptions*. *Acta Ant. Hung.* 17 (1969) 297—432, bes. 365 ff.

Zeitpunkte für wahrscheinlich, die mit der Gründung, beziehungsweise mit der Auflösung des Hephthalitenreiches zusammenfallen.

Unserer Meinung nach aber ist diese Theorie mehr als eine bloße Arbeitshypothese, und der richtige Zeitpunkt ist eher jener der Gründung des Hephthalitenreiches, da die Aufhebung der Interkalation in Baktrien quellenmäßig belegt werden kann. Bei Sung-Jün, in der allgemeinen ethnographischen Beschreibung der Hephthaliten heißt es: «They [nämlich die Hephthaliten] have no knowledge at all of the movements of the heavenly bodies; and, in measuring the year, they have no intercalary month, or any long and short months; but they merely divide the year into twelve parts, and that is all.»¹⁰ Die baktrische Monatsverschiebung kann also höchstwahrscheinlich mit der Gründung des Hephthalitenreiches in Zusammenhang gebracht werden, wodurch auch die Annahme eine neue Bekräftigung erhält, nach welcher das Jahr 52 auf Toramāṇas Münzen sich auf die hephthalitische Ära bezieht.

Was nun das Jahr 1 betrifft, das auf Toramāṇas Inschrift als sein eigenes Regierungsjahr angegeben ist, J. Harmatta sieht darin ein Zeichen dafür, daß Toramāṇa — der sich auf derselben Inschrift als unabhängiger Herrscher bezeichnet — sich kurz nach 514 vom Hephthalitenreich lostrennte, und ein eigenes indisches Hephthalitenreich gründete, wo er auch eine neue Zeitrechnung einführte.

Über Toramāṇas Sohn, Mihirakula, betont die ältere und die neuere Forschung im Grunde genommen dieselbe Tatsachen: er kam irgendwann in der zweiten Hälfte der 510-er Jahre zur Macht — nach Fleet um 515, nach Harmatta um 518 — und nach einer langen und an Eroberungen reichen Regierungszeit wurde er Anfang der 540-er Jahre genötigt, seine Besitzungen im Punjab und Zentral-Indien aufzugeben. Über Mihirakulas Niederlagen haben wir zwei unabhängige Quellen: nach einer zentral-indischen Inschrift wurde er von Yaśodharman,¹¹ während in Hüan-Tsangs Bericht von Bālāditya¹² besiegt. Die modernen Forscher sind darin einig, daß die beiden Niederlagen Teile derselben Reihe von Ereignissen sind, und Marquart spricht sogar davon, daß Mihirakulas Macht «ward im Jahre 544 n. Chr. durch eine *V e r e i n i g u n g* indischer Fürsten unter Führung des Jaśōdharman . . . und Bālāditya . . . gebrochen».¹³ Es ist aber äußerst fraglich, ob man aus unseren Quellen soviel herauslesen darf, besonders aus Hüan-Tsangs Bericht, der aus der Mihirakulas Person ungünstig beurteilenden buddhistischen Tradition stammt. Bevor wir auf Hüan-Tsangs Darstellung eingehen, laßt uns einen Blick auf Sung-Jüns Bericht werfen. Hier heißt es über die indische Hephthalitengeschichte: «This [nämlich Gandhāra] is the country which the Ye-thas

¹⁰ *Si-yu-ki* I, XCI.

¹¹ FLEET: *a. a. O.* 142 ff. (No. 33).

¹² *Si-yu-ki* I, 168 ff.

¹³ J. MARQUART: *Ērānšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i*. Berlin 1901. 212.

destroyed, and afterwards set up Lae-lih [richtiger: *tch'e-kin*, d. h. einen Tegin, vgl. Chavannes, Documents 225] to be king over the country; since which events two generations have passed. The disposition of this king (*or* dynasty) was cruel and vindictive, and he practised the most barbarous atrocities. He did not believe the law of Buddha, but loved to worship demons. The people of the country belonged entirely to the Brâhman caste; they had a great respect for the law of Buddha, and loved to read the sacred books, when suddenly this king came to power, who was strongly opposed to anything of the sort. Entirely self-reliant on his own strength, he had entered on a war with the country of Ki-pin (Cophene) [hier eher Kaśmîr und Teil des Punjab], disputing the boundaries of their kingdom, and his troops had been already engaged in it for three years.»¹⁴

Zuallererst ist zu bemerken, daß Sung-Jüns Schilderung aus dem Jahre 520 gut zur These über die Lostrennung des indischen Hephthalitenreiches paßt. Der Text besagt zwar eindeutig nicht, doch ist es daraus zu entnehmen, daß der König — in welchem man Mihirakula erkennen kann, und dessen Identität mit dem Hunnenkönig des Kosmas man schon damals vermutete, als der letztere noch nicht mit Mihirakula identifiziert worden war — gleich nach seinem Machtantritt den Krieg gegen Ki-pin begonnen hatte, und war vielleicht auch dies ein Teil jener Politik der Verselbständigung, die bereits von seinem Vater verfolgt wurde. In diesem Falle können wir also Mihirakulas Regierungsantritt tatsächlich in 518 datieren, da der Krieg nach Sung-Jün seit drei Jahre dauerte. Der Bericht erwähnt den *plötzlichen* Machtantritt des Mihirakula, und bringt die Abneigung gegen den Buddhismus augensichtlich mit seiner Person, und nicht etwa mit einer allgemeinen hephthalitischen Intoleranz in Zusammenhang. Den Bewohnern des westlichen Hephthalitenreiches schreibt er eine wenigstens neutrale Haltung zu. Aufgrund der Gesagten ist es nicht auszuschließen, daß auch selbst Gandhâra nach Mihirakulas Machtergreifung an das von Süden nach Norden vordringende indische Hephthalitenreich angeschlossen wurde.

Aus Hüan-Tsangs Bericht erhält man ein vom obigen an manchen Punkten abweichendes Bild über den Verlauf der Ereignisse. Mihirakula ist hier schon in ziemlich jungem Alter der Herrscher ganz Indiens, und sein Sitz befindet sich in Śākala. Er zeigt anfänglich ein großes Interesse für den Buddhismus, und erst als ihn die buddhistischen Priester beleidigen, veröffentlicht er einen Erlaß über ihre Verfolgung. Nachdem er in einer Strafexpedition gegen seinen Vasall, Bālāditya, eine Niederlage erleidet, findet er beim König von Kaśmîr Zuflucht, dessen Macht er kurz darauf umstoßt, um nachher auch von Gandhâra Besitz zu ergreifen, wo er ein Blutbad unter den Buddhisten des Landes anrichtet. Er beendet sein Leben als Heide.¹⁵

¹⁴ *Si-yu-ki* I, XCIX f.

¹⁵ Ebd. I, 167—172.

Da Kaśmīr und Gandhāra nach den anderen Quellen schon in der Anfangsperiode von Mihirakulas Regierung seinem Reiche angehört, liegt es auf der Hand, daß Hüan-Tsang, beziehungsweise die von ihm verwendete buddhistische Tradition die in den verschiedenen Ländern des Mihirakula stattgefundenen Ereignisse in eine falsche chronologische Reihenfolge geordnet hatte. Somit ist es auch unwahrscheinlich, in den von Yaśodharman und Bālāditya erlittenen Niederlagen Mihirakulas ein Zeichen des allgemeinen Verfalls seiner Macht zu sehen. Sein Reich konnte freilich kaum seinen Tod überleben, und dürfte in seine Teile zerfallen. Nach dem Mujmalu't-Tawārikh traten seine Söhne seinen Erbe an.¹⁶ Kalhaṇas Rājatarāṅgiṇī hat sogar den Namen seines in Kaśmīr regierenden Sohnes aufbewahrt.¹⁷

Bevor wir die Obengesagten mit dem Bericht des Kosmas Indikopleustes vergleichen, sei es uns gestattet, einige Worte über die Stellung dieses Berichts innerhalb Kosmas' Werken zu sagen. Der alexandrinische Kaufmann hat drei geographische Werke geschrieben: eine Erdbeschreibung, einen Traktat über das Weltall und zwischen 547 und 549 sein Hauptwerk, eine kosmologische polemische Schrift mit dem Titel *Christliche Topographie*. Nur das letzte Werk ist erhalten geblieben. Der Bericht über die Hephthaliten gehörte der Erdbeschreibung an, deren auf exotische Tiere und Indien bezüglichen Teile nach 553 exzerpiert und als XI. Buch der Christlichen Topographie hinzugefügt wurden.

Charakteristisch für Kosmas' Arbeitsweise ist, daß er seinen knapp formulierten Text sehr oft mit langen Exkursen unterbricht. So ist auch der erste Satz des uns interessierenden Teiles eine Fortsetzung der Beschreibung, die er über Indiens Küstengebiete gab, und die über drei Kapitel hindurch durch eine als Exkurs erzählte Anekdote unterbrochen wird. Diese Fortsetzung heißt: *Μεταξὺ δὲ τῶν λαμπρῶν ἐμποριῶν τῶν προορηθέντων εἰσὶ καὶ ἕτερα ἐμπόρια πολλά, καὶ παραθαλάττια καὶ μεσόγεια, καὶ πολλή χώρα*.¹⁸ Erst jetzt folgt die auf die Hephthaliten bezügliche Bericht, dessen strikt geographische Partie nur der Anfang des ersten Satzes ist, und deren Fortsetzung der erste Satz des letzten, 24. Kapitels darstellt, welcher besagt, daß *Πᾶσαν δὲ τὴν Ἰνδικὴν καὶ τὴν Οὐννίαν διαιρεῖ ὁ Φεῖσῶν ποταμός*. Alles, was sich zwischen diesen beiden Sätzen befindet, sind nur Exkurse, nämlich die beiden ersten Kapitel über die Hephthaliten, während die beiden nachfolgenden über die Elefanten. Die Erdbeschreibung fährt also fort: *Ἀνώτεροι δέ, τουτέστι βορειότεροι, τῆς Ἰνδικῆς εἰσὶ λευκοὶ Οὐννοὶ*. Aus dem Ausdruck *ἀνώτεροι* ist ersichtlich, daß hier Kosmas eine Karte vor sich haben dürfte. Es ist ebenfalls zu bemerken, daß Kosmas neben Prokop der einzige byzantinische Autor ist, der die Bezeichnung «weiße Hunnen» verwendet: alle übrigen Erwähnungen dieser Namens-

¹⁶ REINAUD: *a. a. O.* 44.

¹⁷ *Rājatarāṅgiṇī* I, 49 (I. 325).

¹⁸ XI 20, 1—3 (Bd. III, 2 351).

form bei Chronisten gehen auf Prokop zurück. Was die nördlichen Grenzen des hephthalitischen Siedlungsgebietes betrifft, ist es zu erwähnen, daß Kosmas jedesmal, wenn er in der Christlichen Topographie über das Gebiet zwischen Persien und China schreibt, außer Hunnia nur noch ein Land erwähnt, nämlich das Land der Baktroi, das somit als ein vom Hunnenland verschiedenes Land dargestellt wird.¹⁹ Offenbar konnte Kosmas seine älteren Quellenangaben und die zeitgenössischen Berichte über das Vorhandensein eines Hunnenlandes nördlich von Indien nicht genügend in Einklang bringen.

Es ist auch die Art und Weise interessant, wie Kosmas den Begriff «Indien» verwendet. Er hütet sich davor, diesen Begriff auf das ganze Küstengebiet des Indischen Ozeans — also auch auf Ostafrika und Südarabien — auszudehnen, wie es bei manchen spätantiken Schriftstellern der Fall ist. Unter Indien versteht er nur Zentral- und Süd-Indien sowie die östlich davon liegenden Gebiete einschließlich Chinas. Er weicht von vielen Zeitgenossen auch darin ab, daß er die auch bei anderen Autoren vorkommende Wendung «inneres Indien» (*ἑσωτέρα Ἰνδία*) nicht auf das afrikanische und südarabische Küstengebiet verwendet, sondern auf Ceylon und den Fernen Osten.²⁰ Andererseits aber spricht er nie über «äußeres Indien». Diese Asymmetrie und Widerspruch läßt sich unseres Erachtens damit erklären, daß man nur für eine Reise nach Ceylon und Ostindien einen besonderen Seeweg wählen mußte — Nordindien konnte man einfach durch Verlängerung einer Küstenfahrt an Südarabien und dem Persischen Golf vorbei erreichen — und das Adjektiv «innere» bezog sich bei Kosmas vielleicht auf diese besondere Schiffsroute, die tief im Indischen Ozean, mit Ausnutzung des Monsuns führte. Offenbar so versteht Kosmas den Ausdruck an einer Stelle der Topographie, wo er *πλεύσαντες ἐπὶ τὴν ἑσωτέραν Ἰνδιάν* schreibt,²¹ als er eine Reise schildert, deren Ziel höchstens die Soḱoṭrā-Inseln gewesen sein dürften. Vielleicht stammt dieser Wortgebrauch aus der Seemannsprache jener Epoche, weil man auch im Bericht des Thebaner Scholasticus das Wort *ἐνδότερον* mit ähnlicher Bedeutung findet.²²

In Kosmas' Wortgebrauch über Indien kann man noch eine feine Distinktion finden. Er bezeichnet Indien mit zwei Worten: *Ἰνδία* und *Ἰνδική*, und verwendet jedes Wort mit verschiedener Bedeutung: das erste umfaßt bei ihm außer unserm Indien auch die östlich davon liegenden Gebiete,²³ während das zweite unser Zentral- und Süd-Indien bezeichnet.²⁴ Dement-

¹⁹ II 27, 11—15; 47, 3—6; III 65, 14—18.

²⁰ II 30, 1; 45, 7; III 65, 1.

²¹ II 30, 1.

²² *Palladius De gentibus Indiae et Bragmanibus*, hrsg. von W. BERGHOFF (Beiträge zur klassischen Philologie, Heft 24.) Meisenheim am Glan 1967, 6 (c. 7): *ἀπὸ τῆς Ἀδξούμης εὐρών τῶς πλοιαρίους διαβαίνοντας Ἰνδοῦς ἐμπορίας χάριν ἐπειρώθη ἐν δότ ε ρ ο ν ἀπελθεῖν.*

²³ II 47, 5; XI 3, 1—2; 16, 3; 21, 4; 23, 13; 24, 13.

²⁴ II 81, 4; XI 5, 1; 15, 1; 16, 1. 4. 14; 20, 4. 6; 22, 1; 24, 1. 3.

sprechend verwendet er das Wort *Ἰνδία*, wenn er vom Indus (Pheison) als dem Grenzfluß Persiens und Indiens (nämlich bis zum östlichen Weltozean) spricht — wenn er also eine große west-östliche Teilung vor Augen hat —, während als er an eine engere nord-südliche Trennung denkend denselben Fluß als den Grenzfluß des Hunnenlandes und Indiens erwähnt, benutzt er die Bezeichnung *Ἰνδική*. Im vorliegenden 21. Kapitel verwendet er wieder den Ausdruck *Ἰνδία*, denn es handelt hier um eine Bewegung in west-östlicher Richtung — um die Erreichung Indiens im weiteren Sinne —, was auch durch die Präpositionen *ἕως εἰς* («bis nach») hervorgehoben wird. Scheinbar gehört also bei Kosmas zu *Ἰνδία* das Wort *γῆ*, während zu *Ἰνδική* das Wort *χώρα* als semantisches Substrat, wobei das erste das Gebiet in seiner rein geographischen Beschaffenheit darstellt, während das zweite ein vielmehr ethnographischer Begriff ist, und das Land der Inder als Volkes bezeichnet. So kann Kosmas im letzten Kapitel dieses Buches auch über *γῆ τῆς Ἰνδικῆς χώρας* sprechen.

Was im Texte des Kosmas auf den obigen Satz folgt, ist — wie gesagt — ein Exkurs, der auf zwei Teile — der modernen Kapiteleinteilung entsprechend — zerfällt. Er fährt also fort: *ὁ λεγόμενος Γολλᾶς ἐκβάλλων εἰς πόλεμον, ὡς φασιν, οὐκ ἔλαττον τῶν δισχιλίον ἐλεφάντων καὶ ἵππων πολλῶν· κατακρατεῖ δὲ καὶ τῆς Ἰνδικῆς καταδυναστεύων καὶ φόρους ἀπαιτῶν.*²⁵

Zuerst möchten wir eine kleine Bemerkung über den Gebrauch des Wortes «Gollas» bei Kosmas machen. Obwohl es alle Herausgeber und Übersetzer als Eigennamen auffaßten, ist es doch wahrscheinlicher, daß Kosmas selbst darin einen Gattungsnamen, eine Rangbezeichnung sah. Dieser Gebrauch läßt sich schon an der allgemeinen Struktur des Textes abzulesen, da man nach dem Völkernamen zuerst eine Rangbezeichnung des Herrschers — und erst nachher seinen Personennamen — erwarten würde. Diese Schwierigkeit ist auch aus der modernen Übersetzungen ersichtlich: K. Dieterich gibt hier eine Paraphrase («ihr *König* namens Gollas»),²⁶ indem er die Rangbezeichnung in den Text einschaltet, und W. Wolska in ihrer französischen Übersetzung hier «un certain Gollas» schreibt.²⁷ Wenn wir den Gebrauch von *ὁ λεγόμενος*, bzw. *ὁ καλούμενος* bei Kosmas näher ansehen, können wir feststellen, daß er damit aus fremden Sprachen zitierte Gattungsnamen und aus den Eigennamen höchstens geographische Bezeichnungen einführt.²⁸ Eine Rangbezeichnung findet man im Text eben deshalb nicht, weil hier gerade das Wort Gollas in dieser Rolle auftritt.

²⁵ XI 20, 4—7.

²⁶ *Byzantinische Quellen zur Länder- und Völkerkunde*. I, Leipzig 1912. 28.

²⁷ Bd. III, 350.

²⁸ Z. B. III 30, 15: *ἐκ δὲ τῶν πετειῶν ἐκείνων τῶν καλουμένων σοῦφα*; II 52, 2—3: *τὸν λεγόμενον ταρχάραν*; V 116, 15: *ὠδοὺς τοὺς λεγομένους βοκαλίους*; XI 11, 1: *τῶν ἀργελλίων ἐστὶν τῶν λεγομένων*; XI 5, 1—2: *ἐξ οὗ ἐστὶν ἡ λεγομένη τοῦφα*. Zum ähnlichen Gebrauch bei geographischen Namen siehe z. B. II 29, 5—15; 50, 14—51, 1. Geographische Namen stehen näher den Gattungsnamen (vgl. z. B. eventueller Artikelgebrauch) als Personennamen.

Was nun die ungeheure Menge von Elefanten betrifft, die er erwähnt, ist sie nicht nur dazu geeignet, die Größe seiner Macht — im Vergleich mit den übrigen Herrschern Indiens, denen Kosmas 5—600 Kriegselefanten zuschreibt²⁹ — zu veranschaulichen, sondern war sicherlich eine historische Realität und zugleich Teil jener Legenden, die um die Person des Königs schon zu seinen Lebzeiten erschienen. Eine Überlieferung über Mihirakulas Elefanten, die einen Punkt der nach Kaśmīr führenden Heeresstraße betraf, wird in der Rājatarāṅgiṇī erwähnt, und M. A. Stein konnte noch deren Nachklang am Ende des vorigen Jahrhunderts bei der einheimischen Bevölkerung auffinden.³⁰ Daß hier um eine historische Tatsache handelt, zeigt uns der zeitgenössische Bericht des Sung-Jün, der die Zahl der Elefanten auf siebenhundert schätzt, und eine genaue Beschreibung über ihre Anwendung gibt.³¹

Daß die Kriege des Mihirakula keine bloßen Räuberkriege waren, wie es N. Pigulewskaja behauptete,³² läßt sich aus der Analyse einer parallelen Geschichte des Mujmalu't-Tawāriḫ und der Rājatarāṅgiṇī ersehen. Nach dem Mujmalu't-Tawāriḫ hat sich in Sindh, im Lande des Königs Hāl eine blühende Textilindustrie entwickelt, deren Produkte man nur dann exportieren konnte, wenn sie mit dem Abdruck des Fußes des Königs versehen waren. Wenn einmal der König von Kaśmīr ein aus solchem Stoff genähtes Gewand an seiner Frau erblickte, geriet er in Zorn und unternahm eine Strafexpedition gegen Hāl. Der letztere konnte ihn nur mit einem Kriegslist und mit reichen Geschenken versöhnen.³³ Die parallele und mit märchenhafteren Zügen ausgestattete Geschichte der Rājatarāṅgiṇī³⁴ ist sozusagen ein Spiegelbild der ersten Version. Hier wird der Name des Königs von Kaśmīr mitgeteilt, der natürlich kein anderer als unser Mihirakula war, während der andere Herrscher, der in dieser Version in Ceylon regierte, hier anonym bleibt. Diese Anonymität aber ist nur scheinbar: es ist nach unserer Meinung wohl möglich, daß im Worte «Simhala» (Ceylon) die ursprünglichen Namen, Sindh und Hāl stecken, obwohl in einer durch die Überlieferung entstellten Form. Kalhaṇas Geschichte teilt zwar nicht die industriegeschichtlichen Vorgänge des Krieges mit, enthält aber die wahre Version über dessen Ausgang, welche die Chronisten des Hāl aus leichtverständlichen Gründen verschweigten, und deren Bedeutung wir nur anhand der ersten Geschichte verstehen können. Nach der Rājatarāṅgiṇī nämlich brachte Mihirakula eine vernichtende Niederlage seinem Gegner bei, und bei seiner Rückkehr nahm er auch den Stoff Yamuṣadeva mit, auf welchem das Zeichen der Sonne abgedruckt war. Es fiel schon M. A. Stein, dem Herausgeber der Rājatarāṅgiṇī auf, daß die Sonne als Symbol

²⁹ XI 22, 1—4.

³⁰ Rājatarāṅgiṇī I, 44 f. (Anm. zu I. 302).

³¹ Si-yu-ki I, C.

³² Siehe Anm. 7.

³³ REINAUD: a. a. O. 42—3.

³⁴ I, 44 (I. 244 ff.).

auch auf Mihirakulas Münzen vorhanden ist, dessen Name ja die Bedeutung Sonne enthält. Stein nahm an, daß nur irgendeine Volksetymologie den Stoff mit dem hephthalitischen Sonnenkönig in Zusammenhang gebracht hatte. Nach dem Vergleich mit der ersten Geschichte, die übrigens schon auch Stein bekannt war, kann man vielleicht die Annahme wagen, daß es hier um einen Wirtschaftskrieg handelte, und die Vertauschung der Zeichen der beiden Könige eine sagenhafte Erinnerung daran darstellte, daß Mihirakula sich die Kontrolle über den Textilexport von Sindh erworben hatte. Kaśmīrs Beziehungen zu den Textilien sind also älter als der gleichnamige Stoff. . . Es wäre verlockend, in diesem für Königinnen passenden und strategische Bedeutung habenden Stoff, der zu dem raschen Aufblühen des Landes von Häl offenbar beigetragen hatte, irgendein Seidenprodukt zu sehen, um so mehr als wir sogar aus dem *Periplus Maris Erythrei* wissen, daß nach Nordindien auch Rohseide und Seidengarn exportiert wurde, und vielleicht hofften Justinians Diplomaten von hier, den mit Persien benachbarten Gebieten ausgehend durch äthiopische Vermittlung das Seidenmonopol der Perser brechen zu können.

Das erste Teil des Berichtes des Kosmas schließt mit der Schilderung einer Stadtbelagerung: *Ποτὲ γοῦν, ὡς φασι, βουλόμενος πόλιν τῶν Ἰνδῶν μεσόγειον πορθῆσαι, τῆς δὲ πόλεως κύκλῳ ὕδατι φρουρουμένης, αὐτὸς ἱκανὰς ἡμέρας περικαθίσας καὶ φρουρήσας καὶ ἀνολώσας τὸ ὕδωρ διὰ τῶν ἐλεφάντων καὶ ἵππων καὶ τοῦ στρατοπέδου, ὕστερον διὰ ξηρᾶς περάσας τὴν πόλιν παρέλαβεν.*³⁵ Hier sehen wir wieder ein Beispiel für die Legendenbildung, die schon zu Mihirakulas Lebzeiten begann. Es ist unnötig dazu als Parallele jene Herodotstelle zu zitieren — wie es W. Wolska tut³⁶ — wo Xerxes' Truppen das Wasser des Skamandros austrinken, und zwar nicht nur deshalb, weil Kosmas den Herodot höchstwahrscheinlich nicht aus erster Hand kannte. Da aber soviel der Wirklichkeit zu entsprechen scheint, daß es Mihirakula gelang, die mit Wasser gefüllten Schutzanlagen einer Stadt unbrauchbar zu machen, können wir daraus trotzdem anhand einer anderen Herodotstelle einige Schlüsse ziehen. Im ersten Buch seines Werkes gibt Herodot eine detaillierte Beschreibung darüber, wie es dem Kyros gelang, das Wasser des Euphrats, der die Stadt Babylons schützte, abzulenken und dadurch Nitokris' Hauptstadt einzunehmen. Daß es hier nicht etwa um einen zufälligen Einfall des Kyros handelte, ist ebenfalls aus Herodot zu ersehen, der unmittelbar davor eine Schilderung der von Kyros unternommenen Kanalisationsarbeiten gibt.³⁷ Es ist möglich, daß auch Mihirakula ein hauptsächlich für friedliche Zwecke benutztes Kanalisationsverfahren verwendete um die Stadt einzunehmen. Welch guten Dienst ein Herrscher von Kaśmīr mit solchen Werken seinem

³⁵ XI 20, 7—12.

³⁶ Anm. 20³: Bd. III, 352.

³⁷ Herod. I, 189—191. Vgl. R. D. BARNETT: *Xenophon and the Wall of Media*. JHS 83 (1963) 1—26, bes. 12—13.

Volke in Friedenszeit erweisen konnte, schildert auch Kalhaṇa im Zusammenhang mit einer späteren Epoche auf eine sehr eindrucksvolle Weise,³⁸ und Sung-Jüns Bericht macht es wahrscheinlich, daß auch die Hephthaliten sich der Bedeutung der Bewässerungswirtschaft bewußt waren.³⁹ Wir finden aber auch konkrete Hinweise, die zeigen, daß diese Tätigkeit auch der Person des Mihirakula nicht fremd war. Es wird in der Rājatarāṅgiṇī erzählt, wie der König einen Fluß ablenken wollte, was ihm wegen eines riesigen Felsen, beziehungsweise wegen des darin wohnenden Yakṣa nicht gelang. Das Hindernis könnte nur eine tugendhafte Frau durch Berührung mit ihrer Hand beseitigen. Der König suchte umsonst nach eine solche Frau unter den vornehmen Damen seines Landes, und schließlich gelang es dem Weibe eines Töpfers, den Felsen wegzuschaffen. Als Strafe richtete Mihirakula ein Blutbad unter den Adeligen seines Landes an.⁴⁰ Es ist bezeichnend, daß dieses Blutbad mit ähnlichen Zahlenangaben und am Ufer eines Flusses, bereits im Bericht des Hüan-Tsang vorhanden ist, obwohl dort auf eine andere Weise motiviert ist.⁴¹ Wenn man bedenkt, daß eine großangelegte Bewässerungswirtschaft nur unter einer starken Zentralgewalt und offenbar nicht ohne den Widerstand des Landesadels sich entwickeln konnte, so kann man vielleicht auch in der Geschichte der armen Töpferfrau mehr als ein bloßes Volksmärchenmotiv sehen.⁴²

Das nächste, auf die Hephthaliten bezügliche Kapitel im Werke des Kosmas stellt eine neue Einheit dar: man hat den Eindruck, daß hier sozusagen ein neuer Zettel in der Materialsammlung des byzantinischen Autors beginnt. Dies ist auch daraus ersichtlich, daß die beiden nachfolgenden Kapitel wieder das Thema der Elefanten behandeln. Der Text lautet wie folgt: *Οὔτοι καὶ τὸν σμάραγδον λίθον ἀγαπῶσι καὶ εἰς τὸν στέφανον αὐτῶν φοροῦσιν. Εἰσφέρουσι γὰρ οἱ Αἰθίοπες συναλλαγὰς ποιοῦντες μετὰ τῶν Βλεμμύων ἐν τῇ Αἰθιοπία τὸν αὐτὸν λίθον ἕως εἰς τὴν Ἰνδιάν· καὶ αὐτοὶ τὰ καλλιστεύοντα ἀγοράζουσι.*⁴³ Kosmas ist hier, wie überall, wo er wirtschaftsgeographische Angaben mitteilt, klar und zuverlässig. Es ist nur zu bedauern, daß Sung-Jün uns nur über den Kopfschmuck der Frauen bei den Hephthaliten eine Beschreibung gab; jedenfalls ist auch bei ihm erwähnt, daß die Hephthaliten Edelsteine in weitem Umfang gebrauchten.⁴⁴

Der abschließende Satz wirft die Frage nach den Quellen des Kosmaschen Berichts auf: *Καὶ ταῦτα πάντα, τὰ μὲν πείρα μαθὼν ἐξηγησάμην καὶ διέ-*

³⁸ Rājatarāṅgiṇī I, 195—202 (V. 68—121).

³⁹ Si-yu-ki I, XC f., über die westlichen Hephthaliten: «The lands of this country are abundantly watered by the mountain streams, which fertilise them, and flow in front of all the dwellings . . . The course of the rivers is marked by the verdant shrubs.»

⁴⁰ Rājatarāṅgiṇī I, 48 (I. 318—322).

⁴¹ Si-yu-ki I, 172.

⁴² Vgl. noch REINAUD: *a. a. O.* 44 über den Rückkehr des Königs nach Kaśmīr.

⁴³ XI 21, 1—5.

⁴⁴ Si-yu-ki I, XCII: «They use . . . gems in great abundance».

γραφα, τὰ δὲ καὶ ἐγγυὸς τῶν τόπων γερόμενος ἀκριβῶς μεμαθηκῶς ἐξεῖπον.⁴⁵ Zuerst ist es zu bemerken, daß es gar nicht wahrscheinlich ist, daß Kosmas in Indien überhaupt gewesen war. Sein Beiname «Indienfahrer» stammt aus der späten Überlieferung, und ist eine Art bibliographisches Hilfsmittel, um ihn von anderen Trägern desselben Namens zu unterscheiden. In seiner Christlichen Topographie spricht er darüber, daß er bis nach dem Persischen Golf gereist hatte; und in seiner Erdbeschreibung gibt er nur über das Gebiet des Nils und des Roten Meeres eine eingehende Beschreibung. Was den abschließenden Satz dieses Kapitels betrifft, ist es wahrscheinlich, daß er sich auf eine größere Partie des nur in Exzerpten erhalten gebliebenen Werkes bezieht, und nicht etwa auf die Schilderung Indiens. Darauf weist auch das Wort *διέγραφα* hin, das bei Kosmas ein Termin für die Illustrationen ist, die er seinen Werken beigab.⁴⁶ Man kann natürlich nicht völlig ausschließen, daß er wenigstens die Indusmündung besucht hatte, weil er einmal in der Topographie diesen Fluß in den Persischen Golf münden läßt, und unter Indien — wie oben gesagt — nur Zentral- und Süd-Indien versteht. Es ist aber wahrscheinlicher, daß er seine Angaben von Gewährsmännern erhielt. Als solche kommen — vor allem für die zweite Partie des Hephthalitenberichts — seine äthiopischen Geschäftspartner in Betracht, von denen er auch sonst vieles gelernt hatte. Bei der ersten Partie des Berichts, sowie bei der Erwähnung — in der Topographie — der Christen des Hunnenlandes, können wir auch mit persischer Vermittlung rechnen. In der Person seines kosmologischen Lehrmeisters, des persischen Nestorianers Mar Aba, hatte Kosmas sozusagen einen gemeinsamen Bekannten mit den Hephthaliten, da ein Christ aus dem Hephthalitenreich wurde eben von Mar Aba zum Bischof seines Volkes ordiniert.⁴⁷ Es ist kaum wahrscheinlich, daß Kosmas mit diesem ehemaligen hohen Würdenträger und späteren Katholikos der nestorianischen Kirche von Persien nur über hochfliegende theologische Fragen disputierte, ohne dessen landeskundliche Kenntnisse ausgenutzt zu haben.

Zum Schluß möchten wir unserer Hoffnung Ausdruck geben, daß — obwohl wir keine neue Quelle zur Diskussion gebracht haben — doch einige Einzelheiten der Geschichte Mihirakulas etwas näher beleuchtet haben könnten.

Budapest.

⁴⁵ XI 21, 5—7.

⁴⁶ *Topographie Chrétienne*. Bd. I, 124 f.

⁴⁷ Vgl. K. CZEGLÉDY: *IV—IX. századi népmozgalmak a steppén*. (A Magyar Nyelvtudományi Társaság Kiadványai 84.) Budapest 1964, bes. 25—30.

R. SCHMITT

IRANISCHE SPRACHEN IM VORISLAMISCHEN AFGHANISTAN

Das Ergebnis seiner grundlegenden, Neuland erschließenden linguistischen Feldforschungen in Afghanistan vor 60 Jahren, anno 1924, hat Georg Morgenstierne, der Pionier und Meister auf diesem Feld, zusammengefaßt in die Worte: «At any rate the language map of Afghanistan presents an extremely variegated picture.» In der neuesten Übersicht über die Sprachsituation Afghanistans, die die Verhältnisse unmittelbar vor den seit 1979 andauernden kriegerischen Ereignissen mit ihren schrecklichen Folgen und ihren gewaltigen Völkerwanderungen und Bevölkerungsverschiebungen widerspiegelt, zählt Charles M. Kieffer im wesentlichen 31 verschiedene Idiome auf. Solche synchronische Querschnitte ökolinguistischer Zielsetzung anzulegen, ist für frühere Perioden in gleichem Maße reizvoll; sie lassen sich jedoch in aller Regel nur sehr lückenhaft erstellen.

Auf die Rückprojektion der heutigen Sprachverhältnisse in ältere Zeiträume ist dabei überhaupt nicht zu bauen. Diese ist nämlich insofern willkürlich und ahistorisch, als sie Umschichtungen von Trägern bestimmter Sprachen infolge von Invasionen oder Kolonisierungen außer Betracht läßt. Solche sind aber — und die Geschichte bestätigt dies — gerade in einem Durchgangsland wie Afghanistan durchaus zu erwarten, das an das iranische Hochland, die Steppen Mittelasiens, das regenreiche fruchtbare Stromgebiet des Indus und die turkistanischen Wüsten grenzt. So scheinen, zum Beispiel, die Vorfahren der Hindukuschbewohner, die heute noch die Reliktsprachen Parāčī und Ōrmuṛī sprechen, einstmals von Westen her eingewandert zu sein; man hat dies jedenfalls aus verschiedenen Zügen erschlossen, die diese Sprachen in größere Nähe zu den westiranischen Sprachen rücken, ohne deshalb aber auch schon Genaueres über Richtung und Zeitpunkt dieser Invasion angeben zu können. In ähnlicher Weise ist die heute am weitesten nach Südosten gelangte iranische Sprache, das Balūčī, genetisch betrachtet, eine nordwestiranische Sprache, die dem Kurdischen oder, auf mitteliranischer Stufe, dem Parthischen nahesteht. Nach allgemeiner Ansicht sind die Balūčen früher an der Südostküste des Kaspischen Meeres ansässig gewesen; von dort müssen sie in frühislamischer, vielleicht schon spätsasanidischer Zeit langsam

und in mehreren aufeinanderfolgenden Wellen südostwärts in ihre jetzigen Wohnsitze gewandert sein. Selbst bei den beiden heute offiziellen Sprachen Afghanistans, Paštō und Darī, d. h. Persisch, ist nicht recht klar, wann und wie sie nach Afghanistan gekommen sind. Für das Neupersische etwa spielt die Islamisierung des Landes nicht die einzige Rolle; die ältesten neupersischen Texte, die überhaupt bekannt sind, die jüdisch-persischen Inschriften von Tang-i Azaō, reichen nämlich noch in sehr frühe Zeit hinauf und stammen aus dem Jahr 752/3 (= 1064 der Seleukidenära). Deutlich wird aus alledem jedenfalls, daß die Sprachenkarte Afghanistans in vorislamischer Zeit ganz anders ausgesehen hat als heute.

Wenn man also die ökolinguistische Situation Afghanistans im Altertum zu eruieren unternimmt, muß man sich auf die direkten oder indirekten Zeugnisse aus jener Zeit stützen und von kühnen Sprüngen über Jahrhunderte oder Jahrtausende hinweg Abstand nehmen. In diesem Sinne will ich hier einen Überblick darüber geben, was wir von iranischen Sprachen aus dem vorislamischen Afghanistan wissen. Dabei muß ich in Kauf nehmen, daß Afghanistan keine historisch gewachsene Einheit darstellt, sondern ein recht junges politisches Gebilde. Die Zeit der Islamisierung als Grenzmarke zu wählen, ist nicht nur historisch vertretbar, da dieses Ereignis die schärfste Zäsur innerhalb der afghanischen Geschichte darstellt, sondern auch von der Periodisierung der iranischen Sprachgeschichte her naheliegend. Und die sog. iranischen Sprachen sind für Afghanistan nun einmal die an Zahl und Prestige weitaus bedeutsamste Gruppe, werden solche Sprachen heute doch von der großen Mehrzahl, von mehr als vier Fünfteln der Bevölkerung des Landes gesprochen.

Die Verhältnisse vor der Einwanderung der Arier sind praktisch zur Gänze unbekannt, und es läßt sich nur ex hypothesi erschließen (und ist in der Forschung dementsprechend strittig), was für eine — nomadisierende, halbnomadische oder seßhafte — Bevölkerung damals in diesem Raum anzutreffen war und welche Sprache bzw. welche Sprachen von diesen Stämmen gesprochen wurden. Im 2. Jahrtausend v. Chr. scheinen indoarische Stämme von Norden bzw. Nordwesten her nach Afghanistan vorgestoßen zu sein, die ihrerseits dann im Laufe der Zeit durch nachfolgende Stammesverwandte iranischer Zunge über den Hindukusch abgedrängt worden sind. Eine genaue Grenzlinie zwischen den Sprachgebieten von Iranern und Indoariern läßt sich für die Vergangenheit allerdings nicht ziehen. Weiter kompliziert werden die Verhältnisse im übrigen aber noch dadurch, daß die sog. Nūristānī-Sprachen, die man früher Kāfirsprachen nannte, von Georg Morgenstierne als ein dritter Zweig der Arier-Familie erwiesen worden sind. Diese Sprachen, die in typischen Rückzugsgebieten, in schwer zugänglichen Hochgebirgstälern beiderseits des Nordabschnitts der afghanisch-pakistanischen Grenze gesprochen werden, können sehr wohl — so wie Morgenstierne sich dies vorgestellt

hat — schon früh von «der allerersten Welle der arischen Einwanderer» dorthin gebracht und dann von den später ankommenden Indoariern immer weiter zurückgedrängt worden sein.

Das Licht der Geschichte erhellt diesen Raum endlich in achaimenidischer Zeit, also, sprachgeschichtlich gesehen, während der altiranischen Periode. Der bis in die jüngste Zeit wiederholte Satz, daß es Zeugnisse altiranischer Sprachen aus Afghanistan nicht gebe, läßt nun einen Textfund allerdings außer acht, nämlich die erste achaimenidenzeitliche Inschrift aus dem Osten des Reiches. Dabei muß jedoch eingeräumt werden, daß dieser Fund gewisse Probleme aufwirft. Nach der Interpretation des Bearbeiters William Trousdale handelt es sich bei dem Stein um ein Eichgewicht der Art, wie sie von einem halben Dutzend weiterer Stücke her bekannt ist: aus grünlichem Diorit, in der Form eines oben abgerundeten Pyramidenstumpfes und mit Keilschrift beschrieben. Dieses neue Exemplar, das in Bust (heute Qal'a-i Bist im Südwesten Afghanistans) gefunden worden sein soll, ist auf der gesamten Oberfläche aber so stark beschädigt, daß nur sehr fragmentarische Schriftspuren erhalten geblieben sind. Das eine erkennbare Zeichen kann ein *k(a)*, das zweite ein *a* sein, und die beiden Zeichen könnten zu dem Namen der Gewichtseinheit altpers. *kṛša-* bzw. dem Königsnamen *Dārayavauš* gehören. Diese Namen ließen sich dann ohne weiteres als Teil des von den anderen Gewichtsteinen her bekannten Textformulars verstehen. Es handelt sich am ehesten um einen 5-*kṛša*-Stein, der, wie alle anderen Stücke dieser Art auch, aus der Regierungszeit Dareios' I. stammt.

Aber selbst wenn man über die Ungewißheit des tatsächlichen Fundortes und über die formalen Besonderheiten einzelner Keile einmal hinwegsieht, darf man aus dieser Inschrift «We» (nach dem Sigel Mayrhofer's) nicht darauf schließen, daß unter Dareios in diesem Raum, d. h. in der Satrapie Harauvatiš = Arachosien, tatsächlich Altpersisch gesprochen worden ist. Denn zum einen kann dieses verhältnismäßig kleine Eichgewicht unschwer von einer der Reichszentralen dorthin verbracht worden sein, und zum andern hat das Altpersische, wo immer es mit Keilschriftzeichen geschrieben worden ist, als Repräsentationssprache, als 'Sprache des Königs' gedient.

Der gesamte afghanische Raum war zweifellos schon in der Antike Teil des Territoriums, auf dem ostiranische Sprachen und Dialekte gesprochen worden sind. Und von solchen kennen wir aus alter Zeit — denn Altpersisch gehört ja dialektologisch zur südwestiranischen Gruppe — durch Texte nur die Sprache des Avesta-Corpus. Dieses sog. Avestische, das uns als Literatur- und Ritualsprache der Mazdayasnier bekannt ist, muß nun aber einst irgendwo in lebendigem Gebrauch gestanden haben. Es war aller Wahrscheinlichkeit nach die Mundart der Gegend, aus der der Religionsstifter Zaratustra stammte. Dessen Heimat und damit dessen Dialekt sind allerdings bis heute Gegenstand heftiger Diskussionen unter Iranisten. Ebenso herrscht auch keine Klar-

heit darüber, ob die Sprache der jüngeren Avesta-Texte wegen der deutlichen Unterschiede, die zum Altavestischen vornehmlich der zaraḥuštrischen Gāḥā bestehen, unbedingt von einer anderen Dialektgrundlage hergeleitet werden muß. Dies würde bedeuten, daß man neben dem Zaraḥuštra-Dialekt (vulgo «Gāḥisch» bzw. «Altavestisch») noch zusätzlich einen oder mehrere Dialekte der jungavestischen Verfasser anzunehmen und zu lokalisieren hätte.

Das Gebiet, in dem Zaraḥuštra und seine späteren Anhänger daheim waren, läßt sich, wie gesagt, nicht genau umgrenzen. Aufgrund von Schlußfolgerungen aus der sprachlichen Form der Texte, aber auch aufgrund von Textaussagen, die man auf den Naturraum zu deren Entstehungszeit bezogen hat, wollte man insbesondere folgende Landschaften in dieses mögliche Ursprungsgebiet mit einbeziehen: Baktrien, Chorasmien, die Margiane (Marv), Haraiva (Herāt) und die Drangiane (Sistān). Das Avestische, das in keinem modernen Dialekt eine Fortsetzung findet, mag also vielleicht wirklich ein Dialekt sein, der vormals im Westen Afghanistans als Volkssprache gesprochen worden ist. Beweisen läßt sich dies vorderhand jedoch nicht. Ja, es kann heute sogar festgestellt werden, daß die frühere These vom Avestischen als der alten Sprache Baktriens — ich erinnere an den jetzt obsolet gewordenen Terminus «Altbaktrisch» — eher an Wahrscheinlichkeit verloren hat, seit man über das (Mittel-)Baktrische durch Textfunde genauere Kenntnisse erlangt hat.

Lautgeschichtlich entstandene 'Dubletten' innerhalb des Avesta-Corpus, ja zum Teil innerhalb desselben Textes, wie sie in jüngster Zeit Franciscus B. J. Kuiper betrachtet hat, lassen sich zwar durchaus auf «one or more Old East Iranian dialects» beziehen, aber nicht genau lokalisieren, so daß sie für das Anliegen dieses Referats irrelevant bleiben.

Anders mögen die Dinge jedoch bei einigen geographischen Namen liegen, die auffällige, der 'Norm' zuwiderlaufende Formen aufweisen. Am deutlichsten scheint dabei der Name Arachosiens eine arachotische Lokalform erschließen zu lassen: Karl Hoffmann hat 1973 bei der ersten Zusammenkunft dieser Art aufgezeigt, daß sich iran. **Harah-γat-i* «die an Seen/Wasser reiche» im 'normalen' Avestischen zu **Harah^hhaiti* hätte entwickeln müssen, nicht zu dem tatsächlich belegten *Harax^vaiti*. Er hielt diese Form für eine einheitliche arachotische Dialektform, die in den Avesta-Text aufgenommen worden sei. Und da weitere Zeugnisse genau zu dieser Form stimmen — elam. *Har-ku-(ut)ti(-iš)* (neben *Ha(r)-ra-u-ma-ti-iš* usw. als Abbild der altpersischen Form), babylon. *A-ru-ḥa-at-ti(-?)* bzw. *Ar-ra-ḥu-ut*, aram. *hrwḥty*, griech. *Ἀραχωσιᾶ* usw. —, läßt sich dieser Schluß in der Tat erhärten. Besondere Beweiskraft scheinen mir dabei die elamischen Wiedergaben des Namens zu besitzen, soweit sie nicht, nach dem üblicherweise dort zu Erwartenden, altpers. *Harauvatiš* unmittelbar reflektieren. Denn wenn die 'unpersische' Form des Elamischen, *Har-ku-(ut)ti(-iš)*, und die dialektfremde avestische

Form *Harax^vaiti* völlig übereinstimmen, kann dies plausibel doch nur so interpretiert werden, daß darin die authentische Lokalform des in jener Gegend gesprochenen Dialekts vorliegt. Diese dürfte übrigens letztlich auch dem aus frühislamischen Quellen bekannten Namen der Gegend um Qandahār, *ar-Ruxxaʃ*, zugrunde liegen. Noch weitere Arachotismen im Avesta-Text und damit weitere Züge des arachotischen Dialekts lassen sich teils greifen, teils nur mehr erahnen, so daß man bedauert, dies nicht anhand späterer Dialektfortsetzer überprüfen zu können.

Schreiten wir bei unserem Überblick weiter voran in die Periode, die man als die der mitteliranischen Sprachen versteht, so ist da zunächst die Aufmerksamkeit zu lenken auf eine kleine Gruppe von Inschriften des 3. Jahrhunderts v. Chr. in aramäischer Schrift. Der Ostteil Afghanistans war damals Teil des von Pāṭaliputra (Pātṇā) aus beherrschten indischen Reiches der Maurya-Dynastie; und dem letzten großen Kaiser aus dieser Familie, Aśoka Priyadarśin, sind auch eine Reihe von Inschriften vom äußersten Westen seines Reiches zuzuweisen, außer solchen in Kharoṣṭhi-Schrift und mittelindoarischer Sprache (sog. Prākṛit) und solchen in griechischer Schrift und Sprache — wir befinden uns hier ja auf dem Boden des Alexander-Reiches — eben auch Inschriften in aramäischer Schrift: Vom Territorium des heutigen Afghanistan, wo damals Inder, Iraner und Griechen bzw. Makedonen in enger Nachbarschaft wohnten, kennen wir fünf solche Steininschriften, eine aus Pul-i-Darūntah in der Provinz Laghmān, zwei erst 1969 bzw. 1973 gefundene aus dem Tal des Laghmān-Flusses sowie die beiden Bilinguen aus Qandahār mit einem griechischen bzw. indoarischen Paralleltex daneben. Das schon länger bekannte sechste Exemplar, das dieses Corpus vervollständigt, ist die berühmte Aśoka-Inschrift aus Taxila in Pañjāb.

Daß man so weit im Osten Inschriften in aramäischer Schrift findet, erklärt sich leicht aus der Rolle, die das Aramäische als Verwaltungssprache des Achaimenidenreiches gespielt hat. Das eigentliche Problem liegt vielmehr in der Frage, welche Sprache sich hinter diesen aramäischen Zeichen verbirgt: Ist es — noch — echtes Aramäisch, 'Reichsaramäisch', wie es aus dem ganzen Achaimenidenreich gut bekannt ist, oder ist es — schon — heterographisch, d. h. mit Aramäogrammen geschriebenes Iranisch? Für diese zweite Auffassung — und nur aus ihr ergibt sich die Notwendigkeit, in diesem rein iranistisch orientierten Referat weiter darauf einzugehen — ist in den letzten 15 Jahren am konsequentesten Helmut Humbach eingetreten, der diese Sprachform «Aramäoiranisch» getauft hat. Indem er auf die typologische Parallele in der wohl etwa der gleichen Zeit entstammenden, aramäisch geschriebenen Inschrift vom Dareios-Grab in Naqš-i Rostam hinwies, hat Humbach in der Sprache dieser Inschriften «eine frühe Form des Pahlavi» sehen wollen. Auch ich meine, daß für die Klärung derartiger Fragen der Zuweisung an die eine oder andere Sprache morphologisch-syntaktische

Erscheinungen entscheidend sein müssen; es ist deshalb weniger die Verwendung des iranischen Wortes *m'h* /ma:h/ «Monat» statt aramäisch *yrh* /yarh/ in der Datierungsformel der Inschrift Laghmān II (im Gegensatz zu heterographischem *ŠNT* = «Jahr») als vielmehr die unaramäische Wortstellung mit voranstehendem Monatsnamen *B 'LWL m'h* «im Monat Elul», die den fremden Charakter der Sprache definitiv beweist, da sie dem bibelaramäischen und reichsaramäischen Gebrauch zuwiderläuft. Zugleich wird deutlich, daß die Loslösung vom Aramäischen hier weiter vorangeschritten ist als im Mittelpersischen oder — wo Philippe Gignoux wegen der Gestalt der Heterogramme Anschluß suchte — im Parthischen.

Welcher gesprochene Dialekt nun dieser 'Schreibsprache' unterliegt, kann vorderhand wohl nicht aufgeklärt werden. Die divergente Entwicklung von dem ursprünglich ziemlich einheitlichen 'Reichsaramäischen' hin zu dem späteren Zustand, wo lokal unterschiedliche Weiterentwicklungen der aramäischen Schrift zur Wiedergabe der lokalen iranischen Sprachen Mittelpersisch, Parthisch, Chwaresmisch und Sogdisch dienen, muß nicht dafür sprechen, daß hier ein 'Frühmittelarachotisch' oder was auch immer dahintersteht. Auch Georg Morgenstierne hat ausdrücklich festgestellt, diese Sprache sei nicht notwendigerweise zu betrachten als «a form of Ir[anian] actually spoken in Kandahar at that time», möglicherweise aber als «a kind of 'E[astern] Ir[anian] Pahlavi', mixing Aramaic not with M[iddle] P[ers]ian, but with E[astern] Ir[anian] elements». So wie das letztlich zugrundeliegende 'Reichsaramäische' für weite Teile des Achaimenidenreiches nur Schreibsprache, Kanzleisprache gewesen ist, kann jedoch auch dieses «Aramäoiranische» nichts weiter als ein schriftliches Ausdrucksmittel der damaligen Provinzkanzlei gewesen sein. Man darf für die aktuellen Sprachverhältnisse daraus dann so wenig schließen wie aus der altpersischen Gewichtinschrift.

Eine ähnliche Inschrift, ein aramäisch beschriftetes Ostrakon aus nachachaimenidischer Zeit, ist auch bei den französischen Ausgrabungen in Āi Xānum zutage getreten. Da der ökonomisch-administrative Text außer ein paar iranischen Eigennamen nach den vorläufigen Angaben seiner Bearbeiter Livšic und D'jakonov — das Stück ist noch nicht ediert — keinerlei Information an die Hand gibt, die den Sprachcharakter zweifelsfrei erkennen ließe, sieht man hier nicht recht klar. Aus historischen, genauer gesagt: aus rein chronologischen Gründen neigt man öfters eher der Annahme zu, daß da ein iranischer Lokaldialekt zugrunde liege, «que l'on peut appeler du 'bactrien'». Aber erwiesen ist dies nicht, ebensowenig für ein anscheinend entsprechendes Ineditum aus Fajaz-Tepe; ja, solch ein «Aramäobaktrisch» erscheint mir nach der ganz besonderen historischen und speziell schriftgeschichtlichen Entwicklung in Baktrien unter den «gräko-baktrischen» Königen, die dann auch zum Gebrauch der griechischen Schrift für das Baktrische geführt hat, wenig wahrscheinlich.

Damit ist nun das Stichwort gefallen für eine kurze Besprechung jener mitteliranischen Sprache, die erst in den letzten drei Jahrzehnten besser bekannt geworden ist: des Baktrischen, das in dem seit dem 1. Jahrhundert n. Chr. von Turkistan bis nach Nordindien hin sich erstreckenden Reich der Kušān-Könige neben anderen Lokalsprachen zur offiziellen Verwaltungssprache avanciert ist. Von Hause aus war es die Sprache der einheimischen Bevölkerung Baktriens, der antiken Landschaft zu beiden Seiten des Oxus (heute Āmū-Daryā), deren Hauptstadt (griech. *Βάκτρα*) in den Ruinen von Balx zu suchen ist und die nach den dorthin eingedrungenen *Tukhāras* bzw. *Τόχαροι* im Mittelalter Tuxāristān hieß. Geschrieben wurde dieses Baktrische gewöhnlich in griechischer Schrift (mit einem Zusatzzeichen für š), und zwar während der Kušān-Zeit in einem rektangulären Monumentalduktus, der späterhin dann kursivere Form annahm, die der Lesung und dem Verständnis oft größte Schwierigkeiten bietet.

Bezeugt ist das Baktrische — abgesehen von Münzen und Siegeln — durch eine Reihe von Inschriften sowie, aus späterer Zeit, durch ein paar Handschriftenfragmente. Die Sprache ist, wie die jüngsten datierten Inschriften vom Tōči-Tal aus den Jahren zwischen 860 und 870 n. Chr. zeigen, noch lange Zeit in Gebrauch geblieben; die vom 4. Jahrhundert an in Baktrien herrschenden Zuwanderer aus dem Osten haben nämlich Schrift und Sprache von den einheimischen Baktriern übernommen. Die acht sog. 'Hephthalitenfragmente' wohl des 7. bis 9. Jahrhunderts, die in Tuyuq (im Gebiet der Turfan-Oase) bzw. in Lou-lan beim Lob-nor gefunden worden sind — in Paris gibt es übrigens ein weiteres kleines Fragment, dessen Publikation von Georges Pinault zu erwarten ist —, sind insgesamt viel zu schlecht erhalten und zu wenig verständlich, als daß sie sichere Erkenntnisse über Sprachliches ermöglichen.

Das Verbreitungsgebiet der baktrischen Sprache läßt sich aus der Lage der Fundorte nicht ganz exakt erkennen, da diese Sprache offensichtlich nicht nur in Baktrien selbst verwendet worden ist, sondern auch weit darüber hinaus in andere Teile des Kušān-Reiches oder von dessen Nachfolgestaaten getragen wurde. So darf man aus den post-kušānischen Graffiti von Ĵaghatū, Uruzgān, vom oberen Indus-Tal und aus den Inschriften vom Tōči-Tal (darunter je einer sanskrit-baktrischen und arabisch-baktrischen Bilingue) zweifellos nicht darauf schließen, daß man in all diesen Gebieten Baktrisch gesprochen habe. Auch Keramikfunde mit Inschriften, Ostraka u. dgl. haben hier natürlich nur sehr begrenzte Aussagekraft. Wegen zahlreicher unpublizierter Funde läßt sich das Material kartographisch nicht leicht erfassen; gleichwohl sei der Versuch gewagt (vgl. Karte).

Das weitaus bedeutsamste Dokument in baktrischer Sprache ist die große Inschrift von Surx Kōtal, die die Restaurierung dieses wichtigen Kušān-Heiligtums zur Zeit des Huviška zum Gegenstand hat. Von dort, von Dil-

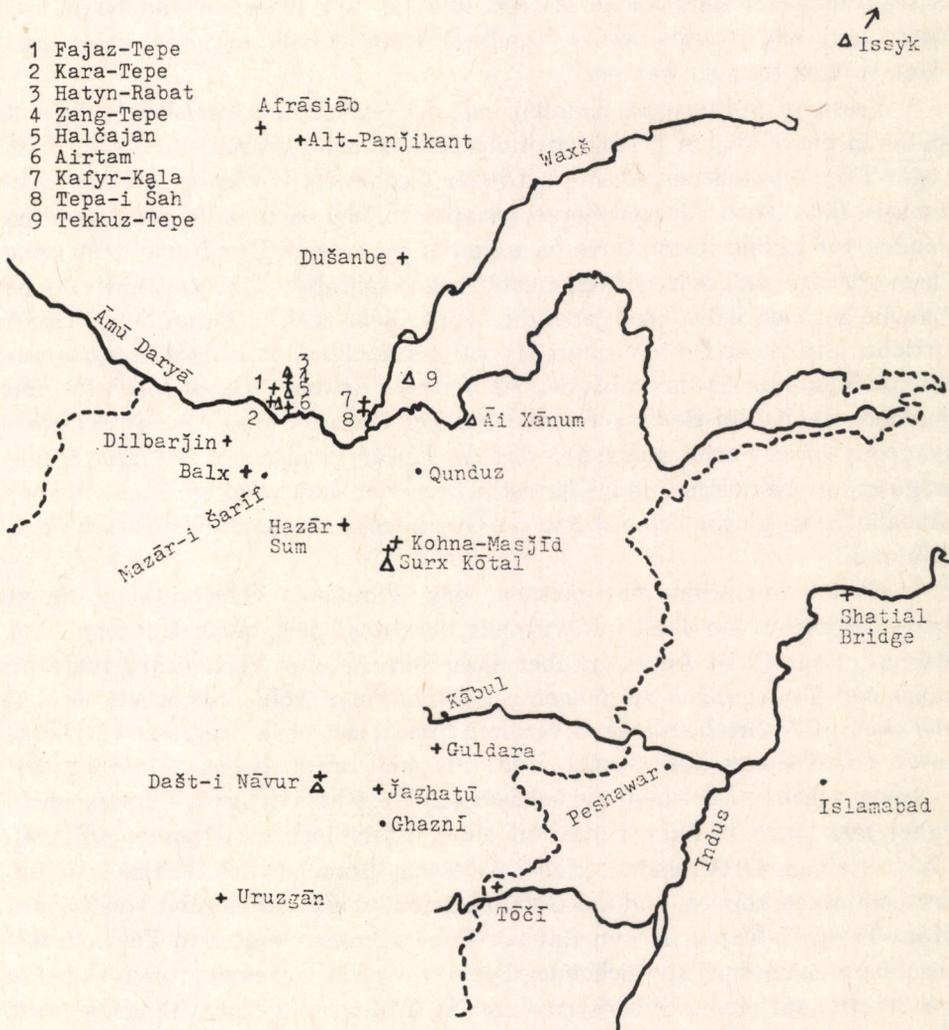
barjīn bei Balx und von Airtam bei Termez gibt es weitere Bauinschriften. Reiche Funde haben die Ausgrabungen eines buddhistischen Höhlenklosters am Kara-Tepe in Termez erbracht, u. a. eine sanskrit-baktrische Bilingue. Den dortigen Fresken-Beischriften vergleichbar ist ein noch nicht ediertes Gegenstück aus Afrāsiāb (dem alten Marakanda/Samarkand). Ein ganz einzigartiges Denkmal ist die trilinguale Felsinschrift von Dašt-i Nāvur, in der sich zu der baktrischen und mittelindoarischen Version eine dritte in unbekannter Schrift und Sprache gesellt, auf die gleich zurückzukommen ist. Alles spricht angesichts dieser Dreisprachigkeit aber dafür, daß diese dritte Fassung das dort einheimische Idiom verbirgt und Baktrisch somit nur als überregionale Amtssprache gebraucht ist.

Eine Sonderstellung nimmt neben all diesen Texten das Blatt M 1224 der Berliner Turfan-Sammlung ein, das das Fragment eines manichäischen Homilientexts in manichäischer Schrift, aber baktrischer (oder jedenfalls «dem Baktrischen naher») Sprache enthält. Es stammt offenbar aus einer baktrischen 'Kolonie' im Turfangebiet und zeigt, daß die dortigen Anhänger von Manis Religion ebenso wie andere Sprachen auch diese in ihrer eigenen Schrift geschrieben haben, während die Buddhisten — und zumindest einer der baktrischen, sog. 'hephtalitischen' Turfantexte gehört in diesen Bereich — sich der gleichen griechischen Schrift bedienten, die man auch für profane Zwecke verwendet hat. Diesen wichtigen Aspekt hat Ilya Gershevitch ins rechte Licht gerückt, dessen Edition des Fragments nicht nur die Hörer seines 1976 an dieser Stelle gegebenen Berichts gespannt erwarteten hatten.

Unter den Felsinschriften von Dašt-i Nāvur finden sich, wie schon erwähnt, auch zwei Texte, die in einer sonst unbezeugten, offenbar von der Kharoṣṭhī abstammenden, aber aus ihr heraus nicht zu enträtselnden Schrift und einer vorderhand unbekanntenen Sprache geschrieben sind. Einer von ihnen scheint zusammen mit einem baktrischen und einem mittelindoarischen Gāndhārī-Text (in griechischer bzw. Kharoṣṭhī-Schrift) eine Trilingue zu bilden. Der Herausgeber der Texte, Gérard Fussman, hat darauf, daß das seinerzeit in diesem Gebiet gesprochene Indoarische, das sog. Gāndhārī-Präkrit ziemlich einheitlichen Gepräges war, seine Vermutung gestützt, daß hierin am ehesten eine lokale iranische Sprache zu suchen sei. Und da die Kušān-Könige offenbar Sakisch nicht geschrieben haben, brachte er das «Kambōjī» der Kambōjas ins Spiel. Von spätvedischer Zeit an berichten indische Quellen nämlich von einem Volk mit dem Namen *Kamboja*-, das in Ostafghanistan, jenseits der indoarischen Sprachgrenze gesiedelt hat und das nach den spärlichen Angaben, die man bei indischen Grammatikern zu einzelnen Formen findet, eine iranische Sprache gesprochen haben dürfte.

Andere Gelehrte sehen dagegen in diesem Begriff *Kamboja*-, der in Aśokas 5. und 13. Fels-Edikt in unmittelbarer Verbindung mit dem Namen der Griechen genannt wird, eine Bezeichnung der zum Maurya-Reich gehörigen

Fundorte baktrischer Inschriften



- + Baktrische Inschriften
- ▲ Inschriften in unbekannter Schrift (z.T. mit baktrischen Inschriften verbunden)
- moderne Orte

iranischen Stämme, in deren Sprache denn auch jene «aramäo-iranischen» Versionen der Aśoka-Edikte geschrieben seien. Aber zum Beweis für eine solche Gleichsetzung reicht es natürlich nicht aus, sich einzig darauf zu stützen, daß einerseits Aśoka als Fremdvölker nur Griechen und Kambojas nennt und andererseits wir Aśoka-Inschriften gerade in griechischer und dieser dritten Sprache kennen.

Fussman wollte jenes Kambōjī mit der einzigen nachweislich nicht erst später in diese Region gelangten iranischen Sprache verbinden, mit dem im Lōgar-Tal gesprochenen Ōrmuṛī. Diesen Gedanken Fussmans an ein «Ur-ōrmuṛī» fand auch Morgenstierne akzeptabel, der sich dabei aus weiteren Funden «of legible inscriptions of a similar type» eine Bestätigung für seine These erhoffte, daß es in Ostafghanistan schon seit alters eine südwestiranische Sprache gegeben habe, eben jene, die heute allein noch in Parāčī und Ōrmuṛī fortlebt. Mit dieser Proto-Ōrmuṛī-Hypothese konkurriert meines Wissens nur die von Vladimir Aronovič Livšic, der in dieser dritten offiziellen Schrift und Sprache des Kušān-Reiches fragend die der Saken vermutete. Entschieden hiergegen spricht aber, meine ich, daß die Kušān-Könige sich bei ihrer Münzprägung auf baktrische und Kharoṣṭhī-Legenden beschränkten und offenbar niemals daran gingen, eine dritte im Gesamtreich verbindliche Sprache einzuführen.

Es ist immerhin einzuräumen, daß Fussmans Gleichsetzung dieser dritten Sprache von Dašt-i Nāvur mit der 'Regionalsprache Kambōjī' und überhaupt sämtliche Aussagen über diese Sprache, ihre Verbreitung und ihre möglichen Beziehungen zu jüngeren Sprachformen völlig hypothetisch sind und eher an Wahrscheinlichkeit verloren haben, seit neue Zeugnisse vergleichbarer Schriftfunde aufgetaucht sind, die weit über diesen Raum hinauszuweisen scheinen. Zeichen, die solchen aus Dašt-i Nāvur genau entsprechen, findet man auch in Surx Kōtal auf einem Steinblock als Dipinto («SK 7»), das von einem Ortsfremden, vielleicht einem Besucher des dortigen Heiligtums stammen könnte, und auf Gefäßfragmenten aus der Gegend von Termez (Kara-Tepe, Halčajan, Hatyn-Rabat). Dazu kommen weiterhin Zeichen vergleichbarer, aber doch abweichender Form, vielleicht von einer älteren Variante der Schrift, auf einem Silberbarren aus Āi Xānum und einer Silbervase vom Kurgan Issyk in Kasachstan. Daß man hier überall wirklich mit derselben Schrift zu tun hat, folgt natürlich noch nicht zwingend aus der Ähnlichkeit oder Gleichheit der Zeichen. Erst recht gilt dies für die sprachliche Seite: Selbst wenn die Schrift tatsächlich diese Funde zu einem (etwas heterogenen) Ensemble vereinen sollte, bedeutet dies noch lange nicht, daß von Südostafghanistan bis nach Kasachstan ein und dieselbe Sprache gesprochen worden ist.

Paul Bernard hat den hierhergehörigen Fund aus Āi Xānum in sehr frühe, unmittelbar «post-griechische» Zeit datiert und daraus gefolgert, daß

diese besondere Schrift in achaimenidischer Zeit (oder während der griechischen Herrschaft über Baktrien) entstanden sei. Er kommt so aus rein historischen Überlegungen zu der Hypothese, daß diese Schrift sozusagen einen ersten Versuch darstellte, das Baktrische oder einen seiner Dialekte zu verschriften. Als man in der Kušan-Zeit das Gleiche dann nochmals mit Hilfe des besser geeigneten griechischen Alphabets unternahm, mag — so Bernard — die ältere 'aramäobaktrische' Schrift im privaten Bereich noch eine Zeitlang neben der offiziellen 'neuen' weiterverwendet worden sein. Ich fürchte, daß diese scharfsinnigen Vermutungen allzusehr auf den einen Fund aus Āi Xānum ausgerichtet sind. Für die Erklärung des gesamten kleinen Textcorpus solcher Schriftfunde kommt man mit diesen Thesen kaum zurecht, und im Falle der Dašt-i Nāvur-Trilingue scheinen sie sich von vorneherein zu verbieten, so daß man sich wohl mit der Hoffnung darauf bescheiden muß, daß der Spaten der Archäologen weitere, vielleicht aufschlußreichere Texte solcher Art ans Licht bringt.

Der Überblick über die ökolinguistische Situation Afghanistans und speziell der dort in vorislamischer Zeit gesprochenen iranischen Sprachen wird dadurch empfindlich beeinträchtigt, daß 1. ein Teil des verfügbaren Sprachmaterials nur für Literatur-, Verwaltungs- oder Repräsentationszwecke verwendet worden ist, weshalb er nicht als Zeugnis für tatsächlich gesprochene Sprachen dienen kann, und daß 2. andere Sprachformen nur indirekt aus literarischer Überlieferung erschlossen und deswegen nicht genau lokalisiert werden können. Da eine Vielzahl von Landesnamen und davon abgeleiteten Stammes- bzw. Völkernamen bekannt ist, darf natürlich angenommen werden, daß es einst auch eine ähnliche Vielzahl von iranischen Sprachen gegeben hat. Ebenso läßt auch die Dialektvielfalt der modernen iranischen Sprachen insgesamt ein ähnlich buntes Bild für frühere Abschnitte der iranischen Sprachgeschichte erwarten. Die heute so bunte Sprachenkarte Afghanistans bleibt für die vorislamische Zeit allerdings recht farblos, denn praktisch läßt sich von den älteren iranischen Sprachen dieses Raumes nur das Baktrische in groben Umrissen kartographisch erfassen.¹

Saarbrücken.

¹ Obiger Text entspricht genau dem Referat, das am 24. Oktober 1984 bei der Tagung über «Problèmes d'interprétation des sources sur l'histoire de l'Asie Centrale préislamique» in Budapest vorgetragen worden ist. Eine systematischer angelegte und genauer dokumentierte Behandlung dieses Gegenstandes soll an anderer Stelle erscheinen. — Bei der Zeichnung der Karte hat mich mein Sohn Hartmut unterstützt.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLCHIN, F. R., and NORMAN HAMMOND (Ed.): *The Archaeology of Afghanistan from earliest times to the Timurid period*, London etc. 1978.
- BERNARD, PAUL: «*Campagne de fouilles à Aï Khanoum (Afghanistan)*», Comptes rendus. Académie des Inscriptions & Belles-Lettres 1972, 605–632.
- BERNARD, PAUL: «*La Bactriane à l'époque kushane d'après une nouvelle publication soviétique*», Journal des Savants 1979, 237–256.
- BERNARD, PAUL: «*Campagne de fouilles 1978 à Aï Khanoum (Afghanistan)*», Comptes rendus. Académie des Inscriptions & Belles-Lettres 1980, 435–459.
- DAVARY, G. DJELANI, und HELMUT HUMBACH: *Eine weitere aramäo-iranische Inschrift der Periode des Aśoka aus Afghanistan* (= AAWL 1974, 1), Mainz/Wiesbaden 1974.
- DAVARY, G. DJELANI: «*A List of the Inscriptions of the Pre-Islamic Period from Afghanistan*», Studien zur Indologie und Iranistik 3, 1977, 11–22.
- DAVARY, G. DJELANI: *Baktrisch. Ein Wörterbuch auf Grund der Inschriften, Handschriften, Münzen und Siegelsteine*, Heidelberg 1982.
- FUSSMAN, GÉRARD: «*Documents épigraphiques kouchans*», Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient 61, 1974, 1–66.
- GERSHEVITCH, ILYA: «*Nokonzok's Well*», Afghan Studies 2, 1979, 55–73.
- GERSHEVITCH, ILYA: «*Bactrian Literature*», The Cambridge History of Iran. Vol. 3 (2), Cambridge etc. 1983, 1250–1258.
- GERSHEVITCH, ILYA: «*The Bactrian Fragment in Manichean Script*», Acta Antiqua 28, 1980 [1983], 273–280.
- GIGNOUX, PH.: «*Compte rendu de Davary-Humbach 1974*», Studia Iranica 4, 1975, 135–137.
- HOFFMANN, K.: «*Das Avesta in der Persis*», Prolegomena to the Sources on the History of Pre-Islamic Central Asia (ed. by J. HARMATTA), Budapest 1979, 89–93.
- HUMBACH, HELMUT: «*Aramaeo-Iranian and Pahlavi*», Acta Iranica 2, 1974, 237–243.
- HUMBACH, HELMUT: «*Rezension von Davary 1982*», Kratylos 28, 1983 [1984], 89–95.
- KIEFFER, CHARLES M.: «*Afghanistan. v. Languages*», Encyclopaedia Iranica. Vol. 1, fasc. 5, London etc. 1983, 501a–516b.
- KUIPER, F. B. J.: «*Old East Iranian Dialects*», Indo-Iranian Journal 18, 1976, 241–253.
- LIVŠIĆ, V. A.: «*Nadpisi iz Dil'berdžina*», Drevnjaja Baktrija. [I.] Materialy Sovetsko-Afganskoj ekspedicii 1969–1973 gg., Moskva 1976, 163–169.
- MAYRHOFER, MANFRED: *Supplement zur Sammlung der altpersischen Inschriften* (= SbÖAW 338), Wien 1978.
- MORGENSTERNE, GEORG: *Report on a Linguistic Mission to Afghanistan* (= Institutet for Sammenlignende Kulturforskning. Serie C I – 2), Oslo 1926.
- MORGENSTERNE, GEORG: «*Die Stellung der Kafirsprachen*», in: G. M., *Irano-Dardica*, Wiesbaden 1973, 327–343.
- MORGENSTERNE, GEORG: «*The Linguistic Stratification of Afghanistan*», Afghan Studies 2, 1979, 23–33.
- SCHLUMBERGER, DANIEL, MARC LE BERRE et GÉRARD FUSSMAN: *Surkh Kotal en Bactriane. Vol. I: Les temples: architecture, sculpture, inscriptions*. [I.] Texte, Paris 1983.
- SCHMITT, RÜDIGER: «*Zur Ermittlung von Dialekten in altiranischer Zeit*», Sprachwissenschaft 9, 1984, 183–207.
- SIMS-WILLIAMS, N.: «*Bactrian language*», Encyclopaedia Iranica, London etc. (im Druck).
- SIMS-WILLIAMS, NICHOLAS: «*Bactrian*», Compendium Linguarum Iranicarum (hrsg. von RÜDIGER SCHMITT), Wiesbaden (in Vorbereitung).
- TROUSDALE, WILLIAM: «*An Achaemenian Stone Weight from Afghanistan*», East & West 18, 1968, 277–280.
- VERTOGRADOVA, V. V.: «*Nahodka nadpisi neizvestnym pis'mom na Kara-tepe*», Buddijskie pamjatniki Kara-tepe v Starom Termeze. Osnovnye itogi rabot 1974–1977 gg. [= Kara-Tepe V], Moskva 1982, 160–167.

CHINESE—TURK POLITICAL CONNECTION AND
CONFLICT IN 615 A. D.*

In 615 A. D. an episode of the Chinese—Turk connections may well represent a few essential peculiarities of foreign policy on both sides. The related Chinese records imply the mutual misunderstandings — due to economic/social divergencies — that made a supposed master-stroke of Chinese diplomacy just one of the mistakes weakening the declining Sui Dynasty (581/589—617). Meanwhile this incident turned the Turks toward the rising leaders, *i.e.* rulers of the future T'ang House (618—907), and their alliance had considerable effect on the power-balance in China's northern neighbourhood as well.

The most detailed summary of the events in question was preserved in the biography of 裴矩 *P'ei Chü*, a high-ranking official of the emperor Sui Yang-ti (605—616).¹ He was charged with the inspection of Barbarians arriving with fraudulent demands of trade, considered to be just eager to get China's treasures; but he opposed not less fraudulence to the Western mer-

* This paper is based on a lecture submitted to the international conference: «The Sources of the History of Pre-Islamic Central Asia» (Budapest, 23—25 October, 1984).

¹ SS, chap. LXVII, pp. 703—706, translated by F. JÄGER: *Leben und Werk des P'ei K'ü*. Ein Kapitel aus der Chinesischen Kolonialgeschichte, *Ostasiatische Zeitschrift* IX (1920—1922) 81—115, 216—231, and LIU MAU-TSAI: *Die chinesischen Nachrichten zur Geschichte der Ost-Türken (T'u-küe)*. Otto Harrassowitz, Wiesbaden 1958, 85—86, cf. PS, XXXVIII, 550—553; CTS, LXIII, 644a—645a; HTS, C, 939a—940a. The abbreviations used below are as follows:

CTS — LIU Hsü: *Chiu T'ang-shu*. So-yin po-na-pen erh-shih-ssu shih XII. Shang-wu yin-shu-kuan, Peking 1958.

HTS — *Ou-yang Hsiu* — SUNG CH'Y: *Hsin T'ang-shu*. So-yin po-na-pen erh-shih-ssu shih XIII.

PS — LI YEN-SHOU: *Pei-shih*. So-yin po-na-pen erh-shih-ssu shih IX.

SS — WEI CHENG—CHANG-SUN WU-CHI: *Sui-shu*. So-yin po-na-pen erh-shih-ssu shih IX.

TCCS — 岑仲勉 TS'EN CHUNG-MIEN: *突厥集史 T'u-chüeh chi-shih* I—II. Chung-hua shu-chü, Peking 1958.

TCTC — SSSU-MA KUANG: *Tzu-chih-t'ung-chien*. I—X. Ku-chi ch'u-pan-she, Peking 1956.

chants when using their presence in the permitted market-place of 張掖 *Chang-yi* (甘州 *Kan-chou* in Kansu)² for inquiring about the geographical, political etc. circumstances of their countries with their way to China, in order to include them in a list for the court (from 605 on at least).³ But, aware of the increasing power of China's Turk allies, enemies and subjects, he also made the trial shown below to weaken the nearest neighbour, called in the Chinese records «Eastern» Turks.⁴

P'ei Chü's counterpart was 始畢 *Shih-pi* khaghan, a son of 啓民 *Ch'i-min* khaghan;⁵ his father asked and accepted, beyond China's «protection» and pastures, Chinese costumes and customs as well, and was willing to call himself China's subject.⁶ Ch'i-min had died not much earlier than the events concerned began, perhaps in 608 or 609.⁷ His son's loyalty could not be doubted either, especially as he began his diplomatic steps by a request of a Chinese princess; the acceptance of Chinese customs was declared as a precondition of the permission of this marriage, and this could be guaranteed by his father's example as well as by his Chinese wife.⁸

But the peaceful connection did not last long. As Shih-pi khaghan's strong enemy, *i.e.* the «Western» Turk 處羅 *Ch'u-lo* khaghan was pacified by China just previously (around 611 A. D.), by conquering his people and heart in battles and presents, respectively — and supporting his leader and

² At the end of the Sui era *Kan-chou* was named *Chang-yi-chün*, from 607 at least, cf. TCTC, vol. VI, p. 5634.

³ See a map of North-Western China with a territory of Inner Asia, drawn upon his collection of «market»-information: TS'EN CHUNG-MIEN: 隋對西北之交通 *Sui tui hsi-pei chih chiao-t'ung* («Sui's North-Western Connections»), in: 隋唐史 *Sui T'ang shih* («The history of the Sui and T'ang (Dynasties)»: *Chung-hua shu-chü*, Peking 1982, I, 48.

⁴ On the Chinese distinction between Eastern and Western Turks, respectively, «Eastern» meaning in China 'northern', too, and the Eastern Turks being the empire-forming Turks within the view of Chinese records, see I. ECSEDY: *Western Turks in Northern China in the Middle of the 7th Century*. *Acta Ant. Hung.* 28 (1980) 249—258, esp. 254—258.

⁵ The name *Ch'i-min* — adopted by him in 599, see *e.g.* in LIU MAU-TSAI's genealogy — was as a rule miswritten, for tabuistic reasons, as 啓人 *Ch'i-jen* in T'ang times; his son following him as *Shih-pi* khaghan, was originally called 咄吉世 (*T'u-chi* (-*shih*): SS, LXXXIV, 838a; cf. TCCS, 96—97.

⁶ In 608: TCTC, VI, 5641.

⁷ In spite of the divergent records on the date of his death, also admitting his presence at the New Year's audience of the high officials and foreign leaders, at the turn of the year 614—615 A. D., in the «Eastern Capital», *i.e.* Lo-yang, cf. TCCS, 96—97. According to SSU-MA KUANG, he died in 609 (TCTC, VI, 5647); in Liu Mau-tsai's view: in 608 (cf. the genealogy of the Turk khaghans).

⁸ Cf. TCTC, VI, 5647; on Shih-pi see SS, LXXXIV, 838a; CTS, CXCIV, A, 1436a.

rival 射匱 *She-kui* (達頭 *Ta-t'ou* (*Tardu*)'s grandson, 都六 *Tu-liu*'s son) —⁹ the old and world-wide imperial policy *divide et impera* proclaimed by P'ei Chü, too,¹⁰ was exploited against Shih-pi.

Some raids from this strengthening sphere must have preceded P'ei Chü's idea concerned in 615, because we read in the astronomical chapter of the Sui Dynasty's history as early as in the 6th month of Sui Yang-ti's 11th year (July 2—30, 615)¹¹ that suddenly a star appeared, south-east of the Scholars' Star 文昌 *Wen-ch'ang* ('Literary Glory', in the Ursa Major); it was of dark black colour and pointed shape, and while trembling in night, it moved toward north-west for several days, until it almost approached to the «Palace» of the star *Wen-ch'ang*; then it avoided the «palace» and disappeared, but upon all this a divination could be announced to the effect that dangerous military actions were to be expected. And indeed: in the 8th month — as the record continues — the Turks surrounded the emperor in [雁 (~ 鴈) 門] *Yen-men*, (in Shanhsi) and — among others — an arrow fell in front of the Emperor.¹²

Well, the astronomers of the court must have been led by contemporary bad news from North-West — the direction where the arrow-form star moved —, namely about Turk attacks;¹³ thus they could connect — then or later on — the irregular sign with those battles, and their interpretation could be felt justified by the really significant events happening two months later (by this showing the way of astrological divinations and their «due» realization; by the way, both records are preserved in a retrospective historiographical form . . .). Nevertheless, it is not at all the strange and irregular star alone that could be blamed for the vicissitudes of the 8th month of that year.

In the 8th month of the 11th year of Sui Yang-ti's ruling period *Ta-yeh* — in about early September¹⁴ —, aware of the gradually increasing population

⁹ From 611 on: TCTC, VI, 5654—5655, 5658 etc. — On Ch'u-lo see CTS, CXCIV, B, 1444b—1445a; on She-kui: CTS, CXCIV, B, 1445a.

¹⁰ Expressed by P'ei Chü explicitly so (in 611): TCTC, VI, 5655, (remembered in 615:) 5697.

¹¹ Here and further on, the dates are reckoned according to P. HOANG: *Concordance des chronologies neoméniques chinoise et européenne*. Variétés Sinologiques XXIX, Shanghai 1910.

¹² SS, XXI, 天文下 *T'ien-wen*, *hsia*, 293b—294a, cf. TCCS, 98. — *Wen-ch'ang*, being connected with martial effects on the fate of earthly scholars since Han times (206 B. C.—220 A. D.), is a cluster of stars with a brilliant double (sometimes representing the whole asterism), often occurring in T'ang-time historical or poetical allusions, cf. EDWARD H. SCHAFER: *Pacing the Void. T'ang Approaches to the Stars*. University of California Press, Berkeley—Los Angeles—London 1977, 121—123.

¹³ TCTC, VI, 5697.

¹⁴ After a *yi-ch'ou* day (September 3rd) and before a *wu-ch'en* day (September 6th, 615) according to SSU-MA KUANG: TCTC, VI, 5697.

and wealth of *Shih-pi* khaghan, P'ei Chü suggested a policy to weaken him by dividing his people.¹⁵ First he wanted to sow discord between him and his younger brother 叱吉設 *Ch'ih-chi she* (*šad*) by offering to the latter a Chinese princess as a wife, and a rank 南面可汗 *Nan-mien k'o-han* «Khaghan of the Southern Side(s)». Naturally this mere title could have been given the due content and validity only by a division of Shih-pi's realm — for decreasing both brothers' power, perhaps after a bloody fraternal war —, and Chi'h-chi could have applied for marriage to the Imperial House only afterwards; P'ei Chü did not even ask yet for a consent of the emperor. But Ch'ih-chi did not dare to accept these favours, probably in fear and out of respect for his elder brother, who got really furious when was informed about the above intrigue.

After this failure, P'ei Chü took into consideration that originally the Turks had been loyal (*i.e.* easy to pacify); and he attributed their behavior's condemnable change to the many 胡 *Hu* «(Western) Barbarians» among them. In order to give them (the *Hu*-s) a lesson, now he asked and received the emperor's permission. He sent a messenger to a high-ranking *Hu* subject of Shih-pi khaghan, named 史蜀胡悉 *Shih Shu-hu-hsi* (or *Shih-shu Hu-hsi*)¹⁶ Ši(-)žiwok(-)γuo-sjēt.,¹⁷ with a message to the effect that the emperor was going to establish a great exhibition of precious goods for Barbarians who would be permitted to buy them in the town 馬邑 *Ma-yi* (in Shanhsi). He also urged Shih Shu-hu-hsi by warning him that those who would come first, would obtain the best articles.

«In his greediness», Shih Shu-hu-hsi gave credit to this good news, so that in a hurry, not even informing Shih-pi khaghan, led his tribe with all the livestock of different kinds in order to arrive first to the market-place. P'ei Chü, however, supported by a troop of soldiers hidden at *Ma-yi*, set a trap for him, and killed (decapitated) him. Then he sent an information to Shih-pi khaghan, declaring that Shih Shu-hu-hsi was told to have arrived there with his tribe to turn his back to his khaghan (*i.e.* revolting against him), asking for admission of closer (inner) bonds (with China); that is why he,

¹⁵ SS, LXVII, 705b; TCTC, VI, 5697; cf. TCCS, 97.

¹⁶ SS, LXVII, 705b; TCCS, 97: as P'ei Chü's biography seems to be the only source about this personality, we may wonder if the division of his name into two proportionate parts as *Shih-shu Hu-hsi* — a «family name» with a «personal name» — is not merely mechanic in the Chinese text; all the more so, because *Shih* is a well-known Chinese family-name (unlike *Shih-shu*), often given to foreigners, and the name of a Central Asian country ('Kesch', south of Samarkand: HTS, CCXXI, B, 1556a—b, cf. E. CHAVANNES: *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux*. Recueillis et commentés, suivi de Notes additionnelles, Paris n.d., 146—147, summarizing the «countries» of the territory concerned as «Sogdiane»: 康 *K'ang*).

¹⁷ According to B. KARLGREN: *Grammata Serica Recensa*. BMFEA XXIX (1957).

P'ei Chü — in respect of the Turks as China's subjects — had to kill him and to inform the khaghan about all this. Nevertheless, Shih-pi realized his manoeuvre, and therefore he stopped his audiences (at the court).¹⁸ Furthermore, immediately after the above event (on September 6, 615), Shih-pi led his cavalry of several hundred thousand to attack *Yen-men* (i.e. 伊弋州 *Tai-chou*, in Shanhsi), where the emperor happened to stay; but this latter event is not connected in the Chinese records with the preceding incident.¹⁹

The modern reader of the records can but join the observers of celestial signs of that time, suspecting some antecedents behind this raid; but we must seek for the reasons in earthly phenomena. Naturally both the power rivalry of China and Shih-pi, respectively, and the essential conflict between an agriculturalist empire and its nomad neighbour may be responsible, together or even alone, for a military collision between the two powers in question; but the actual reason for a certain war still remains to be cleared up, especially after comparatively peaceful years of successful diplomacy, in case of China's loyal subject, after having asked and received imperial favours, among them a princess as khaghan's wife etc.

The differences of economic bases between the two opponent military powers must have motivated P'ei Chü's trial to weaken a warlike neighbour, a usual and potential enemy, also beyond the old and unavoidable agriculturalist — livestock-breeder oppositions (of ways of life, cultivated lands and pastures, respectively, and so on). But he was led first of all by the traditional Chinese interpretation of the demands of trade of the Turks (and other foreigners) as a sign of their greedy wish for China's luxury goods, if not merely a sign of their poverty and misery. China fulfilled these demands reluctantly when being forced — e.g. by weapons — to do so, or as a temporary political concession and occasional favour for some reason,²⁰ like in the above case. Thus the different judgement of (foreign) trade in China and among the Turks, respectively, played a particular role in this plot.

P'ei Chü could take for certain that his invitation would not be refused, and Shih Shu-hu-hsi would use this rare opportunity without delay; while the Turk leader could not find this attractive possibility unusual, since in the

¹⁸ The court audiences (with gifts and demands) being recorded in other parts of the dynastic histories, separately from the context of events, it would not be easy to point out a clear connection between Shih-pi's resentment and the absence of him or his envoys at the audiences, cf. TCCS, 97.

¹⁹ Cf. e.g. TCCS, 97 and 98, respectively; even SSU-MA KUANG, in the 11th century, registers them side by side first of all because of his method — pioneering in this respect, too — setting the events in a chronologic order. According to him, Shih-pi started his troops on the *wu-ch'en* day of the 8th month (September 6th): TCTC, VI, 5697.

²⁰ See the summary of this policy by ECSEDY: *Trade-and-war relations between the Turks and China in the second half of the 6th century*. Acta Orient. Hung. 21 (1968), 131 — 180.

previous years several similar exhibitions had shown the emperor's favour and China's richness to dazzle and threaten the Barbarians (recently in the spring of 610, on the market of Eastern Capital Lo-yang).²¹ On these occasions, having realized some of the intended commercial effect, too, the Chinese officials did not mind that the foreigners tried to utilize the market-place even according to its economic functions, too, natural for them on the caravan-roads of Inner Asia.

Shih Shu-hu-hsi could not be surprised at the place of this invitation either — although Chang-yi (in Kansu) had been indicated as the place for trade with Chinese authorities —, for Ma-yi (or 馬市 *Ma-shih* «Town of Horses» or «Horse Market» in Shanhsi) had been a «port of trade» toward Asia since long centuries, established at the beginning of imperial times (in the Ch'in era, 221—207 B. C.). It was a usual, even if not a constant market for the horses etc. of the nomads, according to the changing imperial favour. Earlier the Sui House had promised several times to permit regular and legal trade relations with the Turks «from that time on», although these permissions did not at all lead to a constant or harmonious, mutual trade relation.²² The Turks, however, could well believe any compliance in this respect. The season was also favourable for the nomads (unlike e.g. the early spring in 610), their livestock being then fat and increased in number, after having come from their summer pasture-lands; maybe, this was also taken into consideration when inducing a nomad leader to trade.

But the related social background could not be clear enough for P'ei Chü, who must have been — more or less — unaware of the specific character of his Chinese homeland as well. His political strategy aimed at interfering in the ethnic composition of the Turks, doing harm to them by slandering a *Hu* leader of theirs, thus also wanting to turn the khaghan's heart and weapons against his other *Hu* subjects (of Iranian? Soghdian origin?) of influence and initiative, or, let us add: of wealth and trading experience, of literacy and religious knowledge. But P'ei Chü was probably mistaken when supposing that Shih Shu-hu-hsi's tribe (部落 *pu-lo*), or any other tribe

²¹ TCTC, VI, 5649; cf. ECSEDY: *Trade-and-war* . . . , N. 80.

²² ECSEDY: *op. cit.*; cf. HENRY SERRUYS: *Sino-Mongol Relations during the Ming III. Trade Relations: the Horse Fairs* (1400—1600); *Mélanges chinois et bouddhiques*, vol. XVII, Bruxelles 1975, 9—13 (on the concessions of the 590's, and their dubious fate, too). — The idea that the trade of nomads' horses for China's silk could bring mutual profit — even if the Chinese officials, unaware of this, hindered it — was raised, first time by a Chinese scholar, quite recently, concerning the 8th—9th centuries by 馬俊民 Ma Chün-min: 唐與回紇的絹馬貿易 — 唐代馬價絹新探 *T'ang yü hui-ho ti chüan—ma mao-yi* (*T'ang-tai ma-chia-chüan hsin t'an*) («The silk-horse trade of the T'ang with the Uighurs: A new investigation of (the trade of) horse for silk in the T'ang Age»). 中國史研究 *Chung-kuo-shih yen-chiu* (Peking) 1984/1, 67—76.

of a powerful nomad empire (with the due social mobility) consisted of one single ethnic; or that a crime of a leader could have provoked the extermination of his whole family (clan/tribe), as it happened several times in China in similar cases. And it would have been a really untimely or just a wrong idea to seek — in lack of information — for a kind of «racist» policy against the *Hu*-s in the Turk realm of composed ethnical character, with exogamic inter-relations and enlargeable (socially approved) clan-structure that could integrate by kinship any alien elements (their foreign origin not necessarily involving language difficulties on the multilingual steppe) and so on.

But the khaghan did not believe P'ei Chü's message, and perhaps not only because of an experience of traditional policy of the Chinese officials or P'ei Chü himself. (Shih Shu-hu-hsi's loyalty to China — mentioned as a «crime» of his — did not contradict to the khaghan's policy; his peaceful goodwill — instead of a «rebellious» military preparedness — was well shown by his failure to escape from the trap, etc.).

As a rule, in China commerce was not a favoured trade, especially when done by high-ranking officials with high profit, even if in a permitted form; but missing a «Trade with the Enemy Act» (of the U. S. A. . .), any trade actions with foreigners were but matters of imperial policy, and every related private transaction was considered treasonous and a capital crime. (*E.g.* in the following year, 616, the 宇文 *Yü-wen*-brothers could hardly escape from execution after their «prohibited trade» with the Turks.)²³

For the Turks, however, trade was natural, and the commercial activities belonged to their way of life — even if the realization was often due to «professional» persons, sometimes of a certain other ethnic of the empire —, either when mediating other economies' wares in long-distance trade, or offering their surplus livestock for the wanted articles of *e.g.* China. The due tax in goods or money — being always given to or taken away by the tribal leaders and clan-leaders whose land was used as a road or market-place — made trade there even attractive: it was not at all a reason for hostility, even if not announced in advance to the ruler of the territory.

The sale of the livestock could be considered a special case, because it cannot be owned and sold by any single person, not even by a head of tribe alone (Shih Shu-hu-hsi also went to *Ma-yi* «with his tribe» together); this livestock belonged to the tribe in question (even if it was kept sometimes by the smaller natural communities, *i.e.* by the clans, at least in peace-times), and the goods obtained by it — the «price» — had the same fate as the other obtained or received values and goods, in a form recorded by the Chinese as

²³ They also tried to trade with the Turks in autumn-time, favourable for the nomads to sell their livestock: TCTC, VI. 5706.

«all of them had their (due) share (according to their ranks)».²⁴ We read it, as a rule, in cases when leading personalities received rich presents from the emperor — who also got gifts from them —, but in principle nobody seems to be excluded *e.g.* from the Chinese silk given to them, although one may wonder if it reached every commoner or slave, too. (Their everyday life being self-supplying, the trade of gifts might remain in the sphere of prestige as well.)

Anyhow, the livestock brought to the market must have been a matter of tribe level. A lion's share might be due to the khaghan, especially from an imperial gift — if any —, but the pasture-land and livestock did not belong to the khaghan so as the land of Chinese cultivators «under the heaven», *i.e.* in the empire was told to belong to the emperor, since Chou times (Ist millennium B. C.), with the related social accessories etc. Therefore, Shih-pi khaghan could well know that if a head of tribe under his rule went with his people and livestock to a Chinese «Horse-town» or «Horse-market», then he wanted to trade; and it was a normal and legal action, without an obligation to ask for the ruler's permission or even merely to be announced in advance. Thus the khaghan did not consider him a rebel, but drew the due conclusions from the official Chinese policy represented by P'ei Chü, who had killed his favourite leader with treacherous pretexts.

All this can be considered an antecedent of Shih-pi khaghan's unexpected attack in September, 615. The danger for the besieged town *Yen-men* was not fatal, because the princess 義成 *Yi-ch'eng* — the Chinese wife of Ch'i-min khaghan, *i.e.* Shih-pi's dead father — warned the emperor of the future attack; and later, on imperial request, she sent northward Shih-pi khaghan — leading the siege of the emperor's residence — by a false message of a danger to be expected there, thus utilizing the traditional well-informedness and political influence of the khaghan's wives (*qatun-s*).²⁵ But the whole event still contributed to the loss of power of the Sui House.

Consequently, P'ei Chü could be a good traditional scholar — registering the geography and customs of the actual or future «tributary» western countries —, but as a politician he behaved like many officials in China, being

²⁴ Cf. ECSEDY: *Tribe and Empire, Tribe and Society in the Turk Age*. Acta Orient. Hung. 31 (1977), 3–15.

²⁵ TCTC, VI, 5698 (also recording that an arrow fell before the emperor), 5699. — The problem whether or not Shih-pi married Yi-ch'eng after his father's death — according to a Turk custom, blamed several times by the Chinese historians — cannot be solved without new sources. The Chinese records do not mention it, although he must have been born earlier than she married his father — this being the well-known precondition of a son's marriage with her «later mother» (cf. *e.g.* SS, LXXXIV, 832a) —, even the date of his father cannot be exactly decided (cf. N. 6.), etc.

selected for their jobs, in best case, upon their knowledge of the written tradition. In other times his conservative foreign policy could have been even successful, but he happened to be the official of a declining dynasty (having lost the favours of the Heaven by extreme luxury etc.). So by his method to use economic steps only as means of political tactics, and his ignorance of the social consequences of economic divergencies — in China and among the Turks, respectively —, he made harm to his dynasty, by inducing Shih-pi not only to the mentioned campaign, but to join the revolting 李 *Li* family that was going to found the T'ang dynasty in 618 with Turk help. In this way, P'ei Chü unintentionally played his due role in the course of China's history, objectively just contributing to the victorious emergence of another dynasty — with military strength and fresh «heavenly mandate» —, thus still realizing China's historical traditions.²⁶

Another unintentional result of this turn of events was the change of Eastern Turk loyalty, turning from the Sui House to the T'ang rulers, *i.e.* to a strong, rising dynasty that was able, after all, to win the Eastern Turks and to submit them as subjects under Chinese «protection» or control by the middle of the 7th century.

Finally, the fate of Shih-pi khaghan's people indirectly decided or at least influenced the future of his supporters of the steppe region as well. Namely, a part of the now allied and then hostile 鐵勒 *T'ieh-le* tribes living at the 鬱督軍 *Yü-tu-chün* (etc., ~ *Ötükan*) «mountain», belonged to *Shih-pi*, including the Uighurs and their later «alien» tribes; while the other ones, including the 薛延陀 (*Hsieh-)**yen-t'o*, supported the strengthening She-kui khaghan's the Western Turks (mentioned above).²⁷ The formers played a role only as late as within the second Turk Empire, from the end of the 7th century, until the defeat of the Turks, *i.e.* the victory of the Uighur Empire in

²⁶ Cf. a characterization to similar effect of the wrong or just harmful advices given by P'ei Chü to the last Sui Emperor's frontier policy: Arthur F. Wright: *The Sui Dynasty*. Alfred A. Knopf, New York, 1979, 189—195. While mentioning a few details of the Chinese—Turk contemporary relations (188—195) — without being aware of their historical context in the background of the events in 615 (see p. 195) —, he analyzes the reasons of the military failures of the Sui army in the kingdom Koguryō (in North Korea), ended with a final defeat in 614; the author concludes as concerns P'ei Chü's related advices: «P'ei Chü was intelligent . . . , but totally uninformed about the area where he was now promising cheap and easy victory» (p. 191).

²⁷ ECSEDY: *Western Turks* . . . (N. 4) 255—258; cf. ECSEDY: *Contribution to the History of Karluks in the T'ang Period*. Acta Orient. Hung. 34 (1980): 1—3, 23—37.

the middle of the 8th century; while the latter «western», *i.e.* stronger group of tribes, under *Hsieh-yen-t'o* rule, founded an empire in the North-West in the 620's, contemporarily with the consolidation of the T'ang Empire;²⁸ and the rest of them, in a growing hostility toward the «Northern», *i.e.* Eastern Turks and China as well, started — from the («west of») Altai region — westward.²⁹

Budapest.

²⁸ Cf. CTS, CIC, B, 1493b, on the *T'ieh-le*; HTS, CCXVII, B, 1527b, on the *Hsieh-yen-t'o* (the name being often abbreviated in the records in a form *yen-t'o*). On the *oyuz* character of the *T'ieh-le* tribes, being the enemies of the Turk Empire (*e.g.*) in the 8th century, see the works of K. CZEGLÉDY, *e.g.* *On the Numerical composition of the Ancient Turkish Tribal confederations*. Acta Orient. Hung. 25 (1972), 275—281; see the tribes of the Uighurs (beyond their «own» 9 ones): HTS, CCXVII, A, 1520b. The tribes in question are documented in detail by the author of this paper in the program *Ethnonymica Turcica* (Szeged, József Attila University, Altaistic Chair).

²⁹ On the *Hsieh-yen-t'o* see HTS, CCXVII, 1527b—1529a (cf. CHAVANNES: *Documents . . .*, 94—96).

DIE POLITISCHE GEOGRAPHIE AFGHANISTANS IM 7.—8. JAHRHUNDERT

Die Jahrzehnte, die der Entstehung des Islams und den ersten Eroberungsversuchen der arabischen Truppen in den ehemaligen Ländern des heutigen Afghanistan folgten, waren auf dem genannten Gebiet keineswegs arm an Ereignissen. Arm sind aber unsere Kenntnisse darüber, wie und wo sich die von den arabischen Geschichtsschreibern geschilderten Ereignisse abspielten.

Beginnen wir unsere Untersuchungen mit einem Bericht, den wir bei al-Ṭabarī finden: «Der Šāh ist von seinem Bruder entflohen — zu jener Zeit hieß der Bruder des Šāhs Rutbil — nach dem Land, wo (eine Ortschaft) namens Āmul (liegt). Āmul ist eine Stadt zwischen dem (Sigistān?) und zwischen Zaranġ.»¹

Der angeführte Satz ist nicht klar. J. Marquart hat schon darauf hingewiesen, daß nicht der Šāh von seinem Bruder entflohen ist, sondern der Bruder des Šāhs hat das Land des Šāhs verlassen. Der Šāh ist in den arabischen Quellen als Kābul-Šāh bekannt, sein Bruder, der entflohen ist, hieß Rutbil, oder nach anderen Schriftstellern hieß er Zunbil. Marquart hat schon bemerkt, daß im zitierten Text al-Ṭabarīs auch eine andere Ungereimtheit zu finden ist: Āmul kann nur Zābul sein.²

Ferner ist es schon an und für sich klar, daß die Stadt Āmul nicht zwischen Sigistān und Zaranġ zu finden ist, wie die Konjektur des Herausgebers andeutet, weil Zaranġ die Hauptstadt Sigistāns war, die Stadt Zaranġ lag also in Sigistān. In diesem Fall hat der Ausdruck »zwischen Sigistān und Zaranġ« keinen Sinn.

Das Wort بينها kann sich nur auf das Land (بلاد) des Kābul-Šāhs beziehen, woher sein Bruder in die Richtung von Zaranġ gegangen ist. Das Land des Kābul-Šāhs war im engeren Sinne genommen das Tal des Kābul-

¹ AL-ṬABARĪ: *Ta'riḫ al-'umam wa 'l-mulūk*. I. 2706. Nach J. HARMATTA: *Late Bactrian Inscriptions*. Acta Ant. Hung. 17 (1969) 405—406 ist die richtige Form des Namens als *Zybyl = *Ziḫil zu rekonstruieren.

² J. MARKWART: *Ēranšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenec'i*. Berlin 1901. 38.

Flusses, die geographische Einheit, die in den arabischen Texten oft als Kābulistān erwähnt ist. Der Terminus hat diese Bedeutung z. B. im Bericht des al-Ṭabarī, wo er darüber schreibt, daß Xosrau I Anuširvan nach seinem Sieg über die Hephtaliten die Länder von Sind, Bost, al-Ruxxağ, Zābulistan, Toxaristān, Dardistān und Kābulistān vereinigt hat.³ Die Gebiete, deren Namen hier aufgezählt sind, befinden sich im heutigen Afghanistan und in den benachbarten Distrikten des heutigen Pakistan.

Wenn wir die Meinung Marquarts annehmen und anstelle von Āmul Zābul lesen, dann können wir den eben angeführten Satz al-Ṭabarīs auf eine befriedigende Weise verstehen: «Der Bruder des Šāhs ist von seinem Bruder entflohen — der Bruder des Šāhs hieß zu jener Zeit Rutbil — in einen Distrikt namens Zābul. Zābul ist eine Stadt zwischen dem und zwischen Zaranğ.»

Der Ausdruck «zwischen dem» bezieht sich auf Kābulistān, auf das Land des Kābul-Šāhs, und die Stadt Zābul kann — dem Wortgebrauch der arabischen geographischen Schriftsteller entsprechend — die Stadt Zābulistāns bezeichnen. In dem persischen Werk *Hudūd al-‘ālam* lesen wir den folgenden Satz: «Ġazna und die darum liegenden Distrikte hießen Zābulistān.»⁴ Der Rutbil muß also nach Zābulistān, möglicherweise nach Ġazna geflohen sein.

Wenn wir die Umstände der Flucht des Rutbils (oder des Zunbils) suchen, dann finden wir die Antwort nicht mehr bei al-Ṭabarī, sondern in den Werken anderer Geschichtsschreiber, vor allem bei al-Balādūrī und Ja‘qūbī.

Balādūrī erzählt, daß al-Rabī‘ ibn Zijād al-Ĥārītī die Stadt Zaranğ im Jahre 30 (=650—651) eingenommen hat. Dann haben die Araber zur Zeit ‘Alis Siğistān und Xorāsān erobert. Später in der Regierungszeit Mo‘āwijas haben sie dieselbe Gebiete noch einmal besetzt, und darüber hinaus haben sie auch Kābul und Balx an das Xalifenreich angeschlossen. Als ‘Abdarrahmān ibn Samura, der zwischen 43—50 (=663—670) das zweite Mal Stellvertreter der Xalifen, diesmal derjenige Mo‘āwijas war, gestorben ist, hat der Kābul-Šāh die Muslime aus seinem Reich sofort verjagt. Der Zunbil (oder Rutbil) hat seine Macht weit nach Süden, nach al-Ruxxağ und Bost ausgebreitet. Der neue Statthalter, Rabi‘ ibn Zijād al-Ĥārītī, der dieses Amt schon das zweite Mal bekleidete (50—51, das ist 670—671), hat ihn geschlagen und bis nach al-Ruxxağ gejagt. Der Herrscher Zābulistāns kapitulierte endlich vor dem neuen Statthalter, ‘Ubaidallāh ibn abū Bakra (51—53, das ist 671—673). In den Jahren 683—684, nach dem Tod des Jazīd ibn Mo‘āwijas, haben die Truppen der Einwohner Zābulistāns das Heer der Eroberer geschlagen, selbst der Untertellvertreter Jazīd ibn Zijād ist in seinem Feldzug gegen Ġazna (also gegen den Zunbil) gefallen. Als der Aufstand Zubairs das ganze Xalifenreich erschüttert hat, konnte der Zunbil seine Macht noch einmal weit nach Süden ausdehnen,

³ AL-ṬABARĪ, I. 894.

⁴ *Hudūd al-‘Ālam*. Translated and explained by V. MINORSKY. London 1970. 112.

die Muslime fühlten sich nicht einmal in Zaranġ sicher. Zur Zeit des Omajjaden ʿAbd al-Malik ibn Marwān (685—705) und seines Sachwalters Ḥaġġāġ ibn Jūsuf (661?—714?) war der Statthalter in Siġistān ʿAbdarrahmān ibn Moḥammad ibn Ašʿat̤ (†704). Zu seiner Zeit endete die unbestrittene Militärpräsenz der Muslime bei der Stadt Bost, und dort fing die Macht des Königs von Zābulistān an. Bost gehörte noch zu Siġistān, und die Sommerresidenz des Zunbils (das wurde schon zum Titel des jeweiligen Königs des Reiches) befand sich in Zābulistān, seine Winterresidenz war in al-Ruxxaġ. Das blieb die Lage bis 872, als der Feldherr der Ṣaffariden, Jaʿqūb ibn Laiṭ, all diese Gebiete für die Muslime erobert hat.⁵

Wenn wir jetzt die Lage des Zunbils in der geschilderten Zeitspanne näher ins Auge fassen, finden wir manche interessanten Fakten. Vor allem fällt uns auf, daß in den Tagen des Zubair-Aufstandes, als sich die arabischen Truppen zurückziehen mußten, befestigte sich der Zunbil in Ġazna, und zwar aus Angst vor dem Kābul-Šāh. Auf der anderen Seite konnten die Araber in diese Gebiete einfallen, ihre Einfälle bedeuteten aber nur vorübergehende Raubzüge und keine dauerhafte Besetzung, keine wirkliche Eroberung. Die Anwesenheit der Eroberer in Siġistān, wo sie wohl festen Fuß fassen konnten, bedeutete jedoch für die benachbarten Gebiete eine gewisse Abhängigkeit von den Xalifen, und diese begrenzte Abhängigkeit bedeutete gleichzeitig auch den Schutz der Xalifen.

Der entflohene Zunbil muß den Widerspruch dieser Lage ausgenutzt haben: sich auf die Araber stützend machte er sich von seinem Bruder unabhängig, aber auch die Schwäche der Araber versuchte er im eigenen Interesse skrupellos auszunützen. Ein gutes, charakteristisches Beispiel ist dafür der Aufstand des Zubair. Die Araber mußten ihre Armee zurückziehen, und das hatte zwei Folgen: erstens fühlte sich der Zunbil von dem Kābul-Šāh bedroht, zweitens ergriff er die Gelegenheit um sein Königreich auf Kosten der Araber auszudehnen. Er konnte die Länder al-Ruxxaġ und Zamīn al-Dāwar erobern.

Später, um die Jahrhundertwende, als seine Unabhängigkeit gegenüber dem Kābul-Šāh schon unbestritten war, versuchte ʿAbdarrahmān ibn Moḥammad ibn al-Ašʿat̤ ibn Qais, der Stellvertreter des al-Ḥaġġāġ in Siġistān in das Land des Rutbil einzudringen. Er fürchtete aber sich vor seiner List und kehrte nach Bost zurück.⁶ Später haben sie einen Friedensvertrag geschlossen.⁷ Nach einigen Jahren aber hat al-Ašʿat̤ Schutz bei dem Rutbil gegen Ḥaġġāġ gesucht. Diese zwei Ereignisse zeigen die Selbständigkeit des Rutbils.

Die Fortsetzung der Geschichte des al-Ašʿat̤ bei al-Jaʿqūbī deutet auch die Grenzen seiner Unabhängigkeit an. Die Gesandten des Sachwalters konnten

⁵ MARKWART, 293.

⁶ IBN WADHIH AL-JAʿQŪBĪ: *Historiae*. ed. M. TH. HOUTSMA. ²Lugd. Bat. 1969. II. 331.

⁷ a.a.O. 332.

durch «diplomatische Mittel» (das ist durch Drohung und Versprechen) erreichen, daß der Rutbil seinen Schützling ausliefert.⁸

Al-Mas'ūdī sagte, daß Ḥaġġāġ den al-Aš'aṭ zum Statthalter in Siġistān, Bost und al-Ruxxaġ ernannt hat.⁹ Wie wir oben gesehen haben, war die Winterresidenz des Zunbils in al-Ruxxaġ, das Land gehörte also zu seinem Reich, und nicht zum Reich der Xalifen. Nehmen wir an, daß al-Mas'ūdī nicht nur die Namen häufen wollte, sondern er darüber im klaren war, was er sagte. In diesem Fall scheint al-Ruxxaġ unter doppeltem Einfluß gestanden zu sein: es muß Teil des Landes des Zunbils gewesen sein, wo auch die Statthalter Siġistāns einen bestimmten Einfluß hatten. Bost war die Grenze des Reiches der Omajjaden, und die östlich von hier liegenden Distrikte gehörten schon einem fremden Land an, sie lagen aber in der Reichweite der aus Bost ausgehenden Militärexpeditionen. Diese benachbarten Gebiete gehörten dem Land al-Ruxxaġ an, wohin al-Aš'aṭ eindrang, und wo er sich dann in einer so großen Gefahr fühlte, daß er sich nach Bost zurückzog.

Wenn wir jetzt den aktuellen geographischen Hintergrund dieser Geschehnisse aufdecken wollen, dann haben wir manche Anhaltspunkte.

Kābulistān lag im Norden, im Tal des Kābul-Flusses. Diese Behauptung ist bestimmt wahr, obwohl die genauen Grenzen dieses Königreiches nicht bekannt sind. Bost ist im Süden, es ist mit dem heutigen Qala-i Bist gleichzusetzen,¹⁰ die Stadt ist also dort zu finden, wo der Fluß Arghandab in den Hilmand einmündet. Siġistān heißt das Land des unteren Laufes des Hilmand, mit anderen Worten, Siġistān ist das westlich von Bost liegende Gebiet. Die zwischen Bost und Kābulistān liegenden Territorien bildeten den Machtbereich des Zunbils.

Zamīn al-Dāwar, das Land, das manchmal von den Arabern kontrolliert wurde, lag auf dem West-Ufer des Hilmand, nördlich von Bost, zwischen ihm und zwischen den Wohnstätten der Ġor-Türken. Das ehemalige Zentrum des Distriktes ist in der Nähe der heutigen Stadt Girišk zu suchen.¹¹

Der Terminus *Zābulistān* ist nicht eindeutig.¹² Eins ist sicher: Zābulistān und al-Ruxxaġ lagen im Tal des Tarnak-Flusses. Die nördlichen Gebiete wurden Zābulistān genannt und die südlichen Gebiete bis nach Bost bildeten das Land al-Ruxxaġ. Der Tarnak-Fluß hieß im Altertum *Arachotos potamos*, und man hat den Eindruck, daß der Name al-Ruxxaġ eigentlich dem alten Namen des Flusses entstammt.

⁸ a.a.O. 333—334.

⁹ MAS'ŪDĪ: *Les prairies d'or*. ed. C. BARBIER DE MEYNARD. Paris 1869. I. 349 und V. 302.

¹⁰ DJ. DAWARI: *Die Ruinenstadt Bost am Helmand*. Acta Ir. II. ser. 4 (1975). 201—208.

¹¹ DJ. DAWARI: *Die Ruinenstadt*; TH. HOLDICH: *The Gates of India*. London 1910. 207.

¹² *Ḥudūd al-'Ālam*, 345—346 mit Literatur.

In neuerer Zeit hat A. Toynbee den Weg entlang des Tales beschrieben. Seinen Beweisen nach bildet dieses Tal wohl den berühmten «arachosischen Korridor», eine uralte Heeres- und Handelsstraße.¹³ Dieses Tal war also das Gebiet, wo die Einflüsse des Kābul-Šāhs und diejenigen des Xalifas einander neutralisierten, und so konnte hier der Zunbil Lebensraum finden.

Al-Ṭabarī sagt ausdrücklich, daß die Soldaten des Zunbils Türken waren, er hieß «König der Türken».¹⁴

Früher in einem Aufsatz habe ich über die Xalağ-Türken und über ihre Wohnstätte gesprochen. Von den dort angeführten klassischen Textstellen ausgehend¹⁵ können wir feststellen, daß die Ğor-Türken nördlich von Zamīn al-Dāwar lebten und gemeinsame Grenzen mit den Xalağ-Türken hatten. Die Xalağ verbreiteten sich von dort nach Süden, bis nach den Grenzen Siğistāns, das ist bis nach Bost, und von dort bis nach Indien, und nördlich in den Flußtälern in die Richtung von Ğazna.

Wenn der Zunbil wirklich König der Türken war, dann waren seine Untertanen vor allem die Xalağ-Türken in al-Ruxxağ und Zābulistān. Der arabische Ausdruck *اتراك* läßt uns vermuten, daß nicht nur ein türkisches Volk unter seiner Herrschaft stand, sondern mehrere. In diesem Fall können wir annehmen, daß auch die al-Ğur in seinem Reich lebten, zusammen mit kleineren türkischen Völkerschaften, die in al-Ruxxağ und Zābulistān nomadierten. Der Termin kann aber im weiteren Sinne die Nomaden schlechthin bezeichnen. In diesem Fall wären auch die anderen Nomaden, die möglicherweise eine iranische Mundart (wie z.B. Paschto) sprachen) seine Untertanen gewesen.

Der Zunbil konnte also aller Wahrscheinlichkeit nach die Distrikte der al-Ğur und al-Xalağ, d. h. den mittleren und oberen Lauf des Hilmand mit den benachbarten Bergen unterwerfen, und von hier in Ost—West Richtung alle Territorien bis nach den indischen Grenzen, und in Süd—Nord Richtung verbreitete sich sein Reich von Bist nach den Bergen zwischen Ğazna und Kābul.

Budapest.

¹³ A. J. TOYNBEE: *Between Oxus and Jumna*. London 1961. 53—56.

¹⁴ AL-ṬABARĪ: II. 1037, 1042, 1103, 1132. Darüber hinaus sagt noch AL-MAS'ŪDĪ: I. 349, daß al-Aš'aṭ als Statthalter die »Türkvolker bekriegte, deren Name al-Ğuz und al-Xalağ ist.«

¹⁵ M. MARÓTH: *Die Xalağ in den arabischen Quellen*. Acta Ant. 28 (1983). 269—272.

ZUR GESCHICHTE DER ARABISCH—TÜRKISCHEN
BEZIEHUNGEN AM ANFANG DES VIII. JAHRHUNDERTS

Die verschiedenen Türkvölker spielten in der Geschichte des Chalifenreiches und des Islams eine sehr bedeutende Rolle. Am Anfang waren sie heidnische Gegner des Islams, später brachte man sie als Kriegsgefangene nach Bagdad, wo sie, als brave Soldaten, zu Leibgardisten der Chalifen wurden. Noch später mußten aber schon die Chalifen den eigenen Leibgardisten entfliehen, damit sie weit von den sie schützenden türkischen Truppen in Sicherheit leben können. So gründeten sie eine neue Hauptstadt für das Reich namens Samarra. Später übernahmen die Osman-Türken die führende Macht im Islam, und von da ab kolonialiserten die Türken die Araber, die früher sie kolonialisiert hatten. Mit dem ungarischen Spruch hätten die Araber sagen können: Ich nahm einen Türken gefangen, aber er läßt mich nicht frei.

Der Anfang der türkisch—arabischen Beziehungen war allerdings viel bescheidener und für die Araber viel günstiger als das hier geschilderte tragische Ende. Die Söhne der zwei Völker haben einander auf dem Gebiet eines dritten Volkes, auf soghdischem Boden kennengelernt. Als sich die Araber in und der letzten Phase der Eroberung der ordwestiranischen Länder befanden ihre Angriffe gegen diejenigen Gebiete richteten, die jenseits des Amudarja liegen, mußten sie manchmal und nebensächlich auch mit den türkischen Truppen zusammenstoßen. Diese Behauptung wird am besten durch die arabischen Historiographen veranschaulicht.

Sehen wir jetzt, wie al-Ṭabarī manche Ereignisse des Jahres 701 erzählt: «Erwähnung der Nachricht über die Ursache des Abzugs al-Muhallab's von Kišš. Es hat erwähnt 'Alī b. Moḥammad von al-Mufaḍḍal b. Moḥammad, daß al-Muhallab . . . zurückkehrte von Kišš . . . und zurückließ Ḥuraiṭ b. Quṭba, den Freigelassenen vom Stamm Ḥuzā'a. Er sagte: ‚Wenn du das Lösegeld empfangen hast, dann gib ihnen die Pfänder zurück‘. Er überschritt den Fluß, und als er gelangt war nach Balch, blieb er dort und schrieb an Ḥuraiṭ: ‚Siehe, nicht bin ich sicher, daß, wenn du ihnen die Pfänder zurückgibst, sie ändern ihre Haltung dir gegenüber. Darum, wenn du das Lösegeld erhalten hast, gib nicht heraus die Pfänder, bis du nach Balch gekommen bist.‘ Es sagte Ḥuraiṭ zum König von Kišš: ‚Al-Muhallab hat mir geschrieben, daß ich die Pfänder

behalten soll, bis daß ich ins Land von Balch komme. Wenn du rasch bringst was du schuldest, übergebe ich dir deine Pfänder, und ich gehe und benachrichtige ihn, daß sein Brief angekommen ist und daß ich erhalten habe, was ihr schuldet, und daß ich die Pfänder euch zurückgegeben habe.' Darauf beeilte er sich ihnen gegenüber, mit ihnen Frieden zu schließen, und er (Ḥurait) gab ihnen zurück diejenigen, welche sich von ihnen in ihrer Hand befanden. Es kamen näher und traten ihm (Ḥurait) in den Weg die Türken und sagten: ‚Kauf dich frei und den, der mit dir ist. Wir haben getroffen Yazid b. al-Muhallab, und er hat sich freigekauft.' Darauf sagte Ḥurait: ‚Geboren haben soll mich alsdann die Mutter Yazid's.' Er kämpfte mit den Türken und tötete sie und nahm einige gefangenen, und die Türken kauften die Gefangenen los. Er war gütig gegen sie und ließ sie frei und gab ihnen das Lösegeld zurück.»¹

Laut der Annahme J. Marquarts müssen die genannten Türken Osttürken gewesen sein. Nachdem er die Inschrift des Bilgä Kagan studierte, kam er zu dem Schluß, daß Mo-chi-lien (später Bilgä Kagan) und sein Bruder Kül Tegin, die in diesem Jahre einen Feldzug gegen die *alty čub Soydaq* führten, hielten sich auf diesem Gebiet auf.²

F. Altheim schrieb in seinem Kommentar zu dieser Stelle, daß die Türken in der Nachbarschaft von Kišš zweifellos Hephthaliten waren.³ Die zwei Behauptungen widersprechen einander.

Ehe wir versuchen den Widerspruch zu beseitigen, sehen wir die Ereignisse des Jahres 707 an. Al-Ṭabarī schreibt die folgenden: «Dann zog Qutaiba nach Rāmītan, und Rāmītan's Leute schlossen Frieden mit ihm. Er zog von ihnen weiter, und gegen ihn rückten vor die Türken und mit ihnen die Soghder und die Leute von Ferġāna. Sie stellten sich den Muslim auf ihrem Weg entgegen und erreichten Abdurrahmān b. Muslim al-Bāhili, der an der Spitze der Nachhut stand, wobei zwischen ihm und Qutaiba sowie der Spitze des Heeres eine Meile war. Nachdem die Feinde sich ihm genähert hatten, schickte er einen Boten an Qutaiba, um ihn davon zu benachrichtigen. Es kamen über 'Abdurrahmān die Türken und kämpften mit ihm, und es kam der Bote zu Qutaiba, da kehrte er zurück mit den Leuten. Er kam zu 'Abdurrahmān, während mit ihnen (den Türken) kämpfte, und beinahe hätten die Türken über sie die Oberhand gewonnen. Als die Leute Qutaiba sahen, waren sie guten Mutes und standhaft und kämpften mit den Türken bis zum Mittag. Und tapfer kämpfte an diesem Tage Nēzak, und er war mit Qutaiba. Gott schlug die Türken in die Flucht und zersprengte ihre Masse. Qutaiba kehrte zurück, nach Merw strebend, und überschritt den Fluß bei Tirmid, wobei er nach Balḥ

¹ ṬABARĪ: *Annales*, 2, 1080—1081 (F. ALTHEIM: *Geschichte der Hunnen*. II. Berlin 1960. 71).

² J. MARQUART: *Die Chronologie der alttürkischen Inschriften*. Leipzig 1898. 53, 71—72, 16.

³ F. ALTHEIM: *Geschichte der Hunnen*. II. Berlin 1960. 71.

wollte. Dann kam er nach Merw. Es haben gesagt die Bähiliten: Es trafen die Türken auf die Muslim, an ihrer Spitze Kōrbagatur der Türke, Sohn der Schwester des Kaisers von China, mit 200.000, und es verlieh Gott den Muslim den Sieg über sie.»⁴

Hier ist unser Problem das Folgende: Wer ist die geheimnisvolle Person, die einen komischen Namen trägt (der Blinde Held), und Neffe des chinesischen Kaisers ist, und gleichzeitig türkische Truppen führt. F. Altheim will den Namen als «ein Held zum Betrachten, ein schöner, ansehnlicher Held» auslegen mit Berufung auf den Namen *Κορυήρ kōrg-är*.⁵ Der schöne Held ist aber ebenso wenig bekannt, wie der blinde Held. Wer kann die von den Arabern genannte wichtige türkische Persönlichkeit sein, die im Jahr 707 die Truppen Qutaibas getroffen hat, und vor der sie sich nach Süden, nach Balḥ und Merw zurückziehen mußten? Wer konnte ein so großes Heer leiten, das — zweifelsohne mit starker Übertreibung — als 200.000 Mann stark eingeschätzt wurde?

Um eine Antwort auf diese Frage geben zu können, müssen wir zuerst die Ereignisse des Jahres 711 bzw. 712 ins Auge fassen. Al-Ṭabarī erzählt die Belagerung Samarkand's durch Qutaiba mit den folgenden Worten: «Während sie belagert wurden, kämpften sie mit ihnen (den Muslim) öfters von einer bestimmten Seite. Es schrieben die Soghder, denn sie fürchteten die Länge der Belagerung, an die Könige von aš-Šāš und den Iḥšād von Fergāna: ‚Wenn die Araber uns besiegen, werden sie wiederholen an euch das Gleiche, was sie uns gebracht haben. Darum sorget für euch selbst!‘ Da beschlossen sie, zu ihnen zu kommen, und die Soghder schickten zu ihnen: ‚Schickt solche, die ihnen schaffen machen, bis wir bei Nacht ihr Lager angreifen.‘ Er hat gesagt: Sie wählten Reiter aus von den Söhnen der *mzrzban* und der Ritter und die Stärksten und Kühnsten und schickten sie und befahlen ihnen, daß sie bei Nacht angriffen ihr Lager. Es kamen die Späher der Muslim und brachten ihnen Nachricht. Da wählte Qutaiba 300 oder 600 von den Tapferen und stellte an ihre Spitze Šāliḥ b. Muslim. Er sandte sie zu der Straße, von der er fürchtete, daß man auf ihr käme. Šāliḥ sandte Späher, damit sie Nachricht von dem feindlichen Heer brächten, und diese lagerten ungefähr zwei Parasangen vom Lager entfernt. Seine Späher kamen zurück und meldeten ihm, daß die Feinde kommen würden in dieser Nacht. Da teilte Šāliḥ seine Reiterei in drei Teile und legte einen Hinterhalt an zwei Orten und blieb auf der Höhe der Straße. Bei Nacht kamen die Heiden zu ihnen, indem sie nicht wußten, wo Šāliḥ stand. Sie glaubten sich sicher davor, daß einer ihnen begegne außerhalb des Lagers, und wußten nichts von Šāliḥ, bis daß sie auf ihn stießen. Er hat gesagt: Sie stürmten auf sie los, bis daß, als die Speere zwischen ihnen gewechselt

⁴ ṬABARĪ: a.a.o. 2. 1194 (F. ALTHEIM: a.a.O. 85.)

⁵ F. ALTHEIM: a.a.O. 86.

wurden, die beiden Hinterhalte hervorkamen und sie dann miteinander kämpften. Er hat gesagt: Es hat gesagt ein Mann der Barağim: ‚Ich war bei ihnen zugegen und nicht sah ich jemals solche, die stärker waren im Kampf als die Söhne jener Könige, und nicht standhaftere. Da bekämpften wir sie, und niemand entkam außer einem kleinen Häuflein. Wir sammelten ihre Waffen und schnitten ihre Köpfe ab und machten von ihnen Gefangene. Wir fragten sie nach denen, die wir getötet hatten. Sie sagten: Ihr habt getötet allein Söhne von Königen oder Große von Großen oder Tapfere von Tapferen, und ihr habt getötet nur Männer, von denen ein Mann hundert Männer wert war. Dann schrieben wir (die Namen) auf ihre Ohren. Dann zogen wir ein in das Lager, als es Morgen war, und unter uns war keiner, der nicht mit einem Kopf behängt war, dessen Name berühmt war‘ usw.⁶

Chavannes nimmt nach J. Marquart an, daß Kül Tegin in dieser Schlacht unter den Söhnen der Könige gestorben ist.⁷

Drei Kämpfe fanden zwischen den Türken und Arabern statt, wo zweimal der Name Kül Tegin (im Jahr 701 und im Jahr 711) auftaucht, und einmal kommt (im Jahre 707) der Name Kör-bagatur vor.

Untersuchen wir zuerst die Ereignisse des Jahres 707 im Lichte anderer Quellen. Sehen wir, was in der Geschichte Bukharas steht, also im Buche al-Naršahis, das wir in einer verkürzten persischen Version kennen.⁸ Die Geschichte, die wir in der Fassung al-Ṭabarīs kennengelernt haben, lautet nach al-Naršahī folgendermaßen.

Qutaibas Heer wurde um Tarab, Khunbun und Rāmītan umfaßt, und zwar von mehreren örtlichen Herrschern und von Kur Maghanun, vom Neffen des chinesischen Kaisers, der mit 40.000 Soldaten nach Sogdiana kam. Den Ausweg aus der schweren Lage hat Haijan al-Nabatī gefunden, der mit der Erlaubnis Qutaibas Unterredungen mit den Soghdern führte. Im Laufe der Unterredungen hat er sie davon überzeugt, daß ihre wirklichen Feinde die Türken sind. Am Anfang des Winters werden sie, also die Araber, weggehen, die Türken bleiben aber dort, sie werden das schöne Land nicht verlassen. Man sollte eine Vereinbarung treffen, und dann den Türken eingeben, daß sich ein größeres arabisches Heer von Richtung Kišš nähert. Im Sinne dieser Unterredungen machten die Soghder und die Araber Frieden untereinander, und zwar heimlich. Den Türken gaben sie ein, daß ein großes arabisches Heer in kurzer Zeit eintreffen wird. Darauf haben die Türken das Land geplündert und zogen sich zurück.

In diesem Bericht ist das türkische Heer viel kleiner, als in demjenigen des al-Ṭabarī, und auch die Araber kämpften nicht so heldenhaft, wie dort, sie

⁶ ṬABARĪ: a. a. O. 1242—1243 (F. ALTHEIM: a. a. O. 99—100).

⁷ ALTHEIM: a. a. O. 105.

⁸ R. N. FRYE: *The History of Bukhara*. Cambridge, Massachusetts 1954. 45—46, 133—134 (Zusammenstellung der Namensvarianten).

konnten sich nur durch eine List retten. Der türkische Heerführer heißt nicht Kōr-bagatur, sondern Kur Maġanin. Wenn wir auch die in dem Buch al-Ṭabarīs vorhandenen Varianten in Betracht ziehen (Kur Baġanun, Kur Ba'anun, und weiter bei Ja'qūbī heißt er Kur Ma'anun, bei Ibn al-Aṭīr Kur Na'anun usw.), dann sehen wir, daß betreffs seines Namens eine große Unsicherheit herrscht. Alle Quellen sagen aber einstimmig, daß er Neffe des chinesischen Kaisers war.

K. Czeglédy hat nachgewiesen, daß die iranischen und arabischen Quellen manchmal die Osttürken für Chinesen halten.⁹ Kur Bagatur kann also Neffe des Osttürkischen Kagans sein. Zu dieser Zeit war der Kagan der Osttürken Mo-ch'o Kagan. Er war Nachfolger des Qutluġ-Kagans, seines Schwagers und gleichzeitig Erzieher der zwei Söhne seiner Schwester und des verstorbenen Kagans, d. i. Erzieher des späteren Bilgä Kagan und des Kül Tegin. Kül Tegin war also der Neffe des «chinesischen Kaisers». Die türkischen Inschriften erwähnen aus diesem Jahr einen Feldzug von ihm gegen die soghdischen Gebiete nicht. Diese Tatsache läßt sich dadurch erklären, daß die Türken — wie al-Naršahī zeigt — nur eine kleinere Truppe nach Soghdiana geschickt haben, wo diese Truppen eigentlich nichts getan haben, weil sich ihre Verbündeten heimlich mit den Arabern vereinbarten. Der genannte Feldzug mag für die Osttürken ein unwesentliches Ereignis gewesen sein. Kur-Bagatur muß also Verschreibung des Namens Kül-Tegin sein. Diese Folgerung ist notwendig, wenn wir von der Prosopographie ausgehen. Paläographisch kann man diese Folgerung mit einer Beobachtung unterstützen. Es ist allgemein anerkannt, daß das arabische Wort Kuršul die Umschrift des türkischen *kül čor* ist.¹⁰ In diesem Fall entsprechen einander arabisches *kur* und türkisches *kül* eindeutig.

Aber wir können die paläographische Seite des Problems noch besser beleuchten. Die handschriftlichen Varianten des Namens sind die folgenden: Tabarī *kw* bġ'nwn, *kw* b'nwn, Naršahī *kw* mġ'nwn, *kwz* mġ'nwn, Ja'qūbī *kw* m'nwn, Ibn al-Aṭīr *kw* n'nwn, *kw* h'nwn. Alle diese Varianten lassen sich ohne Schwierigkeit auf die Form *kw* bġ'nwn zurückführen. Das arabische Schriftbild dieser Form — كوربغانون — kann man aber auch als كورتغايون *kw* tg'ywn interpretieren. Wie der Vergleich der arabischen Form *Kuršul* mit dem türkischen Würdenamen *kül čor* zeigt, wurde die türkische Form den Arabern durch mittelpersische schriftliche Vermittlung bekannt, da *kül čor* im Pehlevi als *kw* čwl umgeschrieben und sowohl *kw* čor als auch *kw* čol gelesen werden konnte. Es läßt sich wohl annehmen, daß auch der Name *kw* tg'ywn in Pehlevi-Schrift den arabischen Historikern bekannt wurde. So kann man das Pehlevi-Schriftbild mit Sicherheit als كwl tg'yn' d.h. als die genaue Um-

⁹ K. CZEGLÉDY: *A korai kazár történelem forrásainak kritikájához*. MTA I. oszt. Közl. XV (1959).

¹⁰ E. CHAVANNES: *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux*. Paris. 84, 285.

schreibung des Namens *Kül Tegin* wiederherstellen. Die arabische Umschreibung hat diese Pehlevi-Form auf irriige Weise als *kw̄r tǰ'ywn* interpretiert, d. h. *l* (= *l/r*) hat man als *r*, die Buchstabe *n* (= *n/w*) als *w* und das Zeichen *wāw quiescens* (= *n/w*) als *n* gelesen. Zusammenfassend können wir feststellen, daß die Araber im Jahre 707 den Osttürken, und dem Kül Tegin selbst ins Auge schauen mußten.

Geschah etwas ähnliches im Jahre 701? Nein. Die türkischen Inschriften sprechen über einen Feldzug gegen die *alty čub Soydaq*. S.G. Klaštornij hat gezeigt, daß sie nicht mit den Soghdern in Sogdiana identisch waren. Die *alty čub Soydaq* lebten am südlichen Ordos-Gebiet, weit von Sogdiana. Wenn Kül Tegin sich am Ordos-Gebiet aufhielt, dann konnte er nicht in Sogdiana sein. Die Türken im Texte al-Ṭabarīs bezeichnen also nicht die Osttürken, sondern die Westtürken, die Einwohner der benachbarten Gebiete.

Es verhält sich mit den Ereignissen im Jahre 711 wieder anders. Die türkischen Inschriften berichten uns darüber, daß Kül Tegin in diesem Jahr nach Sogdiana zog. Die Worte al-Ṭabarīs zeigen aber, daß die Türken um Samarkand nicht besonders zahlreich sein konnten. Dreihundert oder sechshundert Araber vermochten die türkische Truppe zu zerschlagen, wie wir lasen. Diese Truppe konnte nicht unter der Führung Kül Tegins stehen, so ist es eine verfehltete Annahme, daß Kül Tegin selbst unter den gefallenen Türken gewesen wäre. Auch die geschichtliche Tatsache spricht gegen diese Annahme von Chavannes. Wir wissen ja, daß Kül Tegin im Jahre 731, also 20 Jahre später starb.

Die Türken al-Ṭabarīs konnten also nicht die Türken der Inschriften sein. Es bleibt also die Möglichkeit, den Worten al-Ṭabarīs glauben zu schenken: die Türken, die den Einwohnern Samarkands Hilfe leisten wollten, kamen aus den benachbarten, von den Arabern mittelbar bedrohten türkischen Ländern, aus Šāš und Fergāna. Sie waren also Westtürken. Wir können annehmen, daß die Leute Kül Tegins im Winter ankamen, nach dem Abzug der Araber.

Am Anfang des 8. Jahrhunderts haben also Araber und Osttürken um den Besitz der soghdischen Gebiete gestritten. Die Soghder standen unter einem doppelten Druck. Die fragwürdige Hilfe der Westtürken bot keinen Ausweg aus der bedrängten Lage für die Soghder.

Budapest.

B. BRENTJES

DANIEL GOTTLIEB MESSERSCHMIDT

DANIEL GOTTLIEB MESSERSCHMIDT
EIN ABSOLVENT DER HALLISCHEN UNIVERSITÄT UND EIN ENTDECKER
SIBIRIENS (1720—1727)

Bereits in den fünfziger und sechziger Jahren unseres Jahrhunderts verwies vor allem Eduard Winter mit Nachdruck auf die engen, freundschaftlichen Beziehungen zwischen der damals noch jungen hallischen Universität und Rußland hin. Genannt seien sein Werk «Halle als Ausgangspunkt der deutschen Rußlandkunde im 18. Jahrhundert» (Akademie-Verlag Berlin 1955) und die von E. Winter und N. A. Figurovskij angeregte Herausgabe des Tagebuchs eines Absolventen der Universität Halle in den fünf Bänden «D. G. Messerschmidt. Forschungsreise durch Sibirien 1720—1727» (Akademie-Verlag Berlin, ab 1962), die in erster Linie von G. Jarosch betreut wurde.

D. G. Messerschmidt war ein vielseitiger Mann, der in einer bewunderungswürdigen achtjährigen Forschungsreise im Auftrag der Petersburger Akademie große Teile des neu zu Rußland gekommenen Sibiriens vom Jenissei bis zur Lena erforschte. Er als Mediziner erfaßte die Fauna und Flora, die Geographie und Geologie und wandte sich auch der bis dahin weitgehend unbekanntem Archäologie Sibiriens zu und sammelte zudem auch noch Handschriften. Sein Werk war so umfassend, daß noch Jahrzehnte Arbeitsgruppen der Petersburger Akademie mit der Auswertung seiner Aufzeichnungen und Sammlungen befaßt waren — und noch heute manche Materialien, die von seiner Tätigkeit zeugen, unpubliziert sind, so daß Messerschmidt fast der Vergessenheit anheimzufallen drohte.

Wie kam ein Mediziner hallischer Schule an die Lena und Jenissei, als es dort noch keine Straßen gab und kaum Karten oder Reisebeschreibungen vorhanden waren ?

I. Halle im 18. Jahrhundert

Die Universität Halle ist erst zu Lebzeiten Messerschmidts gegründet worden, 1694, denn er kam am 16. September 1685 in Danzig zur Welt. Aber er war nicht der Einzige, der damals aus dem Ausland an die neugegründete Alma mater an der Saale zog, sondern ihr rasch aufsteigender Ruf als Heim-

stätte der Aufklärung zog Russen wie Franzosen, Ungarn wie Polen an, selbst ein Afrikaner, Anton Wilhelm Amo, und ein Inder, Güner Sultan Achmed, kamen in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts als Studenten nach Halle.

Die Voraussetzungen für diesen ungewöhnlichen Aufstieg einer neuen Universität, nahe der alten Hochschule in Leipzig bildeten politische und wirtschaftliche Entwicklungen des späten 17. und frühen 18. Jahrhunderts. Das Herzogtum Magdeburg, dessen Hauptstadt Halle war, fiel an Preußen und erlebte in dem größeren Staatsverband einen raschen wirtschaftlichen Aufstieg. Die in vielem am holländischen Vorbild orientierte Wirtschaftspolitik der preußischen Regierung seit 1650 und die Beendigung des verheerenden großen Krieges ließen die Wirtschaft rasch aufsteigen. Die Salinen Halles, das Kupferbergwerk Rothenburgs, die Löbejüner Steinkohlengruben exportierten mehr und mehr, besonders als nun auch die Saale bis Halle schiffbar gemacht wurde. Dutzende Manufakturen und Gewerbe entstanden, nicht zuletzt durch die aus dem entwickelteren Frankreich gekommenen Hugenotten, die neben ihrer großen Gemeinde in Berlin hauptsächlich in Halle wirkten. Sie entwickelten das Bankwesen und ermutigten durch Anleihen das örtliche Handwerk zu umfangreichen Investitionen, die dem Reichtum des hallischen Bürgertums neue Grundlagen gab. Die 1693 in der aufsteigenden Industrie- und Handelsstadt gegründete Universität erhielt daher auch als erste deutsche Universität einen Lehrstuhl für Kameralistik. Die Konkurrenz mit dem sächsischen Leipzig wuchs an, zumal Leipzig für die Sachsenkönige angesichts der polnischen Träume etwas abseits lag, Preußen hingegen seine neue Hochschule auch aus religionspolitischen Gründen förderte. Leipzig und die anderen Hochschulen, wie z. B. Wittenberg, litten unter der steril gewordenen lutherischen Orthodoxie, während in Berlin mit dem Theologen Spener eine als Pietismus bekannt gewordene Richtung an Einfluß gewann, deren Grundhaltung die Bibellesung als Anleitung zum praktischen Handeln und zur Arbeit zu nutzen, dem Merkantilismus entsprach, den Preußen führende Kreise in seiner holländisch — calvinistischen Prägung kennen und schätzen gelernt hatten.

Als daher die gleichfalls in Berlin zusammentreffenden Repräsentanten der Aufklärung wie Leibniz und Pufendorf Einfluß auf den Aufbau wissenschaftlicher Einrichtungen in Preußen nahmen, schon 1651 war in Halle die Akademie der Naturforscher (Leopoldina) gegründet worden, wurde neben der Philosophie der Aufklärung der Pietismus zur herrschenden Strömung an der neuen Hochschule. Die bald zur Rivalität aufsteigenden Differenzen zwischen Aufklärung und Pietismus verkörperten sich in den drei aus Leipzig herübergekommenen Gelehrten Thomasius, Wolff und Francke, dem Juristen im Sinne des von Pufendorf entwickelten Naturrechts, dem Philosophen der Aufklärung und dem Former des Pietismus zu einer weitreichenden Strömung im Luthertum.

Vor allem August Herrmann Franckes Streben nach weltweiter Wirkung und seine großen organisatorischen Fähigkeiten sollten für die Beziehungen Halles nach Rußland ausschlaggebend werden; aber auch Wolff hatte Freunde in den zur Modernisierung Rußlands drängenden Kreisen. Franckes Pietismus wurzelte wie die Aufklärung in der sich formierenden Bourgeoisie und ist als eine religiös geprägte Form der frühbürgerlichen Bewegung zu verstehen. Jedoch hinderten Franckes enge Beziehungen zu dem bedeutenden sächsischen Aufklärer Tschirnhaus, dem er viele praktische und geistige Anregungen verdankte, ihn nicht am erbitterten Kampf gegen den ihm als Atheisten erscheinenden Christian Wolff und seine Anhänger, in dem er schließlich den Sieg davontragen sollte. August Herrmann Francke war in Gotha aufgewachsen, einem für das damalige Deutschland sehr aufgeschlossenem Herzogtum, in dem der Einfluß des großen tschechischen Pädagogen Comenius Franckes Verständnis von Volksbildung und der Rolle der Arbeit prägte. Zudem lebten damals in Gotha Hiob Ludolf und der Mühlhausener Laurenz Blumentrost, der als Leibarzt des Zaren Alexej nach Rußland ging. Francke wurde im Streben zum vollen Verständnis des Bibeltextes zu einem guten Orientalisten und trug wesentlich zur Entwicklung einer philologischen Textkritik der vorliegenden Bibeltexte bei. Der 1692 als Professor der Orientalistik nach Halle gerufene Francke übernahm den Lehrstuhl für Bibelkunde, beschränkte sich aber nicht auf die Lehre, sondern suchte seinen eigenen Lehren gemäß ein arbeitssames Leben zu führen.

1694 übernahm er die für die südlichen Außenbezirke Halles zuständige Pfarrei in Glaucha und gründete bald eine Armenschule, den Grundstock des späteren Waisenhauses, für das 1698/1700 ein nach holländischen Vorbildern entworfener Gebäudekomplex entstand, dessen Finanzierung auf streng merkantilistischen Prinzipien beruhte. Für die Armen wurde ein Waisenhaus errichtet, und aus einer schon in den neunziger Jahren gegründeten Lateinschule wurde das Pädagogium für den Adel und die Söhne wohlhabender Familien, die den hallischen Pietismus als Prediger, Lehrer und Ärzte in die Welt tragen sollten. «Freitische» zogen Studenten an, wie die Verbindung moderner Lehrbereiche, wie Physik und Mechanik, mit einem breitgefächerten Sprachunterricht Absolventen eine umfassende Bildung und eine Ausrichtung auf die Anforderungen des realen Lebens gab, die aufgeklärten Staatenlenkern, wie Peter I., willkommen sein mußten.

Die «Franckeschen Stiftungen» wurden zu einem Kombinat von Lehrstätte, Internat, Werkstätten und Laboratorien mit einem weltweit gespannten Netz von Vertrauten, ehemaligen Zöglingen, die als Gesandtschaftsprediger, Leibärzte, Hofprediger und Erzieher in die verschiedenen Gegenden der Welt zogen.

So reisten im Auftrage Franckes Johannes Ziegenbalg und Heinrich Plutschau in die dänische Kolonie Tranquebar (südlich von Madras) und

lehrten dort seit 1707 in nach hallischem Vorbild gegründeten Schulen bereits in Tamil. Eine 1712 nach Indien geschickte Druckerei mit in Halle gegossenen Lettern begann 1713 mit dem Druck in indischen Sprachen — als erste Druckerei auf indischem Boden. Francke plante selbst den Bau einer Papierfabrik in Indien, um Geld für den Transport zu sparen. Er leitete (1722) schließlich einen Betrieb mit 1800 Menschen, den zu finanzieren schwer gewesen sein muß. Aber Francke verstand es, religiöse Propaganda mit Handelspolitik zu verbinden und zog u. a. den Handel mit Wein und teuren Importwaren an sich. So ließ er sich ein Monopol für Ungarnweine in Preußen geben. Er stand nicht nur mit Ungarn in Geschäftsverbindungen, sondern seine Vertreter saßen in Venedig, wie in Belgrad und selbst in Astrachan, dem Hafen für den Handel mit Persien. Seinen Manufakturen waren die Waisenkinder eine billige Arbeitskraft. Francke beteiligte sich mit Geld u. a. an einer Glashütte. Seine wirtschaftliche Basis bildete jedoch der Heilmittelhandel und der Buchvertrieb im Inland wie in Übersee. Er kaufte eine Papierfabrik in Kröllwitz, ließ die Druckerei ausbauen und entwickelte die Waisenhausbücherei zu einer der führenden Buchhandlungen Deutschlands.

Schon 1698 gab ihm ein kurfürstliches Privileg das Recht, eine Apotheke in Glaucha einzurichten, die dank der Unterstützung durch den berühmten Mediziner Friedrich Hoffmann bald über eigene Laboratorien verfügte. Francke, der schon früh über Handels- und Kreditwesen geschrieben hat, wandte sich im Interesse seines Handels dem Ausland zu. Nach dem Vorbild von Leibniz interessierte er sich selbst für China, scheint aber nicht der Idealisierung des «Reiches der Mitte» zum Opfer gefallen zu sein. Vielmehr benutzte er die enthusiastische Rektoratsrede seines nun schon Feindes Christian Wolff über «die Sittenlehre der Sinesier» (1721), ihn als Atheisten vertreiben zu lassen. Zuerst scheint er von einer Mission im Osmanenreich geträumt zu haben. Aber Missionsversuche unter den Griechen und selbst den Äthiopiern schlugen fehl. Es blieb jedoch eine von dem jüngeren Ludolf 1698/1699 in Istanbul gewonnene Anregung, das Collegium orientale der Jesuiten. 1702 gründete Francke eine gleiche Einrichtung in Halle, das «Collegium orientale theologicum», an dem Arabisch, Äthiopisch, Syrisch, Chaldäisch und Hebräisch, aber auch Russisch, Polnisch und «Slawonisch» unterrichtet wurden. Auch dem Unterricht in slawischen Sprachen lag das Streben der Mission zu grunde, die völlig fehlschlug, aber Halle zum Zentrum deutscher Slawistik werden ließ.

Der Rußlandhandel nimmt sich in Franckes erhaltenen «Muskovitische Handelsrechnungen» (1709—1712 und 1712—1717) recht respektabel aus. Francke importierte aus Rußland Pökelfleisch, Jute, Rhabarber (als Medizin) sowie Pelze und Honig. Seine Rechnungsbücher weisen dafür für das Jahr 1710 einen Gewinn von 1000 Rheintalern und für 1712 von 1237, 21 Rheintalern aus. Jedoch übertraf dies der Heilmittelhandel mit 8481,16 Thalern



Abb. 3. Ein Plan der Stadt Turkestan, heute Jassy, am Syr-Darja

stets Kommunikation untereinander haben können, damit, wenn etwa Kal-mucken oder Kosaken kommen, sie imstande sich zu wehren sein mögen, welches denn öfters geschieht, daß sie sich mit ihnen zurumschmeißen und schlagen müssen, und muß mancher sein Leben dabei auch sitzen lassen. Wenn sie nun solche Hügel (Mogilan oder Skythische Gräber) erblicken, die über der Heiden Totengräber in die Höhe aufgeworfen, graben sie wohl manchmal umbsonst und finden nur allerhand Kupfer- oder Messing, auch Eisenzeug, damit aber kriegen sie ihre Mühe wenig bezahlt, manchmal aber finden sie viel Gold und Silber in diese Gräber, ja zuzeiten 6 bis 7 Pfund, mehr und weniger, welches in Roßzeug, Harnischbeschlag, Götzenbildern und sonst anderen Dingen besteht.»

In den ersten Tagen des Jahres 1722 ließ dann Messerschmidt durch Tabbert einen Kurgan öffnen. Der im «Journal» für die Zeit vom 4. — 6. Januar 1722 aufgeführte Bericht ist der erste Ausgrabungsrapport für Sibirien. Unter dem 31. Dezember 1721 heißt es²: «Heute kam ein Kosak oder Slushiwe und referierte mir, daß er eine Kurgan oder Mogile und skythisches Grab wüßte, umb welchem Steine mit allerlei characteres und Figuren eingegraben . . .» Am 1. Januar 1722 wurde das Grab aufgesucht, und es heißt im Bericht: «Heute frühe war Peter mit vorerwähnten Kosaken Grigorij nach dem Mogil geritten und kam nachmittags wieder zurück mit Berichte, es wäre dieser Kurgan oder Grab beinahe starke 3 bis 4 alte Werst von Abakan in der Jenisseischen Steppen, etwan 2 alte Werst zur Seiten des Jenisseis in Westen. In den Steinen aber hätte er nichts Sonderliches finden können, ohne ein Haufen Gekritzelttes so kaum erkenntlich; Buchstaben, indessen oder rechte Figuren wären nicht darunter zu sehen. Das Grab selbst wäre in Hügel von ziemlich großer circonference, und vermeineten die hiesigen Slushiwen oder Kosaken einhellig, daß es vielleicht bis dato noch nicht möchte sein geöffnet worden.»

Der Grabungsbericht folgt dann in den Notizen für den 4., 5. und 6. Januar³: «Des Morgens mit anbrechenden Tage sandte der Herr Döktor von sich nach dem Grabe den Denstschik Daniel, item Andres und Petern, den Knecht. Karl Schulman folgte auch, umb die Figuren und caractères in die Steine abzuzeichnen. Und Kapt. Tabbert blieb bei den Herrn Doktor im Nachtlager. Gegen Abend kamen die Leute wieder zurück und berichteten daß sie große Steine und Holz im Grabe gefunden, und möchten wohl Zeichen sein, daß die Leiche darunter läge, und als morgen möchte der Herr Doktor dahin fahren, so wollten sie solches auch aufnehmen. Karl Schulman brachte mit einige caractères, so auf die Steine gestanden, waren aber meist unkenntlich.

² MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 167

³ MESSERSCHMIDT: *Forschungsbericht*. Bd. 1, S. 168—169.

(für 1709) bei weitem. Hinzu kam noch der bis Archangelsk und Madras reichende Buchhandel.

Francke sandte seine Zöglinge in die Welt, auch um seinen Handelsinteressen zu dienen und nicht nur der «Erweckung» im Sinne des Pietismus. Um im Ausland auf sich allein gestellt wirken zu können, mußten sie vielseitige Menschen sein, gebildet, einsatzbereit und selbstlos der Schwierigkeiten nicht achtend. So reisten z. B. in Franckes Auftrag H. W. Ludolf nach Istanbul und der Mediziner Justus Samuel Schaarschmidt nach Astrachan, um Handelswege zu erkunden, Absatzmärkte zu finden und Möglichkeiten der Mission zu erkunden.

Für derartige Repräsentanten im Ausland bot sich eine Grundausbildung als Mediziner an, so daß unter dem Einfluß Franckes die hallische Schule der Medizin die gründliche Ausbildung zu Ärzten mit orientalischen und slawischen Sprachstudien verbunden wurde.

Schon durch den älteren Blumentrost auf die sich in Rußland vollziehenden Bewegungen aufmerksam geworden, hoffte Francke, die Kirchenreformen in Rußland nutzen zu können und knüpfte erfolgreich Beziehungen zu dem Reformzaren Peter I. an, dem mit Katharina I. einer zur Orthodoxie übergetretene frühere Lutheranerin pietistischer Erziehung zur Seite stand, die als Marta Skavronskaja im Hause des nach Marienburg in Livland gegangenen Löbejüner Pfarrers Glück aufgewachsen war. Glück konnte 1703 in Moskau ein Gymnasium nach Franckeschem Vorbild gründen und hielt ständige Verbindung mit Halle. Schon zuvor waren die Söhne des alten Franckefreundes Blumentrost als Studenten der Medizin nach Halle gekommen, Johann Deodat im Jahre 1701 und Laurenz d. J. 1706. Sie hatten bereits Schaarschmidt in Moskau mit den Idealen des Pietismus bekannt gemacht. Sie blieben nach ihrer Rückkehr aus Halle zumindest ihrer alten Hochschule verbunden. Sie förderten von Halle empfohlene Gelehrte und erreichten ihre Übernahme in den russischen Staatsdienst, in dessen Auftrag u. a. der ehemalige Absolvent Halles Gottlob Schober eine vierjährige Studienreise (1717—1720) durch Persien ausführte, die wahrscheinlich auch Franckes Information gedient haben dürfte. Deutlich wurde der hallische Einfluß in Petersburg, als im Jahre 1718 die Regierung in «Collegien» organisiert wurde. So war der 1. Vizepräsident General Weyde ein treuer Anhänger der Franckeschen Ideale und der Präsident des Marinekollegiums Admiral Apraxis sandte den eigenen Sohn zum Studium nach Halle, wie später der in Peters Diensten zum Admiral aufsteigende Lefort.

Die Politik Franckes zielte auf die Gewinnung des mit der Braunschweigerin Charlotte verheirateten Zarewitschs Alexej, aber dessen Entwicklung zum Repräsentanten der das Werk seines Vaters bekämpfenden Reaktion drohte Franckes Bestreben zu gefährden. Aber Peter war viel zu sehr Realpolitiker, als daß er sich davon hätte beeinflussen lassen. Auch dachte er

offenbar nie an eine Übernahme des Pietismus, doch erkannte er den Wert hallischer Absolventen.

Mehrmals weilten russische Gesandte in Halle, um die Schule Franckes in Augenschein zu nehmen, und ihre Berichte waren offenbar so positiv, daß Peter sowohl in Halle ausgebildete Gelehrte in seine Dienste nahm, wie er junge Russen zur Ausbildung nach Halle sandte. Da der Zar die Selbstlosigkeit und die praktische Bildung der Absolventen aus Halle schätzen lernte, setzte er sie gern bei komplizierten Expeditionen ein. Einer dieser «Hallenser» in russischem Dienst war Daniel Gottlieb Messerschmidt.

II. Messerschmidt als Forschungsreisender in russischem Dienst

Messerschmidt war 1685 (16. September) im polnischen Westpreußen geboren. Am 22. Juni 1708 ließ er sich als Student der Medizin in Halle immatrikulieren und trieb zusätzlich Botanik und Zoologie. Seine Herkunft aus der Hafenstadt Danzig mit einer deutsch-polnischen Bevölkerung und Umgebung dürfte ihm das breite Sprachstudium in Halle erleichtert haben. Sein Lehrer war Friedrich Hoffmann. Die strengen Moralgrundsätze der persönlichen Frömmigkeit Franckes und die Erziehung zur selbstverantwortlichen Arbeit verbanden sich mit einem leidenschaftlichen Drang zur Forschung und künstlerischer Fähigkeit, die zudem im Unterricht weitergebildet wurde. Während des Studiums lernte er den jüngeren Blumentrost kennen, der wie er bei Hoffmann Medizin trieb.

1713 promovierte Messerschmidt mit einer Dissertation «de natione praeside universae medicinae» und kehrte nach Polen zurück, das zum Kampfgebiet zwischen Schweden und Russen wurde. Als Danzig 1716 von Peters Truppen besetzt wurde, traf Peter, eventuell durch die Vermittlung des pietistischen Feldpredigers Christoph Eberhard aus dem Gefolge des Generals Weyde, auf Messerschmidt, dem er ein großes Angebot unterbreitete. Der junge Mediziner sollte in die erst vor kurzem eroberten sibirischen Regionen gehen und für die Regierung Landesaufnahmen im Raum von Jenissei bis zur Lena durchführen. Der Leibarzt des Zaren Areskine traf mit Messerschmidt eine Vereinbarung, nach der Studien auf folgenden Gebieten vorgesehen waren: Geographie, Naturgeschichte, Medizin, die sibirischen Völker und deren Sprachen, jegliche Nachrichten über die Geschichte des Landes und alles ansonsten Bemerkenswerte.

Der Krieg und familiäre Probleme verzögerten die Reise. Am 15. November 1718 unterzeichnete er in Petersburg einen Vertrag mit der Medizinischen Kanzlei, der ihn verpflichtete, für jährlich 500 Rubel eine siebenjährige Forschungsreise durch Sibirien anzuführen.

Sein Auftraggeber war Areskine als Leiter der 'Kunstkammer' und der Bibliothek, der Leibarzt Peters, der schon seit 1716 den Dienst mehr und mehr dem jüngeren Blumentrost überlassen mußte und 1718 verstarb. Blumentrost, der Studienkollege Messerschmidts in Halle, genoß das volle Vertrauen Peters, der ihn mit der Verbindung zur Pariser Akademie beauftragte. Er übernahm die Leitung der Kunstkammer und der Bibliothek, während die Medizinische Kanzlei seinem Bruder Johann Deodat unterstellt wurde. Das Interesse des Zaren und der beiden Blumentrosts richtete sich vorwiegend auf die Erforschung der natürlichen Ressourcen Sibiriens, galt aber auch aus praktischen Gründen den Völkern Sibiriens, ihren Vorstellungen und Sprachen. Hinzu kam der unbändige Wissenstrieb des Zaren, dem schon vor Jahren der holländische Gesandte in Petersburg Cornelius Witsen eigenartige Goldarbeiten gezeigt hatte, die er als Pelzhändler in der sibirischen Metropole Tobolsk erworben hatte. 1715 erhielt Peter vom Herrn des Ural, dem Bergbauunternehmer Nikita Demidov, eine Sammlung dieses sibirischen Goldes, das aus alten Kurganen (Grabhügeln) geraubt worden war. Der Zar erfuhr vom umfangreichen und geldbringenden Grabraub der russischen Siedler und Kosaken in Sibirien und erließ zwei strenge Befehle, alle derartigen Funde nach Petersburg zu senden.

In der Tat erhielt er in den folgenden Jahren jene prachtvollen Werke, die heute die «Schatzkammer» der Ermitage in Leningrad zieren. So dürfte zu Messerschmidts Auftrag auch das Sammeln von Altertümern gehört haben.

Laurenz Blumentrost bereitete in jener Zeit im Auftrag Peters I. die Gründung der Petersburger Akademie der Wissenschaften vor und behandelte die Messerschmidtsche Expedition bereits als erstes Vorhaben der Akademie. Er berichtete in einem Brief an die französische Akademie über die geplante Reise. Nach vielen Schwierigkeiten traf Messerschmidt am 24. Dezember 1719 in Tobolsk ein, der Residenz des Gouverneurs Gagarin, der bereits ein vielseitiges Forschungsprogramm betrieb, das häufig von kriegsgefangenen Schweden getragen wurde.

Christoph Eberhard, der Prediger General Weydes, hatte die Schweden in Tobolsk mit dem Pietismus vertraut gemacht, und ein Kapitän Wreech organisierte daraufhin nach hallischen Lehrplänen in Tobolsk eine Schule hauptsächlich für die jüngeren Gefangenen. Der aus Stralsund stammende Kapitän Tabbert hatte schon vor Messerschmidts Eintreffen sich mit der Erforschung der Geschichte und der Natur Sibiriens befaßt und schloß sich mit dem Kornett Karl Schulman Messerschmidt an, als er in die Wald- und Steppenzone Sibiriens aufbrach.

Messerschmidt führte täglich ein wissenschaftliches Journal, das er im November 1718 begann. Leider sind die Aufzeichnungen bis zum 1. März 1721 verloren gegangen, da die Notizen als unentbehrlicher Leitfaden von folgenden Expeditionen mitgenommen wurden, bis schließlich der erste Band

bei einem Unfall in der Lena versank. Die mit dem 1. März 1721 beginnenden Aufzeichnungen liegen jetzt in der oben erwähnten Publikation vor, die einer breiteren Öffentlichkeit das gewaltige Werk eines der Wissenschaft ergebenden Forschers zugänglich macht, dessen auch nur teilweise Auswertung jahrelang die Petersburger Akademie beschäftigte.

Schwer traf den schon an sich Einsamen der Abschied von Tabbert und Schulman, die 1722 heimkehren durften. Messerschmidt hat den Weg allein weiter zurückgelegt, begleitet nur von zumeist zum Dienst gezwungenen Einheimischen und selten auf Menschen treffend, die das Werk des Fremden zu würdigen verstanden.

Nur seine pietistische Frömmigkeit hielt ihn psychisch aufrecht, auch wenn ihn spätere Forscher als Hypochonder und Fanatiker der Arbeit schildern.

Am 18. März 1727 traf Messerschmidt wieder in Petersburg ein, einer Stadt, in der sich vieles verändert hatte. Zar Peter war am 28. Januar 1725 gestorben, und Katharina verschied am 6. Mai 1727. Die Anhänger der petrinschen Reformen gerieten unter den Druck der reaktionären Adelsmacht, die das alte Rußland wiederherstellen wollte. Die Akademie und die anderen wissenschaftlichen Einrichtungen verloren an Einfluß und Bedeutung. Die reichen Ergebnisse und Sammlungen Messerschmidts kamen in die Kammer, bzw. die Akademie, und ihm wurde untersagt, etwas ohne Zustimmung der Petersburger Akademie zu publizieren. Der disziplinierte und wohl auch in Sibirien etwas der Welt entfremdete Gelehrte unterschrieb die Anordnung und hielt sich bis zu seinem Tode daran, während die Blumentrosts wenig oder nichts für ihn taten.

Messerschmidt wollte heimkehren und verlor auf der Reise bei einem Schiffbruch 1728 mit seiner Habe auch die kläglichen Reste seiner Sammlungen, die ihm die Blumentrosts für seine Mühen zugestanden hatten.

Unbekannt und bescheiden lebte er in Danzig, als 1730 sein früherer Begleiter Tabbert, nach seiner Rückkehr vom schwedischen König als von Strahlenberg geadelt, in Stockholm und Leipzig ein Buch über seine Jahre in Sibirien erscheinen ließ: «Das Nord- und östliche Theil von Europa und Asia . . . » Darin verwandte er auch Kopien einiger Zeichnungen Messerschmidts, die er bei seiner Rückkehr aus Sibirien nach Petersburg gebracht hatte und dort kopieren konnte.

Das Buch erregte internationales Aufsehen und erinnerte auch die Petersburger Akademie an den eigentlichen Entdecker Sibiriens, dessen Sammlungen eine Kommission auswerten sollte. Messerschmidt wurde 1732 zurückgerufen und verbrachte seine letzten drei Lebensjahre still und unauffällig in Petersburg (bis 1735). In dieser Zeit entstanden unter seiner Anleitung nach Skizzen und präparierten Tieren prachtvolle Bilder der Tier- und Pflanzenwelt Sibiriens, so allein achtzehn Bände einer Ornithologie Sibiriens und

vielleicht auch ein Teil der Reinzeichnungen der archäologischen Denkmäler, die Messerschmidt aufgenommen und zum Teil erworben hatte. Umfangreich war auch der Bestand an sprachwissenschaftlichem Material, so u. a. Untersuchungen über die Zahlen der sibirischen Völker in zwanzig Sprachen.

In diesen Jahren bereitete Petersburg eine große Sibirienexpedition vor, die unter Leitung von Vitus Bering 1733 begann und an der ein weiterer «Hallenser» wesentlichen Anteil hatte, Georg Wilhelm Stöller, der als Steller berühmt wurde.

Er stammte aus Windsheim an der Aisch, wo er 1709 geboren wurde. Er studierte in Wittenberg Theologie und trieb zugleich bei Abraham Vater Anatomie, ging dann 1730 nach Leipzig und Jena und traf 1731 in Halle ein, um Theologie und Naturwissenschaften zu treiben. Ein Jahr später begann er als Lehrer am Waisenhaus zu unterrichten.

1734 wandte er sich in das von Russen besetzte Danzig und trat als Chirurg in ein Artillerieregiment des Zaren ein, mit dem er noch im gleichen Jahr nach Kronstadt und Petersburg kam. Als Leibarzt des Erzbischofs Teofan Prokopovič richtete er ein Gesuch an den Akademiepräsidenten, als Botaniker mit der zweiten Bering-Expedition nach Kamtschatka gehen zu dürfen. Er war dann bis 1743 an der Erforschung des Fernen beteiligt und ist 1746 in Tumen verstorben.

1739 war ein Teil des Reisejournals Messerschmidts in lateinischer Übersetzung erschienen, doch ging der größte Teil der Sammlung 1747 bei einem Brand verloren. Nur ein Teil der Notizen und das Journal blieben bewahrt. Es diente als Handbuch der Sibirienreisenden der folgenden Jahrzehnte. Aus den Notizen schöpften Samuel G. Gmelin, Peter Pallas, J. Klaproth, G. H. Bongard und andere Gelehrte.

Kaum berücksichtigt wurde jedoch das erhaltene Material Messerschmidts zur Archäologie Sibiriens. In der Regel werden nur die Kopien Tabbert-Strahlenbergs beachtet, eine geradezu unverständliche Zurückhaltung gegenüber den ersten wissenschaftlich fixierten Materialien aus nahezu allen Perioden der Archäologie Zentralasiens, denen diese Studie gelten soll, die wie ein entsprechender Beitrag im geplanten sechsten Band der Reihe «D. G. Messerschmidt, Forschungsreise durch Sibirien 1720—1727» Messerschmidts Arbeiten zur Archäologie Sibiriens würdigen soll.

III. Messerschmidt als Archäologe in Sibirien

Die zur Verfügung stehenden Unterlagen über die Beschäftigung Messerschmidts mit der Archäologie Sibiriens bestehen aus über vierzig Blatt Zeichnungen und kurzen Notizen in dem Manuskript «Curiosa Sibiriae . . .» und vielen Anmerkungen im Reisejournal, die einige der Denkmäler lokalisieren

lassen. Es ist nicht mit Sicherheit festzustellen, wer die vorliegenden Zeichnungen angefertigt hat. Die zugrunde liegenden Skizzen gehen zumindest zum Teil auf den schwedischen Kornett Schulman zurück, der jedoch mit Tabbert bereits 1722 Messerschmidt verlassen hat, so daß Messerschmidt selbst zeichnen mußte. Die Reinzeichnungen könnten von dem 1731/1732 von der Petersburger Akademie angestellten Malerehepaar Gsell verfertigt worden sein. Jedoch fehlt dazu jeglicher Hinweis in den Quellen, die zu der Autorenschaft zumeist keine Angaben enthalten. Zu den Zeichnungen Messerschmidts gehören Skizzen der zurückgelegten Wanderstrecken und zwei vereinfachte Stadtpläne, der eine von Buchara und der andere von der Stadt Turkestan (Abb. 2 und 3), dem heutigen Jassy, ethnographische Materialien, wie Schamanentrommeln und sibirische Amulette.

Messerschmidts Interesse für die Altertümer Sibiriens waren sowohl durch das Skythengold im Zarenbesitz wie den Wunsch des Zaren geweckt worden. Er hat sich dann auch in Sibirien bemüht, noch einen nicht geplünderten Kurgan zu finden, wenn auch vergebens. Erst 1969 fand sich in einem sibirischen Kurgan östlich von Alma Ata eine von den Plünderern übersehene Nebenkammer mit allen Beigaben in Gold und Silber.

Messerschmidt schildert im Journal am 25. März 1721¹ den gewerbmäßig betriebenen Grabraub der russischen Ansiedler: «Es werden auch die Reußen, so längst den Ob besser hinauf wohnen, die Išmey genannt, und sind dieses eben diejenigen, so auf Promischle oder zum Gold- und Silbergraben ausgehen, welches sie in den mogilischen Gräbern finden, denn solches haben die beim Išim-Strom wohnenden Reußen zuerst angefangen und erdacht, haben damit kontinuieret, bis sie immer weiter und weiter mit solchen Gräberaufsuchen bis an den Ob avancieret, und daher werden nun alle anderen Fremde, sie mögen aus Tara, Narym, Tobol'sk, Kazan', Solikamsk oder wo sie her sind und sich hier am Ob und bei der Sloboda zu wohnen setzen, die Išmey oder die Išimschischen genannt.

Diese Sloboda besteht etwa aus 150 Einwohnern, treiben ihr Gewerbe mit Ackerbau sowohl als mit Pelterei-Handel. Die Kreuzfüchse kann man hier das Stück kaufen zu 80 und 100 Kopeken, auch mehr, nachdem sie gut; Hermelinen aber kauft man das Hundert zu bis 10 Rubel, nachdem sie gut, schön und weiß sind; rot Füchse zu 60, auch 50 Kopeken das Stück.

Sonderlich aber verdienen sich diese Einwohner ein Vieles mit dem Graben in der Wüstenei. Sie gehen nämlich aus mit der letzten Schneebahn, 20—30 Tagreise in der Steppe oder Wüstenei hinein, sammeln sich zusammen von allen daherum liegenden Dörfern, zu 2 bis 300 und mehr Mann, teilen sich in gewisse Haufen an den Ort, wo sie etwas zu finden gedenken, und geht ein Haufe hierhin, der andere dahin, doch nicht weiter voneinander, als daß sie

¹ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 76—77.

Der Wind (war) heute, den 5. (Freitag), Osten und dabei sehr kalt.

Der Herr Doktor und wir alle sämtlich fuhren mit anbrechenden Tage nach die Arbeit bei den Grabe. Es wies sich aber nach der Besichtigung, daß man noch ziemlich tief graben müßte, ehe man auf die rechte Stelle käme, und weil es sehr rauhe Wetter, fuhr der Herr Doktor wieder hinein zum Ostrog, und Kapt. Tabbert blieb bei die Arbeiter, welche heute bis Mittag nicht weiter avancierten, als daß sie auf den rechten Horizont der Erde kamen, in welcher gespüret ward, noch eine Grube zu sein. Kpt. Tabbert fuhr so, mit die Arbeiter wieder zurück nach dem Standlager, umb Mittagessen zu nehmen.

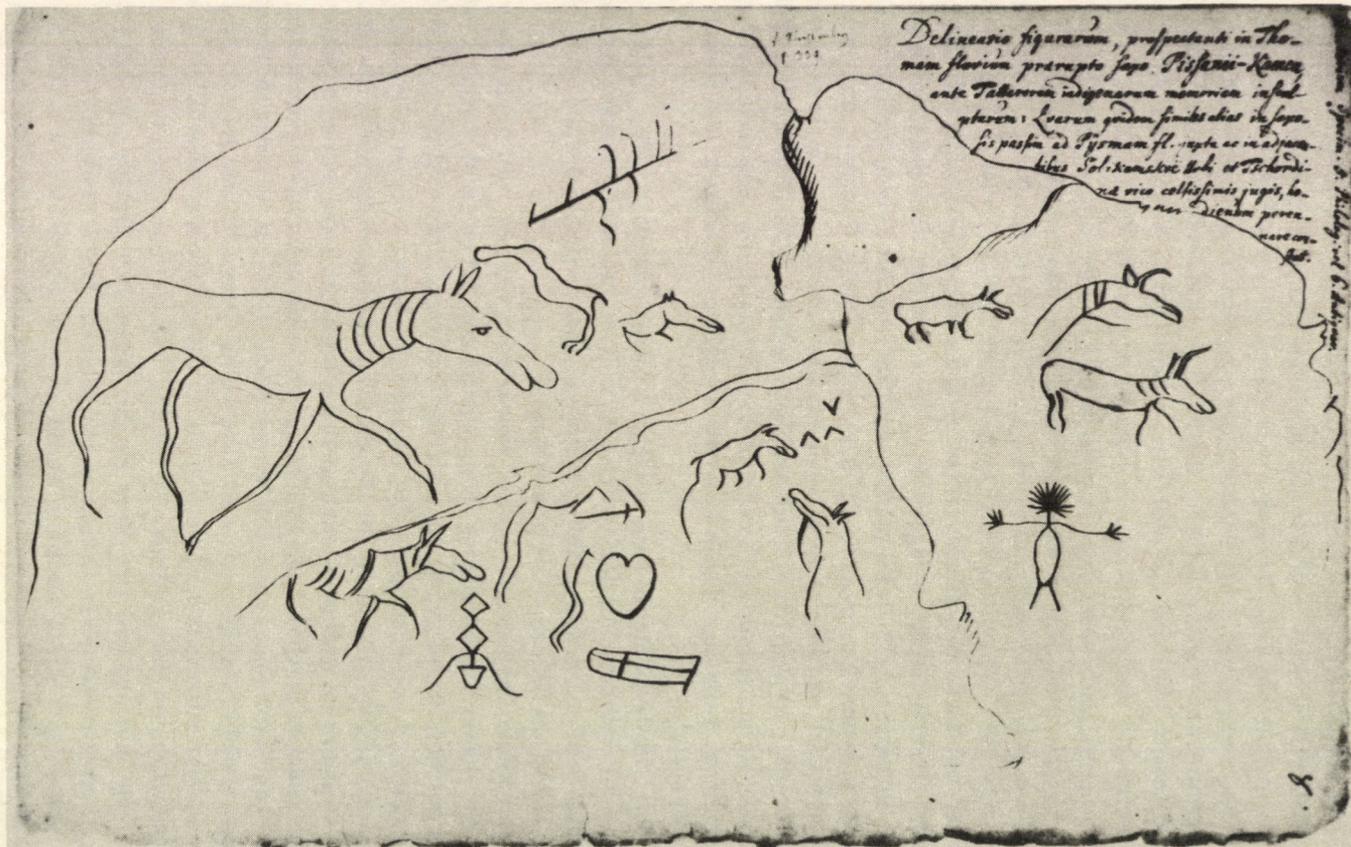
Kapt. Tabbert fuhr nachm Essen mit die Arbeiter aus dem Standlager wieder zum Grabe, und nachmittags funden sie die rechte Grube, welche rundumb oberhalb den Horizont des rechten Steppe-Terrains mit Holzwerk (wie eine Menschenkiste) beleget war. Aber sonst war über dem Holzwerk eine bergige Höhe von 11/2 Mann hoch geschüttet, welche eine Rundung von etwa 100 Faden ausmachen möchte. In den rechten Stepp-Horizont aber war eine Grube gemacht, ordinär, wie man bei uns die Totengräber machet, in welcher die Erde ganz lockrig war. Und nachdem selbst diesen Nachmittag herausgeworfen, funden sie einige Knochen von Totengerippe. Es ward aber späte, daß wir nicht ganz zum Ende kommen konnten. Als fuhren wir wieder nach unser Nachtlager.

Auf dem Wege dahin kam ein Kosak auf der Stadt geritten und erzählte, es hätte der Prikastschik den Goulaschnik Karela in Arrest setzen lassen, aus Ursachen, weil er uns zur Arbeit die Picken geliehen. Item so sagte er, auch der kleine Hund im Hause wäre gestorben.

Der Wind (war) heute, den 6. Sonnabend), Südost, und nicht allzu kalt.

Wir reisten morgens ganz frühe wieder zur Arbeit, und nachdem wir bis Mittag gearbeitet und gleichsam ein Gewölbe in den Berg und über der rechten Grube gemacht, welches geschahe, damit man besser hantieren konnte, fand nach viele aufgeworfner Erde der Denstschick Andres unterschiedliche Knochen vom Totengerippe und unter anderem auch einige Bröcklein von Silber und Kupfer. Solches machte zwar Hoffnung, ob sollte mehr allda vorhanden sein, allein sosehr wir auch gruben, funden wir doch nichts als zerstreute Menschenknochen, welches ein Zeichen, daß dieses Grab vorzeiten mußte gerühret und spoliiret geworden sein, und also ließen wir diese Arbeit anstehen. Die Ursache aber, warumb der Herr Doktor also graben ließ, war diese, daß er gerne wissen wollte, wie und auf wes Art diese Heiden alters ihre Gräber zugerichtet und gebauet, wovon der Herr Doktor einen kleinen Abriß desseinierte».

Erwies sich diese Grabung somit als ein Fehlschlag, so sind Messerschmidts und seine Gefährten Aufzeichnungen über weitere Funde wesentlich genug, zumal sie durch Grabungen der letzten Jahrzehnte bestätigt wurden. Außerdem erlauben sie eine Lokalisierung der in den Zeichnungen festgehal-





5

Abb. 4. und 5. Zwei Versionen des Felsbildes vom Pissanii-Kamen am Tom



Abb. 6. Das Felsbild vom Tom nach A. P. Okladnikov und A. I. Martynov, Sokrovišča Tomskich Kotloviny, Moskau 1972, Tafel n. S. 70, Stein V (Messerschmidts Bilder zeigen ab Nr. 71 über 93/94 bis 107/108)

tenen Stelen. So heißt es am 24. Januar 1722⁴: «Den 24. (Mittwochen) (war) der Wind vormittag Süden, gegen (Abend) aber Westen, dabei trübe Luft, doch starker Wind.

Heute schickte der Herr Doktor Kapt. Tabbert, Karl Schulman und Petern mit einem Wegweiser nach den Tes'-Strom, allwo ein steinern Bild sein sollte, umb solches zu besehen. Sie ritten umb 8 Uhr von dem Ostrog nach der anderen Seiten des Jenisseistroms und etwa 2 Werst längst denselben. Hernach wandten sie sich vom Strom ab, etwa in die Stepp hinein südwestwärts, und folgten diesen Kurs bis nachmittags Klock 2, alsdann sie an den Ort kamen, wo die Mogilen oder Gräber waren.

Inmitten dieser Gräber, welche wie ein Zirkel in der Runde gingen, stand dieser Stein ohngefähr 11/2 Werst auf jener Seite des Tes'-Stromes, den sie umb 1 Uhr vorher passiert hatten. Karl Schulman setzte sich nieder und zeichnete alsofort den Stein ab, welches ein Figur eines alten Kerls war mit einem Knebelbart, auf dessen Rucken, (womit er gegen Westen gekehret) einige Buchstaben standen, die aber meist ausgelöscht waren. Mit der Abzeichnung brachte Karl Schulman zu bis 31/2 Uhr.

Inzwischen ritt Kapt. Tabbert mit Petern nach einige aufgeworfene und von den Reußen spolierte Gräber. Da fand sich's, daß auf diesen Gräbern die ausgeworfene Erde aus lauter gebrannten Ton bestand, welches Anzeigung, daß diese Heiden ihre Toten vorzeiten verbrannt haben.

Den Wegweiser, den wir mithatten, berichtete auch, wie er selbst mit bei vielen Gräbern gewesen, wenn solche aufgenommen worden, sagende, daß er gefunden, wie die meisten Kostbarkeiten, so sie in die Gräber gefunden, sehr vom Feuer waren verdorben worden, welches durch die Erde hinunterwärts solche muß angegriffen und erhitzt haben. Andere Gräber aber hätten sie auch wieder gefunden, da sie kein Feuer darüber gemacht müßten haben, weil die Erde nicht gebrannt und alle Sachen in den Gräber unversehret gefunden, nebst dem ganzen Totengerippe. Unter anderen sagte er auch, sie hätten zuweilen Mützen, auf Tattersche Art gemacht, gefunden, die mit Zobeln- und Fuchsfellen bebrämet gewesen.

Was nun den Stein anlangte, wovon zuvor gemeldet, so wird sich solcher besser beschrieben finden bei der Abzeichnung.

Alle die Gräber aber, so an diesen Ort waren, waren rundumb mit gespaltenen Felsensteinen belegt, die zum wenigstens 1 Elle breit und 1/4 dick waren. Auf jeder Ecke vom Grabe aber, so ein Berg oder hingetragener Hügel von 3 bis 4 Ruten rheinländisch (1 rheinländische Rute etwa 3, 8 m) hoch, war ein Eckstein in der Högde aufgerichtet, und konnte das latus dieses Quadrats etwa 12 bis 15 Ruten lang sein, da dann einige Gräber größer, einige kleiner waren. Die Erde, so über die Gräber aufgeworfen, muß wohl von denen danäch-

⁴ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 173—174.

sten gelegenen Gebürgen geholet sein worden, welches etwa diese Steppe auf allen Seiten rundumb zu 3 bis 4 Werst umgeben hatte, denn die Stepperde war sehr schwarzer Grund, aber die gebrannte Erde, so aus die Hügel herausgeworfen, war ganz rot, zum Teil aber auch schwarz wie gebrannter Bimstein und Hammerschlag.»

Es handelt sich offenbar um die auf der Rückseite mit einer teilweise vergangenen türkischen Runeninschrift versehene Plastik (s. Abb. 27).

Andere Berichte erzählen von den Ausgrabungen eines Mammuts. Messerschmidt erhielt am 5. Februar 1724 den Kopf eines Mammuts und berichtet, daß er diesen gezeichnet habe.⁵ Diese Zeichnung ist leider nicht überliefert. Am 11. März 1724 erhielt er die Mitteilung, daß eine große goldene Schale gefunden worden sei, aber er hat sie offenbar nicht zu Gesicht bekommen.⁶

Zum Inhalt eines Kästchens, den er am 5. Juli 1725 notierte, könnten die vier abbasidischen Dinare und eine chinesische Münze (Abb. 36) gehören, desgleichen ein arabisch-christlicher Anhänger. Aber die erwähnten Siegel und Ringe sind wohl verloren.⁷ Erhalten geblieben sind von den zahlreichen archäologischen Denkmälern nur die Felsbilder am Tom und einige der Stelen, die Messerschmidt aufgenommen hat.

Die Felsbilder am Tom sind in den letzten Jahren von Okladnikov⁸ neu aufgenommen und publiziert worden. Der Vergleich zeigt, wieviel Messerschmidt oder sein Mitarbeiter Schulman von den schwer zu erkennenden Ritzungen im Felsen gesehen und relativ genau nachgezeichnet hat. Sie zeigen vorwiegend Elche, einige Menschen und eine Eule, Bilder, die im 5.—4. Jahrtausend v. u. Z. entstanden sein dürften.

Zu den bedeutendsten Entdeckungen Messerschmidts gehören mehrere Stelen der Okunever Kultur des 3. Jahrtausends v. u. Z. Im Journal heißt es unter dem Datum des 4. Augusts 1722⁹: «Nach gehaltenem Mittagessen erfuhr ich, daß oben am Bir'-Strom, unweit des Ijus-Sagaischen Jurten (vorigen Jahren den . . . Aug.), ein gar schönes Monument mit unbekannter Schrift stehen sollte, wesfalls ich sofort Anstalt machte, dahin zu fahren, umb selbiges in Augenschein zu nehmen. Es war 21/2 Uhr, wie ich abfuhr und kam umb 61/2 Uhr etwan dahin.

Der Stein stand auf einer weiträumigen Ebene, kaum ein paar Musketenschuß von der Stellen, da ich vorigen Jahr in Ijus-Sagaj kampiert hatte, ohne daß mir jemand davon rapportiert hatte. Und war aus rotem Felsenstein, in

⁵ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 2, S. 202

⁶ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 2, S. 225.

⁷ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 4, S. 105.

⁸ A. P. OKLADNIKOV und A. I. MARTYNOV: *Сокровища Томских писаниц*. Moskau 1972.

⁹ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 288—289.

Gestalt eines Ung(a)rischen Säbels in die Höhe gerichtet, hoch überm Horizont präsentierete auf der scharfen Ecken einen großen Kopf oder Flaren-Gesichte, in Süden gewandt, auf der westlichen Flächen aber allerlei eingegraben unförmliche Figuren, aber gar keine Buchstaben. Die nördliche scharfe Ecke war abgerundet und ganz glatt, wie gleichermaßen die östliche. Die Figur desselben zunebst den eingegrabenen Zügen ist laut erwähnten Maßstabe hie beigefüget.»

Die Abbildung findet sich in den «Curiosa Sibiriae»¹⁰ (Abb. 7/8) Der Vergleich mit der Zeichnung in der zusammenfassenden Darstellung der Okunever Stelen von E. E. Vadezkaja u. A.¹¹ zeigt nur geringe Abweichungen und damit die Zuverlässigkeit Messerschmidtscher Zeichnungen. Vadezkaja u. A. geben als Maße 360 mal 70 mal 15 cm an. Die Stele befindet sich zur Zeit im Museum von Minussinsk.

Schwerer zu identifizieren ist die zur Eintragung vom 18. August 1722 im «Journal» eingetragene Zeichnung Nr. 1 mit dem Begleittext¹²: «Auf dieser Es'-Teja-Abakanischer Steppen fand ich sehr viel Mogilen oder skythische Gräber, in deren Steinen allerlei Figuren eingehauen waren, wie auf beigefügten Kopien Nr. 1, 2, 3, 4, 5, 6 erhellet, so alle nach rheinländischem Fortifikationsmaß abgenommen worden. Von Buchstaben oder schriftlichen caracteres konnte ich nichts gewahr werden. Die Figuren aber, so sonderlich auf Nr. 2 zu sehen, bedunkten mir nichts anderes als ein genealogisches Register sozusagen zu sein aller und jeder Leichen, so von Zeit zu Zeit hier verscharret worden, obgleich die Präsentation einer menschlichen Gestalt nur in simplen Linien und gar nicht malereihaftig angestellet. Nr. 5 ist ebendergleichen Stein, wie vorhin den 4. August auf Ijus-Sagaischer Steppen am Bir'-Strom abservieret worden, nur daß er umbgekehret, über die Hälfte in die Erde versenket, stunde, welches mich sehr wunder nahme, denn wenn diese Steine etwan für Mal- oder Grenzsteine zu halten wären, würden die einheimischen Völker uralters solchen als einen publicum lapidem nicht so tumultuarie in die Erde gegraben haben; wenn er aber von frembden streifenden Skythen oder andern Tataren also herumbgekehret und zum Grabstein gebraucht worden, mußten wohl notwendig alle Mogilen nicht so gleichmäßig uralt sein, und also auch die ausgegrabenen utensilia, ornatus etc. wohl unterschieden werden.»

Auf die anderen Stelen wird noch einzugehen sein. Die erste zeigt das recht einfache Bild eines langhaarigen Menschen, der c. bis zur Nabelgegend dargestellt ist. Messerschmidt hat einen Schnurrbart angedeutet. Es handelt sich trotz des fragmentarischeren Zustandes wahrscheinlich um die Stele 16 der

¹⁰ *Curiosa Sibiriae*, S. 350.

¹¹ E. B. VADEZKAJA, N. V. LEONTEV und G. A. MAKSIMENKOV: *Памятники Окуневской Культуры*. Leningrad 1980, T. XXXVI, 35

¹² MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 299.





8

Abb. 7. und 8. Okunev-Stele, 3. Jahrtausend v. u. Z. nach Messerschmidt und nach S. V Kiselev, Drevnjaja Istorija južnoj Sibiri, Moskau 1951, T. XV, 1

obengenannten Arbeit aus dem Gebiet des Es'Flusses, heute gleichfalls in Minussinsk befindlich. Allerdings ist der untere Teil abgeschlagen worden und die Stele mißt nur noch 67 mal 70 mal 12 cm. Sie kommt von einem Grab, das unterdessen ausgegraben wurde.

Nicht von Vadezkaja u. A. erfaßt sind die hier mit Vorbehalt einzuordnenden Stelen 2 bis 6. Zumindest die Stelen 4 und 5 scheinen mit ihren Binnenzeichnungen (konzentrische Kreise um einen Punkt und anderes) den Okunev-Stelen zuzurechnen sein, vielleicht auch die anderen. Allerdings lassen sich die zu «Strichmännlein» vereinfachten Menschengestalten auf den Stelen 2, 4 und 6 nicht datieren.

Eine in osttürkischer Zeit beschriftete Stele (Uibat 3), die Messerschmidt abbildet und beschreibt,¹³ könnte nach dem Photo bei Vasil'ev¹⁴ eine überarbeitete Stele der Okunev-Kultur sein. Vielleicht sind auch zwei unter dem Datum vom 11. August 1722 im «Journal» erwähnte Stelen dieser Kultur zuzurechnen.

Nicht mit Sicherheit zu identifizieren ist die von Messerschmidt am 18. August 1722 im «Journal» beschriebene und sowohl dort wie in den «Curiosa Sibiriae» abgebildete Frauenfigur «Kurtujak»¹⁵: «Nicht gar ferne von diesen möglichen Gräbern erreichte ich endlich nach 1 Stunden Fahrens auf einer hügligen reinen Steppen die weit und breit unter diesen Völkern berühmte Kurtujak-Statue, welche ich auch sofort abzeichnete und nachgehends hie beigefüget. Es war selbige aus grauem Sandsteine gehauen und oblique in die Erde gegraben. Hinten zum Rücken war eine dicke abhängende Haarflechte zu sehen, wie die kalmakischen und tatarischen Weiber noch heutigen Tages zu tragen gewohnt sind. Sonst war keine Unterschrift daran zu observieren.

Die heidnischen Tataren von Es'-Bel'tyr, so mir schusseten, machten viel Reverenz für derselben, und ritten ein jeder dreimal umb selbige herumb, nach welchen Zeremonien sie auch etwas von ihrem Proviant derselben opferten oder zum Piedestal unters Gras hinlegten, damit sie nach ihrem Appetit davon genießen möchte. Als ich sie fragte, warumb sie so einfältig wären zu glauben, daß dieser leblose Stein solcher Ehren wert, und ob sie nicht sehen könnten, daß die Raubvögel und Füchse etc. ihr Opfer hernach verzehreten, meineten sie von ihren Voreltern gehört zu haben, daß dieser Kurtujak eine vornehme Matrone gewesen und vom Kaira-Chan oder allmächtigen Gott also sei versteinert worden, weswegen sie ihr zum Gedächtnis noch allezeit diese Ehre täten, ohngeachtet sie wohl glaubten, daß zuweilen die Raubvögel ihre Opfer verzehreten.»

¹³ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, 289.

¹⁴ D. D. VASIL'EV: *Корпус тюркских рунических памятников бассейна Енисея*. Leningrad 1983, S. 105.

¹⁵ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 300.



Abb. 9. «Curtujak», 3. Jahrtausend v. u. Z. Statue der Okunev-(?)Zeit, vom Abakan-Fluß

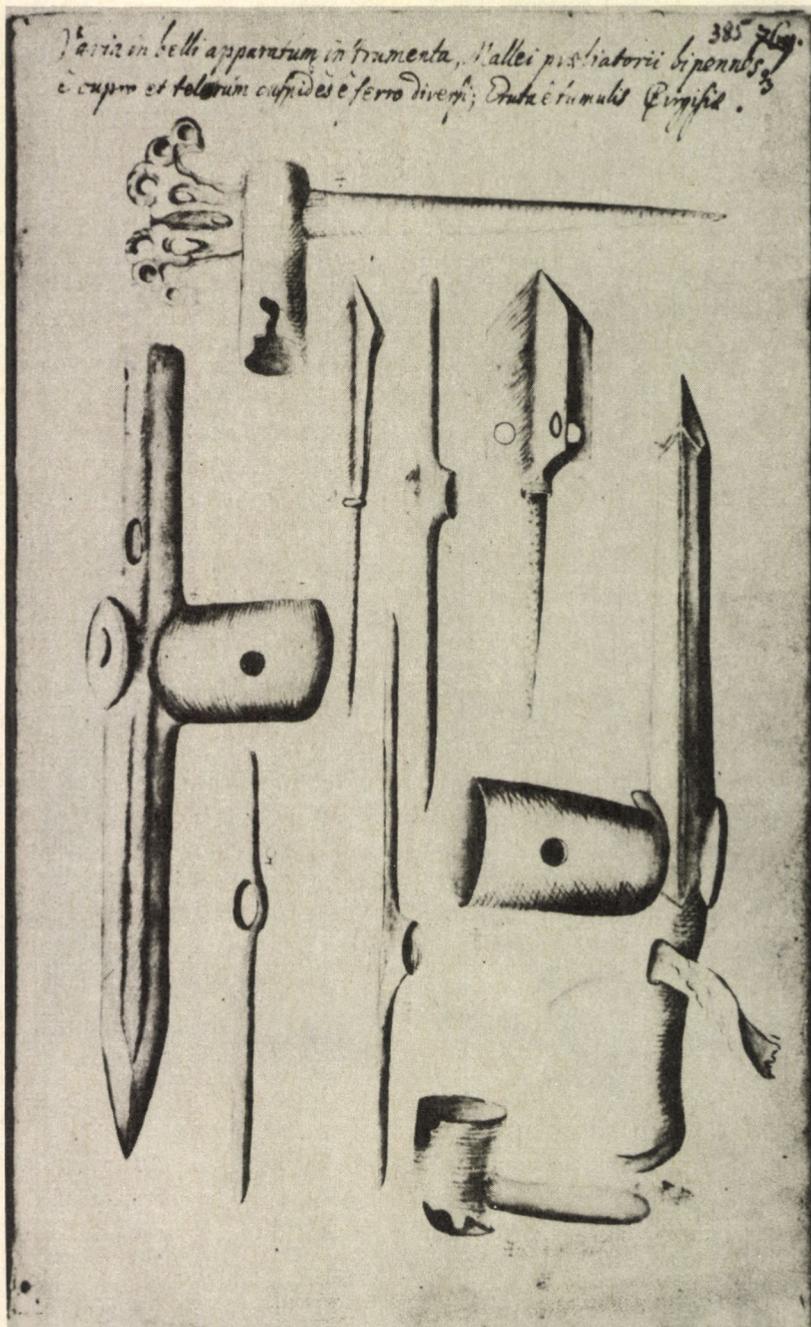


Abb. 10. Waffen der sakischen Tagar-Kultur, 5.—3. Jahrhundert v. u. Z.

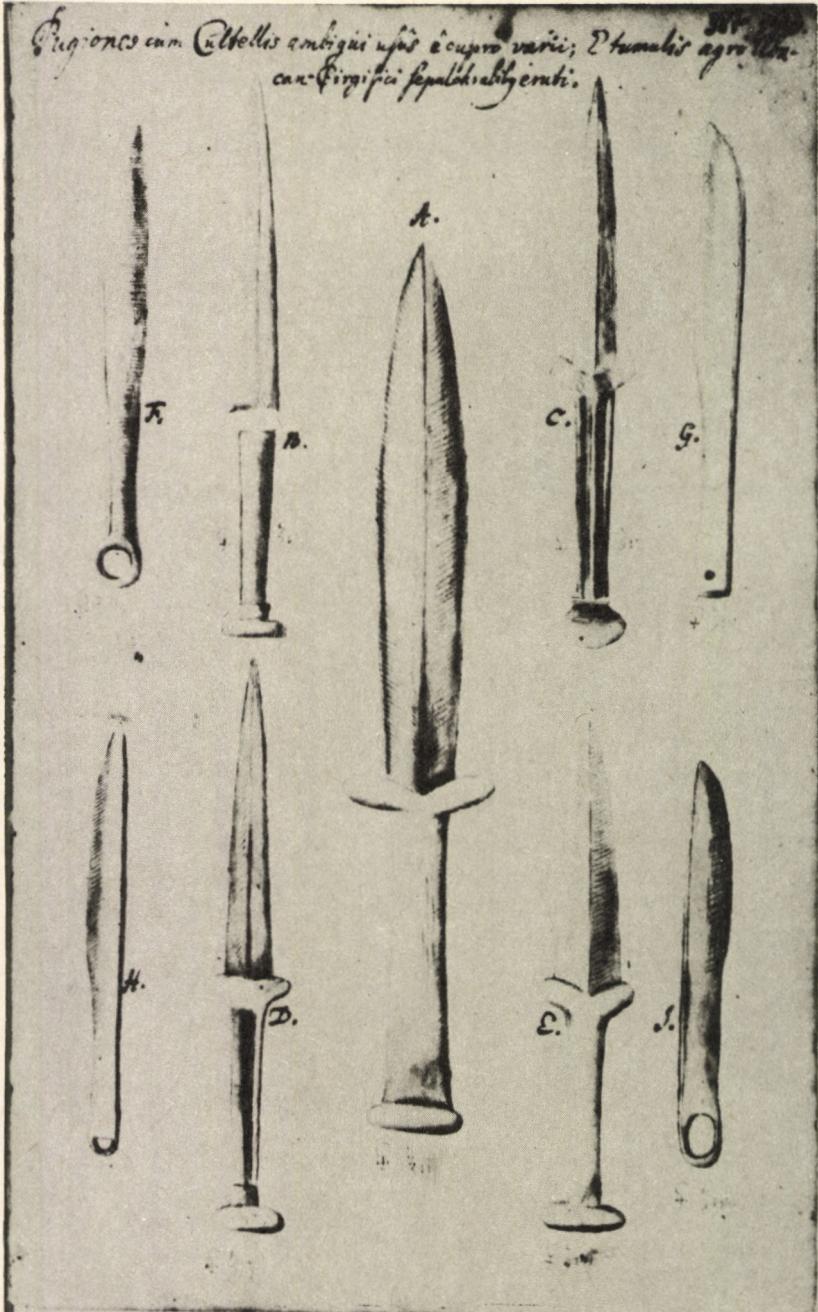


Abb. 12. Waffen der sakischen Tagar-Kultur, 5.—3. Jahrhundert v. u. Z.

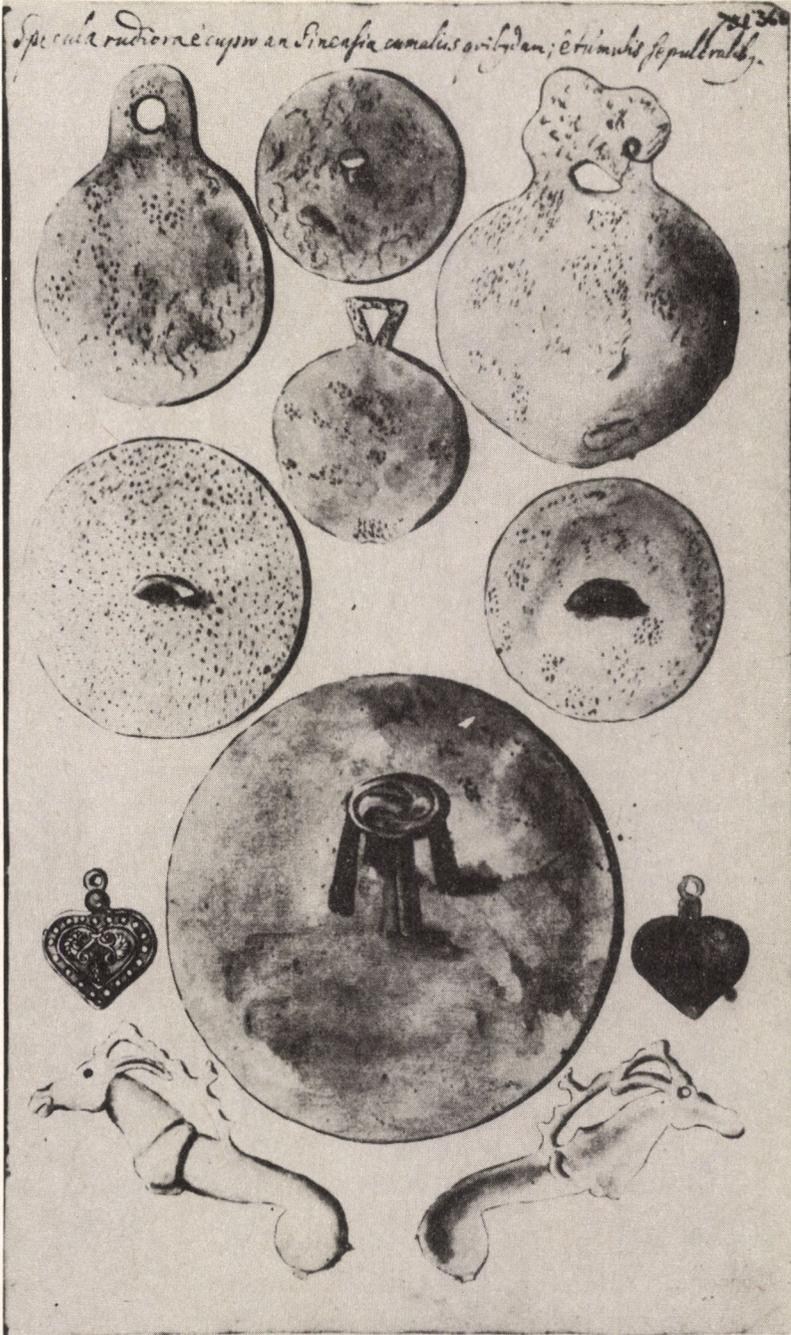


Abb. 13. Spiegel und eine Hirschfigur (zweiseitig abgebildet) der Tagarkultur

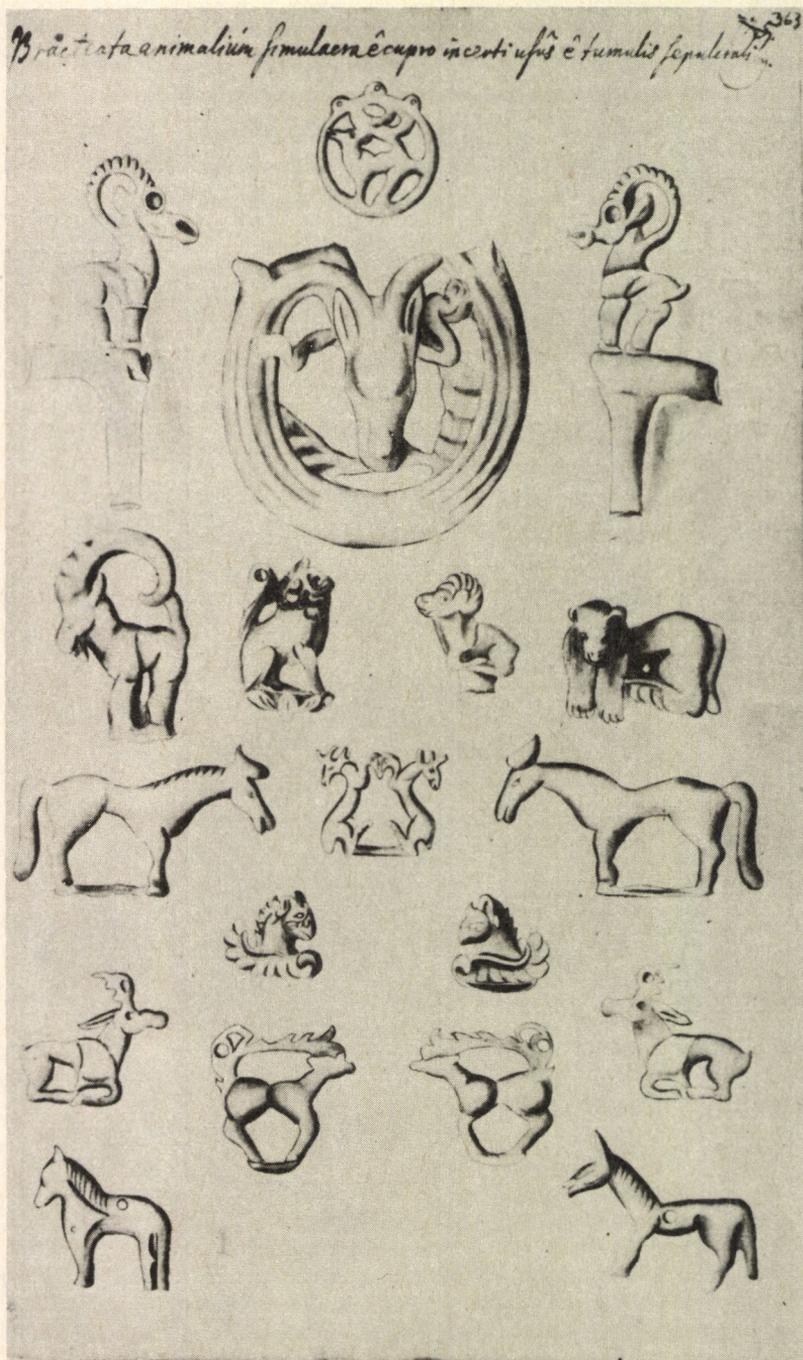


Abb. 14. Tierfiguren zumeist der Tagar-Kultur

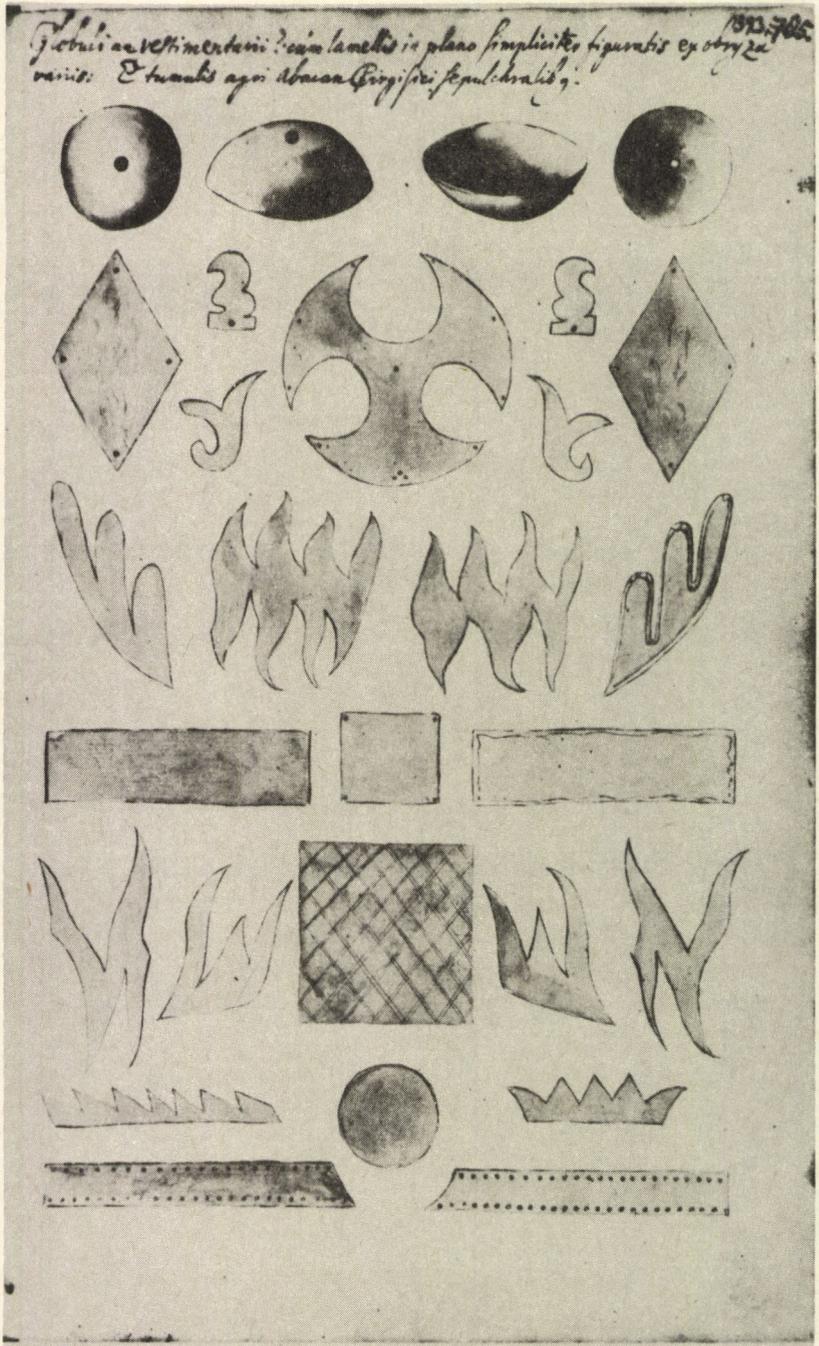


Abb. 16. Besatzstücke einer sakischen Krone (?)

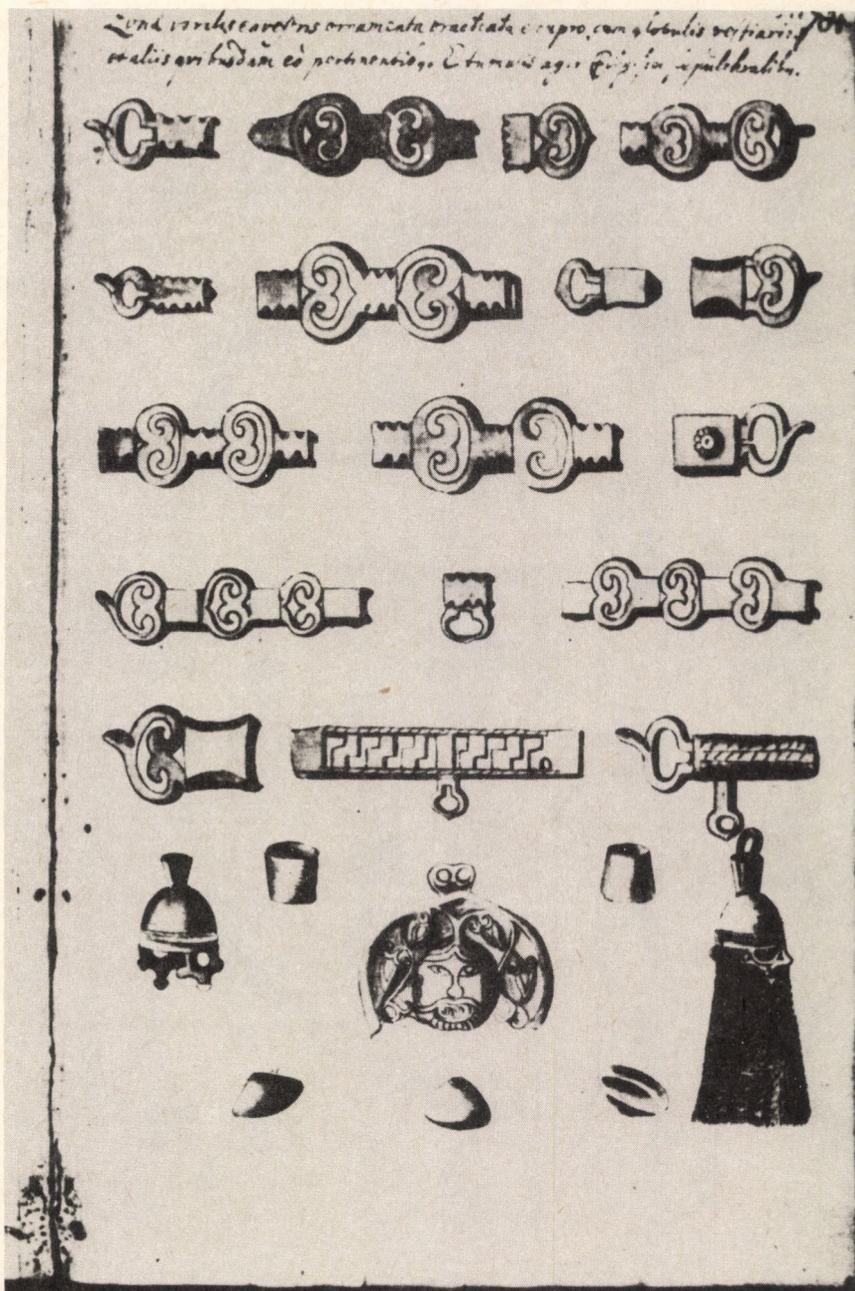


Abb. 17. Besatzstücke eines hunnischen Gürtels, Miniaturkessel und ein Anhänger der Jenisei-Kirgisen

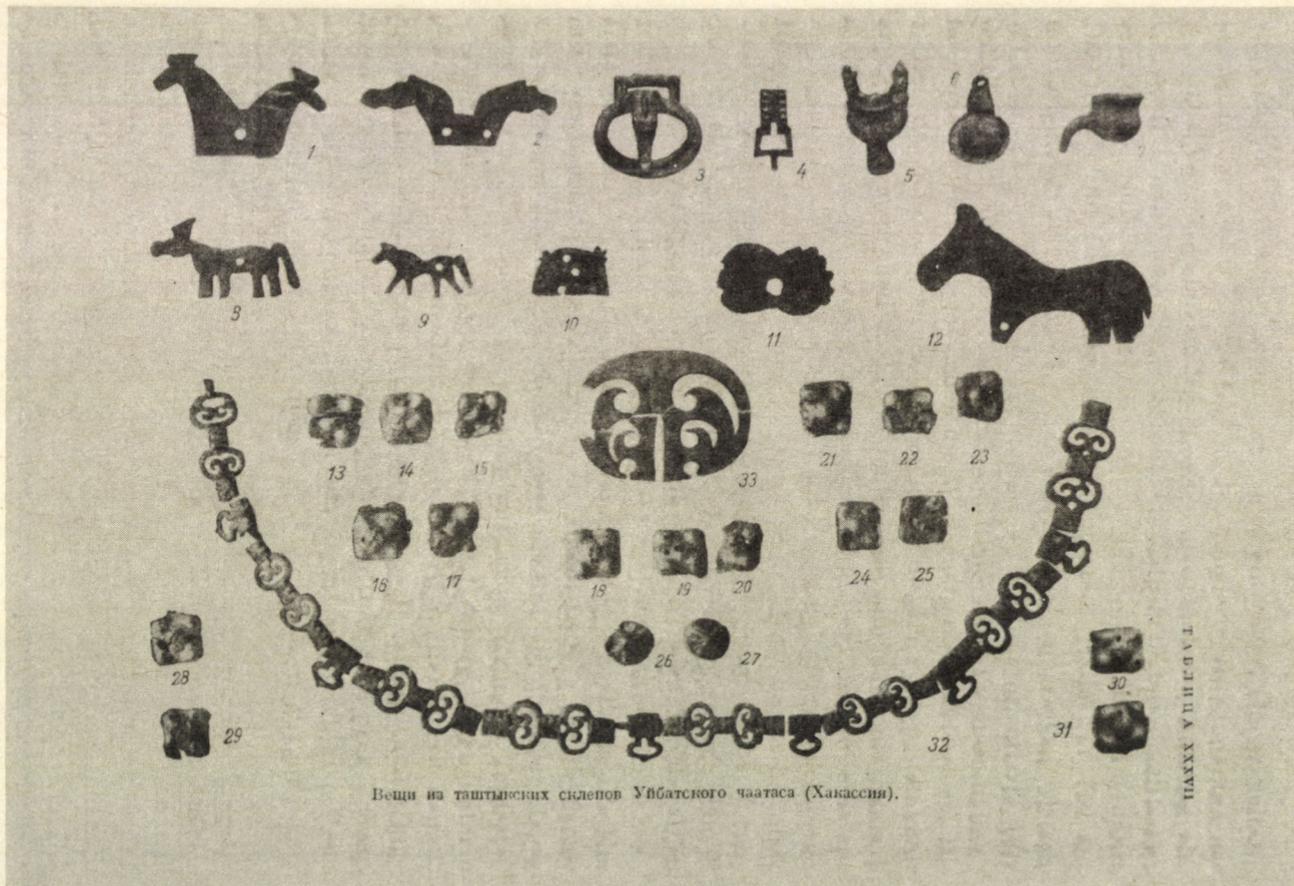


Abb. 18. Hunnische Beschläge sowie Gürtelteile aus den Tashchyker Gräbern der Uibater Čaatas, nach Kiselev, 1951, T. XXXVII

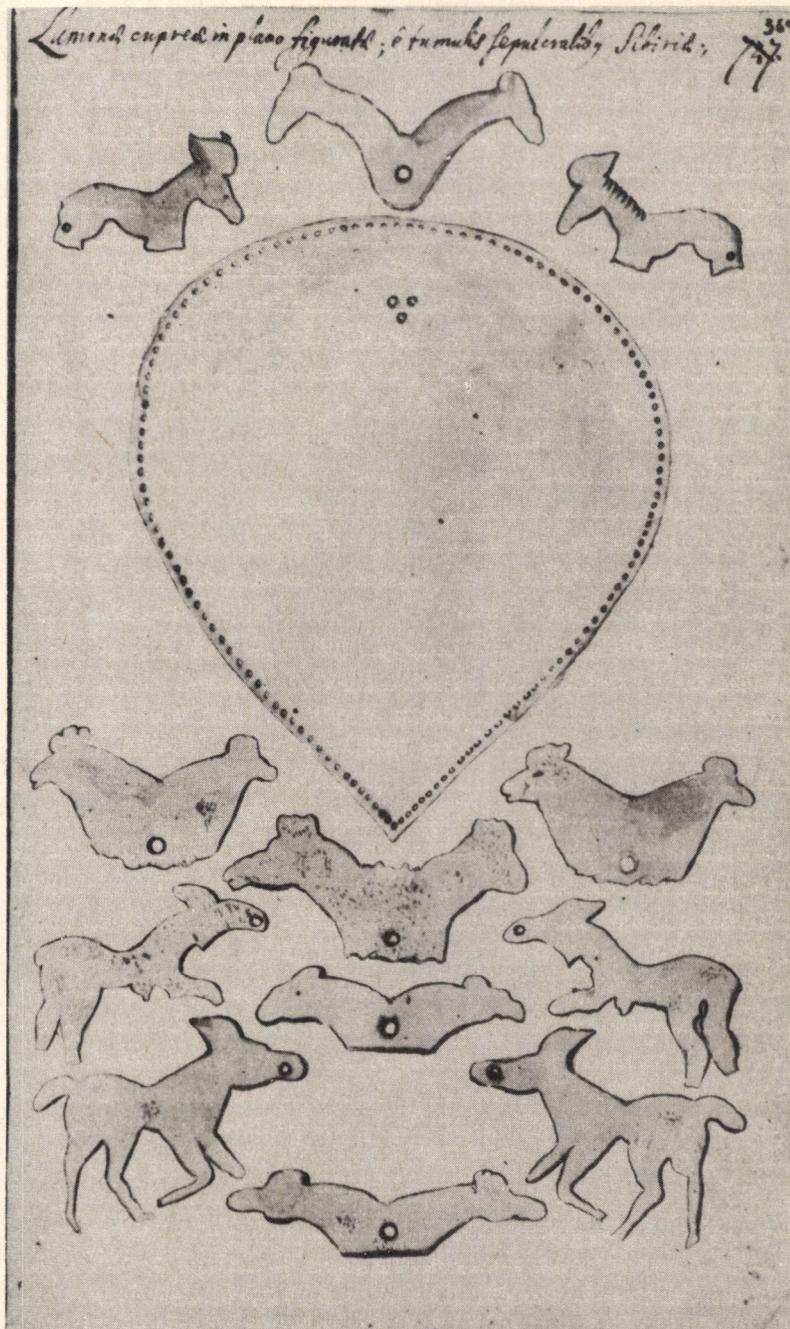


Abb. 19. Hunnische Beschläge

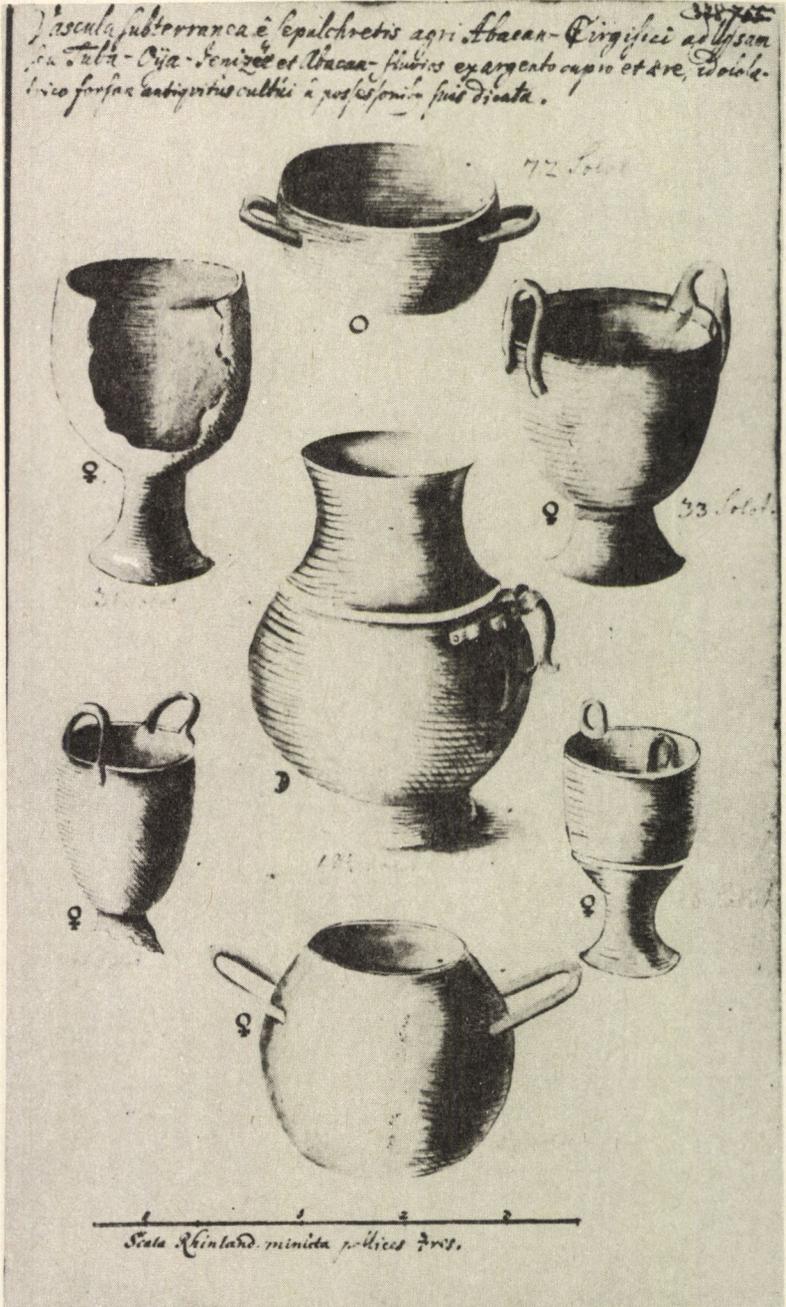


Abb. 20. Metallkessel und andere Gefäße der Nomadenkulturen

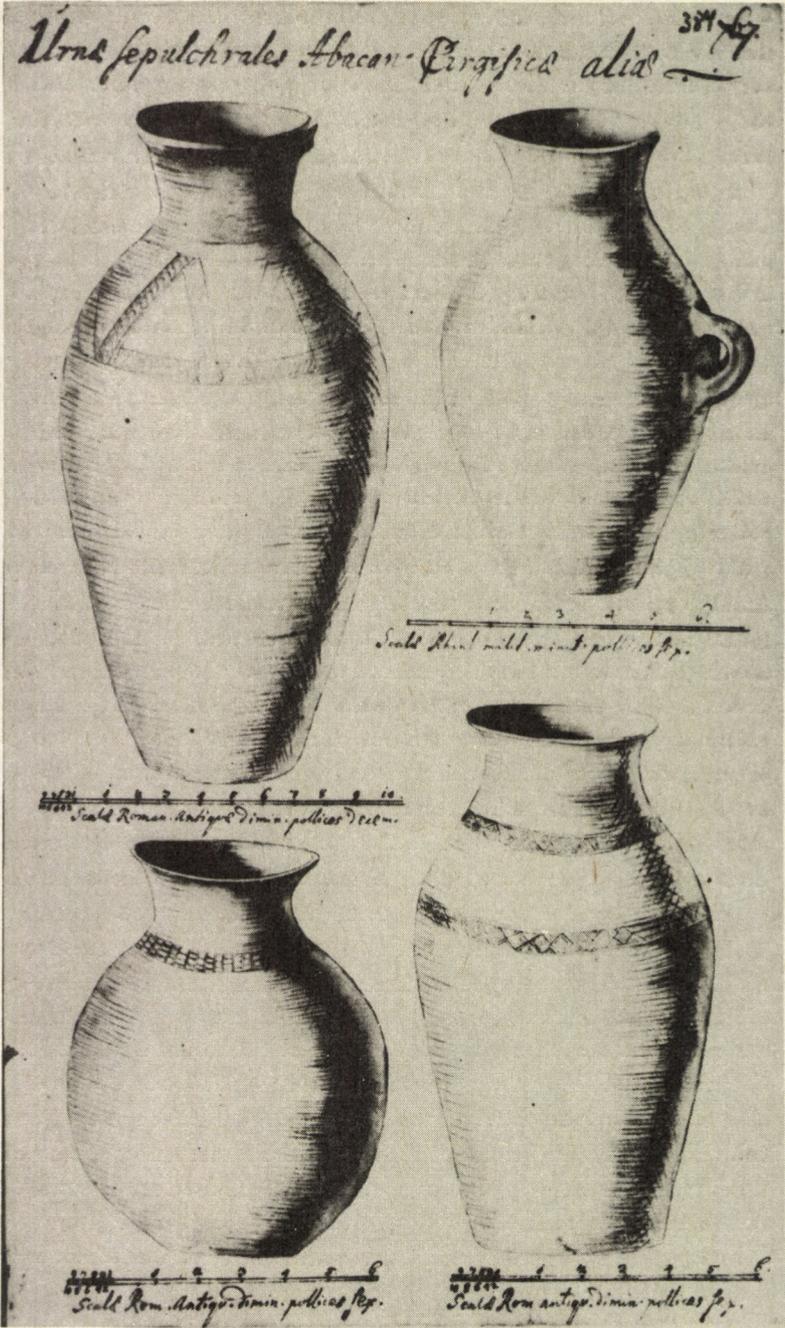


Abb. 22. Grabkeramik aus der Abakansteppe



Abb. 23. Grabkeramik aus der Abakansteppe

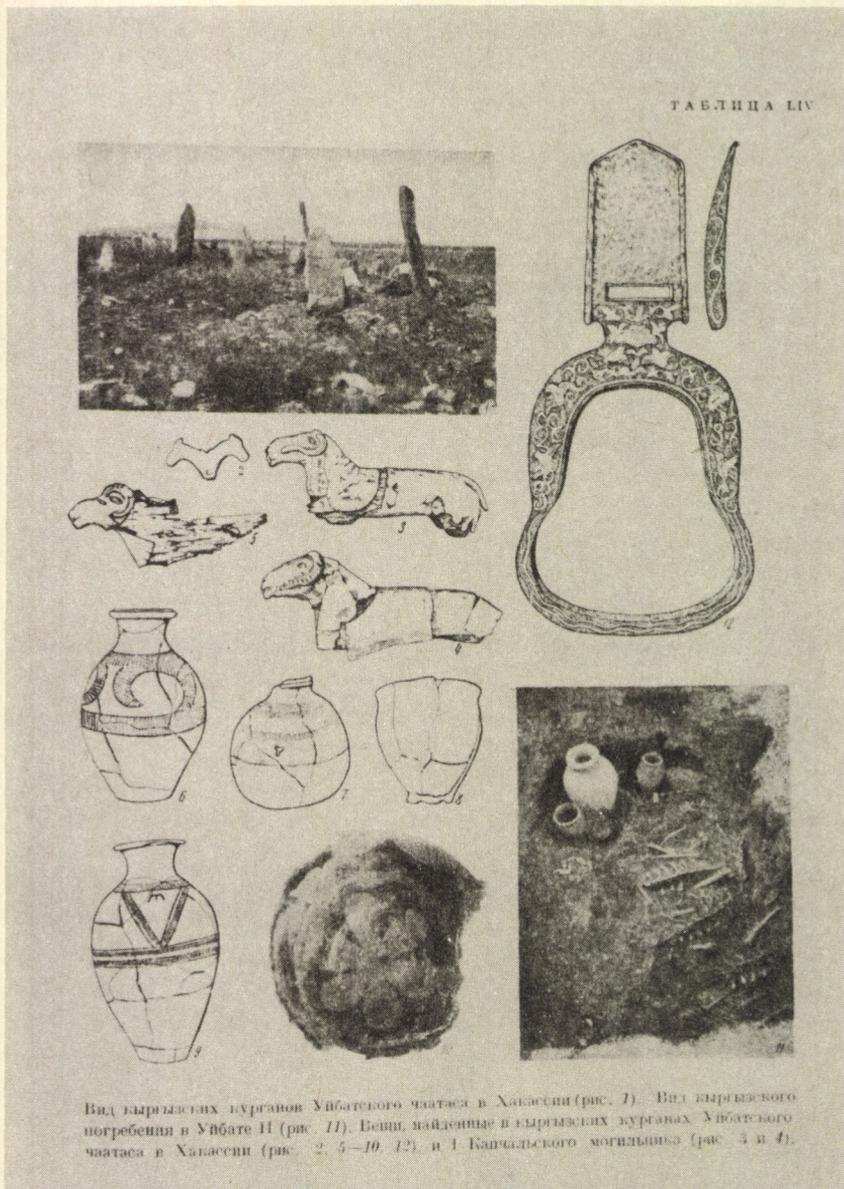


Abb. 24. Kirgisische Grabgefäße aus den Uibater-Čaatas-Gräbern, n. Kiselev, 1951, T. LIV

Die Darstellung einer Frau als Steinbild und auch die geneigte Haltung sprechen für eine Datierung in die Okunev-Kultur. Anzuschließen ist eventuell auch die nur in großen Umrissen erkennbar gewesene «Kurtujak»-Stele aus dem Gebiet des Barnaflusses.¹⁶

Unter den von Messerschmidt abgebildeten Metallfunden überwiegen Bronzen der Tagar-Kultur des 1. Jahrtausends v. u. Z. Leider lassen sich die Einzelstücke nicht im «Journal» nachweisen.

An einer Stelle des «Journals» erwähnt Messerschmidt unter dem Datum des 12. August 1722¹⁷ nach einem großen «Mal- oder Grenzstein» in der Nähe des Kicyk-Es' ein Gräberfeld: «Außer diesem waren hieselbst viel Mogilen oder alte Skythische Gräber, deren eines im Karree formieret, über 200 Schuh im Diagonal hielte. Auf jedem latere waren 5 große Felsensteine oder Platten, 4 Arschin breit, 3 1/2 Arschin hoch und 1/2 Arschin dicke, perpendicular aufgerichtet und über und über mit Figuren — allerlei Tiere: Pferde, Bären, Hirsche, Rehe etc. — eines halben fingers tief bekritzelt, die dergleichen am Pis'mo-gora (Pisannyj kamen') zur Rechten des Tom-Stromes auch wahrgenommen und zur Zeichnung gebracht. Inwendig war das Grab mehr als 4 Mann tief aufgegraben und spoliieret. Weil also weder Schriften oder caractères noch sonst was Remarkables dabei, wollte sich mit der Dissinierung nicht vergebens aufhalten.»

Diese Bildwerke mit Hirschen und anderen Tieren könnten skythische Hirschsteine¹⁸ gewesen sein, doch ist ohne Zeichnung hier keine Verifizierung möglich. Auch Messerschmidts Zeichnung einer «Curturjack Davurica» könnte ein «Hirschstein» gewesen sein. Es handelt sich um die im «Journal» unter dem 14. September 1724 erwähnte Figur, die er nahe der chinesische Grenze am Buguturnor in der Argun Steppe auf dem Weg zum Dalai-nor fand. Er entdeckte «auf dieser Steppen zur Linken des Weges eine Statue in grauem Felsenstein, aber sehr umförmlich und rudiment gebildet mit dem Gesichte in Norden gekehret, auf deren Westseiten ein Mogil oder Grabhügel lage».¹⁹

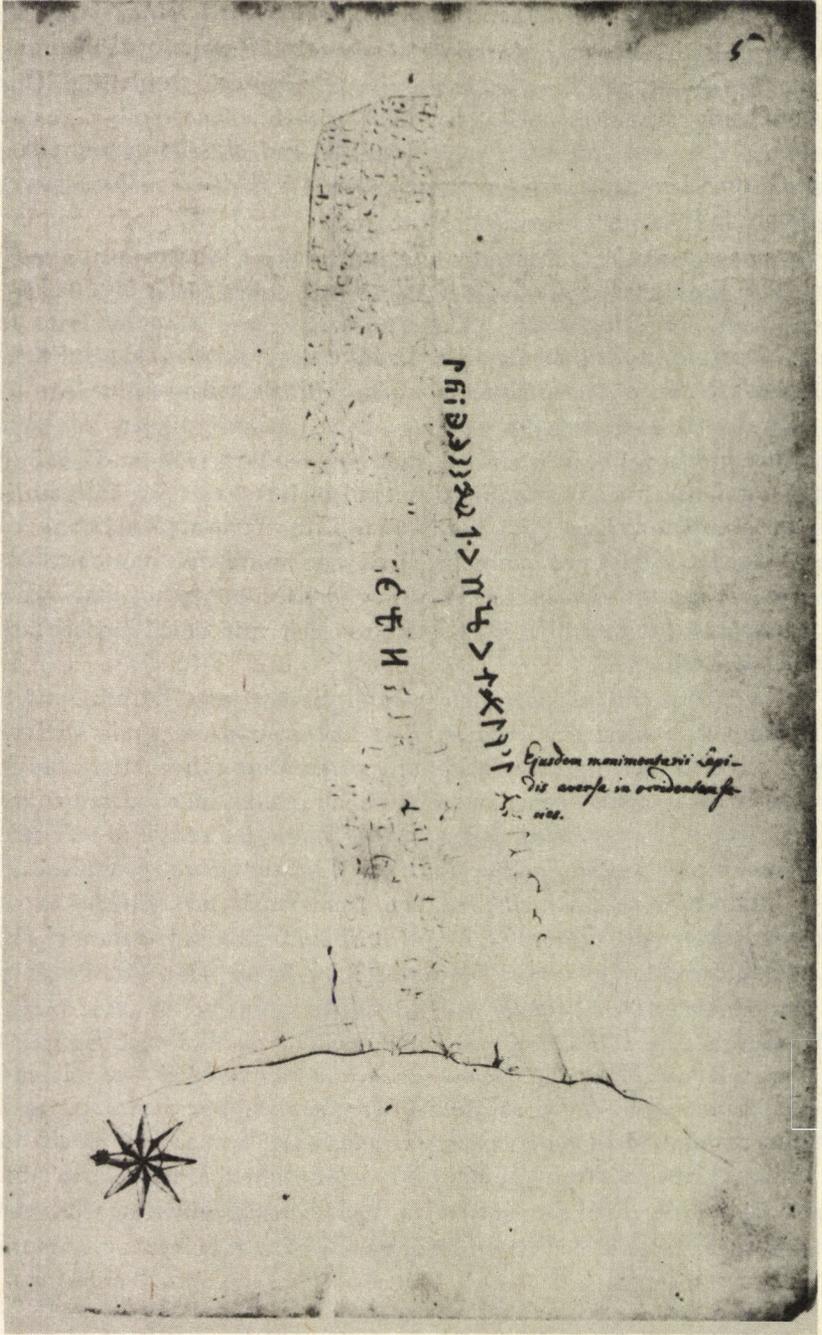
Der von den Saken getragenen Tagarkultur gehört ein großer Bestand der von Messerschmidt gezeichneten Bronzegeräte und Waffen, Dolche, Messer und Streitpickel an. Dieser in die Zeit zwischen 600 und 400 v. u. Z. gehörende Kultur Sibiriens sind auch zahlreiche Tierfiguren und Schmuckstücke zuzurechnen, die zum Besatz skythischer Prunkbekleidung gehört haben dürften. 28 Metallbeschläge dürften von einer Krone stammen. Unsicher ist die Datierung einiger Metallgefäße des Bestandes. Viele der abgebildeten Metallarbeiten stammen, wie Vergleichsstücke aus neueren Grabungen belegen, aus hunnischen

¹⁶ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 262—263.

¹⁷ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 295.

¹⁸ E. NOVGORODOVA: *Alte Kunst der Mongolei*. Leipzig 1980, Abb. 95—115.

¹⁹ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 291.



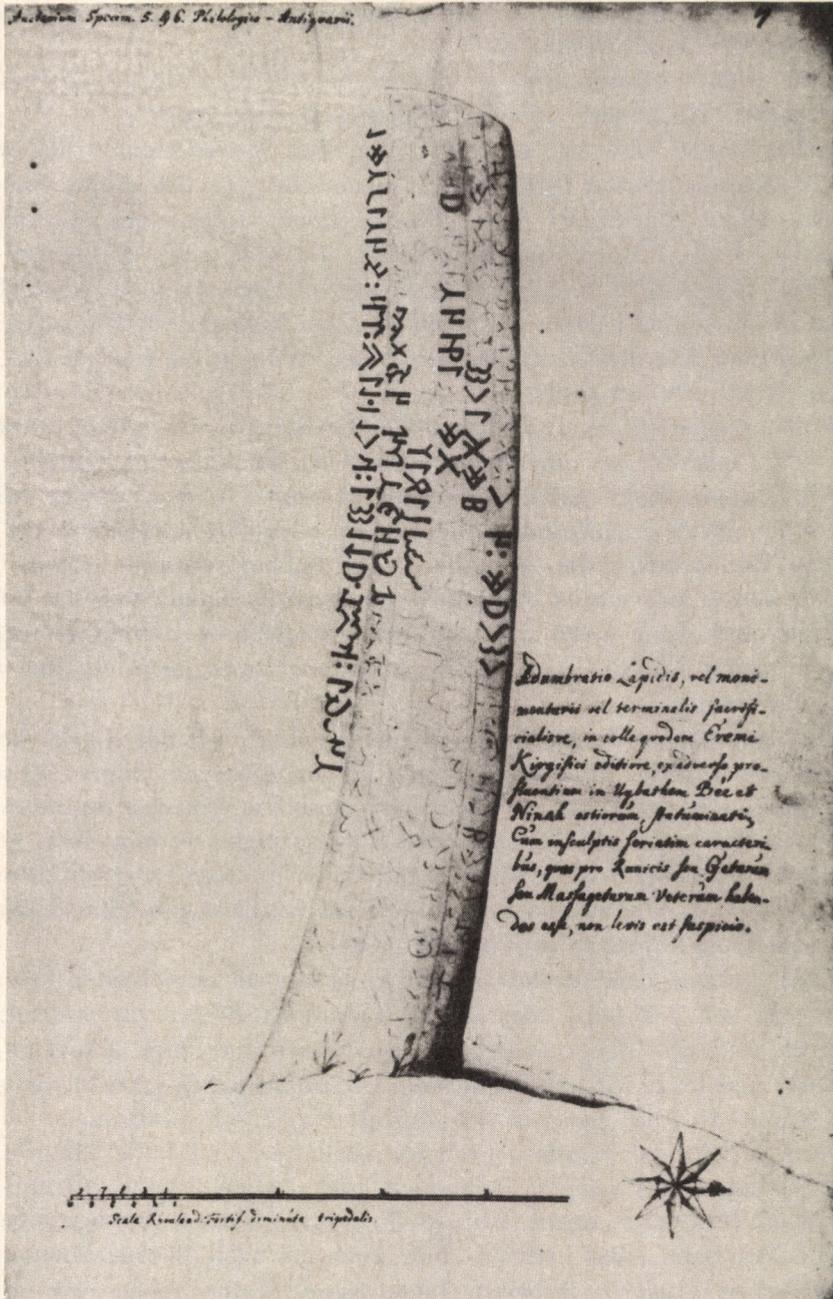


Abb. 25. und 26. Alttürkische Stele aus der Beja-Steppe

Gräbern (3.—2. Jahrhundert v. u. Z), desgleichen zumindest ein Teil der «Urnen» aus der Akaban-Steppe.

Sehr reich vertreten sind in Messerschmidts Materialien die Perioden der türkischen Kachanate und der kirgisischen Suprematie.

Eindeutig ist dies vor allem bei den von Messerschmidt als erstem Europäer dokumentierten türkischen Runeninschriften. Die größte Inschrift trägt eine leicht gekrümmte Stele. Die Zeichnung trägt einen Maßstab im Rheinischen Fuß (1 Rheinländischer Fuß = 313,8535 mm). Angegeben sind ca. 7,5 Fuß, d. h. c. 2,35 m. Die Zeichnung gibt nur jenen Teil der Inschrift an, den der Zeichner deutlich zu erkennen glaubte. Weitere Schriftzeichen sind nur angedeutet. Die Beischrift lokalisiert den Stein in die Steppe von Deja nahe des Ninah-Flusses (Abb. 25).

Eigenartig ist ein am Tes' gefundenes Standbild, das im «Journal» am 24. Januar 1722 erwähnt ist und in der Abbildung beider Seiten dokumentiert ist.²⁰ Bei Messerschmidt heißt es: «Inmitten dieser Gräber, welche wie ein Zirkel in der Runde gingen, stand dieser Stein, ohngefähr 11/2 Werst auf jener Seite des Tes'-Stromes, den sie umb 1 Uhr vorher passieret hatten. Karl Schulman setzte sich nieder und zeichnete also sofort den Stein ab, welches eine Figur eines alten Kerls war mit einem Knebelbart, auf dessen Rücken (womit er gegen Westen gekehret) einige Buchstaben standen, die aber meist ausgelöscht waren».

Problematischer ist die ungewöhnliche Inschrift auf der Figur, die einmalig zu sein scheint. In der Zeichnung ist die Form der Figur eigenartig «brettförmig», anscheinend vom Zeichner übertrieben. Vielleicht ist die Runeninschrift nachträglich auf die Grabplastik aufgetragen worden. Eine weitere alttürkische Runeninschrift findet sich auf einem Fragment eines chinesischen Spiegels, das von Strahlenberg u. a. abgebildet wurde. Lubo-Lesničenko²¹ las die Umschrift als «Spiegel des Kend Aruk Beg».

Eine typische alttürkische Grabstatue ist in zwei gezeichneten Versionen erhalten. In der Beischrift wird sie als Cosenkish-«Statua sinensis heroica» bezeichnet und die Berge zwischen dem Kara- und dem Ack-Njus-Fluß lokalisiert. Als Größe wird in einem Maßstab mit Angaben nach altrömischen Fuß (1 Fuß = 297, 587 mm), ca. 5,5 Fuß (d. h. ca 1,5 m) bestimmt.

Zwei Tafeln der «Curiosa Sibiriae» enthalten eine Fülle alttürkischer Gürtelbehläge, Gürtelzungen, Schnallen und Anhänger mit einem Dekor im typischen Rankenornament (Abb. 30 f.) wie sie auch aus dem Kurganen bei dem Dorf Kuraj im Altai bekannt sind. Auch die nach Europa abgezogenen Awaren haben ähnliche Arbeiten hinterlassen, unter denen sich direkte Parallelen zu den Messerschmidt-Materialien finden.

²⁰ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 174.

²¹ E. J. LUBO-LESNIČENKO: *Imported mirrors in the Minussinsk Basin*. In: *Artibus Asiae*, Bd. XXXV, 1—2. Ascona 1973, S. 34.



Abb. 27. Alttürkische Grabstele mit Inschrift von Tes'



Abb. 28. Alttürkische Grabfigur vom Aek-Ujus

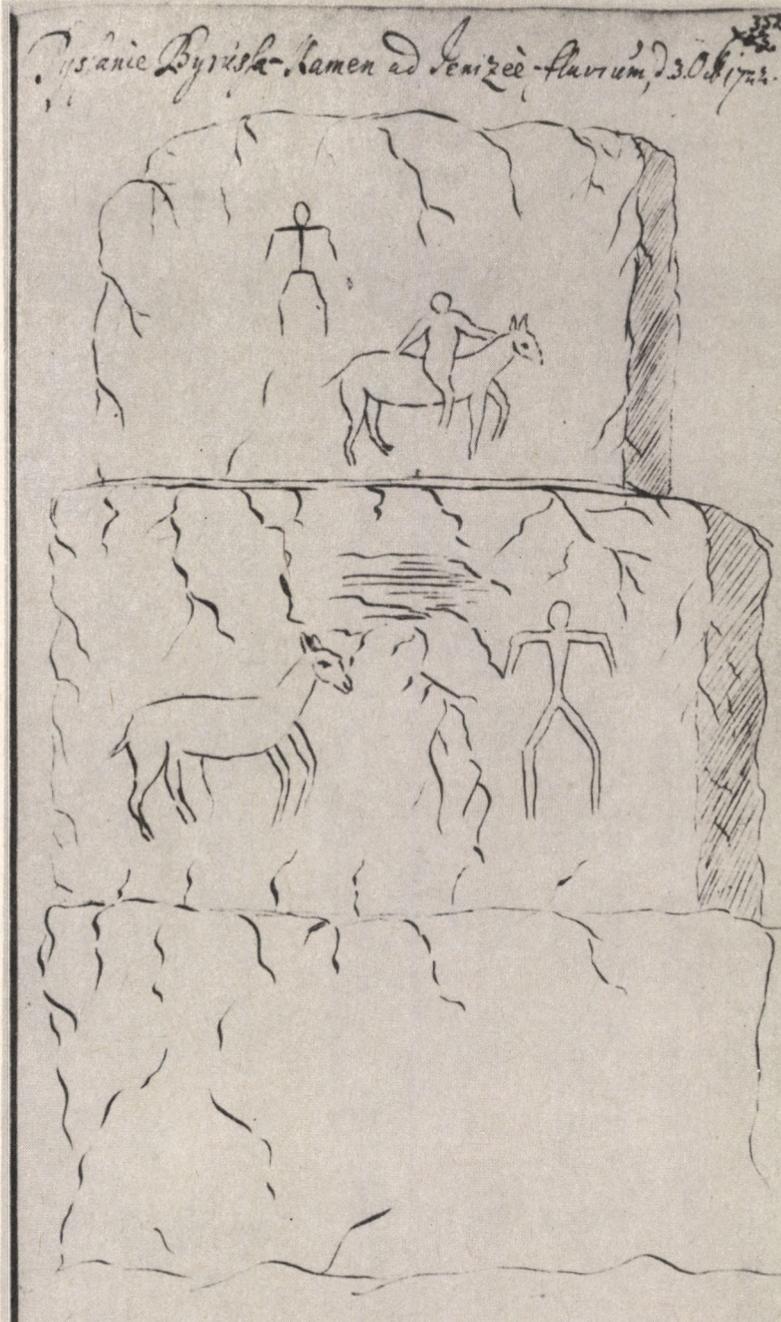


Abb. 29. Stele vom Jenisei-Ufer

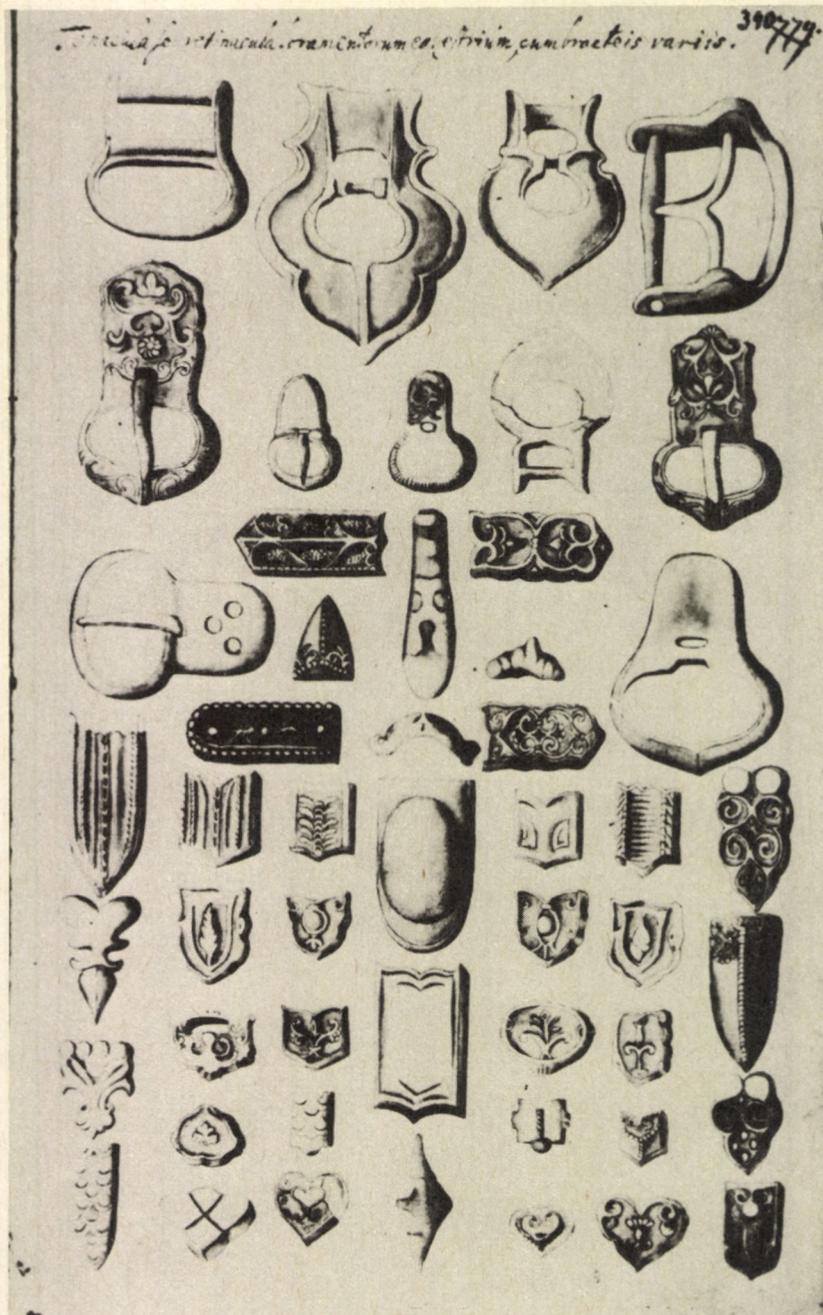


Abb. 30. Alttürkische Gürtelteile und Beschläge, sowie Anhänger

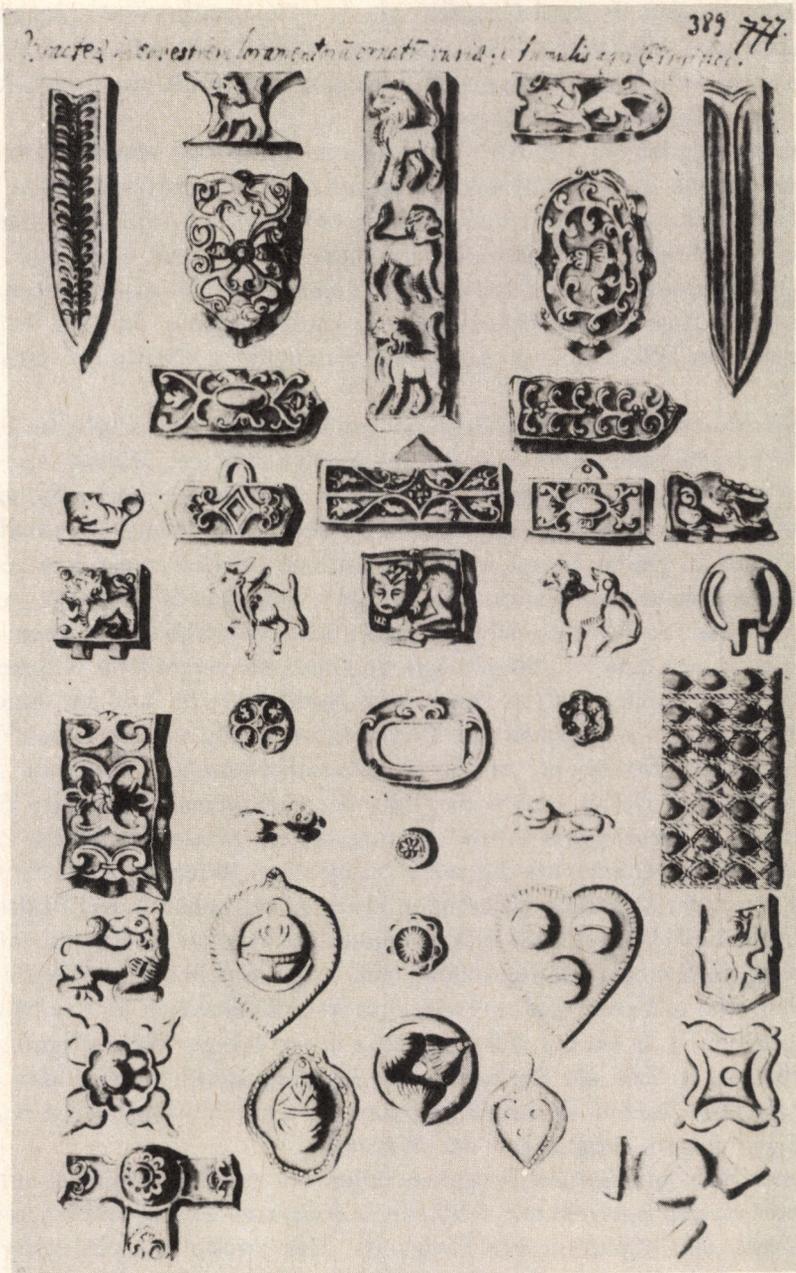


Abb. 31. Alttürkische Gürtelteile und Beschläge, sowie Anhänger

Vielleicht den Jenissei-Kirgisen des 8.—10. Jahrhunderts zuzuweisen sind herzförmige Anhänger mit eingearbeiteten Glöckchen oder auch Masken. Letztere entsprechen Vergleichstücken aus dem Hortfund von Tjuchtjat am Fluß Kazyr (Minussinsker Talkessel).

Fragwürdig ist ein mit zum Teil lesbaren arabischen Namen versehenes eiförmiges Objekt (s. Abb. 36) das auf beiden Seiten figurativen Dekor zeigt. Es scheint sich um primitive Abwandlungen christlicher Vorbilder zu handeln. Die unten abgebildete Seite könnte von einem Christus mit Buch und Grußgestus abgeleitet sein — und das zweite Bild wäre vielleicht als ein Erzengel zu erklären. Eine Aussage zur Zeitstellung ist kaum möglich, da dem Verfasser keine Parallelen bekannt sind. Auch von Strahlenberg dachte an christliche Vorbilder.

Zum Messerschmidtschen Bestand gehörte auch eine sogdische Silber-tasse mit kanneliertem Körper und zwei Köpfen bärtiger Männer am Griff. In den «Curiosa Sibiriae» findet sich zu ihrem Bild der Vermerk, daß sie aus den Abakan-Steppen stamme und das Datum Mai 1722. Da sich Messerschmidt laut «Journal» in jenem Monat in Tomsk aufhielt, dürfte er sie dort gekauft haben. Zentralasiatischer Herkunft hingegen scheint ein Metallgefäß gewesen zu sein, für das die «Curiosa Sibiriae» «aurichalcos» (Goldkupfer) angeben — vielleicht ist damit eine Kupfergoldlegierung oder ein vergoldetes Kupfergefäß gemeint. Ein umlaufender Fries zeigt sechs Nomadenreiter auf der Jagd. Die Pferde und Reiter bewegen sich mit Ziegen, Schafen und verschiedenen Vögeln vor einer weiten Grasebene, in die Theaterdekorationen gleichende Berge gesetzt sind. Das Gefäß dürfte der Zeit der türkischen Kaghanate (7.—8. Jahrhundert) zuzurechnen sein und wäre somit ein einmaliges Stück, dessen Dekor auch für die Geschichte der zentralasiatischen Malerei wesentlich ist.

Zu den nicht sicher zu datierenden Denkmälern gehören drei Bilder vom Tuba-Strom, die Messerschmidt in Krasnojarsk auf dem Markt liegend vorfand. Zwei stellen anscheinend Löwen (oder Tiger) und das dritte einen Widder dar. Die Größen sind mit zwei, drei und vier Fuß (rheinländischem Fuß = 313,8535 mm) angegeben, d. h. ca. 0,6, 0,9 und 1,2 m in der Länge. Widderfiguren sind in frühtürkischer Zeit als Grabsteine zu belegen, sehen aber in der Regel anders aus. Die beiden «Katzen» könnten chinesische Wächterfiguren von Grabanlagen folgen, desgleichen der Widder.

Unter den chinesischen Importen fallen besonders die Spiegel auf. Der erste gehört zu den Spiegeln mit achteckiger Binnenzeichnung und eingeschriebenen Kreis, den «Spiegeln der Ewigkeit». Der zweite hat ein rotierendes Kreismotiv als Hauptzier neben der Inschrift. Er gehört zu den Spiegeln im Stil der «Vier-Euter-Spiegel» der Östlichen Han. Zwei komplette Spiegel und zwei Fragmente sind der T'ang-Zeit zuzuweisen. Das letztere Fragment trägt die oben zitierte türkische Runeninnschrift. In den «Curiosa Sibiriae» ist der Spiegel zeichnerisch rekonstruiert.

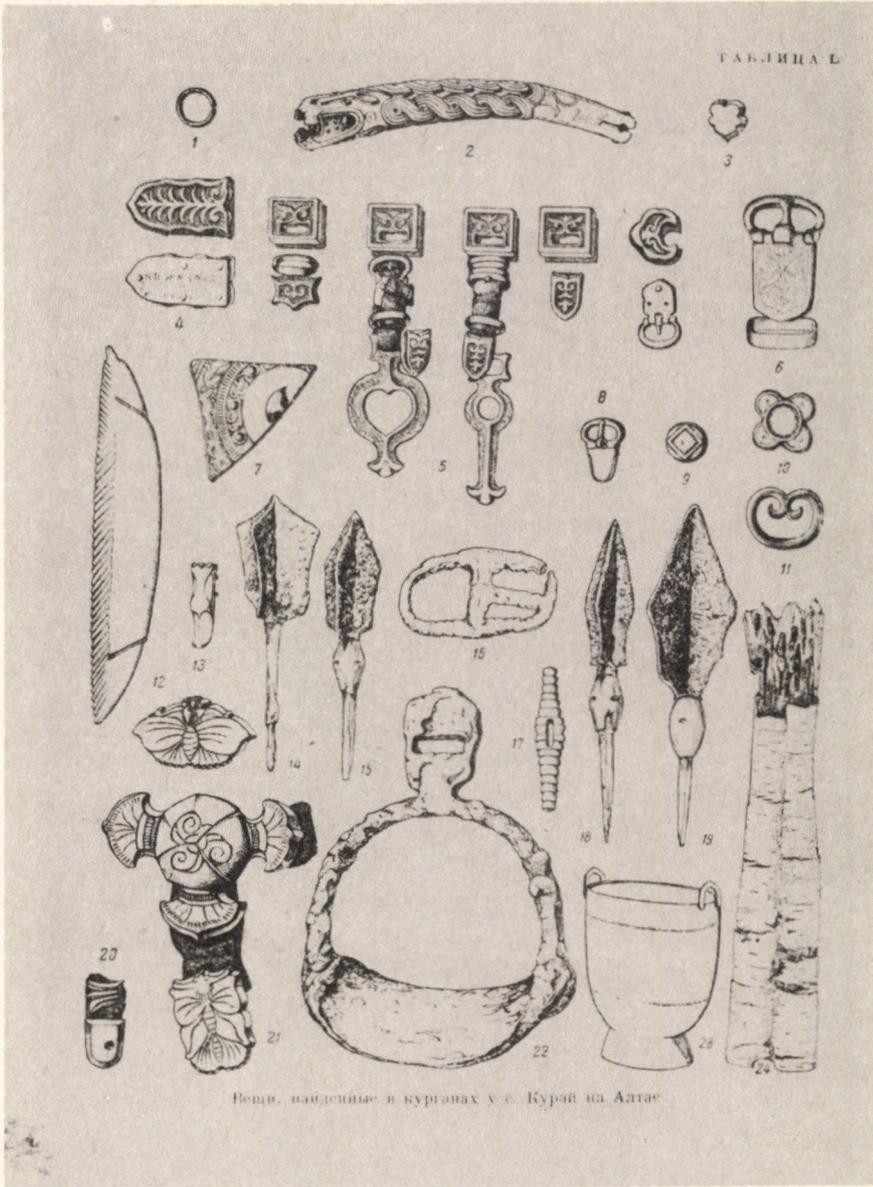


Abb. 32. Alttürkische Beschläge und Waffen aus den Kurganen am Kuraj-Fluß in Altai
n. Kiselev, 1951, T. L

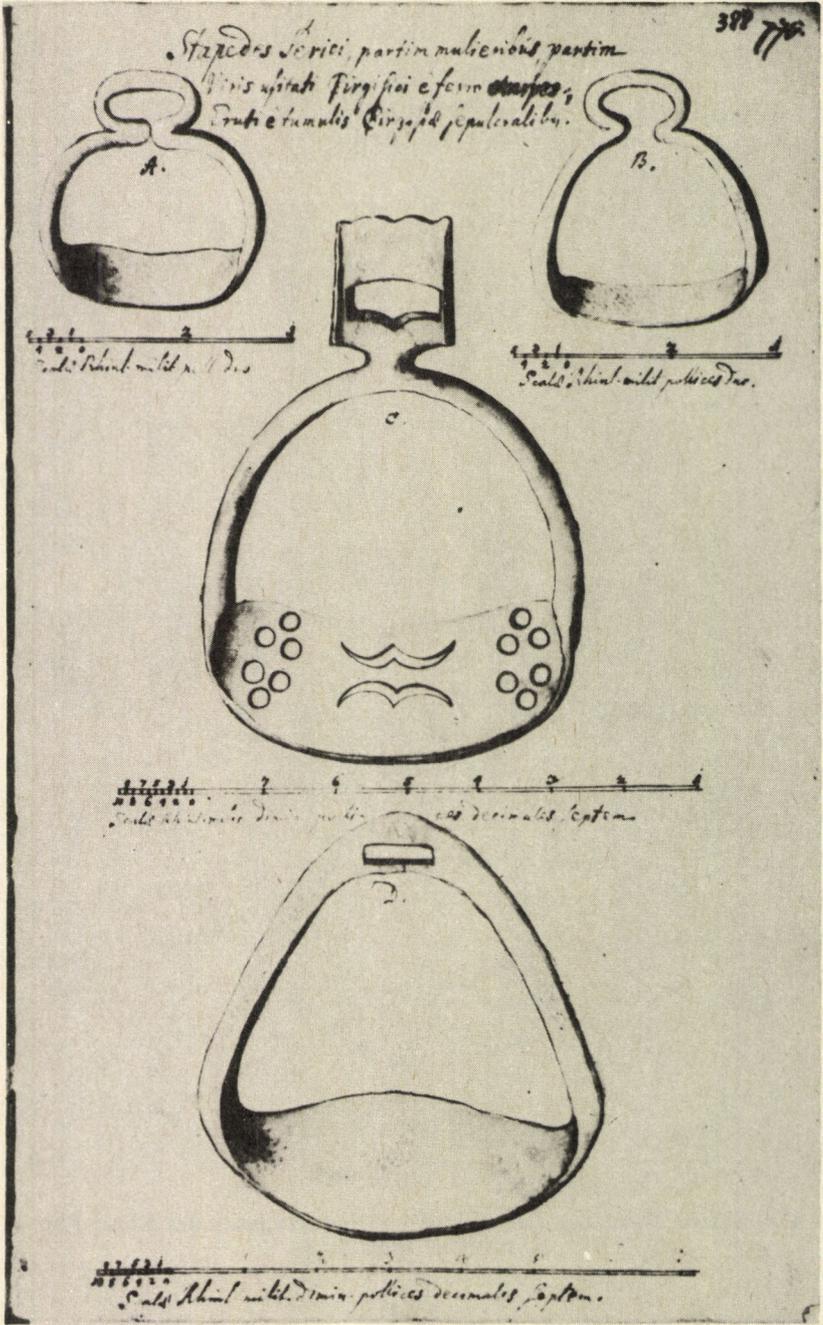


Abb. 33. Kirgisische Steigbügel

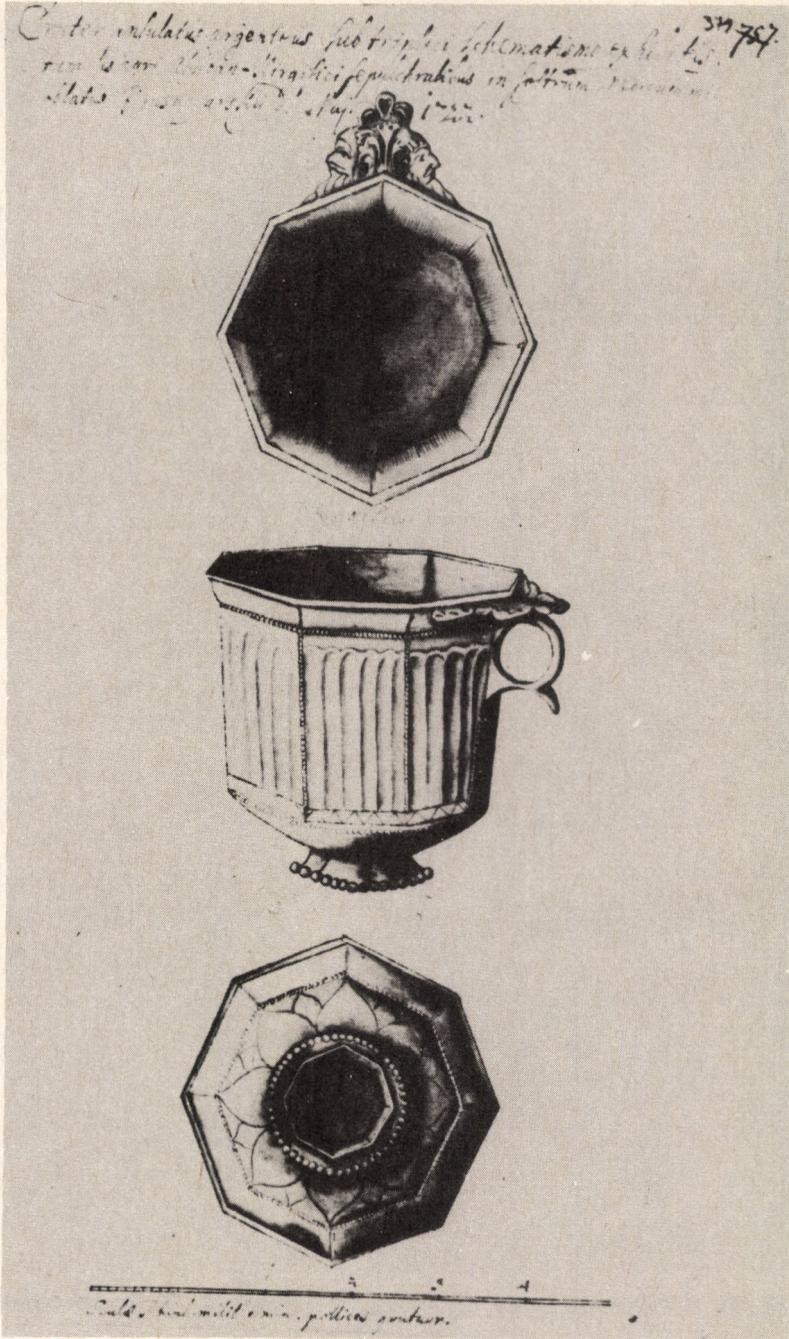


Abb. 34. Sogdische Silbertasse, 7. Jahrhundert

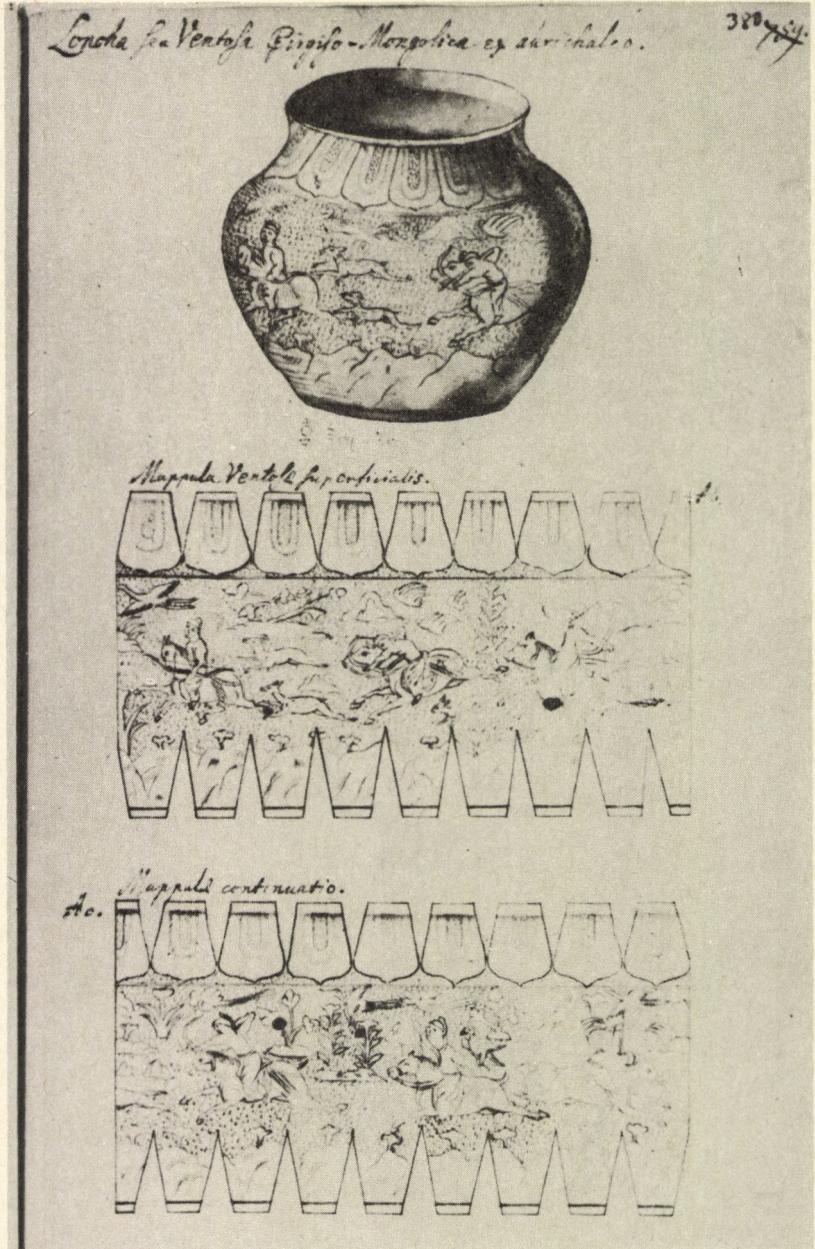


Abb. 35. Gold-Kupfer-Gefäß uighurischer(?) Herkunft, 7.—8. Jahrhundert

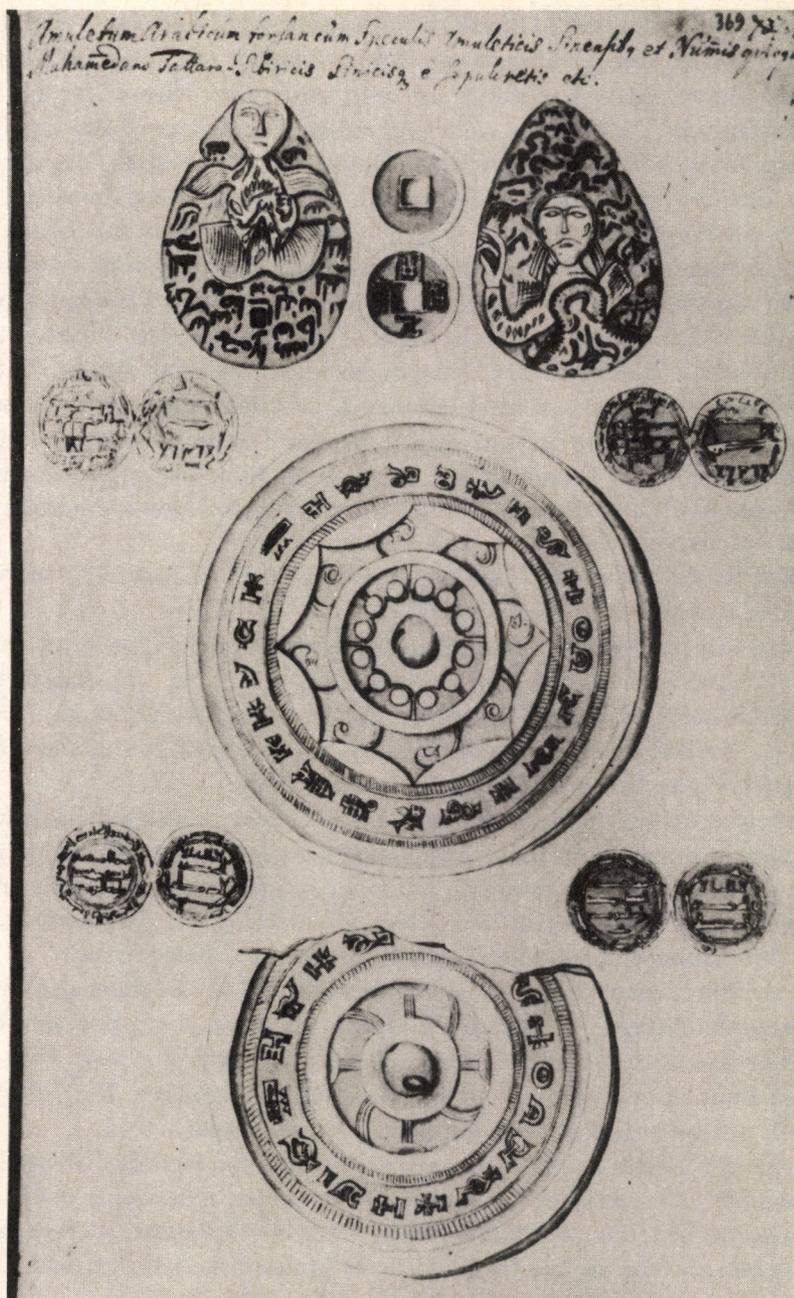


Abb. 36. Arabisch-christliches Amulett (oben zweiseitig abgebildet), dazwischen eine chinesische Münze der Kaiyuan-Regierungsperiode (713—741), zu beiden Seiten je 2 abbasidische Silberdenare, dazwischen 2 chinesische Spiegel der Hanzeit oben: «Spiegel der Ewigkeit» unten: «Vier-Euter-Spiegel»

Das zweite Fragment (Abb. 37) zeigt Phönix und Kilin. Die vollständigen Spiegel gehören zu den nicht seltenen T'ang-Spiegeln mit reichem Wein- und Tierdekor. Chinesischen Ursprungs ist weiterhin eine Münze der Kaiyuan-Regierungsperiode (713—741), vielleicht einige Vogelfiguren, die der T'ang-Kunst zugehören könnten, falls sie überhaupt chinesisch sind. Mit der allerdings für ihre zentralasiatischen Tendenzen bekannten T'ang-Kunst ist eventuell auch ein Kupferplättchen in Gestalt eines Baumblattes mit einem Eichhörnchen in aufgerichteter Stellung zu verbinden. Messerschmidt erwähnt den Ankauf im «Journal» unter dem Datum vom 19. September 1722²² und gibt ein Gewicht von 97,5 gr. an. Jedoch wäre es angesichts der unbestreitbaren zentralasiatischen Elemente der T'ang-Kunst denkbar, daß dieses Plättchen einen Rest der wenig bekannten Uighuren-Kunst darstellt. Angeschlossen sei eine Bronze (?)-Figur, die Messerschmidt als eine Darstellung des Dalai-Lama beschrieb, die nach H. Plaeschke als «Dhyani-Buddha Amitabha» anzusehen ist. Wahrscheinlich war die Plastik erst kurze Zeit vor Messerschmidts Reise aus Tiber importiert worden.

Nicht in Abbildungen liegt ein unter dem 17. April 1725 erwähntes Relief (oder «japanisches Idol») vor.²³

Relativ selten sind Importe aus islamischen Bereichen. Schon wiederholt publiziert wurde der seldschukische Spiegel des 11.—12. Jahrhunderts mit arabischer Umschrift aus dem Gebiet des Dorfes Samarova (Abb. 41). Weniger bekannt ist der mit einem hochdekorativen Ranken- und Blumenmuster versehene Spiegel gleichfalls seldschukischer Herkunft.

Vielleicht eine zentralasiatische Imitation einer Seldschukenarbeit zeigt eine Sphinx in einem Kreisband aus hängenden Dreiecken. Unsicher ist die Zuweisung für eine Vogeldarstellung auf einer runden Platte. Auch sie erinnert an seldschukische Keramiken, vor allem an astrologisch deutbare Schalenrondells. Vier Silbermünzen sind Denare der frühen Abbasidenzeit.

Unter den kleinen Schmuck- und Beschlagblechen befinden sich mehrere mit Löwendarstellungen — und bei einigen von ihnen läuft der Schwanz in höchst charakteristischer Weise in einseitige Palmetten aus und wird unter dem einen Bein hervorgezogen und über den Rücken erhoben. Parallelen dazu lassen sich auf seldschukischen Metallarbeiten nachweisen.

Unter den Zeichnungen Messerschmidts befinden sich die Darstellungen zweier überaus erstaunlicher Gegenstände — zweier «Bronzen», als Material wird Erz angegeben, die nach ihrem Stil aus Europa stammen müssen und an das Ende des 12. oder in das frühe 13. Jahrhundert zu datieren sind.

²² MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 320.

²³ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 4, S. 58.



Abb. 37. Spiegel der T'ang-Zeit (Fragment)

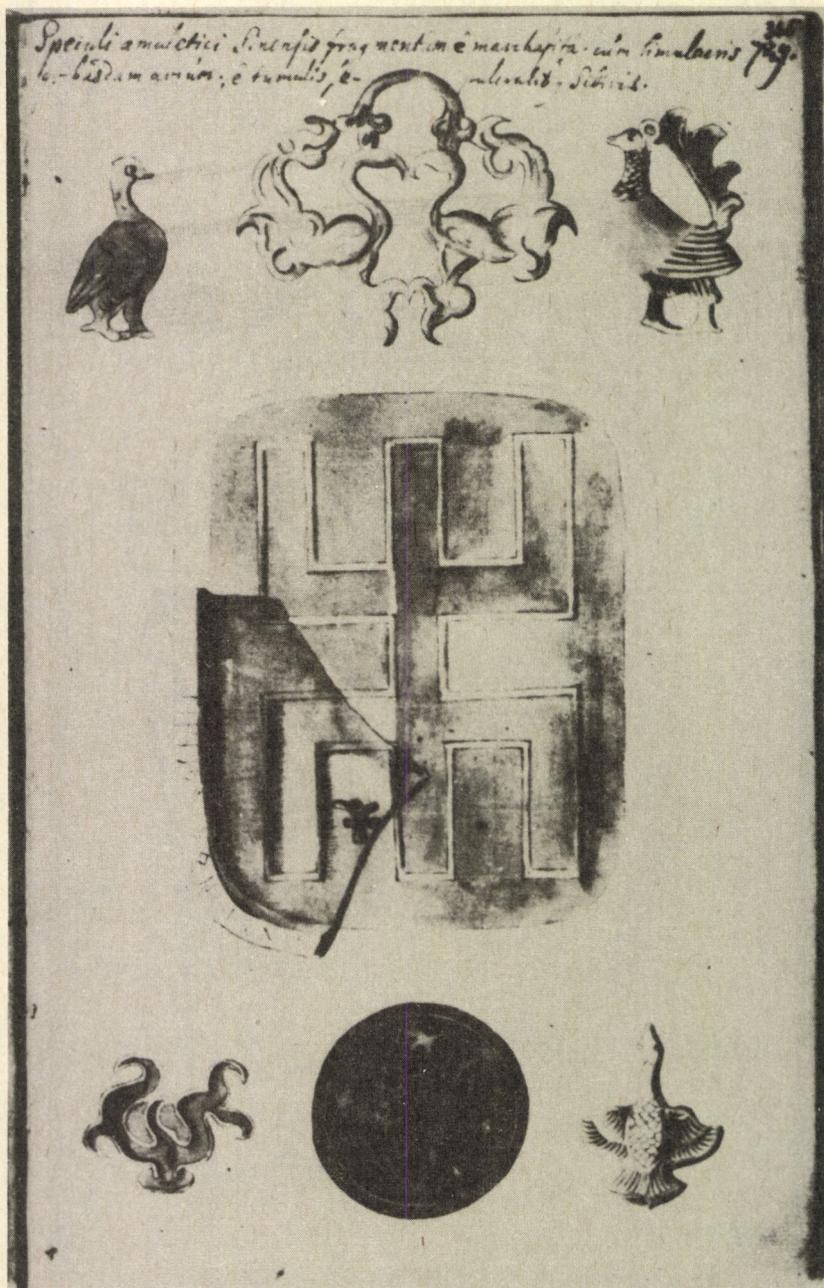


Abb. 38. Spiegelfragment der T'ang-Zeit mit türkischer Inschrift, fünf schwer lokalisierbare Tierfiguren und eine seldschukische (?) Platte

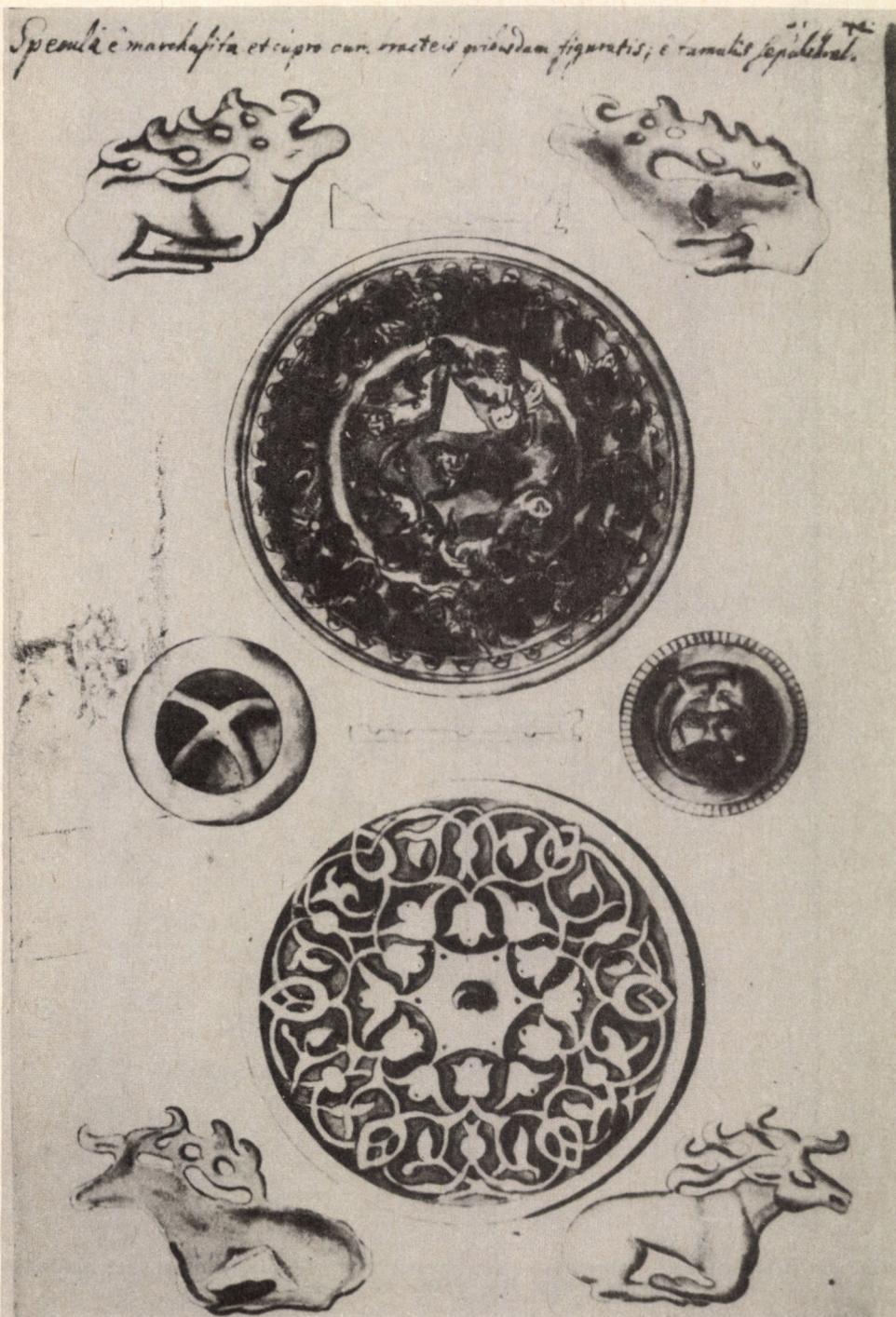


Abb. 39. Ein Spiegel der T'ang-Zeit, (oben) ein Spiegel der Seldschuken, 2 sakische Hirschfiguren und eine sarmatische (?) Phalera

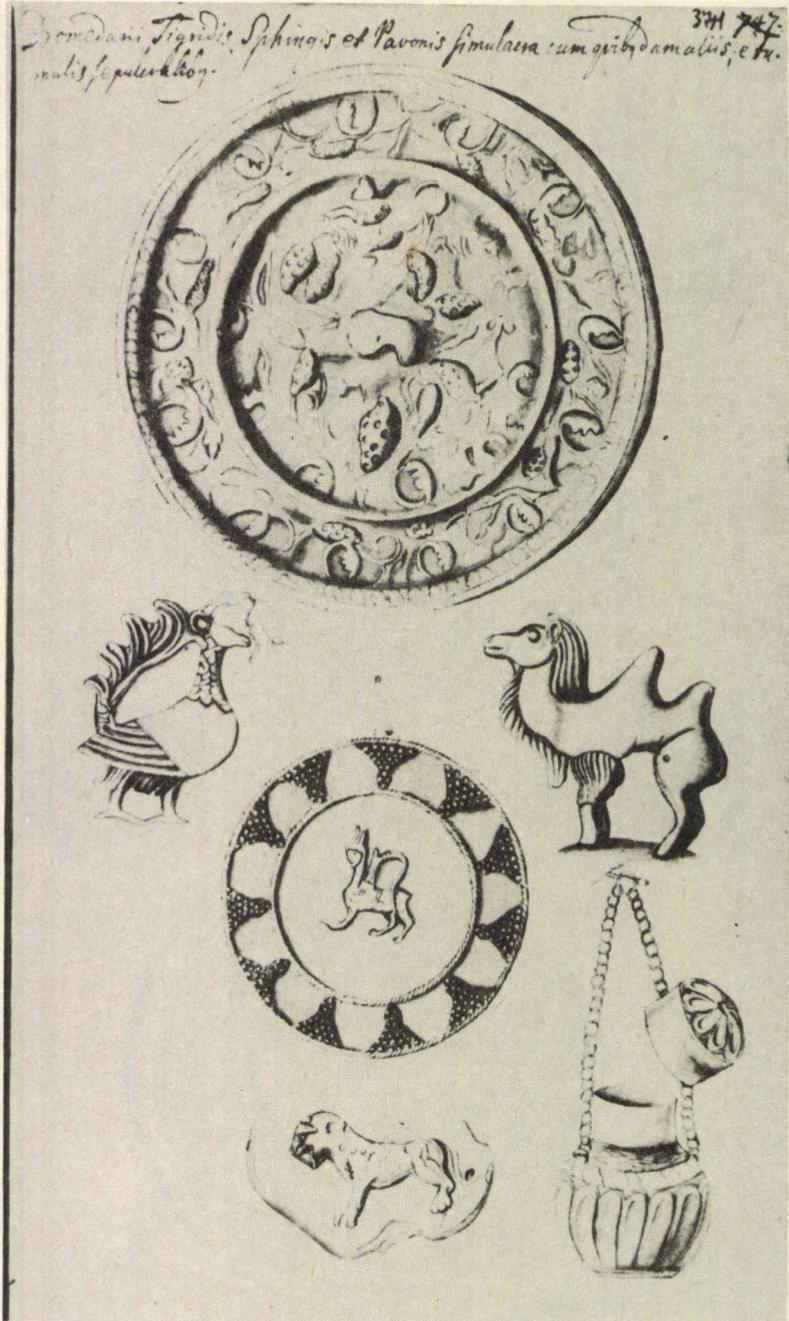


Abb. 40. T'ang-Spiegel, seldschukischer Spiegel, sakische Kamelfigur und sakisches Anhängergefäß, eine Platte und eine Tierfigur



Abb. 41. Seldschukischer Spiegel mit arabischer Umschrift

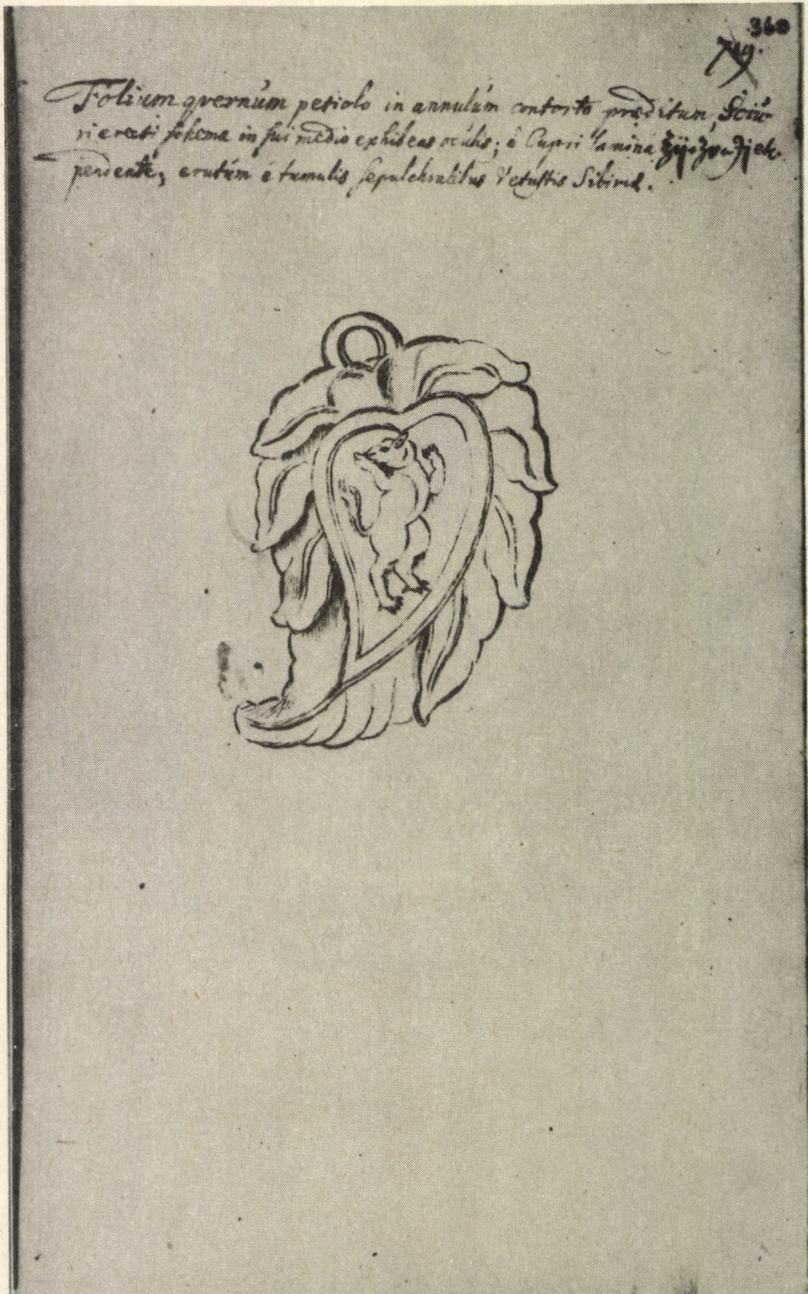


Abb. 42. Uighurischer (?) Anhänger

Das eine ist die hohle Figur eines auf einem Knie ruhenden Mannes (Abb. 43), der in der Rechten eine an ein romanisches Aquamanile erinnernde Löwenfigur hält. Die Linke ist abgebrochen. Ein ausdrucksstarkes Gesicht kontrastiert merklich mit dem schlichten Gewand. Die Haare fallen lang herab, und auf der Rückseite ist ein schlangenförmiger Henkel zu erkennen (er veranlaßte offenbar Messerschmidt, die Figur auf der Zeichnung als «Guttus» (Krug) zu bezeichnen). Auf dem Kopf ist ein unregelmäßiges Loch und von hinten ein aufgelegtes Band zu erkennen. An der Figur spricht nichts gegen eine Datierung in die Zeit um 1200. Leider fehlt jegliche Größenangabe, so daß der Versuch, den ursprünglichen Verwendungszweck zu erkennen, spekulativ bleiben muß. Vergleichbar ist es der Trägerfigur von einem Taufbecken von der Art des Hildesheimer Meisterwerks von 1220, das von vier die Paradiesströme verkörpernden Männern getragen wird. Bärtig ist dort Physon, der eine Kanne (als Symbol der Quelle) hält.²⁴ Sollte hier das Aquamanile den Krug ersetzen?

Otto von Falke²⁵ führt den von ihm als «Gießgefäß» bestimmten Gegenstand auf die Taufbeckenwerkstatt in Hildesheim zurück, zumal er die Vergleichsstücke für das ihm nicht bekanntgewordene Aquamanile der Messerschmidtschen Sammlung auf Hildesheim (Abb. 45) ableitet. Es ist eine Reiterfigur im Panzer und Topfhelm, die weitgehend zehn von Falke nachgewiesenen Reiter-aquamanilen der Hildesheimer Werkstatt gleicht.²⁶ Messerschmidt beschreibt diese Figur als «Hohles Abbild eines heroisierten Reiter, das vielleicht anstelle eines Räuchergefäßes seinen Besitzern im Altertum zum Götzenkult dienen konnte». Es ist reich graviert und stimmt darin mit der von Falke gegebenen Charakteristik überein, daß sie «ausgiebige Gravierungen auf den Gewändern und Satteldecken» tragen.

Wie aber kommen europäische Werke des späten 12. und frühen 13. Jahrhunderts in Gräber Sibiriens? Es kann an sich nur eine Antwort geben — es handelte sich um Teile der mongolischen Beute in Polen oder Ungarn. Der Verlust dieser Originale wird nur teilweise durch die vorzügliche Art der Dokumentation Messerschmidts aufgewogen, der völlig seinem Ziel, der Erforschung Sibiriens, gelebt hat. Schon in der Vielseitigkeit seiner Studien in Halle lag der Erfolg seiner Reisejahre als Einzelner begründet — ein behandelnder Arzt, Geologe und Geograph, Ornithologe und Archäologe, der auf allen Gebieten Großes leistete. Er stellte sich in den Dienst der Erschließung Sibiriens, sah und beklagte die Rückständigkeit des feudalen Systems und diente hingebungsvoll mit seiner Arbeit, ja seinem ganzen Leben der Wissenschaft und dem Fortschritt.

²⁴ R. HAMANN: *Geschichte der Kunst*. Berlin 1955, Abb. 309, 4a. D.

²⁵ O. VON FALKE und E. MEYER: *Romanische Leuchter und Gefäße*. Bd. I. Berlin 1935, S. 48 und Abb. 282.

²⁶ FALKE—MEYER: *Romanische Leuchter*. Abb. 257—261.



Abb. 43. Bronzefigur mit Aquamanile, in Hildesheim um 1200 entstanden



Abb. 44. Bronzefigur mit Aquamanile, in Hildesheim um 1200 entstanden



Abb. 45. Aquamanile aus einer Hildesheimer Werkstatt, um 1200



Abb. 46. Statue des Amitabha-Buddha, aus Tibet oder Nepal, 16.—17. Jahrhundert

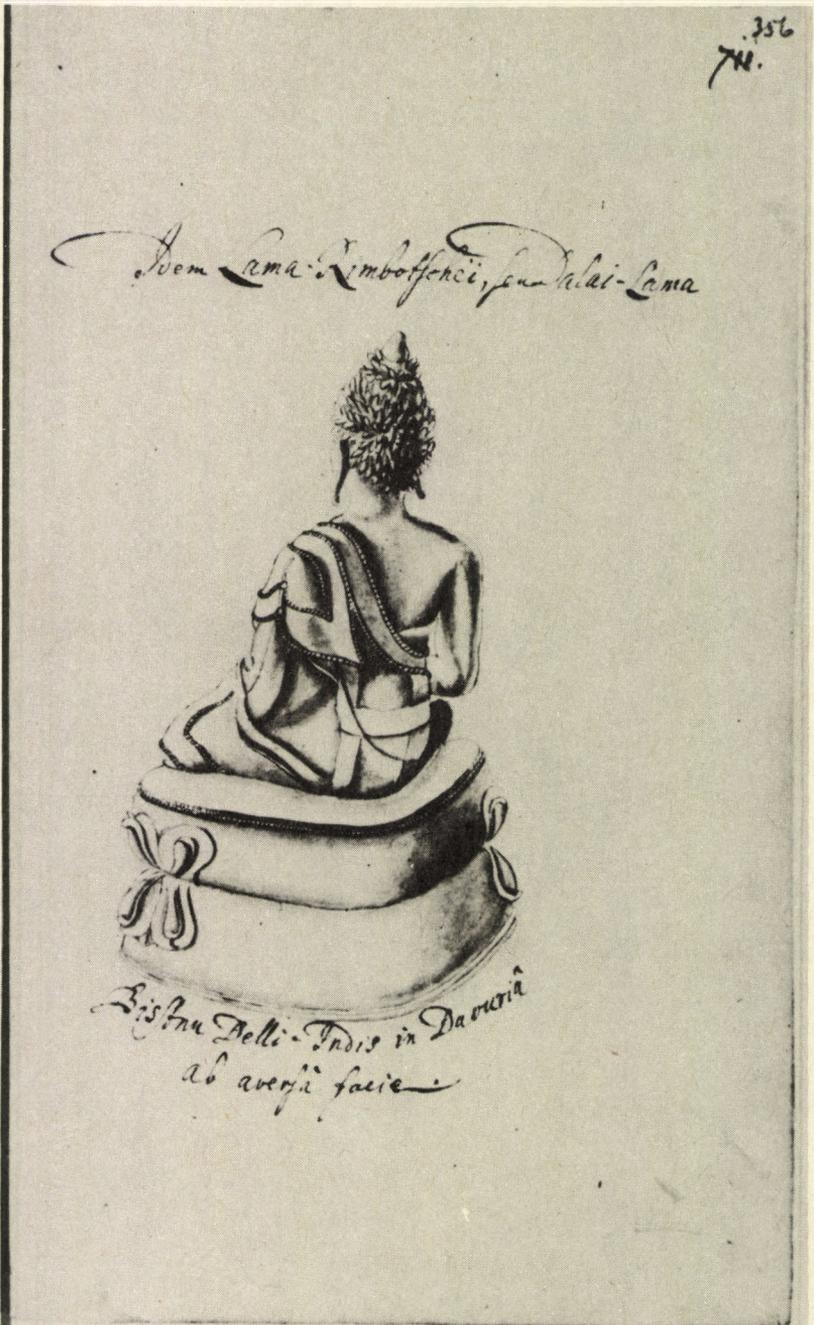


Abb. 47. Statue des Amitabha-Buddha, aus Tibet oder Nepal, 16.—17. Jahrhundert

Er blieb selbst im fernen Sibirien im Dienste des Zaren mit Halle verbunden und wußte um die Arbeiten anderer Botschafter seiner alten Hochschule, die wie Ziegenbalg in Indien wirkten. Sein Werk war ein großer Beitrag zur Entwicklung der Wissenschaft Rußlands, an dem mitgewirkt zu haben Absolventen der Alma mater hallensis eine Ehre ist.

Halle.

CONTENTS

<i>J. Wolski</i> : Alexandre le Grand et l'Iran	1
<i>J. Wolski</i> : Le titre de „roi des rois” dans l'idéologie monarchique des Arsacides	11
<i>M. L. Chaumont</i> : A propos des premières interventions parthes en Arménie et des circonstances de l'avènement de Tigrane le Grand	19
<i>J. Harmatta</i> : 'King Kabneškir Son of King Kabneškir'	33
<i>I. Borzsák</i> : Zu Tacitus' hellenistisch-orientalischen Beziehungen	47
<i>I. Borzsák</i> : Vom zentralasiatischen xvarənah zur Attilas Bestattung	55
<i>Ph. Gignoux</i> : Pour une évaluation de la contribution des sources arméniennes à l'histoire sassanide	63
<i>Ph. Gignoux</i> : L'apocalyptique iranienne est-elle vraiment la source d'autres Apocalypses?	77
<i>J. Harmatta</i> : Chionitae, Euseni, Gelani	89
<i>A. Mohay</i> : Mihirakula—Gollas	99
<i>R. Schmitt</i> : Iranische Sprachen im vorislamischen Afghanistan	111
<i>I. Ecsedy</i> : Chinese-Turk Political Connection and Conflict in 615 A.D.	123
<i>M. Maróth</i> : Die politische Geographie Afghanistans im 7.—8. Jahrhundert	133
<i>J. Harmatta—M. Maróth</i> : Zur Geschichte der arabisch—türkischen Beziehungen am Anfang des 8. Jahrhunderts	139
<i>B. Brentjes</i> : Daniel Gottlieb Messerschmidt — ein Absolvent der Hallischen Universität und ein Entdecker Sibiriens (1720—1727)	145

Previous volumes of the
Collection of the Sources for the
History of Pre-Islamic
Central Asia, Series I

edited by
János HARMATTA

Vol. 1.

PROLEGOMENA TO THE SOURCES IN
THE HISTORY OF PRE-ISLAMIC CEN-
TRAL ASIA

Studies in English, French and German. 339
pages. 17 × 25 cm.
Hardbound
ISBN 963 05 1651 9

Vol. 2.

STUDIES IN THE SOURCES ON THE
HISTORY OF PRE-ISLAMIC CENTRAL
ASIA

Studies in English, French and German. 162
pages. 17 × 25 cm.
Hardbound
ISBN 963 05 2236 5

Vol. 3.

FROM HECATAEUS TO AL-ĤUWARIZMI
Bactrian, Pahlavi, Sogdian, Persian, Sanskrit,
Syriac, Arabic, Chinese, Greek and Latin Sources
for the History of Pre-Islamic Asia

Studies in English, French and German. 352
pages. 12 photo plates. 38 figures. 6 tables. 1 map.
17 × 25 cm.
Hardbound
ISBN 963 05 3808 3

Distributors:

KULTÚRA
Hungarian Foreign Trading Company
P. O. Box 149, H-1389 Budapest
Hungary

ISBN 963 05 5539 5